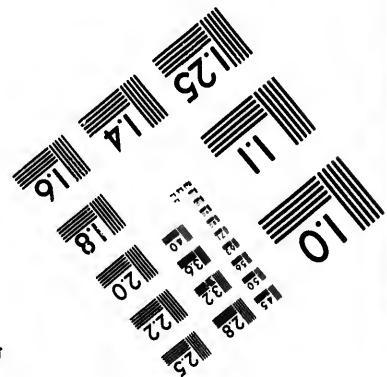
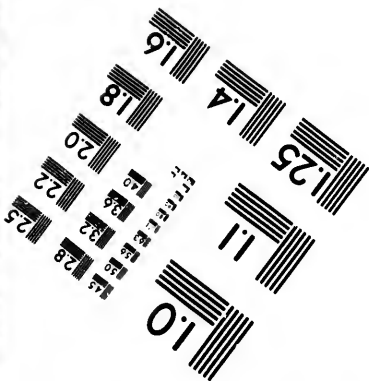
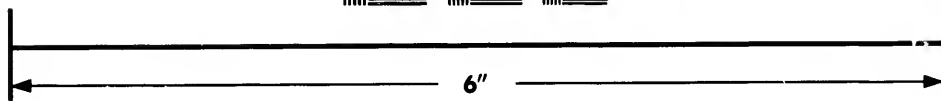
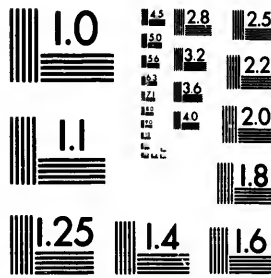


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

01  
10

**© 1985**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |   |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur  |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées  |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distortion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscuries par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distortion.  |   |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					/						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

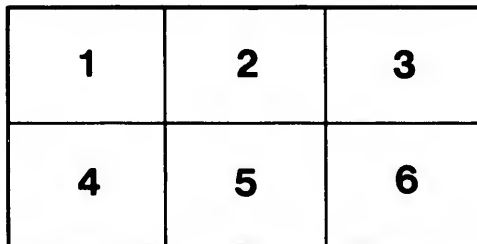
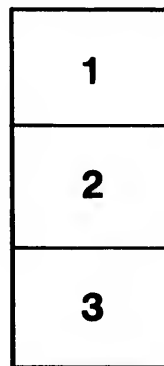
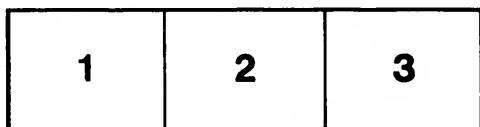
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ils  
u  
iffier  
ne  
age

ata

elure,  
à

2X

L'HIS

D

TO

ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES.

---

*TOME NEUVIÈME.*

---

L'H

L

Ce qu  
de m  
ont p  
les  
Man  
& de

---

*Par*

---

HÔTEL

Av

ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

---

*Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.*

---

TOME NEUVIÈME.



A PARIS,  
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

---

M. DCC. LXXX.  
*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*





A

L'HI

DA

SE

LI

CH

VO

LES Géc

la partie o

le pays con

vince de l'

en faire ic

hatka, qu

Tome

67530



ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
*DES VOYAGES.*



SECONDE PARTIE.

ASIE.

LIVRE SIXIÈME,  
SIBÉRIE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Voyage de M. Gmélin en Sibérie.*

LES Géographes comprennent dans la Tartarie la partie orientale de la Sibérie; mais comme tout le pays connu sous ce nom ne forme qu'une province de l'Empire Russe, nous avons cru devoir en faire ici un livre à part. A l'égard du *Kamtchatka*, qui en est une dépendance; sa situation,

---

Sibérie.

Tome IX.

A

## 2 HISTOIRE GÉNÉRALE

Sous le cercle polaire, nous engage à joindre cet article aux voyages entrepris vers les Pôles. Sibérie.

Nous suivrons ici trois Voyageurs modernes, d'un ordre très distingué. M. Gmelin, Médecin Allemand, & Professeur de Botanique; M. de Lille de la Croyère, & M. Muller, tous trois membres de l'Académie de Pétersbourg, & versés dans les Sciences naturelles; tous trois envoyés, en 1733, par l'Impératrice Iwannowna, pour parcourir la Sibérie, & reconnaître le *Kamtchatka*. On fait que la Sibérie est une contrée immense de plus de douze cent lieues de longueur, de l'Est à l'Ouest, & de cinq cent de largeur, du Nord au Sud; située entre le cinquante-cinquième & le soixante-quinzième degré de latitude septentrionale, séparée du Gouvernement Russe de Casan & d'Astrakan, par une longue chaîne de montagnes, nommées *Kamènpoyas*; bornée à l'Est, par la mer du Japon; au Sud, par la grande Tartarie; à l'Ouest, par la Russie; au Nord, par la mer glaciale.

Nous allons maintenant laisser parler nos Voyageurs, en ne conservant que les détails les plus importants de leur relation, écrite en allemand, & traduite dans l'Histoire générale des Voyages.

« La première ville remarquable dans la Sibérie, est *Catherinenbourg*: cette ville, fondée en 1723, par Pierre I. & achevée en 1726, sous l'Impératrice

trice C  
la Prov  
tion pa  
cellerie  
comme  
& forge  
suprême  
c'est del  
Toutes  
bâties a  
habitées  
maîtres  
des mine  
sont pres  
des fortif  
rend très  
ville, &  
sonderies  
bois; ma  
en pierres  
de boutiq  
guères qu  
un burea  
de Tobols  
qui y pass  
sont visité  
temps où  
par Cathe

LE  
 oindre cet  
 les.  
 nodernes ,  
 Médecin  
 e ; M. de  
 tous trois  
 , & versés  
 s envoyés,  
 vna , pour  
 amchatka.  
 e immense  
 nqueur , de  
 largeur , du  
 e-cinquième  
 rde septen-  
 nt Russe de  
 e chaîne de  
 ; bornée à  
 ar la grande  
 a Nord , par  
 er nos Voya-  
 ails les plu  
 allemand , &  
 Voyages.  
 ns la Sibérie,  
 ée en 1723 ;  
 us l'Impéra

trice Catherine , dont elle porte le nom , est de la Province de Tobolsk ; mais elle a sa Jurisdiction particulière , & ne dépend point de la Chancellerie de ce Gouvernement. On peut la regarder comme le point de réunion de toutes les fonderies & forges de Sibérie , qui appartiennent au Collège suprême des mines : car ce Collège y réside , & c'est delà qu'il dirige tous les ouvrages de Sibérie. Toutes les maisons qui la composent , ont été bâties aux dépens de la Cour : aussi sont-elles habitées par des Officiers Impériaux , ou par des maîtres & des ouvriers attachés à l'exploitation des mines. La ville est régulière , & les maisons sont presque toutes bâties à l'allemande : il y a des fortifications , que le voisinage des *Baschkires* rend très-nécessaires. L'Iser passe au milieu de la ville , & ses eaux suffisent à tous les besoins des fonderies. L'Eglise de Catherinbourg est de bois ; mais on a jeté les fondemens d'une Eglise en pierres. Il y a dans cette ville un magasin garni de boutiques , & bâti de bois ; mais on n'y trouve guères que des marchandises du pays. Il y a aussi un bureau de péage , dépendant de la Régence de Tobolsk ; les marchandises des commerçans qui y passent dans le temps de la foire d'*Irbit* , y sont visitées. La durée de cette foire est le seul temps où il soit permis aux marchands de passer par Catherinbourg. On retirerait même volon-

#### 4 HISTOIRE GÉNÉRALE

           Sibérie. tiers cette permission, parce qu'on n'est pas toujours assuré de la vérité des passe-ports, & qu'il est aisé de frauder le péage en passant à côté : mais comme les Marchands seraient obligés de faire un trop grand détour, si on leur défendait cette route, on préfère le bien public, & l'on apporte seulement toute l'attention possible, pour empêcher la fraude ».

« Pour s'instruire à fond dans la matière des mines, forges, fonderies, &c. il suffit de voir cette ville. Les ouvrages y sont tous en très-bon état, & les ouvriers y travaillent avec autant d'application que d'habileté ; aussi la police y est-elle admirable. On empêche, sans violence, ces ouvriers de s'enivrer, & voici comment. Il est défendu par toute la ville de vendre de l'eau-de-vie, dans d'autres temps, que les Dimanches après-midi. De plus, pour ne pas profaner ce jour, on ne permet de vendre qu'une certaine mesure ; & l'on tient exactement la main à l'exécution d'un règlement si sage. Les ouvriers d'ailleurs n'ont pas à se plaindre, ils ne manquent de rien. Ils touchent leur paie régulièrement tous les quatre mois, & les vivres sont à très-grand marché. Lorsque quelqu'un d'eux tombe malade, il est très-bien soigné, dans un hôpital bâti exprès pour eux, & dirigé par un bon Chirurgien-Major. On y apporte même les malades des mines & fonderies des environs ».

« D  
régalés  
mes pas  
remplit  
de blan  
faux qu  
la mort  
sonnage  
une gra  
mort &  
de la pi  
apparten  
Nous no  
pour boin  
« Au c  
moi, nou  
Polewai  
Catherine  
de cuivre  
élevés con  
descendin  
pour y pé  
coup près  
dans les m  
indomptab  
de la pou

\* Quatre

« Dans la nuit du 31 Décembre , nous fûmes régalez d'un spectacle Russe , où nous ne trouvâmes pas le mot pour rire. Notre appartement se remplit tout à coup de masques. Un homme vêtu de blanc conduisait la troupe ; il était armé d'une faux qu'il aiguifait de temps en temps , & c'était la mort qu'il représentait : un autre faisait le personnage du diable. Il y avait des musiciens , & une grande suite d'hommes & de femmes. La mort & le diable , qui étaient les principaux acteurs de la pièce , disaient que tous ces gens-là leur appartenaient , & voulaient nous emmener aussi. Nous nous débarrassâmes d'eux , en leur donnant pour boire ».

« Au commencement de Janvier , M. Muller & moi , nous allâmes visiter les mines de cuivre de Polewai , situées à cinquante-deux werstes \* de Catherinenbourg. Nous entrâmes dans la mine de cuivre , qui est dans l'enceinte des ouvrages élevés contre les incursions des Baschkires ; nous descendîmes par un escalier bien construit ; & pour y pénétrer , nous n'essuyâmes pas , à beaucoup près , les difficultés qu'il faut surmonter dans les mines d'Allemagne. Le rocher n'est pas indomptable : cependant il faut , pour le briser , de la poudre à canon. La mine ne s'y trouve pas

Sibérie.

---

\* Quatre werstes font une lieue de France.

## 6 HISTOIRE GÉNÉRALE

Sibérie.

par couches ; elle est distribuée par chambres , & donne , l'un portant l'autre , trois livres de cuivre par quintal. La terre, qui la tient , est noirâtre & un peu alumineuse. Comme la mine n'est pas profonde , on a rarement besoin de pousser les galeries au-delà de cent brasses de profondeur ; aussi n'est-on pas beaucoup incommodé des eaux , qui d'ailleurs sont chassées par des pompes que la rivière de Polewa fait agir ».

« De la mine, nous allâmes aux fonderies, où l'on voit tous les fourneaux nécessaires pour préparer la pierre crüe (*roshtein*) , & le cuivre. Dans le même endroit sont les forges avec les marteaux. Tous ces ouvrages sont mis en mouvement par la Polewa , qu'un batardeau fait enfler ».

« Il ne se passa rien de remarquable à Tobolsk , avant le 17 Février. La semaine du beurre , qui commença ce jour-là , mit en mouvement toute la ville. Les gens les plus distingués se rendaient continuellement des visites , & le peuple faisait mille extravagances : on ne voyait , & l'on n'entendait jour & nuit , dans les rues , que des courses & des cris ; la foule des passans & des traîneaux y causait à chaque instant des embarras. Une nuit passant devant un cabaret , je vis beaucoup de monde assis sur un tas immense de neige , qu'on y avait élevée exprès : on y chantait , & l'on y buvait sans relâche ; la provision finie , on renvoyait

au cab  
person  
femme  
étaient

« A  
tares.  
ment d  
polites  
remen  
mes. C  
bre , d  
avec le  
rons. C  
ment d  
qu'ils c  
ne boiv

« A  
semaine  
dans le  
monde  
une cér  
drale ,  
lieu. E  
cation  
tété ,  
Patriar  
du nom

\* C'e

au cabaret. On invitait tous les passans à boire, & personne ne songeait au froid qu'il faisait. Les femmes se divertissaient à courir les rues, & elles étaient souvent jusqu'à huit dans un traîneau ».

Sibérie.

« A *Pechler*, j'entrai dans une maison de Tartares. Ceux du district de Tobolsk ne sont nullement comparables aux Tartares du Casan, pour la politesse & la propreté. Ces derniers ont ordinairement une chambre particulière pour leurs femmes. Ceux de Tobolsk n'ont qu'une seule chambre, dans laquelle toute la famille vit pêle-mêle, avec les bœufs, les vaches, les veaux, les moutons. Cette mal-propreté provient vraisemblablement de leur pauvreté : c'est par la même raison qu'ils ont rarement plus d'une femme, & qu'ils ne boivent que de l'eau ».

« Autant la ville avait été tumultueuse dans la *semaine du beurre*\*, autant elle paraissait tranquille dans les fêtes qui la suivent. On voyait tout le monde en prière. La dévotion éclata sur-tout dans une cérémonie qui se fit le 3 Mars, à la Cathédrale, & qui fut célébrée par l'Archevêque du lieu. Elle commença par une espèce de béatification de tous les Czars morts en odeur de sainteté, & de leurs familles, des plus vertueux Patriarches, & de plusieurs autres personnages, du nombre desquels fut *Jermak*, qui avait conquis

\* C'est ainsi qu'on nomme le Carnaval en Sibérie.



Sibérie.

la Sibérie : ensuite on prononça solennellement le grand ban de l'Eglise contre tous les Infidèles, Hérétiques & Schismatiques, c'est-à-dire, contre les Mahométans, les Luthériens, les Calvinistes, & les Catholiques romains, supposés auteurs du schisme qui sépare les deux Eglises. Pendant tout le Carême, on n'entendit point de musique ; il n'y eut aucune sorte de divertissement ; ni noces, ni fiançailles. Si nous n'eussions eu des Tartares à observer, nous aurions été réduits à la plus grande inaction ».

« Le 15 Mars, nous eûmes avis qu'il se faisait une noce Tartare au village de *Sabanaka* ; nous fûmes curieux de la voir, & nous nous rendîmes sur les lieux. On compte de Tobolsk à *Sabanaka*, sept vieux werstes, qui en font environ douze nouveaux. Nous allâmes droit à la maison des nouveaux mariés ; nous fûmes conduits, avec d'autres étrangers, qui avaient eu la même curiosité que nous, dans une chambre particulière, où l'on avait rangé des chaises pour nous recevoir. Nous y trouvâmes aussi les bancs larges & bas, que nous avons vus, jusqu'à présent, dans toutes les chambres Tartares, & ils étaient couverts de tapis. La table avait aussi son tapis ; on y avait servi un gâteau, de gros raisins, & des noix de cèdre. En arrivant dans la chambre, on nous présenta de l'eau-de-vie à la manière Russe, & ensuite

du thé.  
Tobolsk  
course  
usage da  
spectacle  
noce. O  
liers &  
prix pro  
côté de  
à celui q  
par le n  
une pean  
pièce de  
de coton  
peau rou  
y avait u  
de Bukk  
& moiti  
de loutre  
peau rou  
prix destr  
prix étai  
devant la  
«Vers  
liers. C'  
temporè  
temps a  
étaient p

nnellement  
s Infidèles,  
lire, contre  
Calvinistes,  
auteurs du  
endant tout  
nufique ; il  
; ni noces,  
s Tartares à  
plus grande

il se faisait  
*naka* ; nous  
us rendîmes  
à Sabanaka,  
viron douze  
maison des  
ruits, avec  
hême curio-  
culière, où  
us recevoir.  
ges & bas,  
dans toutes  
couverts de  
on y avait  
les noix de  
n nous pré-  
, & ensuite

du thé. On nous prévint qu'on avait rassemblé à Tobolsk quelques chevaux qui viendraient en course pour disputer les prix. C'est un ancien usage dans toutes les noces Tartares, de donner le spectacle de ces courses avant de commencer la noce. Or, afin qu'il se trouve toujours des cavaliers & des chevaux pour les courses, il y a des prix proposés, tant de la part du marié, que du côté de la mariée, & le plus considérable est adjugé à celui qui atteint le premier le but. Le prix donné par le marié, était une pièce de *kamka* rouge, une peau de renard, une pièce de *cham* verd, une pièce de *tschandar* (ces deux dernières étoffes sont de coton, & tirées de la Calmouquie), & une peau rousse de cheval. De la part de la mariée, il y avait une pièce de *kamka* violet, une pièce d'étoffe de Bukkarié rayée, rouge & blanche, moitié soie & moitié coton, qu'on nomme *Darei*, une peau de loutre, une pièce de *kitaika* rouge, & une peau rousse de cheval ; ce qui faisait en tout dix prix destinés pour les dix meilleurs coureurs. Ces prix étaient attachés à de longues perches, & étalés devant la maison des mariés ».

« Vers les 11 heures, on vit arriver trois cavaliers. C'étaient deux jeunes garçons Russes, qui remportèrent les trois premiers prix. Quelque-temps après, il en arriva plusieurs autres, qui étaient presque tous de jeunes Tartares, ou de

---

Sibérie.

Sibérie.

jeunes Russes. Les prix furent donnés aux dix premiers, mais nous apprîmes qu'on les distribuait quelquefois avec un peu de partialité, & qu'ici particulièrement, il y avait eu de la faveur. A peu de distance de ces prix, il y avait deux tables, sur chacune desquelles il y avait un instrument de musique Tartare, consistant en un vieux pot, sur lequel était un cuir bien tendu, & sur lequel on frappait comme sur un tambour. Cette musique n'était pas merveilleuse : cependant il y avait une si grande foule de Tartares empressés de l'entendre, qu'on avait de la peine à en approcher ».

« Après la distribution des prix, nous passâmes dans la chambre du marié, qui était dans la cour de la maison où demeurerait la future. Cette chambre était remplie de gens qui se divertissaient à boire. Deux musiciens Tartares étaient de la fête : l'un avait un simple roseau percé de trous, avec lequel il rendait différens sons ; l'embouchure de cette espèce de flûte était entièrement cachée dans sa bouche : l'autre raclait un violon ordinaire. Ils nous jouèrent quelques morceaux qui n'étaient pas absolument mauvais ; nous fûmes sur-tout invités à la *chanson* ou *romance* de *Jermak*, qu'ils nous assurèrent avoir été faite dans le temps que ce guerrier conquit la Sibérie, & que leurs ancêtres furent soumis à la domination Russe ».

« De  
bre, d'  
Parany  
tour de  
devant  
fenêtres  
le peupl  
une lon  
d'or. So  
même  
une cha  
dignité  
& deux  
du mar  
banc. Il  
foule de  
monie.  
chambre  
l'Aguns,  
se, qui f  
nymphes  
obtenir i  
envoya c  
consente  
des futu  
l'Aguns  
la princi  
femme,

aux dix pre-  
s distribuait  
, & qu'ici  
veur. A peu  
x tables, sur  
trument de  
ux pot, sur  
ur lequel on  
tte musique  
y avait une  
de l'enten-  
rocher ».

ous passâmes  
dans la cour  
Cette cham-  
ertiffaient à  
aient de la  
percé de  
fons; l'em-  
tait entière-  
e raclait un  
elques mor-  
auvais; nous  
romance de  
té faite dans  
Sibérie, &  
domination

« Delà nous repassâmes dans la première cham-  
bre, d'où nous vîmes le marié, conduit par ses  
Paranymphes & par ses parens, faire trois fois le  
tour de la cour. Lorsqu'il passa la première fois  
devant la chambre de la mariée, on jeta, des  
fenêtres de celles-ci, des morceaux d'étoffe, que  
le peuple s'empressa de ramasser. Le marié avait  
une longue veste rouge, avec des boutonnières  
d'or. Son bonnet était brodé en or, & de la  
même couleur. De la cour, il se rendit dans  
une chambre, où l'Aguns ( Prêtre égal en  
dignité à un Evêque ), deux Abuss, ou Abiss,  
& deux hommes qui représentaient les pères  
du marié & de la mariée, étaient assis sur un  
banc. Il y avait, dans cet endroit, une grande  
foule de spectateurs accourus pour voir la céré-  
monie. Les deux Paranymphes entrèrent dans la  
chambre avant le marié, & demandèrent à  
l'Aguns, si la cérémonie se ferait. Après sa répon-  
se, qui fut affirmative, le marié entra : les Para-  
nymphes lui demandèrent, *si lui N. N. pourrait  
obtenir N. N. pour femme ?* Là-dessus, l'Abuss  
envoya chez la mariée, pour avoir la réponse. Son  
consentement étant arrivé, & les pères & mères  
des futurs conjoints ayant aussi donné le leur,  
l'Aguns récita au marié les loix du mariage, dont  
la principale était qu'il ne prendrait jamais d'autre  
femme, sans le consentement de celle qu'on allait

---

Sibérie.

Sibérie.

lui donner. A toutes ces formalités, le marié gardait un profond silence; mais les Paranymphe<sup>s</sup> promirent qu'il ferait tout ce qu'on exigerait de lui. L'Aguns, pour lors, donna sa bénédiction, & il finit la cérémonie par un éclat de rire, qui fut imité par plusieurs des assistans. Pendant tout ce temps, les parens & les amis des mariés, apportaient des pains de sucre pour présens de noce. Après la bénédiction nuptiale, on cassa ces pains en plusieurs morceaux : on sépara les gros des petits, & on les mit séparément sur des assiettes. Les plus gros furent distribués au Clergé, & les autres aux Assistans; nous eûmes chacun environ deux onces de sucre. On quitta cette chambre, pour s'aller mettre à table, & nous fûmes servis dans l'endroit où l'on nous avait reçu d'abord. Le repas était composé de riz, de pois, de bœuf & de mouton. A une heure après-midi, nous nous retirâmes, & nous revînmes à Tobolsk. Nous sûmes depuis que la noce avait duré trois jours, pendant lesquels on n'avait cessé de boire & de manger ».

« Nous ne vîmes rien de remarquable à Tobolsk, jusqu'au 14 Avril, jour que finit le Carême. Les cérémonies de Pâques, usitées chez les Russes, parmi le Peuple, sont ici les mêmes. Le 15, nous eûmes à peu près le même spectacle qu'on nous avait donné à Catherinenbourg, si ce n'est qu'il se

fit en p  
pieuse  
mystère

« Il  
solemn  
werste  
située s  
tenir q  
quelqu  
de cerd  
pouvait  
gens q  
Sacrem  
avec ce  
été nat  
grand c  
soit inc  
défunts  
pas pa  
notre f  
qui ne  
pas être  
Tobols  
état, &  
temps  
ce qui  
antérieu  
tecôte,

marié gar-  
 ranymphes,  
 exigerait de  
 diction, &  
 re, qui fut  
 ant tout ce  
 és, appor-  
 s de noce.  
 à ces pains  
 es gros des  
 es assiettes.  
 rgé, & les  
 un environ  
 chambre,  
 ùmes servis  
 d'abord. Le  
 de bœuf &  
 nous nous  
 lsk. Nous  
 trois jours,  
 boire & de  
 à Tobolsk,  
 arême. Les  
 es Russes,  
 e 15, nous  
 qu'on nous  
 est qu'il se

fit en plein jour. Ce fut la représentation d'une  
 pieuse farce, toute semblable à nos anciens  
*mystères*, & distribuée en trois actes ».

Sibérie.

« Il y eut ce même jour à Tobolsk, une autre  
 solemnité, dont M. Muller fut témoin. A un  
 werste de la ville, il était entré dans une maison,  
 située sur une éminence, & qui paraissait ne con-  
 tenir qu'une seule chambre. Il y descendit par  
 quelques marches basses, & il y trouva beaucoup  
 de cercueils remplis de corps morts, & qu'on  
 pouvait aisément ouvrir. Ce sont des cadavres de  
 gens qui sont morts de mort violente, ou sans  
 Sacremens, & qui ne peuvent pas être enterrés  
 avec ceux qui les ont reçus, ou dont la mort a  
 été naturelle. Près de ces bierres, il y avait un  
 grand concours de monde, soit parens des morts,  
 soit inconnus, qui venaient prendre congé des  
 défunts : *car*, disent-ils, *quoique nous ne soyons*  
*pas parens, les morts peuvent dire un mot en*  
*notre faveur*. Ce n'est pas qu'ils croient que ceux  
 qui ne sont pas morts dans les règles, ne puissent  
 pas être sauvés : ces morts, selon les dévots de  
 Tobolsk, ne restent pas au-delà d'un an dans cet  
 état, & quelques-uns même n'ont pas si long-  
 temps à attendre. Suivant cette opinion, tout  
 ce qui meurt dans l'année, entre les deux jeudis  
 antérieurs à celui qui précède les fêtes de la Pen-  
 tecôte, reste sans être inhumé jusqu'à ce dernier

Sibérie.

jeudi, & est gardé dans ce magasin de morts. S'il arrive que quelqu'un meurt le jeudi même, il faut qu'il attende une année entière sans être enterré : si, au contraire, il ne meurt qu'un seul jour avant, il l'est dès le lendemain. Ce jeudi est appelé *Tulpa*, en langue Russe ; mais la plupart le nomment *Sedmik*, parce que depuis le jeudi-saint jusqu'à celui-ci, il y a sept semaines. Ce même jour l'Archevêque de Tobolsk fait une procession solennelle avec son Clergé, jusqu'à cette maison, & après avoir récité quelques prières, il absout les morts des péchés dont ils se sont rendus coupables par leurs négligences, ou qu'ils n'ont pu expier la cause de leur mort subite ».

« La semaine de Pâques se passa gaiement en visites respectives. La populace la célébra par beaucoup de divertissemens à sa mode ; mais ces extravagances n'approchaient pas à beaucoup près de celles qui se firent dans la semaine du beurre. C'est-là principalement le temps des débauches avec les femmes, qui cependant ne sont pas rares tout le reste de l'année en cette ville. Je n'ai vu, dans aucun lieu du monde, autant de gens sans nez, qu'à Tobolsk. Le froid ne peut pas en être la cause, puisqu'il n'y fait pas plus froid qu'à Pétersbourg, où ces accidens sont beaucoup plus rares. Il est donc assez vraisemblable, qu'ici la perte du nez est un des fruits ordinaires du mal

vénérien

On le c

toute la

&amp; qu'il

ment se

des pauv

die, qui

de froid n

« Tob

le fleuve

degrés d

haute, &amp;

rive orie

qui est e

Pune-&amp; l

les maiso

qu'on ap

qui form

construit

un maga

Chancell

episcopal.

Statthalte

il y a dan

les vivres

« La v

truites de

trois bâti

morts. S'il  
 même, il  
 sans être  
 qu'un seul  
 Ce jeudi est  
 s la plupart  
 is le jeudi-  
 maines. Ce  
 k fait une  
 gé, jusqu'à  
 quelques priè-  
 dont ils se  
 gences, ou  
 ort subite ». .  
 gaïement en  
 ra par beau-  
 is ces extra-  
 up près de  
 du *beurre*.  
 s débauches  
 ont pas rares  
 Je n'ai vu,  
 e gens sans  
 pas en être  
 froid qu'à  
 aucoup plus  
 e, qu'ici la  
 res du mal

générien, qui est très-commun dans cette ville. On le conçoit d'autant plus aisément, que, pour toute la garnison, il n'y a qu'un seul Chirurgien, & qu'il n'est pas obligé d'administrer gratuitement ses remèdes aux habitans; d'où il arrive que les pauvres restent sans secours pour cette maladie, qui doit être plus funeste dans les climats où le froid rend la transpiration difficile ».

« Tobolsk, Capitale de la Sibérie, est située sur le fleuve *Irtisch*, à la latitude de cinquante-huit degrés douze minutes. Elle est divisée en ville haute, & en ville basse. La ville haute est sur la rive orientale de l'*Irtisch*; la basse occupe le terrain qui est entre la montagne & le fleuve. Elles ont l'une & l'autre un circuit considérable; mais toutes les maisons sont bâties de bois. Dans la ville haute, qu'on appelle proprement la *ville*, est la forteresse qui forme presque un carré parfait, & qui a été construite par le Statthalter *Gagarin*. Elle renferme un magasin de marchandises bâti de pierre, la Chancellerie de la Régence, & le Palais Archiepiscopal. Près de la forteresse, est la maison du Statthalter. Outre le magasin de marchandises, il y a dans la haute ville encore un marché pour les vivres & pour toutes sortes de menues denrées ».

« La ville haute a cinq Eglises, dont deux construites de pierres, enclavées dans la forteresse, & trois bâties de bois, outre un couvent. La ville

---

 Sibérie.



Sibérie.

basse a sept paroisses , & un couvent bâti en pierres ».

« La ville haute a l'avantage de ne point être sujette aux inondations ; mais elle a une grande incommodité, en ce qu'il faut y faire monter toute l'eau dont elle a besoin. L'Archevêque seul a un puits profond de trente brasses , qu'il a fait creuser à grands frais , mais dont l'eau n'est à l'usage de personne , hors de son Palais. La ville basse a l'avantage d'être proche de l'eau , mais elle est sujette à des inondations ».

« On nous dit à Tobolsk , que cette ville essuie tous les dix ans une inondation qui la met sous l'eau. En effet , l'année précédente ( 1733 ) non-seulement la ville , mais tous les lieux bas des environs , jusqu'à Tiumen , étaient inondés ».

« Je n'ai pas trouvé d'endroit où l'on voie autant de vaches qu'on en rencontre à Tobolsk. Elles courent les rues , même en hiver ; de quelque côté que l'on tourne , on voit des vaches , mais bien plus encore en été , & dans le printemps ».

« La ville de Tobolsk est fort peuplée , & les Tartares font près du quart des habitans. Les autres sont presque tous des Russes , ou exilés pour leurs crimes , ou enfans d'exilés. Comme ici tout est à si grand marché , qu'un homme d'une condition médiocre peut vivre avec un modique revenu de dix roubles par an , la paresse y est excessive

Quoiqu'il

Quoiqu'il  
est très-  
gens-là  
contrain  
sous bon  
chose, il  
plus rien  
travail.  
désordre  
épargner  
de quoi  
paresse ».

« Du S  
Waywod  
les destitu  
obligé de  
la Prikaj  
sède à  
Statthalte  
rie, des  
Il y a deu  
Gouverner  
change les  
raison, for  
recherchen  
presque de  
Le Statte  
Il fait invir

Tome

nt bâti en  
point être  
une grande  
onter toute  
e seul a un  
fait creuser  
à l'usage de  
ille basse a  
mais elle est  
e ville effuie  
la mer sous  
1733) non-  
eux bas des  
ondés ».   
a voie autant  
k. Elles cou-  
que côté que  
is bien plus  
».   
plée, & les  
s. Les autres  
és pour leurs  
ci tout est à  
ne condition  
e revenu de  
st excessive.  
Quoiqu'il

Quoiqu'il y ait des ouvriers de tous-métiers, il est très-difficile d'obtenir quelque chose de ces gens-là; on n'y parvient guères qu'en usant de contrainte & d'autorité, ou en les faisant travailler sous bonne garde. Quand ils ont gagné quelque chose, ils ne cessent de boire jusqu'à ce que n'ayant plus rien, ils soient forcés par la faim à revenir au travail. Le bas prix du pain cause en partie ce désordre, & fait que les ouvriers ne pensent pas à épargner; deux heures de travail leur donnent de quoi vivre une semaine, & satisfaire leur paresse ».

« Du Statthalter de Tobolsk dépendent tous les Waywodes de Sibérie. Il ne peut pas cependant les destituer, ni les choisir lui-même; mais il est obligé de les recevoir tels qu'on les lui envoie de la *Prikase*, ou Chancellerie de Sibérie, qui réside à Moscow. Il reçoit, ainsi que les *sous-Statthalter* & les autres Officiers de la Chancellerie, des appointemens de Sa Majesté Impériale. Il y a deux Secrétaires à la Chancellerie de ce Gouvernement, qui sont perpétuels, quoiqu'on change les Statthalters. Ces Secrétaires, par cette raison, sont fort respectés; les grands & les petits recherchent leur protection, & ils gouvernent presque despotiquement toute la ville ».

Le Statthalter célèbre toutes les fêtes de la Cour. Il fait inviter ces jours-là tous ceux qui sont au

Sibérie.

---



---

 Sibérie.

service de Sa Majesté Impériale, & même tous boivent de  
 les Négocians de la ville. Tout ce qu'il y avait à Nation.  
 Tobolsk de personnes destinées pour le voyage de cérémonie  
 Kamtchatka, reçut de pareilles invitations. Nous & peuve  
 étions toujours placés à la même table avec l'Ar- lent; mai  
 chevêque, les Archimandrites, quelques autres riens, ils  
 Ecclésiastiques d'un ordre inférieur, & les Offi- « Les T  
 ciers de la garnison. Le dîner était servi à la coucher d  
 manière Russe; on y buvait beaucoup de vin d'orange.  
 Rhin, & de vin muscat. Ordinairement après le dîner font  
 dîner, hors le temps du Carême, on dan fait ju quoï, à la  
 qu'à sept ou huit heures du soir; d'autres fumaient la bouche  
 jouaient au trictrac, ou s'amusaient à d'autres Pourquoi j  
 jeux ». « Les Ta

« Ces repas, quelque multipliés qu'ils soient, n'ont  
 font rien moins que ruineux : car aucun des Négocians ces p  
 cians ne quitte la table, sans laisser un demi Nation. Ce  
 rouble, ou un rouble, & c'est à qui fera mieux le est reproch  
 choses ». que par goût

« Les Tartares établis dans cette ville, descendent de l'esclavage  
 dent en partie de ceux qui l'habitaient avant la dissemblab  
 conquête de la Sibérie, & en partie des Buckares. Le tem  
 qui s'y sont introduits peu à peu avec la permission fait  
 sion des grands Ducs, dont ils ont obtenu certains on avait re  
 privilèges. Ils sont en général fort tranquilles, & Dofchej  
 vivent du commerce; mais point de métiers par garder con  
 eux : ils regardent l'ivrognerie comme un vice, qu'il est  
 honteux & déshonorant. Ceux d'entre eux qui gouverna

même tous boivent de l'eau-de-vie, sont fort décriés dans la  
 il y avait à Nation. Je n'eus point d'occasion de voir leurs  
 e voyage de cérémonies religieuses. Ils sont tous Mahométans,  
 ions. Nous & peuvent avoir autant de femmes qu'ils veu-  
 e avec l'Ar- lent; mais comme ils demeurent avec des Chré-  
 ques autres ciens, ils en prennent rarement plus d'une ».

& les Offi- « Les Tartares font leurs prières au lever & au  
 e servi à l'acoucher du soleil, ainsi que chaque fois qu'ils  
 p de vin d'orange. Je demandai un jour à un Tartare, qui  
 ment après le fait son action de grâces après le repas, pour-  
 n dan fait juf- quoi, à la fin de ses prières, il passait la main sur  
 res fumaient la bouche? Il me répondit par cette autre question :  
 nt à d'autre *Pourquoi joignez-vous les mains en priant »?*

« Les Tartares ne changent pas aisément de Reli-  
 ils soient, ngion : on en a cependant baptisé quelques-uns ,  
 un des Négomais ces profélytes sont fort méprisés dans leur  
 fer un demi Nation. Ceux qui s'appellent *les vrais-croyans* ,  
 fera mieux leur reprochent qu'ils ne changent de Religion ,  
 que par goût pour l'ivrognerie, ou pour se tirer  
 ville, descende l'esclavage. Cette dernière raison paraît la plus  
 jient avant *raisonnable* ».

des Buckares « Le temps de notre départ approchait; nous  
 rec la permis- ons fait préparer deux *Dofchtschennikes*, où  
 brenu certain on avait réuni toutes les commodités possibles.  
 quilles, *Dofchtschennike* est un bâtiment qu'on peut  
 métiers par garder comme une grande barque couverte.  
 mme un vic- osqu'il est destiné à remonter les rivières, il a  
 entre eux qu gouvernail, mais ceux qui les descendent, ont,

Sibérie.

au lieu de gouvernail , une grande & longue poutre devant & derrière , comme les bâtimens du Wolga. Dans chacun de ces bâtimens , il y avait vingt - deux manouvriers , tous Tartares. Chacun était en outre muni de deux canons & d'un Canonier. Nous nous embarquâmes , & nous remontâmes le fleuve *Yrtis* ».

« Au-delà de l'embouchure du Tara, qui se jette dans l'*Yrtis* , nous avons , au rivage oriental , le *Step* , où le Désert des Tartares *Barabins* ; & l'occidental , celui des Cosaques. Ainsi , nous fîmes faire bonne garde : nous n'avions rien à craindre des premiers , qui sont soumis à l'empire Russe ; mais le Désert des Cosaques est très-dangereux car du bord de l'*Yrtis* , on peut arriver en trois jours jusqu'à la *Casachia-horda* , horde de Cosaques , ainsi nommé par les Russes , qui court de temps en temps ce Désert , & qui s'est rendu redoutable. Ces Cosaques tuent ordinairement tous les hommes qu'ils rencontrent , & emmènent les femmes. Ils traitent les Tartares un peu plus doucement que les Russes ; ils les font marcher avec eux quelques pas , puis les dépouillent , les battent bien , & les laissent aller. Autrefois ils se contentaient d'emmener les Russes en captivité ; j'en ai vu plusieurs qui en étaient sortis , & qui ne se laissaient point de parler des cruautés qu'on leur avait fait souffrir ».

« Jus  
enteur  
iens de  
Nous n'  
que nou  
ens tran  
ous étie  
ens trav  
en instar  
moindre  
bâtimen  
bonté  
bâtimen  
mé. On  
artares ,  
er. Cep  
omme il  
chargé ,  
antes , a  
trefois ,  
au , un d  
gea aprè  
lli vu de  
ur les ar  
quatre T  
t en marc  
pour fonder  
mens d'écho

« Jusques-là notre navigation sur l'Yrtis , à la  
 enteur près , & malgré les inconvéniens dont je  
 iens de parler , ne pouvait être plus heureuse.  
 Nous n'avions qu'à nous louer des travailleurs  
 que nous avions pris à Tobolsk. C'étaient tous  
 gens tranquilles, officieux, pleins de bonne volonté.  
 Nous étions toujours touchés de voir ces pauvres  
 gens travailler , sans un moment de relâche , sans  
 un instant de repos la nuit , & pourtant sans le  
 moindre murmure. L'accident qui arriva à notre  
 bâtiment , nous fit encore mieux connaître toute  
 la bonté de ces Tartares. Nous avions , dans notre  
 bâtiment , une provision considérable de cochon  
 salé. On fait que cette viande est en horreur aux  
 Tartares , & qu'ils n'osent seulement pas la tou-  
 cher. Cependant notre navire ayant fait eau ,  
 comme il fallait que le bâtiment fût promptement  
 déchargé , nous les vîmes , avec des mains trem-  
 blantes , aider à porter cette viande à terre. Une  
 autrefois , un cochon-de-lait étant tombé dans  
 l'eau , un de nos Tartares s'y jeta sur le champ ,  
 nagea après l'animal , & le rapporta. Nous avons  
 aussi vu des marques de l'amitié qu'ils ont les uns  
 pour les autres. Il était souvent arrivé que trois  
 ou quatre Tartares étaient obligés, soit en nageant,  
 soit en marchant dans l'eau , de prendre les devants,  
 pour sonder la profondeur , & empêcher nos bâti-  
 mens d'échouer sur les bancs de sable. Un jour un

---

 Sibérie.

Sibérie.

de ces travailleurs, qui, contre l'ordinaire de Tartares, ne savent pas bien nager, fut embarrassé dans un endroit profond, & près de se noyer. Ses camarades le voyant en danger, trois ou quatre d'entre eux se jetèrent à l'eau, & le sauvèrent. Nous ne nous sommes jamais aperçus qu'ils nous aient volé la moindre chose. Leur probité est connue par-tout; aussi n'exige-t-on d'eux aucun serment; ils n'en connaissent pas même l'usage, mais lorsqu'ils ont frappé dans la main, en promettant quelque chose, on peut être plus sûr de leur foi, que de tous les sermens de la plupart des Chrétiens. Ils sont de plus très-religieux; je ne les ai jamais vu manger, qu'ils n'aient fait leur prière à Dieu avant & après le repas. Ils ne levaient jamais la voile, sans demander à Dieu, par des exclamations, en leur langue, sa bénédiction pour notre voyage ».

« Ces Tartares sont presque tous maigres, se font fort bruns, & ont les cheveux noirs. Ils sont de grands mangeurs; & quand ils ont des provisions ils mangent quatre fois le jour. Leur mets ordinaire est de l'orge, qu'ils font un peu griller, & qu'ils appellent *Kurmatsh*. Ils la mangent ainsi presque crue, ou, quand ils veulent se régaler, ils la font griller encore une fois avec un peu de beurre. De toutes les viandes, celle qu'ils aiment le mieux est la chair de poulain. Ils furent obligés, avec

nous, & leur do- les ai f de viar très-bo

« N qu'une possible les cout dans to chent à vertes; dans la en soier les laiss & causé même a quefois bent mo d'une e toucher peau, i douleur la peau taches r moyen de porte tamis, c

ordinaire de  
fut embarrassé  
se noyer. Se  
ois ou quatre  
le sauvèrent  
çus qu'ils nou  
ur probité e  
n d'eux aucu  
même l'usage  
main, en pro  
re plus sûr d  
la plupart de  
eux; je ne les  
it leur prière  
levaient jama  
r des exclama  
on pour notr  
maigres, fec  
noirs. Ils for  
des provisions  
ur mets ordi  
peu griller, &  
gent ainsi pres  
régaler, ils  
peu de beurr  
iment le mien  
obligés, ave

nous, de se contenter de ce que nous pouvions leur donner ; mais ils n'étaient point délicats. Je les ai souvent vu mettre sur le feu des morceaux de viande toute pourrie , qu'ils mangeaient de très-bon appétit ».

« Nous n'eûmes dans tout ce voyage par eau qu'une seule incommodité à laquelle il ne fut pas possible de trouver le moindre remède. C'étaient les cousins dont il y a des quantités prodigieuses dans tous les endroits où nous passâmes. Ils s'attachent à toutes les parties du corps qui sont découvertes ; ils pénètrent avec leur trompe jusques dans la peau, en sucent le sang, jusqu'à ce qu'ils en soient rassasiés , & s'envolent ensuite. Si on les laisse faire, ils couvrent entièrement la peau, & causent des douleurs insupportables. On m'a même assuré qu'à *Ilimsk*, ils tourmentent quelquefois si cruellement les vaches, qu'elles en tombent mortes. Le cousin des bords de l'*Yrtis* est d'une espèce très-délicate ; on ne peut guères le toucher sans l'écraser ; & si on l'écrase sur la peau, il y laisse son aiguillon ; ce qui rend la douleur encore plus sensible. Sa piquure fait enfler la peau aux uns, & à d'autres ne fait que des taches rouges, telles qu'en font naître les orties. Le moyen usité dans le pays pour s'en garantir, est de porter une sorte de bonnet fait en forme de tamis, qui couvre toute la tête, & qui n'ôte pas

---

 Sibérie.



Sibérie.

entièrement la liberté de la vue. On met autour des lits des rideaux d'une toile claire de Russie. Nous employâmes les deux moyens ; mais nous trouvâmes de l'inconvénient à l'un comme à l'autre. Le premier causait une chaleur incommode qui se faisait sentir à la tête , & devenait bientôt insupportable. L'autre moyen nous parut d'abord sans effet : nos lits étaient assiéés de coussins , & nous ne pouvions pendant la nuit fermer l'œil. Lorsqu'il pleuvait un peu , ou que le temps était couvert , les coussins redoublaient de fureur. On ne se garantissait les mains & les jambes , qu'en mettant des bas & des gants de peau. Les coussins sont en bien plus grande quantité sur les bords de l'eau , que sur les bâtimens , & quelque chose qu'on fasse , on en est toujours couvert. Je risquai un jour d'aller sur le rivage ; je ne puis exprimer tout ce que je souffris : mes mains & mon visage furent aussitôt remplis de petites pustules , qui me causaient une démangeaison continuelle. Je regagnai vite le bâtiment , & je me soulageai bientôt en me lavant avec du vinaigre. Nous nous aperçûmes à la fin que les coussins qui nous tourmentaient la nuit , ne venaient pas à travers les rideaux , mais qu'ils montaient d'en bas , entre les rideaux & le lit. Il était aisé de leur ôter ce passage ; nous arrêtâmes les rideaux dans le lit ; & nous n'étions plus interrompus dans notre som-

meil. Pe  
nos cab  
nuelle.  
vent ; il  
cousins  
en avait  
dispersés  
de coufir  
aux mur  
leur les

« A d  
mes not  
val avec  
fait dire  
uni ».

« Nou  
*chewa* ; l  
pensâmes  
il était au  
ardente.

rente-six  
étaient la  
une heur  
sentîmes  
ment , q  
porter d  
table , qu  
de sable c

net autour  
de Russie.  
mais nous  
me à l'au-  
commode  
ait bientôt  
ut d'abord  
cousins , &  
mer l'œil.  
emps était  
fureur. On  
bes ; qu'en  
Les cousins  
r les bords  
elque chose  
Je risquai  
s exprimer  
mon visage  
es, qui me  
e. Je regar-  
cai bientôt  
s aperçû-  
tourmen-  
travers les  
bas, entre  
ur ôter ce  
s le lit ; &  
otre som-

meil. Pour pouvoir tenir pendant le jour dans nos cabanes, il fallait y faire une fumée continue. Le mal était moindre quand il faisait du vent ; il ne fallait alors qu'ouvrir les fenêtres. Les cousins ne supportent pas le vent ; & comme il y en avait toujours un peu sur le pont, ils étaient dispersés. Quand il faisait froid, il n'y avait plus de cousins ; ils restaient dans les bâtimens attachés aux murs & comme morts ; mais la moindre chaleur les faisait revivre ».

« A deux journées de *Jamuschewa*, nous cessâmes notre navigation, & nous montâmes à cheval avec une petite suite. Notre chemin traversait directement le Step, qui est par-tout fort uni ».

« Nous eûmes beaucoup à souffrir jusqu'à *Jamuschewa* ; la chaleur était devenue si forte, que nous pensâmes périr. Il faisait à la vérité du vent, mais il était aussi chaud que s'il eût sorti d'une fournaise ardente. Nous n'avions pas dormi depuis près de trente-six heures ; le sable & la poussière nous ôtaient la vue, & nous arrivâmes très-fatigués à une heure après-midi à *Jamuschewa*. Là, nous sentîmes encore à notre arrivée la chaleur si vivement, que nous désespérions de pouvoir la supporter davantage ; tout ce qu'on nous servait à table, quand nous prenions nos repas, était plein de sable que le vent y portait. La chambre n'avait

---

Sibérie.



---

 Sibérie.

point de fenêtres ; il n'y avait que des ouvertures pratiquées dans la muraille , & c'était par-là que le vent nous charriait ce sable incommode. Il me prit envie de me baigner , & je m'en trouvai bien ; je me trouvai tout à la fois rafraîchi & délassé. En rentrant à notre logis , j'entendis le tambour de la forteresse , qui donnait le signal du feu. Nous apprîmes qu'il était dans le step , & qu'il y faisait du ravage. Le vent chassait la flamme avec violence vers la forteresse. Nous montâmes aux ouvrages des fortifications , & nous vîmes en plusieurs endroits du désert des feux qui répandaient une grande lumière. L'Officier qui commandait dans la forteresse , n'était pas fort à son aise ; car le feu le plus proche n'était pas éloigné de lui de plus de cinq werstes. Toutes les femmes du lieu furent commandées pour porter chacune , en cas d'accident , une mesure d'eau dans la maison , & quelques hommes furent occupés à creuser des fossés , pour empêcher la communication du feu de ce côté-là. Ces précautions furent inutiles : le feu s'éteignit , en quelque façon , de lui-même. Le step ressemble à une terre labourée , où il n'y a que du chaume. L'herbe aride y brûle très-vîte. Tout ce qui se trouve combustible , brûle de suite & de proche en proche. Mais dans ces steps , outre les routes fort battues & les lacs , il y a au printemps quantité d'endroits

maréc  
où il  
rous  
sans po  
ment.  
rars :  
tans d  
tous le  
dies :  
du feu  
faire n  
n'ont  
des fré  
mais e  
« Le  
nous n  
lac sal  
nom ,  
l'Est. C  
neuf w  
Ses bor  
rempli  
ment f  
lac par  
qu'il p  
forme  
quantit  
on pou

marécageux , & en été , beaucoup d'endroits secs, où il ne croît point du tout d'herbe. Ainsi, dans tous ces endroits, le feu s'arrête de lui-même, sans pouvoir aller plus loin, & s'éteint faute d'aliment. Les incendies des steps ne sont point rares : nous en avons vus plusieurs, & les habitans des environs assurent qu'on en voit presque tous les ans. On indique deux causes de ces incendies : la première vient des voyageurs, qui font du feu dans les endroits où ils s'arrêtent pour faire manger leurs chevaux, & qui, en s'en allant, n'ont pas soin de l'éteindre. L'autre cause vient des fréquens orages, & s'attribue au feu du Ciel ; mais elle a lieu bien plus rarement ».

« Le lendemain de notre arrivée à Jamuschewa, nous nous rendîmes, avec peu de suite, au fameux lac salé *Jamuschewa*, dont la forteresse a pris son nom, & qui en est éloigné de six werstes à l'Est. Ce lac est une merveille de la nature ; il a neuf werstes de circonférence, & est presque rond. Ses bords sont couverts de sel, & le fond est tout rempli de cristaux salins. L'eau en est extrêmement salée ; & quand le soleil y donne, tout le lac paraît rouge comme une belle aurore. Le sel qu'il produit est blanc comme la neige, & se forme tout en cristaux cubiques. Il y en a une quantité si prodigieuse, qu'en très-peu de temps on pourrait en charger beaucoup de vaisseaux, &

---

 Sibérie.

Sibérie.

que dans les endroits où l'on en a pris une certaine quantité, on en retrouve de nouveau cinq à six jours après. Les provinces de Tobolsk & de Jenifeik en sont abondamment fournies, & ce lac suffirait encore à la fourniture de cinquante provinces semblables. La Couronne s'en est réservé le commerce, comme celui de toutes les autres salines. A peu de distance de ce lac, sur une colline assez élevée, est une station de dix hommes, qui sont postés là pour prendre garde que personne, excepté ceux qui sont autorisés par la Couronne, n'emporte du sel. Ce sel, au reste, est d'une qualité supérieure; rien n'approche de sa blancheur, & l'on n'en trouve nulle part qui sale aussi bien les viandes ».

*Nos Voyageurs continuent leur route sur les bords de l'Yrtis, tandis que leurs bâtimens, chargés de provisions, les suivent sur la rivière.*

« Le 23 Août, nous allâmes à *Kolywanka-gora*. C'est au pied de cette montagne qu'on a construit, en 1728, la première fonderie avec un Ostrog. On n'en voit plus que les ruines, parce qu'elle a été abandonnée pour être transportée l'année suivante dans un lieu plus convenable, où elle est aujourd'hui ».

« En 1725, quelques payfans fugitifs étant venus s'établir sur l'*Obi*, apportèrent à un particulier Russe, nommé *Demiedow*, plusieurs échantillons

de mi  
ces ca  
du Co  
ler &  
recher  
de Ko  
tagnes  
bastion  
fossé.  
vailleur  
ces tra  
tons,  
qu'ils  
pourqu  
retourn  
beaucou  
pour y  
ils four  
mes, l  
y a pou  
Le 2  
de l'O  
ment,  
ustensil  
la Sibé  
il est f  
*Bija* &  
leur co

de mines de cuivre, qu'ils avaient trouvés dans ces cantons en chassant. *Demedow* ayant obtenu du Collège des mines la permission de faire fouiller & de bâtir des fonderies, fit de nouvelles recherches, & construisit la *Sawode* ou fonderie de *Kolyvanka-gora*. Elle est située dans les montagnes, & a pour défense un fortin de quatre bastions, entouré d'un rempart de terre & d'un fossé. C'est la résidence des Officiers & des travailleurs aux ouvrages des mines. La plupart de ces travailleurs sont des payfans de différens cantons, qui viennent ici pour gagner la capitation qu'ils sont tenus de payer à la Couronne; c'est pourquoi, après avoir gagné cet argent, ils s'en retournent presque tous chez eux; ce qui ralentit beaucoup le travail des mines. L'entrepreneur, pour y remédier, a établi quelques villages; mais ils fournissent à peine quarante ou cinquante hommes, lorsqu'il en faudrait au moins huit cent. Il y a pour la sûreté du lieu cent hommes à cheval.

Le 2 Septembre, nous arrivâmes sur les bords de l'*Obi*. Nous y embarquâmes, sur un gros bâtiment, nos bagages, avec nos instrumens & nos ustensiles. L'*Obi*, l'un des plus grands fleuves de la Sibérie, a sa source dans le pays des Mogols; il est formé de deux grandes rivières, nommées *Bija* & *Katuna*. Il ne prend le nom d'*Obi* qu'à leur confluent, qui se fait à *Bisk*. C'est depuis

---

 Sibérie.

ALE

ris une cer-  
 nouveau cinq  
 bolsk & de  
 nies, & ce  
 e cinquante  
 n est réservé  
 s les autres  
 sur une col-  
 x hommes,  
 e que per-  
 ifiés par la  
 , au reste,  
 pproche de  
 lle part qui

ute sur les  
 mens, char-  
 vière.

anka-gora.  
 on a conf-  
 e avec un  
 ines, parce  
 transportée  
 onvenable,

étant venus  
 particulier  
 chantillons

Sibérie.

cette forteresse, que les bords de l'Obi sont habités, & ses rivages sont bordés de quantité de stobodes. *Bisk* est une forteresse de frontière contre les Kalmouks. On voyage avec tant de sûreté dans ce pays-là, qu'on n'a pas besoin d'escorte ».

« Il faut remarquer en passant, que la plupart des villages de Sibérie tirent leur nom des payfans qui les ont bâtis : très-peu portent le nom du ruisseau sur lequel ils sont situés. A *Ulibert*, nous étions logés chez le fondateur même du village. Nous lui demandâmes son nom ; il s'appelait *Kolesnikow*, mot Russe, qui signifie en général un faiseur de roues, & qui désignait particulièrement un faiseur de roues à moulins : en sorte que ce payfan portait le nom de son métier. Cet homme était assez bon railleur ; il s'aperçut bientôt que nous étions étonnés que son village ne s'appelât point de son nom *Kolesnikow*. Les habitans, nous dit-il, sont des coquins trop glorieux, pour me faire cet honneur de mon vivant ».

« Le 11, après avoir passé le *Tom* sur des radeaux, nous arrivâmes le soir à *Kusnetzck*, où nous employâmes notre séjour à satisfaire notre curiosité sur les Tartares du pays ».

« Le 16, nous allâmes à trois werstes de la ville, dans un village habité par les Tartares *Eluths*. Leur religion n'a point de forme certaine, & il paraît

qu'ils ne  
s rend  
mple ;  
leil lev  
Ve me r

« Nous  
ur les riv  
rer le t  
u n'ava  
enait d  
e voir le  
nées. M  
ous ava  
& nous  
arrivée,

« Nou  
traversé  
passé deu  
e bord  
Notre pr  
e fer ; n  
une ap  
onduisit  
entrée,  
Nous co  
un pareil  
construir  
aient to

font habi-  
 quantité de  
 ontière con-  
 nt de sûreté  
 d'escorte ».   
 e la plûpart  
 n des pay-  
 ent le nom  
 A *Ulibert*,  
 même du  
 m; il s'ap-  
 signifie en  
 signait par-  
*oulins*: en  
 son métier.  
 il s'aperçut  
 ue son vil-  
*Kolesnikow*.  
 oquins trop  
 ur de mon  
 es radeaux;  
 i nous em-  
 re curiosité  
 de la ville,  
 luths. Leur  
 & il paraît

qu'ils ne savent guères eux-mêmes ce qu'ils croient.  
 Ils rendent pourtant un culte à Dieu, mais bien  
 simple; ils se tournent tous les matins vers le  
 soleil levant, & prononcent cette courte prière:  
*Ne me tues pas* ».

« Nous avons appris que plusieurs Tartares, établis  
 sur les rivières de *Kondoma* & de *Mrasa* savaient  
 tirer le fer de la mine par la fonte, & que même  
 on n'avait en ce lieu d'autre fer que celui qui  
 venait de ces Tartares. Cela nous donna l'envie  
 de voir leurs fonderies, qui n'étaient pas fort éloi-  
 gnées. Nous choisîmes la plus prochaine qu'on  
 nous avait indiquée dans le village de *Gadewa*,  
 & nous envoyâmes quelqu'un les avertir de notre  
 arrivée, afin qu'ils tinssent tout prêt ».

« Nous partîmes dès le matin, & après avoir  
 traversé plusieurs villages Russes & Tartares, &  
 passé deux fois la *Kondoma*, nous trouvâmes sur  
 le bord de cette rivière, le village de *Gadewa*.  
 Notre premier soin fut de chercher une fonderie  
 de fer; mais nous ne remarquions aucun bâtiment  
 d'une apparence différente des autres. On nous  
 conduisit enfin dans une jurte ou maison, & dès  
 l'entrée, nous vîmes d'abord le fourneau de fonte.  
 Nous conçûmes même à sa structure que, pour  
 un pareil fourneau, on n'avait pas eu besoin de  
 construire une jurte particulière, & qu'elles pou-  
 vaient toutes également être propres à cet usage.

---

 Sibérie.



Sibérie.

Les travaux de la fonte n'empêchaient pas même les ouvriers d'habiter la même jurte. Le fourneau était à l'endroit où l'on fait ordinairement la cuisine, & la terre y était un peu creusée. Le creux, qui, dans toutes les jurtes Tartares, sert pour la cuisine, faisait une des principales parties du fourneau. Un chapiteau d'argile ou de terre-glaife, de forme conique, d'environ un pied de diamètre, qui allait en se rétrécissant par en haut, composait, avec un trou creusé dans la terre, tout le fourneau de fonte. Deux Tartares font ici toute la besogne : l'un apporte alternativement du charbon & du minerai pilé, dont il remplit le fourneau ; l'autre a soin du feu, & fait agir deux soufflets appliqués au fourneau. A mesure que les charbons s'affaissent, on fournit de nouvelle matière & de nouveaux charbons ; ce qui continue jusqu'à ce qu'il y ait dans le fourneau environ trois livres de minerai, ils n'en peuvent pas fondre davantage à la fois. Des trois livres de minerai, ils en tirent deux de fer, qui paraît encore fort impur, mais qui cependant est fort bon. Dans une heure & demie nous avions tout vu ».

« Pendant qu'on s'occupait à fondre, nous fîmes chercher le Kam du lieu, pour nous faire voir ses fortilèges, ce qu'ils appellent *faire le Kamlat*. Il se fit apporter son tambour magique, qui avait la forme d'un tamis, ou plutôt d'un tambour de

basque

Le Kam  
tars, &  
rait de  
d'épouv  
sions de  
& gesti  
duré un  
bour, &  
que tou  
sultre le  
manière  
n'était q  
n'avait p  
questions  
recours :  
chose, or  
le leurs  
baquet d  
omme d  
oue avec  
che avec  
uis il do  
eur fait  
voque le  
Occident  
e qu'il d  
t quelq  
Tome

pas même  
 Le fourneau  
 ment la cui-  
 e. Le creux,  
 sert pour la  
 parties du  
 terre-glaife,  
 d de diamè-  
 ar en haut,  
 ans la terre,  
 tares font ici  
 arivement du  
 il remplit le  
 fait agir deux  
 mesure que les  
 nouvelle ma-  
 qui continue  
 neau environ  
 vent pas fon-  
 vres de mine-  
 paraît encore  
 fort bon. Dans  
 it vu ».

basque; il battait dessus avec une seule baguette.  
 Le Kam tantôt marmottait quelques mots Tar-  
 tares, & tantôt grognait comme un ours; il cou-  
 rait de côté & d'autre, puis s'alléyait, faisait  
 d'épouvantables grimaces, & d'horribles contor-  
 sions de corps, tournant les yeux, les fermant,  
 & gesticulant comme un insensé. Ce jeu ayant  
 duré un quart-d'heure, un homme lui ôta le ram-  
 bour, & le sortilège finit. Nous demandâmes ce  
 que tout cela signifiait; il répondit que pour con-  
 sulter le diable, il fallait s'y prendre de cette  
 manière; que cependant tout ce qu'il avait fait  
 n'était que pour satisfaire notre curiosité, & qu'il  
 n'avait pas encore parlé au diable. Par d'autres  
 questions, nous apprîmes que les Tartares ont  
 recours au Kam, lorsqu'ils ont perdu quelque  
 chose, ou lorsqu'ils veulent avoir des nouvelles  
 de leurs amis absens. Alors le Kam se sert d'un  
 paquet de quarante-neuf morceaux de bois, gros  
 comme des allumettes; il en met cinq à part, &  
 joue avec les autres, les jetant à droite & à gau-  
 che avec beaucoup de grimaces & de contorsions;  
 puis il donne la réponse comme il peut. Le Kam  
 leur fait accroire que, par ses conjurations, il  
 invoque le diable, qui vient toujours du côté de  
 l'Occident, & en forme d'ours, & lui révèle  
 ce qu'il doit répondre. Il leur fait entendre qu'il  
 est quelquefois maltraité cruellement par le

---

 Sibérie.

Sibérie.

diable, & tourmenté jusques dans le sommeil. Pour mieux convaincre ces bonnes gens de son intelligence avec le diable, il fait semblant de s'éveiller en sursaut, en criant comme un possédé. Nous lui demandâmes pourquoi il ne s'adressait pas plutôt à Dieu, qui est la source de tout bien? Il répondit que ni lui, ni les autres Tartares ne faisaient rien de Dieu, sinon qu'il faisait du bien à ceux mêmes qui ne l'en priaient pas; que par conséquent ils n'avaient pas besoin de l'adorer; qu'au contraire ils étaient obligés de rendre un culte au diable, afin qu'il ne leur fit point de mal, parce qu'il ne songeait continuellement qu'à en faire. Ces Tartares, sur ces beaux principes, font des offrandes au diable, & brassent souvent de gros tonneaux de bière, qu'ils jettent en l'air, ou contre les murs, pour que le diable s'en accommode. Quand ils sont près de mourir, toute leur inquiétude & leur frayeur, c'est que leur ame ne soit la proie du diable. Le Kam est alors appelé pour battre le tambour, & pour faire leurs conventions avec le diable, en le flattant beaucoup; ils ne savent pas ce que c'est que leur ame, ni où elle va; ils s'en embarrassent même fort peu, pourvu qu'elle ne tombe point entre les mains du diable. Ils enterrent leurs morts où les brûlent, ou les attachent à un arbre, pour servir de proie aux oiseaux».

Les  
ils les f  
de parle  
outil, q  
chant, c  
droit. Ils  
comme  
& n'ent  
fondeur  
ils broie  
« M.  
d'eux le  
beaucoup  
toutes le  
pas dessa  
insister d  
tambour  
Kam. Ce  
faire infir  
nous fut  
pour fasci  
quer le ré  
ferremens  
« Kufn  
es Tartar  
côté de la  
à frontiè  
sur le riv

Les instrumens du labour dont ils se servent, ils les fabriquent eux-mêmes du fer dont on vient de parler ; ces instrumens consistent en un seul outil, qui a la forme d'un demi-cercle fort tranchant, & dont le manche fait avec le fer un angle droit. Ils travaillent avec cet outil dans les champs, comme on travaille dans nos jardins avec la houe, & n'entament, en labourant, la terre qu'à la profondeur de quelques pouces. Pour faire leur farine, ils broient le grain entre deux pierres ».

« M. Muller fit tout ce qu'il put pour obtenir d'eux le tambour magique. Le Kam en marqua beaucoup de tristesse ; & comme on répondait à toutes les défaites qu'il cherchait pour ne s'en pas dessaisir, tout le village nous pria de ne pas insister davantage, parce qu'étant privés de ce tambour, ils seraient tous perdus, ainsi que leur Kam. Ces belles raisons ne servirent qu'à nous faire insister encore davantage, & le tambour nous fut remis. Le Kam, par une ruse Tartare, pour fasciner les yeux de ses gens, & leur diminuer le regret de cette perte, avait ôté quelques ferremens de l'intérieur du tambour ».

« *Kusnetz* est dans un pays autrefois habité par les *Tartares*, qui, se trouvant trop resserrés du côté de la Russie, se sont retirés peu à peu vers la frontière des *Kalmouks*. Cette ville est située sur le rivage oriental du *Tom*. Elle se divise en

Sibérie.

trois parties, qui font la haute, la moyenne & la basse ville. Les deux premières sont situées sur la plus grande élévation du rivage; la ville basse est dans une plaine qui s'étend de l'autre côté; c'est la plus peuplée des trois. Dans la ville haute, il y a une citadelle de bois, qui a une chapelle. La ville moyenne est décorée d'un Ostrog, qui contient la maison du Waywode & la Chancellerie. Le nombre des maisons, dans les trois villes, peut aller environ à cinq cent ».

« Les habitans sont paresseux & adonnés à l'oisiveté : on a de la peine à trouver des ouvriers pour de l'argent. Le Tom est assez poissonneur; cependant on ne trouve point de poisson dans les marchés. On n'y connaît pas non plus le fruit; on n'y trouve que de la viande & du pain. Chacun cultive ici le bled dont il a besoin pour son pain, & l'on peut dire que c'est la seule occupation qu'aient les habitans. Leurs terres à bled sont toutes sur les montagnes, non dans les vallées; & la raison qu'ils en donnent, c'est qu'il fait beaucoup plus froid dans les vallées que sur les montagnes. On n'y connaît plus aucune espèce de gibier. Des habitans nous assurèrent, que quand on bâtit cette ville, le canton fourmillait de zibelines, d'écuriels, de martres, de cerfs, de biches, d'élans & d'autres animaux; mais qu'ils l'ont abandonné depuis, & qu'ils se sont retirés dans un pays

inhabité  
tion de  
Sont asse  
sommer  
« Le j  
la route  
Interprè  
Tom av  
Tartare.  
froid qui  
pour arr  
M. Mul  
l'Octobr  
« Les f  
e règne  
avant la  
l'était d'  
es peupl  
peu à peu  
ne ville  
eux mill  
plus confi  
né *Ufcha*  
décharge  
haute & b  
au même  
eut desir  
« La su

moyenne &  
 nt situées sur  
 la ville basse  
 l'autre côté ;  
 a ville haute,  
 une chapelle.  
 Ostrog, qui  
 e la Chancel-  
 es trois villes,

donnés à l'oi-  
 r des ouvriers  
 poissonneux ;  
 bisson dans les  
 plus le fruit  
 t pain. Chacun  
 pour son pain,  
 le occupation  
 led sont toutes  
 vallées ; & la  
 fait beaucoup  
 es montagnes  
 de gibier. De  
 on bâtit cette  
 elines, d'écu-  
 ches, d'élans  
 ont abandonné  
 dans un pay

inhabité, comme l'étoit celui-ci avant la fonda-  
 tion de Kufnetz. La plûpart des villes de Sibérie  
 sont assez commerçantes ; mais celle-ci n'a aucun  
 commerce ».

« Le jour de notre départ fixé, M. Muller prit  
 la route par terre, avec notre Interprète & un  
 Interprète Tartare ; moi, je partis par eau sur le  
 Tom avec le reste de la troupe & un Interprète  
 Tartare. Malgré les obstacles de la navigation, le  
 froid qui augmentait nous fit redoubler d'activité  
 pour arriver à *Tomsk* le lendemain. J'y trouvai  
 M. Muller, qui y étoit arrivé dès le premier  
 d'Octobre ».

« Les fondemens de cette ville ont été jetés sous  
 le règne du Czar *Féodor Iwanowitx*, vingt ans  
 avant la construction de celle de Kufnetz. Ce  
 n'étoit d'abord qu'une forteresse, pour contenir  
 les peuples du voisinage ; mais ayant été soumis  
 peu à peu, ils s'y sont rassemblés, & ont formé  
 une ville qui renferme dans son enceinte plus de  
 deux mille maisons ; elle est, après *Tobolsk*, la  
 plus considérable de la Sibérie. Un ruisseau, non-  
 né *Ufchaika*, la traverse par le milieu, & se  
 décharge au Nord dans le Tom. On la divise en  
 haute & basse ville. On trouve les marchandises  
 au même prix qu'à Pétersbourg, & tout ce qu'on  
 peut désirer en fourrures non préparées ».

« La situation de cette ville la rend plus propre

Sibérie,

au commerce qu'aucune autre du pays. On y arrive commodément pendant l'été par l'*Irtish*, l'*Obi* & le *Tom*. Par terre, la route de *Jenifeik* & de toutes les villes de Sibérie, situées plus à l'Est & au Nord, passe par *Tomsk*. Non-seulement il arrive tous les ans une ou deux caravanes de la Kalmouquie; mais encore toutes celles qui vont de la Chine en Russie, & de la Russie à la Chine, prennent leur route par cette ville. Elle a de plus son commerce intérieur, dont les affaires sont sous la direction d'un Magistrat particulier ».

« Les vieux-croyans ou non-conformistes (*Starawierzi*) sont en grand nombre dans cette ville, & l'on prétend que toute la Sibérie en est remplie. Ils sont tellement attachés aux anciens usages, que depuis la publication de la défense de porter des barbes, ils aiment mieux payer à la Chancelerie cinquante roubles chaque année, que de se faire raser. Un homme de notre troupe alla un jour se baigner chez un de ces *Starawierzis*, ou *Roskolschtschikes*; aussitôt qu'il fut parti, le vieux-croyant cassa tous les vases dont il s'était servi, ou qu'il avait seulement touchés ».

« Leur indolence est telle, que les bestiaux ayant été attaqués l'année précédente d'une maladie épidémique si considérable, qu'il ne resta que dix vaches, & à peine le tiers des chevaux, aucun habitant ne chercha à y apporter du remède,

fondés  
emplo

« Pe  
connai  
qui av  
d'autar  
nous a  
par-tor  
dâmes  
me la  
logiqu  
mes l  
avions  
chewa.  
d'obter  
ture de  
près l'e  
niveau

« Le  
ces car  
pouvai  
volont  
par les  
ces Ta  
n'était  
qui ne  
pouffés  
taient

fondés sur ce que leurs ancêtres n'en avaient point employé en pareil cas ».

Sibérie.

« Pendant notre séjour à Tomsk , nous fîmes connaissance avec un Cosaque assez intelligent , qui avait du goût pour les sciences. Nous fûmes d'autant plus charmés de cette découverte , que nous avions ordre d'établir des correspondances par-tout où nous le pourrions. Ainsi nous demandâmes à la Chancellerie , qu'on laissât à cet homme la liberté de faire des observations météorologiques. Nous l'instruisîmes , & nous lui laissâmes les instrumens nécessaires , comme nous avions déjà fait à Casan , à Tobolsk & à Jamischewa. Le dessein de l'Académie des Sciences était d'obtenir par-là des observations sur la température de la Sibérie , afin de pouvoir calculer à peu près l'élévation du terrain de ce pays au-dessus du niveau de la mer ».

« Lorsque l'Archevêque de Tomsk arriva dans ces cantons , il fit chercher tous les habitans qu'on pouvait trouver : quelques-uns venaient de bonne volonté ; mais le plus grand nombre fut amené par les Dragons qu'il avait avec lui. Comme tous ces Tartares demeurent le long du *Tschulum* , rien n'était plus commode pour le baptême ; car ceux qui ne voulaient pas se faire baptiser , étaient poussés de force dans la rivière ; lorsqu'ils en sortaient , on leur pendait une croix au col , & dès-



Sibérie.

lors ils étaient censés baptisés. Pour que ces gens pussent persévérer dans la nouvelle Religion, on construisit, dès l'année suivante, une Eglise, à laquelle on attacha un Pope Russe; mais ces Tartares n'ont pas la moindre connaissance de la Religion Chrétienne. Ils croient que l'essentiel consiste à faire le signe ordinaire de la croix, à aller à l'Eglise, à faire baptiser leurs enfans, à ne prendre qu'une femme, à faire abstinence de ce qu'ils mangeaient autrefois, comme du cheval, de l'écureuil, & à observer le carême des Russes. Au reste, on ne peut en exiger d'eux davantage, parce que les Popes Russes, qui devraient les instruire, ignorent leur langue, & ne peuvent s'en faire entendre ».

« La petite-vérole faisait alors beaucoup de ravages dans le pays. Cette maladie n'y est point habituelle; dix années se passent quelquefois sans qu'on en soit incommodé; mais quand elle commence, elle dure deux ou trois ans sans interruption ».

« La ville de *Jeniseik* est située sur le rivage gauche ou occidental du *Jeniseï*, qui, en cet endroit, a un werste & demie de largeur. Ce fleuve a sa source dans le pays des Mogols, & après un cours d'environ trois mille werstes, il se décharge dans la mer glaciale. La ville est plus moderne que *Kusnetz*. On n'y bâtit d'abord

qu'un o  
Sibérie  
oué à se  
longue o  
conféren  
drale,  
nouvelle  
petites  
ostrog, c  
mais qu  
contient  
paroisses  
& l'autr  
& un au  
magasins  
Dans le  
drite du  
marchan  
ce; mai  
che corr  
« Ce  
ressent e  
mi-déc  
paraissai  
la fumée  
oiseaux.  
caudata  
mouraie

que ces gens  
religion, on  
Eglise, à  
; mais ces  
issance de la  
e l'essentiel  
e la croix,  
eurs enfans,  
e abstinence  
comme du  
le carême  
exiger d'eux  
es, qui de-  
ngue, & ne  
up de rava-  
y est point  
quelquefois  
quand elle  
sans inter-

le rivage  
i, en cet  
argeur. Ce  
s Mogols,  
werstes, il  
a ville est  
tôt d'abord

qu'un ostrog, comme dans la plupart des villes de Sibérie; mais l'avantage de sa situation a contribué à son agrandissement. Elle est beaucoup plus longue que large, & a environ six werstes de circonférence. Les bâtimens publics sont la Cathédrale, la maison du Waywode, la vieille & la nouvelle Chancellerie, un Arsenal, & quelques petites cabanes: le tout est enfermé dans un ostrog, qui reste encore du premier établissement, mais qui est presque tombé en ruine. La ville contient sept cent maisons de particuliers, trois paroisses, deux couvens, dont un de Moines & l'autre de Religieuses, un magasin à poudre, & un autre de munitions de bouche; ces deux magasins sont entourés d'un ostrog particulier. Dans le couvent des Moines, réside l'Archimandrite du lieu. Les habitans sont la plupart des marchands qui pourraient faire un bon commerce; mais l'ivrognerie, la fainéantise & la débauche corrompent tout ».

« Ce que les voyageurs avancent du froid qu'on ressent en Sibérie, n'est point exagéré; car à la mi-décembre il fut si violent, que l'air même paraissait gelé. Le brouillard ne laissait pas monter la fumée des cheminées. Les moineaux & autres oiseaux, & celui qu'on appelle en latin *Pica varia caudata*, tombaient de l'air comme morts, & mouraient en effet; si on ne les portait sur le

**Sibérie.** champ dans un endroit chaud. Les fenêtres , et dedans de la chambre , en vingt-quatre heures , étaient couvertes de glaces de trois lignes d'épaisseur. Dans le jour , quelque court qu'il fût , il y avait continuellement des parélies ; dans la nuit des parasélènes & des couronnes autour de la lune. Le mercure descendit , par la violence du froid , à 120 degrés de la table de division de *Fahrenheit* , & plus bas par conséquent qu'on l'eut observé jusqu'alors dans la nature ».

« Il y a dans le territoire de *Jeniseik* deux sortes d'Ostiakes , ceux de *Narim* & de *Jenifée* ; ensuite les *Tunguses* , qui demeurent sur le *Tanguské* & sur la rivière de *Tschun* ; & enfin les *Tartares* d'*Affan* , qui habitent les bords de l'*Ussolka* & de la rivière d'*Ona*. Les *Ostiakes* & les *Tartares* d'*Affan* vivent dans la plus grande misère ; les premiers sont tous baptisés. Il ne restait plus qu'environ une douzaine de ces *Tartares* , dont à peine deux ou trois savaient leur langue. C'était autrefois une Tribu très-considérable. Jusqu'à présent on n'a pu parvenir d'aucune façon à convertir les *Tunguses* à la Religion chrétienne. Ils sont assez riches en bestiaux ».

« *Krasnojarsk* est plus moderne que *Jeniseik* , & c'est de *Moscow* qu'on est venu la bâtir. Elle est sur la rive gauche du *Jenifée* ; à son extrémité est la rivière de *Kastcha* , dont une embouchure est au-dessous de la ville.

« Le  
des Slu  
cessité  
Tartare  
rons ;  
retirés  
les Slu  
que da  
travers  
Krasno  
très-co  
puisqu  
abond

« Le  
ble ; il  
qui ne  
laissent  
on y v  
bestiau  
jours a  
ne pas  
un che  
vache  
de ces  
terre e  
remen  
conféc  
est épu

es fenêtres, en  
quatre heures,  
lignes d'épais-  
qu'il fût, il  
; dans la nuit  
autour de la  
la violence de  
de division de  
séquent qu'on  
ture ».

Jeik deux sorte  
enifée; ensuite  
le *Tangusk*  
fin les Tartare  
e l'Ussolka &  
& les Tartare  
de misère; le  
ait plus qu'en  
, dont à peine  
C'était autre-  
usqu'à présent  
à convertir les  
Ils sont assez

que Jenifeik,  
la bâtir. Elle  
son extrémité  
e embouchure

« Les habitans sont, pour la plus grande partie, des Sluschiwies, qu'on y avait établis par la nécessité de garantir ces cantons des incursions des Tartares Kirgis, qui venaient ravager les environs; mais depuis quelques années, ils se sont retirés vers le pays des Kalmouks. Depuis ce temps, les Sluschiwies ont fait des courses sans aucun risque dans les environs du pays. Ils ont trouvé à travers les steps un chemin assez droit depuis Krasnojarsk jusqu'à Jakusk & Tomsk, qui est très-commode pour voyager, sur-tout en été, puisque les eaux & les fourrages s'y trouvent en abondance ».

« Les Sluschiwies mènent ici une vie fort agréable; ils sont riches en chevaux & en bestiaux, qui ne leur coûtent pas beaucoup à nourrir. Ils les laissent paître sur les steps; car en hyver même on y voit peu de neige, & quand il y en a, les bestiaux fouillent dans la terre, & en tirent toujours assez de racines & de plantes pourries, pour ne pas mourir de faim. Il est vrai qu'en Russie un cheval tire plus que trois des leurs, & qu'une vache y donne vingt fois plus de lait que celles de ces cantons. On cultive ici du bled, & la terre est si fertile, qu'il suffit de la remuer légèrement pour y semer pendant cinq ou six années consécutives, sans le moindre engrais. Quand elle est épuisée, on en choisit une autre qui n'exige

pas plus de soins ; ce qui convient fort à la paresse des habitans.

Sibérie.

Les antiquités qu'on trouve ici , ont été tirées des anciens tombeaux , qui sont en grand nombre près d'*Abakansk* & de *Sajansk*. On y a autrefois déterré beaucoup d'or, preuve de l'ancienne richesse des Tartares dans le temps de leur puissance; J'ai vu chez le Waywode d'aujourd'hui une grande soucoupe & un petit pot , l'un & l'autre d'argent dorés. Il y avait sur la soucoupe des figures ciselées, qui ressembloient à des griffons. On trouve encore assez souvent en cuivre des couteaux, de petits marteaux de différentes formes , des garnitures d'harnois de chevaux , du bronze ou du métal de cloches, & de l'argent faux de la Chine ».

« A *Kanskoi-ostrog*, nous fîmes chercher quelques Tartares du canton. Ils sont en général assez pauvres : les hommes, aussi-bien que les femmes, sont tout nuds sous leurs robes, & n'ont jamais porté de chemise. Ceux d'entre eux qui sont baptisés, se distinguent des autres à cet égard ; mais ils sont en très-petit nombre ; ils ont tous l'air fort mal-propre , parce qu'ils ne se lavent jamais ; & quand on leur demande la raison de cette négligence , ils répondent que leurs pères ne se sont jamais lavés, non plus qu'eux , & qu'ils n'ont pas laissé que de bien vivre. Quand ils veulent se

repose  
autour  
se rang  
chent  
les un  
se reto  
en mè  
tougou  
ce qui  
Ces m  
aussi d  
& déda  
est la  
rentes  
quel c  
haut ,  
feu. L  
en bas  
l'entou  
« A  
habite  
gent la  
comme  
fort ef  
de ce  
ils ne  
incrust  
prendre

reposer ou dormir, ils se couchent dans leur jurte autour du foyer, dans une posture singulière. Ils se rangent deux à deux, de façon qu'ils se touchent par le dos, & que leurs jambes sont passées les unes dans les autres. Ainsi quand un dormeur se retourne d'un autre côté, l'autre se retourne en même temps du côté opposé, pour se trouver toujours adossé & entrelacé de la même manière; ce qui se fait très-prestement de part & d'autre. Ces mêmes Tartares, au lieu de pain, mangent aussi des oignons, ou d'autres espèces de plantes, & dédaignent l'agriculture. Leur exercice continuel est la chasse des zibelines, qu'ils font de différentes façons. Quand l'animal ne fait plus de quel côté tourner, il monte sur un arbre fort haut, & les Tartares y mettent aussi-tôt le feu. L'animal, que la fumée incommode, saute en bas de l'arbre, se prend dans un filet tendu à l'entour, & est tué ».

« Aux environs de l'ostrog de *Balachanskoï*, habitent un grand nombre de *Burates*, qui négligent la culture des terres, & ne vivent que du commerce de leurs bestiaux. Leurs bœufs sont fort estimés. Contre l'usage général, les *Bratskis* de ce canton exercent un art, dans lequel ils ne réussissent pas mal. Ils savent si bien incruster dans le fer, l'argent & l'étain, qu'on prendrait ce travail pour de l'ouvrage damasquiné.

---



---

 Sibérie.

Sibérie.

La plupart des harnois des chevaux, des ceinturons & des autres ustensiles qui en sont susceptibles, sont ornés de ces incrustations ».

« Dès les premiers jours de notre arrivée à *Ircusk*, nous résolûmes d'aller à *Selenginskoï* par les chemins d'hiver, & de-là de pousser plus loin par les chemins d'été. Mais comme on nous avait représenté ce voyage, tel que nous l'avions projeté, si pénible & si difficile qu'on ne pouvait le faire qu'à cheval, nous ne jugeâmes point à propos de nous embarrasser de beaucoup de bagages, & nous en laissâmes une partie. Nous avions en tout trente-sept voitures, & il est d'usage en Russie de fournir autant de chevaux de poste. Conformément à cette règle, la Chancellerie d'*Ircusk* ordonna de nous amener seulement trente-sept chevaux, sans considérer que la première poste où nous devions en changer était à plus de deux cent werstes. Le sous-Starthalter ne voulut jamais écouter nos représentations. Nous déclarâmes à la Chancellerie que nous étions résolus de rester à *Ircusk* une année entière à ses risques & dépens, si elle ne donnait pas ses ordres pour nous faire fournir un grand nombre de chevaux. On parut d'abord s'en effrayer peu; mais dès le lendemain nous apprîmes que les ordres étaient donnés pour nous satisfaire. Ainsi, tout se trouvant prêt pour notre voyage, & nos instrumens

, des ceintures  
font suscep-  
ns ».

ivée à *Ircusk*,  
i par les che-  
plus loin par  
n nous avait  
l'avions pro-  
ne pouvait le  
point à pro-  
de bagages,  
ous avions en  
st d'usage en  
aux de poste.

Chancellerie  
ement trente-  
la première  
trait à plus de  
ter ne voulut  
Nous déclara-  
tions résolus  
e à ses risques

s ordres pour  
de chevaux.  
mais dès le  
ordres étaient  
tout se trou-  
s instrumens

étant chargés, nous fîmes partir toute notre suite le 23 avant midi. Le 25, à trois heures du matin, nous arrivâmes à *Nikolskaja-Saflawa*. Ce qu'on nomme en Sibérie *Saflawa*, est un endroit où se leve un droit de péage; le bureau de ce lieu reçoit le péage de toutes les marchandises qui viennent de la frontière de la Chine, & qui ne peuvent guères prendre une autre route. Comme ces marchandises sont nombreuses, la place de receveur est très-lucrative, & il ne faut guères plus d'un an pour s'enrichir. C'est le *Statthalter* qui dispose de cet emploi; & ceux qui veulent l'obtenir, l'achètent à force de présens. Le pot de vin ordinaire est de trois cent roubles. On nous raconta que cette place s'étant trouvée depuis peu vacante, il s'était présenté trois compétiteurs, dont chacun comptait emporter la place; qu'elle avait été promise en effet à chacun d'eux séparément; qu'enfin, ayant obtenu tous trois l'agrément du *Statthalter*, ils avaient payé chacun les trois cent roubles, & s'en étaient fort bien trouvés ».

« Arrivés à cette station, nous nous trouvâmes sur le lac *Baikal*, dont les glaces étaient encore très-fortes, & pouvaient porter nos traîneaux sans danger. Nous le traversâmes obliquement jusqu'à son bord méridional ».

« C'est comme un article de foi chez les peuples

---

Sibérie.



—  
sibérie.

de cette contrée , de donner le nom de *mer* au lac *Baikal* , & de ne point l'appeler un *lac*. Cette mer est déshonorée , selon eux , lorsqu'on la rabaisse à la simple dénomination de lac , & c'est un outrage dont elle ne manque point de se venger. Ils croient que cette mer a quelque chose de divin ; & par cette raison , ils la nomment de toute ancienneté *Swjatoje - mare* , c'est-à-dire , *mer sacrée* ».

« Le lac *Baikal* s'étend fort loin en longueur de l'Ouest à l'Est. Sur toutes les cartes que nous avons vues jusqu'alors , ses limites à l'Orient n'étaient pas marquées , parce que vraisemblablement personne n'avait encore été jusques-là. On estime communément que sa longueur est de cinq cent verstes. Sa largeur , du Nord au Sud en ligne droite , n'est guères que de vingt-cinq à trente verstes , & dans quelques endroits , elle n'en excède pas quinze. Il est environné de hautes montagnes , sur lesquelles cependant , lorsque nous y passâmes , il y avait très-peu de neige. Une autre particularité de ce lac , c'est qu'il ne se prend que vers Noël , & qu'il ne dégèle qu'au commencement de Mai. De-là nous marchâmes quelque temps sur un bras de la rivière de *Selenga* , où nous avions pour perspective une chaîne de montagnes , & nous vîmes le même jour au soir à *Kabanskoï-ostrog* , situé sur le ruisseau de *Kabana*.

Ici,

« Ici  
la diset  
de peine  
avons d  
ait des  
gens du  
rien ver  
demand  
Nous ve  
moyen  
c'était  
ait : c'  
ans tout  
à être  
er la va  
e quand  
ni montr  
on autre  
« Parti  
ignes , e  
Seleng  
eux ou t  
arie à  
elenga ,  
ité d'av  
ation par  
« Arrivé  
position

Tom

de mer au  
an lac. Cette  
lorsqu'on la  
lac, & c'est  
point de se  
quelque chose  
nomment de  
c'est-à-dire,

longueur de  
e nous avions  
ient n'étaient  
blement per-  
. On estime  
de cinq cent  
Sud en ligne  
cinq à trente  
e n'en excède  
outes monta-  
rsque nous y  
ge. Une autre  
se prend que  
commence-  
mes quelque  
*Selenga*, où  
tine de non-  
our au soir à  
u de *Kabana*.

Ici,

« Ici nous commençâmes à nous appercevoir de la disette ou de la cherté des vivres, qu'on a plus de peine à se procurer que dans tout ce que nous avions déjà parcouru de la Sibérie. Quoiqu'il y ait des terres labourées & de bons pâturages, les gens du pays sont dans l'habitude de ne vouloir rien vendre qu'à un prix exorbitant. On nous demanda cinquante copèques pour un poulet. Nous voulions acheter un veau; il n'y eut pas moyen d'en avoir: on nous dit que si l'on se défaisait du veau, la vache ne donnerait plus de lait: c'est le langage que les payfans tiennent dans toute la Sibérie. Si le veau vient à mourir, au à être vendu, voici ce qu'on fait pour tromper la vache. On empaille la peau d'un veau, & quand on veut avoir du lait de la mère, on lui montre cette effigie; elle en donne alors, & non autrement ».

« Partis de-là, nous vîmes deux chaînes de montagnes, entre lesquelles il fallut passer, & que *Selenga* traverse. Nous fîmes encore, pendant deux ou trois jours, une marche assez pénible, partie à travers des montagnes, partie sur le *Selenga*, partie dans les steps arides, la difficulté d'avoir des chevaux, renaissant à chaque occasion par la mauvaise volonté des gens du pays. Arrivés à *Selenginskoi*, nous fîmes bientôt nos dispositions pour le voyage que nous voulions

Sibérie.

Sibérie.

faire à la frontière de la Chine, telle qu'elle fut réglée en 1727 par le Commissaire Impérial, le Comte *Sawa Wladislawitz Raguzinski*. Cette frontière était autrefois reculée jusqu'à la rivière de *Bura*, qui est environ à huit werstes au Sud; c'était au-delà de cette rivière que les Chinois recevaient les Ambassadeurs de Russie. Or, il est certain que cette frontière était beaucoup plus avantageuse aux Russes, que la nouvelle, qui est arbitraire & tirée par le step à travers des montagnes, où l'on ne voit d'autres limites que des pierres élevées, appelées *majakes*, & marquées de quelque chiffre. Deux Slobodes, l'une Russe, l'autre Chinoise, sont établies sur cette frontière dans le terrain le plus aride, puisque c'est un misérable step qui ne produit rien; de sorte qu'on n'y trouve point de quoi nourrir ni abreuver les chevaux. Aussi tout y est d'une cherté extraordinaire ».

« Les slobodes sont bâties depuis 1727. La slobode Russe est au Nord, & l'autre au midi : elles ne sont qu'à cent vingt brasses l'une de l'autre. Entre les deux stations, mais plus près de la slobode Chinoise, on voit deux colonnes de bois, élevées d'environ une brasse & demie sur celle qui est en-deçà : on lit en caractère Russe, *Slobode de commerce de la frontière Russe*; sur l'autre, qui n'en est éloignée que d'une brasse, on voit quelques caractères Chinois ».

ie qu'elle fut  
 Impérial, le  
*finiski*. Cette  
 qu'à la rivière  
 ertes au Sud  
 e les Chinois  
 fie. Or, il est  
 beaucoup plus  
 uvelle, qui est  
 ers des mon-  
 nites que de  
 , & marquée  
 , l'une Russe  
 cette frontière  
 isique c'est un  
 rien ; de forte  
 rrir ni abreuve  
 cherté extraor

727. La slobode  
 i : elles ne font  
 autre. Entre la  
 la slobode Chi  
 e bois, élevée  
 ur celle qui est  
 se, *Slobode*  
 ur l'autre, q  
 , on voit que

Entre les deux slobodes, dans les montagnes, il y a des gardes posées pour empêcher de part & d'autre que personne ne viole les frontières ».

Sibérie.

« Quant au commerce qui se fait ici, les marchands Russes y ont du drap, de la toile, des cuirs de Russie, de la vaisselle d'étain, & toutes sortes de pelleteries qu'ils vendent en cachette. Les Chinois, que les Russes appellent *Naimantchin*, marchands, y apportent différentes soieries, telles que des damas de toute espèce, des satins de toute qualité, du chagrin, des gazes, des crêpes, une sorte d'étoffe de soie, sur laquelle sont collés des fils d'or, à l'usage des Ecclésiastiques & des Comédiens, des cotonnades de diverses sortes, des toiles, du velours, du tabac de la Chine, de la porcelaine, du thé, du sucre en poudre, du sucre candi, du gingembre confit, des écorces d'oranges confites, de l'anis étoilé, des pipes à fumer, des fleurs artificielles de papier & de soie, des aiguilles à trous ronds, des poupées d'étoffe de soie & de porcelaine, des peignes de bois, toutes sortes de babioles pour les Bratskis & les Tanguses, du *zençoin*, que nous nommons *ginseng*; des Bibles chinoises, imprimées sur étoffe de soie, & d'autres garnies d'ivoire; des ceinturons de soie, des rasoirs, des perles, de l'eau-de-vie, de la farine, du froment, du poivre, des couteaux & des fourchettes; des habits chinois, des éventails, &c ».

Dij

Sibérie.

Voilà les marchandises qui forment le commerce de cette frontière ; & l'on voit que les marchandises chinoises excèdent de beaucoup celles des Russes. L'intelligence de ceux-ci cède encore à la sagacité des Chinois : car les derniers sachant que les marchands Russes qui font le voyage de la frontière, ne cherchent qu'à se débarrasser de leurs marchandises, pour pouvoir s'en retourner promptement, attendent qu'ils commencent à s'ennuyer, & les amènent, par leur lenteur, à se défaire de leurs marchandises au prix qu'ils ont résolu d'y mettre. Je voulus obtenir des Chinois quelques-uns de leurs médicamens, & je n'ai jamais pu m'en procurer. On ne peut pas non plus, quelques questions qu'on leur fasse, tirer d'eux les moindres lumières sur leur pays. Les Chinois qui viennent à *Kjachtta* sont de la plus vile condition ; ils ne connaissent que leur commerce, & du reste, ce sont des payfans grossiers. Ils ont à leur tête une espèce de Facteur envoyé du Collège des affaires étrangères de Pékin ; il est changé tous les deux ans. Il discute non-seulement toutes les contestations des Chinois, mais encore celles qui surviennent entre eux & les marchands Russes, & dans le dernier cas, il agit de concert avec le Commissaire de Russie ».

« La ville de *Selinginsk*, bâtie en 1666, est située sur la rive orientale du *Selenga* ; ce ne fut d'abord

qu'un  
ron vi  
qui sub  
fement  
a envir  
est étro  
peu de  
lement  
beuco  
peu de  
laissent  
paître o  
boutiqu  
ils aim  
poëles  
se donn  
chose.  
*Kjachtta*  
vivre p  
« La  
après 7  
villes de  
tale de  
de l'em  
nom. Il  
construi  
outre la  
chambre

ent le com-  
voit que les  
aucoup celles  
cède encore  
niers sachant  
e voyage de  
barrasser de  
en retourner  
nment à  
lenteur, à se  
ix qu'ils ont  
des Chinois  
, & je n'ai  
pas non plus,  
, tirer d'eux  
Les Chinois  
lus vile con-  
commerce,  
iers. Ils ont à  
é du Collège  
l est changé  
ement toutes  
encore celles  
mands Russes,  
ncert avec le

66, est située  
e fut d'abord

qu'un simple Ostrog, selon l'usage du pays; envi-  
ron vingt ans après, on construisit la forteresse  
qui subsiste encore, & ce lieu lui doit son accrois-  
sement. La ville s'étend le long de la rivière, &  
a environ deux werstes de longueur, mais elle  
est étroite. La manière de vivre des habitans diffère  
peu de celle des *Bratskis*. Ils mangent tranquil-  
lement ce qu'ils trouvent, & prennent sur-tout  
beaucoup de thé. Trop paresseux pour ramasser un  
peu de fourrage qui nourrisse leurs bestiaux, ils les  
laissent courir l'hiver & l'été, pour chercher à  
paître où ils peuvent. Il y a dans la ville quelques  
boutiques, mais où l'on ne trouve presque rien;  
ils aiment mieux rester couchés derrière leurs  
poêles pendant cinquante-une semaines, que de  
se donner la moindre peine pour gagner quelque  
chose. Enfin, la cinquante-deuxième, ils vont à  
*Kjachta*, & ce qu'ils y gagnent, leur suffit pour  
vivre pendant l'année entière ».

« La ville d'*Irkutzk*, bâtie vers l'an 1661, est,  
après *Tobolsk* & *Tomsk*, une des plus grandes  
villes de la Sibérie. Elle est située sur la rive orien-  
tale de l'*Angara*, dans une belle plaine, vis-à-vis  
de l'embouchure de l'*Irkut*, d'où elle tire son  
nom. Il y a plus de neuf cent maisons assez bien  
construites, & dont le plus grand nombre contient,  
outre la chambre du poêle & celle du bain, une  
chambre sans fumée où se tient la famille; mais

---

Sibérie.

=====  
Sibérie. toutes ces maisons sont de bois. Le Comte *Sawa Wladislawitz* a fait entourer cette ville, comme les autres de ce district, de palissades en quarré, excepté du côté de la rivière, qui est fortifiée par la nature ».

« La ville d'*Irkutzk* a un *Statthalter*, auquel toute la province est soumise. De lui dépendent les *Waywodes* de *Selenginsk*, de *Nertschinsk*, d'*Ilinsk*, de *Jakutzk*, & les *Commandans* d'*Ochotzk* & de *Kamtchatka*. Ses revenus sont beaucoup plus considérables que ceux du *Statthalter* de *Tobolsk*, dont il est dépendant, & les émolumens annuels qu'il se procure, indépendamment des gages ordinaires de son office, ne vont guères à moins de trente mille roubles. Il se fait craindre des *Waywodes*, qui lui sont soumis; mais il ne craint pas aisément qu'on lui fasse des affaires, attendu le grand éloignement de *Tobolsk*.

*Irkutzk* a un Evêque qui ne siège pas, mais dont la résidence est dans un Couvent bâti à cinq werstes de distance au côté occidental de l'Angara. On devait lui bâtir incessamment une maison dans la ville. C'est de cet Evêque que dépendent toutes les fondations ecclésiastiques qui sont dans la province d'*Irkutzk*, tout le Clergé séculier & régulier ».

« La police est assez bien observée dans cette ville. Toutes les grandes rues ont des chevaux de

frise, &  
police  
arrêtent  
désordre  
en temp  
arrive s  
nuit, pl  
expresse  
« Les  
que mo  
du côté  
point de  
celui qu  
l'Angar  
d'*Irkutzk*  
d'*Ilinsk*  
des élan  
fauves.  
& des  
drix,  
gara n  
y supp  
dites é  
beuco  
généra  
dès qu  
compt  
merce

frise, & des gardes de nuit. Les Officiers de la police font la patrouille pendant la nuit ; ils arrêtent tous ceux qui commettent quelques désordres dans les rues, & visitent de temps en temps les maisons suspectes. Cependant il arrive souvent que les cabarets sont, pendant la nuit, pleins de monde, contre les ordonnances expresses publiées par toute la Russie ».

« Les environs d'Irkutzk sont agréables, quoique montagneux. Il y a sur-tout de belles prairies du côté occidental de l'Angara. On ne cultive point de bled dans le district de cette ville : tout celui qui s'y consomme est amené des plaines de l'Angara, des slobodes situées sur la rivière d'Irkutzk, & sur la Komda, & du territoire d'Ilimsk. Le gibier n'y manque pas ; on y trouve des élans, des cerfs, des sangliers, & autres bêtes fauves. En volaille & volatille, il y a des poules & des coqs, & des poules de bruyère, des perdrix, des francolins, des gelinottes, &c. L'Angara n'est pas fort poissonneux ; mais le lac Baikal y supplée abondamment. A l'égard des marchandises étrangères, celles de la Chine n'y sont pas beaucoup plus chères qu'à *Kjachta*, & toutes en général y sont quelquefois, sur-tout au printemps, dès que les eaux sont dégelées, à presqu'aussi bon compte qu'à Moscow & à Pétersbourg. Le commerce de la Chine attire ici des marchands de

---

Sibérie.



Sibérie.

toutes les villes de Russie ; ils y viennent au commencement ou au milieu de l'hiver , & commercent pendant toute cette saison avec les Chinois. Si , dans cette espace de temps , ils n'ont pu tout vendre , comme ils sont obligés de s'en retourner aussi-tôt que les rivières sont navigables , ils se défont promptement de leurs marchandises , & les donnent quelquefois à meilleur compte qu'on ne les trouve à Moscow & à Pétersbourg. Ce qui les presse encore de vendre , c'est qu'à leur retour en Russie , ils ont besoin d'argent pour payer les péages & les mariniers , qui conduisent leurs bateaux. Ainsi dans la nécessité de faire de l'argent à quelque prix que ce soit , les marchandises qu'ils n'ont pas vendues aux Chinois , ils les laissent ordinairement à des commissionnaires de cette ville , qui les débitent comme ils peuvent en boutique. Quelques-uns d'entr'eux , cependant , vont jusqu'à *Jakutzk* , avec les marchandises qu'ils ont prises en échange des Chinois , & cherchent à les y placer. De cette façon , un Marchand Russe fait quelquefois un très-long voyage avant de retourner chez lui. Il part au printemps de Moscow , arrive dans l'été à la foire de *Makari* , & au commencement de l'année suivante à celle d'*Irbis*. Dans la première , il cherche à troquer quelques-unes de ses marchandises contre d'autres , dont il puisse tirer un meilleur parti à *Irbis*. Là , au contraire ,

il porte  
 Quand  
 qu'il ne  
 si cher  
 Tobolsk  
 parcour  
 Irkutzk  
 d'aller l  
 comme  
*Kjacht*  
 tâche en  
 cent wo  
 ouvertes  
 où il tra  
*Jakutzk*  
 arrivé e  
 suivants  
 Enfin ,  
 repren  
 entend  
 que bo  
 gagner  
 « La  
 trional  
 rante à  
 par de  
 à l'occ  
 la riviè  
 longue

ment au com-  
& commer-  
les Chinois,  
l'ont pu tout  
en retourner  
ables, ils se  
ndises, & les  
ore qu'on ne  
. Ce qui les  
eur retour en  
ur payer les  
duisent leurs  
faire de l'ar-  
marchandises  
, ils les laif-  
aires de cette  
vent en bou-  
ndant, voit  
es qu'ils ont  
erchent à les  
nd Russe fait  
t de rerour-  
e Moscow,  
& au com-  
l'*Irbis*. Dans  
ues-unes de  
ont il puisse  
a contraire,

il porte ses vues sur le commerce de la Chine. Quand il lui reste une espèce de marchandises qu'il ne peut pas débiter avantageusement à *Irbis*, il cherche à s'en débarrasser pendant l'hiver à *Tobolsk*. Il part de cette ville dans le printemps, parcourt toute la Sibérie, & arrive en automne à *Irkutzk*, où, si les glaces ne lui permettent pas d'aller si loin, il ne manque pas de s'y rendre au commencement de l'hiver. Il va pour lors à *Kjachta*, & le printemps à *Jakutzk*. De-là il tâche en s'en retournant de s'avancer de six à sept cent werstes, pendant que les eaux sont encore ouvertes, & il pousse en traîneau droit à *Kjachta*, où il travaille à se défaire de ses marchandises de *Jakutzk*. Il revient au printemps à *Irkutzk*, & arrive en automne à *Tobolsk*. L'hiver & l'été suivans, il visite les foires d'*Irbis* & de *Makari*. Enfin, après quatre ans & demi de courses, il reprend la route de *Moscow*: or, pour peu qu'il entende le commerce, ou qu'il soit aidé de quelque bonheur, il doit dans cet espace de temps, gagner pour le moins trois cent pour cent ..

« La ville d'*Ilinsk* est située sur le rivage septentrional de l'*Ilim*, large en cet endroit de quarante à cinquante brasses, dans une vallée formée par de hautes montagnes qui s'étendent de l'orient à l'occident, & si étroite, qu'en y comprenant la rivière, elle n'a pas cent brasses de largeur: sa longueur est à peu près d'un werste ..

---

Sibérie.

Sibérie.

« Toutes les maisons des habitans sont très-misérables ; il ne faut pas s'en étonner , c'est le pays de la paresse. On n'y fait presque autre chose que boire & dormir. Toute l'occupation des habitans se borne à tendre des pièges aux petits animaux, à creuser des fosses, pour attraper les gros, & à jeter du sublimé aux renards ; ils sont trop paresseux pour aller eux-mêmes à la chasse. Quelques-uns vivent d'un petit troupeau que leurs pères leur ont laissé, & se gardent bien de cultiver eux-mêmes la terre : ils louent pour cela des Russes qui sont exilés dans ce canton, & quelquefois des Tunguses qu'ils frustrent ordinairement de leurs salaires ».

« Les Tunguses, pendant l'hiver, ne vivent que de leur chasse, & c'est pour cela qu'ils changent si souvent d'habitations. Les rennes leur servent alors de bêtes de charge ou d'attelage, pour tirer un léger traîneau. Ils leur mettent sur le dos une espèce de selle formée avec deux petites planches étroites, longues d'un pied & demi. Ils y attachent leurs ustensiles, ou font monter dessus les enfans & les femmes malades. On ne peut pas beaucoup charger les rennes ; mais elles vont fort vite. Leur bride consiste en une sangle qui passe sur le col de l'animal, & quelque profonde que soit la neige, il passe par-dessus, sans jamais enfoncer ; ce qui provient en partie de ce que la renne en marchant élargit considérablement la

sole de l'  
ette sole  
u neige  
porter to  
même au  
droit où  
emps ; a  
aussi-tôt  
arges pat  
ils passen  
& ils co  
tout l'hiv  
est depuis  
vers le n  
peu de n  
restent pl  
is se nou  
& dresser  
bord des  
« Les  
barques  
gueur, &  
leurs plu  
& demie  
grande la  
ques son  
six werfch

\* Un w  
l'arschin

s sont très-  
er, c'est le  
autre chose  
pation des  
s aux petits  
attraper les  
ds; ils sont  
à la chasse.  
ouveau que  
lent bien de  
t pour cela  
on, & quel-  
c ordinaire-  
e vivent que  
ils changent  
leur servent  
, pour tirer  
le dos une  
tes planches  
Ils y attar-  
r dessus les  
ne peut pas  
es vont fort  
le qui passe  
ofonde que  
jamais en-  
de ce que la  
ablement la

sole de ses pieds, en partie de ce qu'elle tient  
ette sole élevée par devant, & ne touche point  
a neige à plat. Si les rennes ne fussent pas pour  
porter tous les ustensiles, le Tunguse s'attèle lui-  
même au traîneau. Dès qu'ils sont arrivés à l'en-  
droit où ils ont résolu de se fixer pour quelque-  
temps, après avoir dressé la jurte, ils chassent  
aussi-tôt dans les environs, en courant sur leurs  
arges patins. Lorsqu'ils ne trouvent plus de gibier,  
ils passent avec leur famille dans un autre canton,  
& ils continuent cette façon de vivre pendant  
tout l'hiver. Le meilleur temps pour la chasse,  
est depuis le commencement de l'année jusques  
vers le mois de Mars, parce qu'alors il tombe  
peu de neige, & que les traces des animaux y  
restent plus long-temps. En été & en automne,  
ils se nourrissent presque uniquement de poisson,  
& dressent alors pour cet effet leurs jurtes sur le  
bord des rivières ».

« Les Tunguses se construisent eux-mêmes des  
barques fort étroites à proportion de leur lon-  
gueur, & dont les deux bouts finissent en pointe;  
leurs plus grosses barques ont à peine trois brasses  
& demie de longueur, & un *arschin* dans leur plus  
grande largeur, qui est le milieu; les petites bar-  
ques sont longues d'environ une brasse, & ont  
six *werschoks* \* de largeur. Elles sont faites d'écorce

\* Un *werschock* est la seizième partie d'un *arschin*;  
l'*arschin* est une mesure de trois pieds de France.

Sibérie.

de bouleau cousue ; & pour qu'elles ne prennent point l'eau , les coutures & tous les endroits où se trouvent des fentes & des ouvertures , sont enduits d'une sorte de goudron : elles sont de plus bordées par en-haut avec le bois dont on fait des cercles de tonneaux : d'autres cercles sont encore appliqués dans toute la largeur de la barque , & coupés par de semblables cercles qui la traversent en longueur , en sorte que par leur position ils renforcent la barque. Leurs plus grands bâtimens tiennent quatre hommes assis , & les plus petites barques n'en tiennent qu'un. Les Tunguses remontent & descendent les rivières dans ces barques , avec une rapidité étonnante : quand une rivière fait un grand détour , ou qu'ils ont envie de passer dans une rivière voisine , ils mettent la barque sur leurs épaules , & la portent par terre jusqu'à ce que la fantaisie leur reprenne de se rembarquer. Autant la barque porte d'hommes , autant elle a de rames. Ces rames sont larges aux deux bouts ; car on rame & on gouverne en même temps , & par conséquent on est obligé de les faire aller continuellement , tantôt d'un côté , tantôt de l'autre ».

« Les Tunguses d'*Ilimsk* sont presque tous pauvres ; le plus grand nombre n'a pas plus de six rennes , & ceux qui en ont cinquante , sont regardés comme très-riches , parce que ces animaux

ALE

s ne prennent  
es endroits où  
verttres, sont  
es sont de plus  
ont on fait des  
es sont encore  
la barque, &  
ui la traversent  
ur position ils  
ands bâtimens  
les plus petites  
nguses remon-  
ces barques,  
nd une rivière  
envie de passer  
ent la barque  
r terre jusqu'à  
se rembarquer  
, autant elle a  
x deux bouts,  
me temps, &  
les faire aller  
é, tantôt de  
fque tous pau-  
pas plus de six  
te, sont regar-  
e ces animaux

portent toutes leurs richesses. Leur habillement est simple; ils portent en tout temps sur leur eau une pelisse de peau de renne, dont le poil est tourné en-dehors, & qui descend un peu plus bas que les genoux. Cette pelisse se ferme par-devant avec des courroies. Les femmes en ont de semblables, mais la fourrure est tournée en dedans. Quand elles veulent se parer, elles portent de plus une soubreveste de peau de daim, le poil tourné en-dehors, qui ne descend que jusqu'auxanches, & est ouverte sur la poitrine ».

« Leur religion permet la polygamie, mais leur pauvreté les empêche d'avoir plus d'une femme à la fois. Ils ont des idoles de bois, & leur adressent soir & matin des prières, pour en obtenir une chasse ou une pêche abondante, à quoi se bornent presque tous leurs vœux. Ils sacrifient au diable le premier animal qu'ils ont tué à la chasse, & sur le lieu même, ce qu'ils font de cette manière. Ils dévorent la viande, gardent la peau pour leur usage, & n'exposent que les os tout secs sur un poteau, pour la part du diable; c'est du moins n'être pas trop dupe, & traiter le démon comme le mérite. Si la chasse est heureuse, les chasseurs, de retour à la jurte, en font des remerciemens à l'idole, la caressent beaucoup, & lui font goûter du sang des animaux qu'ils ont tués. Si la chasse, au contraire, n'a pas bien réussi, ils s'en

---

 Sibérie.

prennent à l'idole, & la jettent de dépit d'un coin de la jurte à l'autre. Quelquefois on la met en pénitence, & l'on est un certain temps sans lui rendre aucune sorte de culte, sans lui marquer aucun respect; ou quand on est bien piqué contre elle, on la porte à l'eau pour la noyer ».

« Les Tunguses ont une façon de prendre les muscs & les daims. Quand les petits de ces animaux sont égarés, ils ont un cri particulier pour appeler leurs mères. Cette découverte faite par les Tunguses, leur donne la facilité de prendre ces animaux, ce qu'ils font toujours dans l'été. Ils ne font que plier un morceau d'écorce de bouleau avec lesquels ils imitent le cri des jeunes muscs & des petits daims, & les mères accourant à ces cris, ils les tuent sans peine à coups de flèches ».

« On voit rarement des pierres figurées dans la Sibérie; je ne fais si c'est parce qu'on n'a pas assez fouillé les montagnes, ou si en effet il n'y en a point. Je lis dans *Witzen*, qu'on rencontre sur le *Tura*, quelques glossopètres pétrifiées; mais je n'en ai jamais entendu parler dans toute la Sibérie. Il est vrai que quand nous y arrivâmes, & sur tout au commencement, les habitans eurent grand soin de nous cacher tout ce qu'ils croyaient pouvoir exciter notre curiosité; mais nous trouvions de temps en temps quelques Officiers qui se faisaient un plaisir de nous instruire de tout; &

lépité d'un coin  
on la met en  
temps sans in  
lui marque  
n piqué contre  
yer ».

de prendre le  
rits de ces ani  
particulier pou  
verte faite par  
lité de prendre  
s dans l'été. Il  
ce de bouleau  
es jeunes musc  
accourant à ce  
os de flèches  
figurées dans le  
on n'a pas affe  
ffer il n'y en  
encontre sur le  
rifiées ; mais j  
toute la Sibérie  
âmes , & sur  
ns eurent grand  
croyaient pour  
nous trouvions  
fficiers qui se  
te de tout ; &

les entretiens familiers que nous avons eus depuis  
avec des nationaux de toute espèce, nous ont mis  
au fait de bien des choses, ou plutôt ne nous ont  
laissé presque rien ignorer de vraiment curieux.  
Excepté des pétoncles, dont la matière intérieure  
était sélénitique, & qui étaient blanchâtres en-  
dehors ; je n'ai rien vu de remarquable en ce  
genre dans la Sibérie, qu'une grosse corne d'Am-  
mon, qui me fut donnée à *Jeniseik*, par un  
Colonel des Cosaques; il me dit qu'elle avait été  
trouvée par un Cosaque du pays, sur la rive  
droite du *Jeniseé*, dans une montagne ».

« La manière dont se fait la chasse des zibelines ;  
à quelques circonstances singulières. Il se forme  
ordinairement une société de dix à douze chaf-  
seurs, qui partagent entre eux toutes les zibelines  
qu'ils prennent. Avant de partir pour la chasse,  
ils font vœu d'offrir à l'Eglise une certaine portion  
de leurs prises. Ils choisissent entre eux un chef,  
à qui toute la compagnie est tenue d'obéir. Ce  
chef est appelé *Pcredowschik*, c'est-à-dire, *con-  
ducteur*, & ils lui portent un si grand respect ;  
qu'ils s'imposent eux-mêmes les loix les plus  
sévères, pour ne point s'écarter de ses ordres.  
Quand quelqu'un manque à l'obéissance qu'il  
doit au conducteur, celui-ci le réprimande de  
paroles : il est même en droit de lui donner des  
coups de bâton, & ce châtimeut se nomme, ainsi

---

Sibérie.



Sibérie.

que la simple réprimande, une *leçon*, (*utschenie*). Outre cette leçon, le réfractaire perd encore toutes les zibelines qu'il a prises. Il lui est défendu d'être assis en cercle avec les autres chasseurs pendant leurs repas; il est obligé de se tenir debout, & de faire tout ce que les autres lui commandent. Il faut qu'il allume le poêle de la chambre noire, qu'il la tienne propre, qu'il coupe du bois, & fasse enfin tout le ménage. Cette punition dure jusqu'à ce que toute la société lui ait accordé son pardon, qu'il demande continuellement & debout, tandis que les autres mangent assis ».

« Dès qu'on a pris une zibeline, il faut la ferrer sur le champ sans la regarder; car ils s'imaginent que de parler bien ou mal de la zibeline qu'on a prise, c'est la gêner. Un ancien chasseur poussait si loin cette superstition, qu'il disait qu'une des principales causes qui faisaient manquer la chasse des zibelines, c'était d'avoir envoyé quelques-uns de ces animaux vivans à Moscow, parce que tout le monde les avait admirés comme des animaux rares; ce qui n'était point du goût des zibelines. Une autre raison de leur disette, c'était, selon lui, que le monde était devenu beaucoup plus mauvais, & qu'il y avait souvent dans leurs sociétés des Chasseurs qui cachaient leurs prises, ce que les zibelines ne pouvaient encore souffrir ».

« Les habitans du district de *Kirenga* & des bords

bords du  
pœufs, le  
On croit  
héréditaire  
fortes d'es  
e germe  
n'est pa  
voîtres, &  
« A l'o  
troupe, q  
hatka, &  
superstition  
ouvrit le  
ue l'on a  
noses, u  
emandai  
eurs qui  
aient dan  
ble de le  
ouvaient  
n'ils buva  
écaution  
es, & qu  
t de celle  
ne cette  
s de Sibé  
en temps i  
Sur les b

Tome .

utſchenie),  
 core toutes  
 endu d'être  
 irs pendant  
 out, & de  
 andent. Il  
 bre noire,  
 du bois, &  
 nition dure  
 accordé son  
 t & debour,  
 aut la ferrer  
 s'imaginent  
 ine qu'on a  
 leur pouffait  
 qu'une des  
 er la chaffe  
 quelques-uns  
 ce que tout  
 es animaux  
 es zibelines.  
 était, selon  
 ucoup plus  
 dans leurs  
 urs prises,  
 e souffrir ».  
 nga & des  
 bords

bords du *Lena*, hommes & animaux, comme les  
 œufs, les vaches, &c. sont sujets aux goûtres. On croit ici communément que les goûtres sont  
 héréditaires, & que les enfans naissent avec ces  
 sortes d'excroissances, ou du moins en apportent  
 le germe; mais ce sentiment n'est pas général:  
 il n'est pas adopté sur-tout par ceux qui ont des  
 goûtres, & qui cherchent à se marier ».

---

 Sibérie.

« A l'occasion de quelques déserteurs de notre  
 troupe, qu'avait effrayés l'expédition au Kamr-  
 natka, & qui nous abandonnèrent, j'appris une  
 superstition des Sibériens, que j'ignorais. Lorsqu'on  
 ouvrit le sac de voyage d'un de ces déserteurs  
 que l'on avait arrêtés, on y trouva, entr'autres  
 choses, un petit paquet rempli de terre. Je  
 demandai ce que c'était : on me dit que les voya-  
 geurs qui passaient de leur pays dans un autre,  
 avaient dans l'usage d'emporter de la terre ou du  
 sable de leur sol natal, & que par-tout où ils se  
 trouvaient, ils en mêlaient un peu dans l'eau  
 qu'ils buvaient sous un ciel étranger; que cette  
 précaution les préservait de toutes sortes de mala-  
 dies, & que son principal effet était de les garan-  
 tir de celle du pays. En même temps on m'assura  
 que cette superstition ne venait originaiement  
 des Sibériens, mais qu'elle était établie depuis  
 un temps immémorial parmi les Russes mêmes.

Sur les bords du *Witim*, j'eus envie de visiter

dès ce jour même les mines de talc , qui étaient à beau-  
 Sibérie. dans le voisinage , & toute ma compagnie ayant aussi pr-  
 la même curiosité que moi , nous nous mêmes en a trou-  
 en route. Nous ne vîmes pourtant point de mines de deux  
 mais seulement quelques ouvertures faites dans les rars. L-  
 un rocher qui s'élevait du ruisseau , & où l'on n'est mont déjà  
 travaillait que depuis trois semaines. Le talc qui ou deux r-  
 paraissait dans le roc , se trouve dans une pierre quart d'a-  
 grise mi-partie de *quartz* , jaune-pâle. Il ne s'étend La prépa-  
 pas par veines ; il est dispersé par morceaux de lames , a-  
 différens diamètres & plats , quelquefois entiers en faisant  
 & quelquefois fendus par des veines qui les fend com-  
 traversent ». Sibérie , a-

«Ce n'est qu'à l'an 1705 qu'on peut rapporter les premières recherches du talc , faites sur les mines de *Witim* ; comme il fut trouvé d'une qualité supérieure , les mines les plus célèbres , exploitées par l'emploi jusqu'alors sur d'autres rivières , furent entièrement négligées. Cependant l'exploitation de ces mines de *Witim* ne dure pas longtemps , soit que la génération du talc ait besoin de l'effet de l'air , & qu'il s'en trouve peu dans la profondeur de la mine , soit qu'il devienne pénible , à des gens qui n'ont que des marteaux , des ciseaux , & d'autres ferremens pour rompre le roc , de pénétrer plus avant. Le talc le plus estimé est celui qui est transparent comme l'eau claire ; celui qui tite sur le verdâtre , n'a pas la même cause

qui étaient à beaucoup près la même valeur. On considère aussi principalement la grandeur des tables : on en a trouvé de considérables , & qui avaient près de deux aunes en quarré ; mais celles-ci sont très-rares. Les tables de trois quarts ou d'une aune sont déjà très-chères, & se payent sur le lieu une ou deux roubles la livre. Le plus commun est d'un quart d'aune ; il coûte huit à dix roubles le *pud*. La préparation du talc consiste à le fendre par lames, avec un couteau mince à deux tranchans ; en faisant glisser le fer entre les lames, le talc se fend comme on veut. On s'en sert dans toute la Sibérie, au lieu de vitres, pour les fenêtres & les lanternes. Il n'est point de verre plus clair & plus net que le bon talc. Dans les villages de la Russie, & même dans un grand nombre de petites villes, on l'emploie au même usage. La Marine Russe en fait une grande consommation ; tous les vitrages des vaisseaux sont de talc, parce qu'outre sa transparence, il n'est pas cassant, & qu'il résiste aux plus fortes secousses du canon. Cependant il est sujet à s'altérer : quand il est long-temps exposé à l'air, il s'y forme peu-à-peu des taches qui le rendent opaque, ou la poussière s'y attache, & il est assez difficile d'en ôter l'impression de la fumée, sans altérer sa substance.

« Les *Jakutes* supposent deux êtres souverains, un cause de tout le bien, & l'autre du mal.

---

 Sibérie.

Sibérie.

Chacun de ces êtres a sa famille. Plusieurs diables, selon eux, ont femmes & enfans. Tel ordre de diables fait du mal aux bestiaux, tel autre aux hommes faits, tel autre aux enfans, &c. Certains démons habitent les nuées, & d'autres fort avant dans la terre. Il en est de même de leurs Dieux : les uns ont soin des bestiaux, les autres procurent une bonne chasse, d'autres protègent les hommes, &c. mais ils résident tous fort haut dans les airs ».

Un endroit du *Lena*, fort célèbre par une suite de montagnes placées sur la rive gauche du fleuve, qui forment comme des espèces de colonnes élevées dans des directions différentes, attire l'attention de tous les Voyageurs. On l'appelle *Stolbi*. Je fis arrêter notre bâtiment à deux werstes au-dessous de l'endroit où commence cette colonnade de montagnes, tant pour les voir de près, que pour examiner la mine de fer qu'on y exploitait depuis l'année précédente, pour la compagnie de *Kamtchatka*. Ces montagnes *colonniformes* font un spectacle aussi singulier que curieux. Depuis leur pied jusqu'à leur sommet, de grandes pièces de rochers s'élèvent les unes en forme de colonnes rondes, d'autres comme des cheminées carrées, d'autres encore comme de grands murs de pierre, de la hauteur de dix à quinze brasses ; on s'imaginerait voir les ruines d'une grande ville

Plus o  
parce  
derrière  
mes, f  
Les ar  
augné  
montag  
werstes  
perdent  
nes font  
toutes f  
rouge a  
distance  
uniforme  
composé  
perifile.  
ainsi fig  
minera  
gne où  
construit  
où les o  
ête. Je  
leur est  
trouva  
vu nulle  
« Le m  
erre fer  
implem

seurs diables,  
 Tel ordre de  
 tel autre au  
 &c. Certains  
 res fort avan  
 leurs Dieux ;  
 rtes procurent  
 ent les hom-  
 ort hau' dans  
 e par une suite  
 che du fleuve,  
 de colonnes  
 rentes , attir  
 On l'appelle  
 à deux werstes  
 ce cette colon-  
 voir de près  
 qu'on y exploi-  
 t la compagnie  
 colonniformes  
 que curieux  
 er, de grandes  
 s en forme de  
 des cheminées  
 e grands mur  
 quinze brasses  
 e grande ville

Plus on en est éloigné , plus le coup-d'œil est beau , parce que les pièces de rochers , placées les unes derrière les autres , prennent toute sorte de formes , selon le point de vue d'où on les regarde. Les arbres qui se trouvent entre leurs intervalles , augmentent encore la beauté du coup-d'œil. Ces montagnes occupent une étendue de trente-cinq werstes ; elles diminuent par gradation , & se perdent enfin tout-à-fait. La pierre dont les colonnes sont formées , est en partie sablonneuse & de toutes sortes de couleurs , & en partie d'un marbre rouge agréablement varié. Enfin , à une certaine distance , ces montagnes pyramidales , ou colonniformes , représentent exactement tout ce qui compose la perspective des villes , tours , clochers , peristiles , & autres édifices. Entre les rochers , ainsi figurés en colonnes , on trouve épars un bon minéral de fer , & l'on voit au pied de la montagne où commence la perspective , deux cabanes construites avec des broussailles en forme de jurte , où les ouvriers se retirent la nuit & les jours de fête. Je me rendis à cette montagne , dont la hauteur est d'environ trois quarts de werste , & j'y trouvai les ouvriers travaillant : je n'avais encore vu nulle part exploiter si lestement une mine ».

« Le minéral est presque toujours mêlé avec une terre ferrugineuse , jaune ou rouge , & on l'exploite simplement avec des pelles. Huit à dix ouvriers sont

---



---

 Sibérie.

Sibérie.

en état de ramasser quatre à cinq cent pieds de minéral dans un jour. On le jette dans une caisse de bois, & quand elle est pleine, on la couvre de plusieurs gros morceaux de bois, & l'on y met le feu. Quand le tout est brûlé, le minéral se trouve suffisamment rôti, & l'on en remplit des sacs de cuir. Chacun de ces sacs a une sangle, par laquelle un homme l'attache à son dos, & il descend ainsi la montagne en courant avec une vitesse étonnante : un long bâton qui pend à la sangle, lui sert à se retenir lorsqu'il rencontre un endroit glissant. La descente de la montagne est une affaire de quatre minutes; aussi chaque porteur la monte-t-il & la descend-t-il huit à dix fois par jour».

« Notre troupe académique se réunit à *Jakutzk*, en Septembre. L'hiver avançait. Le 19 Septembre, le *Lena* commença à charrier de la glace, & elle augmenta tellement de jour en jour, jusqu'au 28 du même mois, que le fleuve en fut entièrement couvert : le lendemain, on le passait partout en traîneaux. La glace en peu de jours devint si épaisse, que l'on pouvait en tirer des morceaux considérables pour l'usage des habitans; car on fait ici de la glace unie, un usage dont on n'a point d'idée ailleurs; elle sert à caltater les maisons. Pour peu que les fenêtres d'un logis ne ferment pas comme il faut, elles ne sauraient suffisamment garantir les chambres du froid extérieur. Les caves

mêmes da  
bierre, hy  
à l'abri du  
comme pa  
cheval, &  
fournit le  
pénètre da  
bien nette  
dure : on  
deur des  
applique  
doubles ch  
ne fait qu  
attache fo  
glace n'ôtr  
a du sole  
chassis de  
dehors, le  
Les gens a  
appliquem  
là ne souf  
tions de l  
plus dan  
res, ou  
chassis. C  
vitraux qu  
fort bien  
trop reste

mêmes dans lesquelles on garde la boisson, comme bière, hydromèle, vin, &c. ne peuvent pas être à l'abri du grand froid par les moyens ordinaires, comme par de bonnes portes, par du fumier de cheval, &c. C'est la rigueur du froid même qui fournit le moyen le plus sûr d'empêcher qu'il ne pénétre dans les habitations. On coupe de la glace bien nette, & dans laquelle il n'y ait point d'ordure : on en taille des morceaux de la juste grandeur des fenêtres & des ouvertures, & on les y applique par dehors, comme on fait ailleurs de doubles châssis de verre. Pour qu'ils tiennent, on ne fait qu'y verser de l'eau, qui, en se gelant, les attache fortement aux ouvertures. Ces vitraux de glace n'ôtent pas beaucoup de lumière : lorsqu'il y a du soleil, on voit aussi clair qu'à travers des châssis de verre, & quelque vent qu'il fasse au-dehors, le froid n'entre jamais dans les chambres. Les gens aisés, dont les maisons ont des fenêtres, appliquent les vitraux de glace par dedans, & par-là ne souffrent point du tout des froides émanations de la glace. La boisson ne se gèle pas non plus dans les caves, quand leurs ouvertures, ou soubiraux, sont garnis de ces sortes de châssis. Ceux mêmes qui n'ont point d'autres vitraux que ces fenêtres de glaces, s'en trouvent fort bien, pourvu qu'ils aient l'attention de ne pas trop rester dans les chambres après que le poêle



est fermé : cependant les nationaux ne prennent  
 Sibérie. guères cette précaution.

La ville de *Jakutzk* est située dans une plaine, sur la rive gauche du *Lena*, qui se jette à deux cent lieues plus loin dans la mer glaciale. L'hiver y est ordinairement très-rude, mais les forêts qui sont au-dessus & au-dessous de la ville, fournissent suffisamment de bois.

Quant à la végétation des grains, le climat n'y paraît pas propre. Il est vrai que le couvent de la basse ville a ensemencé autrefois quelques terres d'orge, qui, dans certaines années, a mûri; mais comme elle manquait dans d'autres temps, cette culture est abandonnée. Je n'ai point entendu dire qu'outre l'orge, aucun autre grain soit parvenu à sa pleine maturité; mais c'est la qualité du climat plutôt que celle du sol, qui s'oppose au succès des grains: car le terrain est noir & gras; il s'y trouve même de temps en temps des champs garnis de bouleaux clair-semés, ce qu'on regarde en Sibérie comme la marque d'une bonne terre labourable. Après tout, que peut produire la terre, quelque bonne qu'elle soit, lorsqu'elle manque de chaleur? Et quelle chaleur peut-elle avoir quand à la fin de Juin, elle est encore gelée à la profondeur de trois pieds, ou même plus?»

« Quoique dans les environs de *Jakutzk*, il y ait encore quelques montagnes, on y trouve peu

ou point parce qu'on ne trouve pas de profondeur.

Le sé-  
*Jakutzk*  
 doit cette  
 découverte  
 rigoureux  
 gés de  
 au travail  
 matin. C  
 faisait to  
 vait resté  
 la journée  
 déjà les é  
 plupart d  
 pour cor  
 qu'ils se  
 tout-à-fa  
 point. Ne  
 y avait à  
 que l'on  
 arrangeâ  
 notre ten  
 en donne  
 beaucoup  
 munes d  
*Jewrafch*

ne prennent  
 une plaine,  
 jette à deux  
 ciale. L'hiver  
 es forêts qui  
 ville, four-  
 e climat n'y  
 ouvent de la  
 ques terrains  
 mûri; mais  
 temps, cette  
 entendu dire  
 it parvenu à  
 té du climat  
 au succès des  
 il s'y trouve  
 ps garnis de  
 le en Sibérie  
 labourable.  
 re, quelque  
 de chaleur?  
 d à la fin de  
 leur de trois  
 ukutsk, il y  
 trouve peu

ou point de sources, & c'est vraisemblablement parce que la terre est gelée à une certaine profondeur.

---

 Sibérie.

Le séjour de toutes les personnes réunies à *Jakutsk*, pour le voyage de *Kamtchatka*, rendait cette ville fort active, & nous n'y fûmes point désœuvrés : la brièveté des jours, dans un climat rigoureux, sous la latitude de soixante-deux degrés deux secondes, n'encourageait pas beaucoup au travail. Il faisait à peine jour à neuf heures du matin. Quand il s'élevait un certain vent, qui faisait tomber une poussière de neige, on ne pouvait rester sans lumière aux plus belles heures de la journée, & par un temps serein, on voyait déjà les étoiles avant deux heures après-midi. La plupart des habitans profitent de ce temps oisif pour dormir : à peine sont-ils levés pour manger, qu'ils se recouchent encore, & quand le jour est tout-à-fait sombre, souvent ils ne se réveillent point. Nous étions bien prévenus du danger qu'il y avait à s'abandonner au sommeil, & du risque que l'on courait de gagner le scorbout : nous nous arrangeâmes en conséquence, & nous partagions notre temps entre le travail & la dissipation, sans en donner beaucoup au sommeil. Je m'amusais beaucoup d'une sorte de marmottes très-communes dans le pays, & que les Russes nomment *Jewrascchka*. Ce joli petit animal se trouve dans

**Sibérie.**

les champs aux environs de Jakutzk , & jusques dans les caves & dans les greniers , aussi-bien dans ceux qui sont creusés sous terre , que dans ceux qui sont au haut des maisons. Car il est bon de remarquer , que dans tout le district de *Jakutzk* , il y a autant de greniers à bled sous terre qu'au dessus , parce que dans les premiers, les grains sont à l'abri de l'humidité & des insectes. Tout ce qui est sous la surface de la terre , à la profondeur de deux pieds , y gelant presque en toute saison , ni l'humidité , ni les insectes n'y pénètrent guères. Les marmottes des champs restent dans des souterrains qu'elles se creusent , & dorment pendant tout l'hiver ; mais celles qui sont friandes de bled & de légumes , sont en mouvement l'hiver & l'été , pour chercher par-tout leur nourriture. Lorsqu'on prend cet animal & qu'on l'irrite , il mord très-fort , & rend un son clair , comme la marmotte ordinaire. Quand on lui donne à manger , il se tient assis sur les pattes de derrière , & mange avec celles du devant. Ces animaux s'accouplent dans les mois d'Avril & Mai , & font depuis cinq jusqu'à huit petits. On trouve en différents endroits de la Sibérie de véritables marmottes , mais qui diffèrent , selon les lieux , tant de grosseur que de couleur. Les Russes & les Tartares les nomment *Surok*.

L'hiver de cette année fut très-doux , relative-

ment au  
en temps  
ristes ma  
pendant  
personne  
nous étio  
mis que  
mes en  
nous avic  
« Un ho  
de physic  
m'écrit  
gelé. Je  
voir cette  
Sa. maiso  
celle où  
le froid  
d'abord  
m'annon  
le mercu  
sieurs per  
& je rem  
de petite  
dans l'es  
du vinaig  
ment po  
vaient pr  
essuyé. I

, & jusques  
 si-bien dans  
 e dans ceux  
 l est bon de  
 de *Jakutzk*,  
 s terre qu'au  
 es grains sont  
 Tout ce qui  
 rofondeur de  
 e saison, ni  
 trent guères.  
 dans des sou-  
 ment pendant  
 ndes de bled  
 nt l'hiver &  
 nourriture.  
 n l'irrite, il  
 , comme la  
 onne à man-  
 derrière, &  
 aux s'accou-  
 font depuis  
 en différens  
 marmottes,  
 at de grosseur  
 Tartares les  
 ux, relative-

ment au climat; cependant on éprouva de temps  
 en temps des froids excessifs. J'en pensai porter de  
 ristes marques un jour que je courus en traîneau  
 pendant l'espace d'une demi-lieue avec quelques  
 personnes. Nous sortions d'un poêle bien chaud;  
 nous étions bien garnis de pelisses; nous n'avions  
 mis que six minutes à faire le trajet: nous trouvâ-  
 mes en arrivant une chambre bien chaude, &  
 nous avions tous le nez gelé».

« Un homme qui a fait beaucoup d'observations  
 de physique, principalement sur le baromètre,  
 m'écrivit un jour que le mercure du lieu était  
 gelé. Je me rendis chez lui sur le champ, pour  
 voir cette merveille, qui me paraissait incroyable.  
 Sa maison était plus éloignée de la mienne que  
 celle où j'avais pensé laisser mon nez: cependant  
 le froid ne me fit pas tant d'impression, ce qui  
 d'abord me fit douter de la congélation qu'on  
 m'annonçait. A mon arrivée, je vis en effet que  
 le mercure n'était pas réuni, mais divisé en plu-  
 sieurs petits cylindres qui paraissaient compacts,  
 & je remarquai entre les globules du vis-argent,  
 de petites parcelles de glace. Il me vint aussi-tôt  
 dans l'esprit que le mercure ayant été lavé avec  
 du vinaigre & du sel, comme on fait ordinaire-  
 ment pour le nettoyer, ces gouttes glacées pou-  
 vaient provenir de ce qu'il n'avait pas été bien  
 essuyé. Le Maître du baromètre m'avoua que le

---

 Sibérie.

Sibérie.

mercure avait été lavé avec du vinaigre , mais que pour cette circonstance , s'il avait été bien ou mal essuyé , il n'en savait rien. Sur mon observation , le mercure fut ôté du baromètre , & si bien essuyé , qu'étant remis dans son tube par un froid bien plus considérable , on n'y vit plus la plus petite parcelle de glace. Depuis , pendant la continuation du froid , & pendant toute la durée d'un autre , beaucoup plus vif , qui survint ensuite , on exposa du mercure à l'air dans des vases plats , bien ouverts , & tournés au Nord ; mais on ne s'aperçut jamais qu'il s'y formât la moindre glace. Je suis donc bien éloigné d'alléguer cette prétendue congélation du mercure , comme une preuve de la rigueur du froid qu'il fait dans ces climats. De plus , les habitans m'assurèrent que le plus grand froid de cet hiver n'approchait pas de celui qu'ils avaient essuyé dans certaines années : on raconte même qu'il y eut un hiver où le froid fut à un tel degré , qu'un Waywode , en allant de sa maison à la Chancellerie , qui n'en était pas éloignée de plus de vingt à vingt-cinq brasses , quoiqu'il fût enveloppé dans une longue pelisse , & qu'il eût un capuchon fourré qui lui couvrait toute la tête , eut les mains , les pieds & le nez gelés , & qu'on eut beaucoup de peine à le rétablir de cet accident. Pendant l'hiver que nous passâmes à Jakutzk , le thermomètre marquait quelquefois

deux ce  
selon la  
environ  
dessous  
heit. O  
homme  
gelés :  
qu'on y  
gelé , n  
trace de  
autre e  
gelée ,  
bien fo  
à s'appe  
on cont  
on use  
pas dur  
passant  
plus pro  
un mo  
Jakutzk  
de succ  
pendant  
avec la  
laine ,  
ger d'a  
dans l'  
après c

gre, mais que  
 é bien ou mal  
 observation,  
 si bien essuyé,  
 un froid bien  
 la plus petite  
 continuation  
 e d'un autre,  
 te, on exposa  
 plars, bien  
 n ne s'apper-  
 tre glace. Je  
 te prétendue  
 e preuve de  
 climats. De  
 e plus grand  
 e celui qu'ils  
 : on raconte  
 oid fut à un  
 t de sa mai-  
 pas éloignée  
 s, quoiqu'il  
 te, & qu'il  
 rait toute la  
 ez gelés, &  
 tablir de cet  
 passâmes à  
 quelquefois

deux cent quarante degrés au-dessous de zéro, selon la division de M. de Lisle. Ce qui faisait environ soizante-douze degrés, de même au-dessous de zéro, selon le thermomètre de *Fahrenheit*. On juge bien que sous un pareil ciel, les hommes sont souvent sujets à avoir des membres gelés : voici les indices du mal, & les remèdes qu'on y apporte. Un membre qui vient d'être gelé, n'a plus aucun sentiment; il n'y reste aucune trace de rougeur, & il est plus blanc qu'aucun autre endroit du corps. Pour rétablir la partie gelée, on conseille ordinairement de la froter bien fort avec de la neige. Lorsqu'on commence à s'appercevoir que quelque sentiment y revient, on continue le frottement; mais au lieu de neige, on use d'eau froide. Quand la congélation n'a pas duré bien long-temps, & n'est arrivée qu'en passant d'une maison à une autre, le remède le plus prompt, est de bien froter le membre avec un morceau de laine. Ce moyen est en usage à Jakutzk, & je l'ai moi-même éprouvé avec assez de succès : mais quand le membre a été gelé pendant un temps considérable, les frottemens avec la neige, avec de l'eau froide, & avec la laine, ne servent à rien. Il faut dans ce cas plonger d'abord le membre gelé dans la neige, ensuite dans l'eau froide, & l'y tenir très-long-temps, après quoi l'on en vient au frottement. Les Jaku-

Sibérie.

tes, dont les Russes ont adopté la méthode, couvrent les membres gelés de fiente de vache, ou de terre glaise, ou de ces deux choses mêlées ensemble en même temps. On prétend que ce remède dissipe peu-à-peu l'inflammation du membre gelé, & lui rend la vie; il est encore regardé comme un bon préservatif. La plupart des Jakutes, lorsqu'ils sont obligés de faire un voyage un peu long, par un grand froid, enduisent de cette espèce d'onguent toutes les parties dont on craint la congélation: & tous assurent que, s'ils n'en sont pas entièrement garantis, cet enduit fait du moins que l'effet de la gelée n'est pas si prompt. Je ne répéterai point les fables que M. *Strahlenberg* a débitées sur leur compte; mais je puis assurer, pour l'avoir vu, que les Jakutes ont des mortiers faits de fumier de vache, consolidés par la glace, dans lesquels ils pilent du poisson sec, des racines, des baies, du poivre & du sel ».

« La manière de vivre des Jakutes ne diffère pas beaucoup de celle des autres nations de Sibérie; mais ils ont un usage dont il n'y a peut-être point d'exemples chez aucun autre peuple du monde: lorsqu'une femme Jakute est accouchée d'un enfant; la première personne qui entre dans la jurte, donne le nom au nouveau-né: le père s'empare du *placenta*, le fait cuire, & s'en régale avec ses parens ou ses amis ».

« Quo  
& des  
forciere  
Muller  
était so  
art au p  
du dén  
corps,  
jour &  
se rend  
rassemb  
diableri  
entendu  
de diff  
familiè  
voyait.  
lui en  
réellem  
manière  
opérait  
monde  
main à  
si le c  
mais fa  
que le  
& qu'  
comm  
nous!

éthode , cou-  
de vaché , ou  
choses mêlées  
étend que ce  
tion du mem-  
ncore regarde  
art des Jaku-  
un voyage un  
sient de cette  
dont on craint  
s'ils n'en sont  
fait du moins  
rompt. Je ne  
Strahlenberg  
puis assurer ,  
de; mortiers  
par la glace,  
des racines,

es. ne différe  
ns de Sibérie;  
ut-être point  
du monde :  
ouchée d'un  
ntre dans la  
é : le père  
& s'en régale

« Quoique nous fussions las de voir des forciers & des fortilèges , on nous parla d'une jeune forciera , dont on racontait des prodiges , & M. Muller la fit venir. Elle avoua d'abord qu'elle était forciera , & nous dit qu'elle avait porté son art au point qu'elle était en état , avec le secours du démon , de se plonger un couteau dans le corps , sans en être blessée le moins du monde. Le jour & l'heure pris pour ce grand spectacle , elle se rendit exactement à la jurte , où l'on devait se rassembler. Après tous les préliminaires de la diablerie , qui furent longs , après nous avoir fait entendre , par le seul organe de sa voix , les cris de différens animaux , elle se mit à converser familièrement avec les démons , qu'elle seule voyait. Nous l'attendions au coup de couteau. On lui en donna un fort tranchant , & elle parut réellement se l'être plongé dans le corps , de manière que la lame sortait de l'autre côté. Elle opérait si adroitement le prestige , que tout le monde y fut trompé. Je portai dans le moment la main à l'endroit où elle s'était frappée , pour sentir si le couteau était effectivement dans le corps ; mais sans se déconcerter , elle me dit sur le champ , que le diable ne voulait pas lui obéir cette fois , & qu'il fallait remettre la partie. La folie était commencée , il fallait bien aller jusqu'au bout : nous lui donnâmes rendez-vous pour le lendemain

Sibérie.



Sibérie.

au soir. Quoiqu'elle eut avoué tout haut que le couteau n'était pas entré dans son corps, tous les Jakutes crurent le contraire; ils s'imaginaient que les diables lui avaient ordonné de cacher la vérité du fait, par rapport à nous autres infidèles. Le lendemain, à l'heure marquée, la cérémonie recommença, & le coup de couteau fut mieux asséné que la veille; elle se le plongea réellement dans le ventre, & le retira plein de sang. Je tâtai la plaie, je l'en vis tirer un morceau de l'*omentum*, qu'elle se coupa, fit griller sur le charbon, & mangea. On peut juger quelles furent cette fois la surprise & l'admiration des Jakutes. La sorcière n'était nullement émue, & semblait n'avoir rien fait d'extraordinaire. Elle se rendit à la maison de M. Muller, où elle était hébergée, mit sur la plaie un emplâtre de résine de mélèse, avec de l'écorce de bouleau, & se banda le corps avec des chiffons: mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est une espèce de procès-verbal qu'on lui fit signer, & par lequel elle déclarait: « qu'elle ne » s'était jamais enfoncé de couteau dans le corps, » avant d'avoir travaillé devant nous; que son » intention même d'abord n'était point d'aller » jusques-là, qu'elle s'était seulement proposé de » nous tromper, aussi-bien que les Jakutes, en » faisant glisser adroitement le couteau entre la » peau & la robe; que les Jakutes n'avaient » jamais

## A L E

haut que le  
ps, tous les  
ginaient que  
er la vérité  
fidèles. Le  
cérémonie  
fut mieux  
réellement  
ng. Je tâtai  
l'omentum,  
arbon, &  
nt cette fois  
La forciera  
n'avoir rien  
a maison de  
mit sur la  
e, avec de  
ps avec des  
singulier,  
u'on lui fit  
qu'elle ne  
ne le corps,  
s; que son  
oint d'aller  
proposé de  
akutes, en  
au entre la  
s n'avaient  
» jamais

Autres Habillemens des Femmes de Sibérie.



Benard

de Sibérie.



Benard

Divers Habillemens des Femmes de Sibérie.



Benard

» jama  
» nous  
» elle a  
» quan  
» de co  
» l'on  
» graiss  
» qu'ell  
» diter  
» l'enga  
» ne po  
» tromp  
» réputa  
fois, fin  
vraisembl  
à cette p  
On v  
sa déclar  
Les Jaku  
ne se ser  
nation. C  
sert au b  
quelque  
temps, ce  
qui parle  
fidèlement  
ne sont  
figures ar

Tom



## DES VOYAGES. 81

» jamais douté de la vérité du prestige , mais que  
 » nous l'avions trop bien observée ; qu'au reste  
 » elle avait entendu dire à gens du métier , que  
 » quand on se donnerait effectivement un coup  
 » de couteau , on n'en mourrait pas , pourvu que  
 » l'on mangeât un petit morceau de sa propre  
 » graisse ; qu'elle s'en était souvenue la veille , &  
 » qu'elle s'était armée de courage , pour ne pas décré-  
 » diter son art devant nous ; que maintenant qu'on  
 » l'engageait amiablement à dire la vérité , elle  
 » ne pouvait cacher que jusqu'alors elle avait  
 » trompé les Jakutes , pour mettre son art en  
 » réputation ». Sa plaie qu'elle ne pansa que deux  
 fois , fut entièrement guérie le sixième jour , &  
 vraisemblablement sa jeunesse contribua beaucoup  
 à cette prompte guérison.

Sibérie.

On vient de dire que la jeune forciete signa  
 sa déclaration ; c'est ce qui mérite d'être expliqué.  
 Les Jakutes n'ont point d'écriture particulière , &  
 ne se servent pas non plus de celle d'aucune autre  
 nation. Chacun se choisit un caractère , dont il se  
 sert au besoin , lorsqu'il s'agit d'attester par écrit  
 quelque chose. L'interprète , qui signe en même-  
 temps , certifie que ce caractère est celui du Jakute ,  
 qui parle dans l'acte , & que son intention a été  
 fidèlement conçue dans cet écrit : ces caractères  
 ne sont pas réguliers ; ce sont toutes sortes de  
 figures arbitraires.

Sibérie.

C'est à Jakutzk que nos Voyageurs devaient trouver toutes les commodités nécessaires pour se transporter au Kamtchatka ; mais malgré les ordres du Sénat de Pétersbourg, qui apparemment avait peu de puissance dans un tel éloignement, la Chancellerie de Jakutzk ne leur fournit ni bâtimens ni équipages pour pouvoir se rendre à Ochotz, d'où l'on s'embarque sur la mer du Kamtchatka. Ils résolurent donc de reprendre la route de Pétersbourg. « Considérant qu'il y avait déjà quatre années que nous étions partis de Pétersbourg, tandis qu'on nous avait fait espérer que notre voyage ne durerait en tout que cinq ans, nous comprîmes que quand tout réussirait à notre gré, quand nous trouverions toutes les facilités possibles pour passer au Kamtchatka, il y aurait déjà cinq ans d'écoulés, & qu'il fallait compter encore au moins deux ans pour le retour, outre le temps de notre séjour dans cette presque Isle. Nous n'avions d'ailleurs nullement envie d'habiter éternellement les contrées sauvages de la Sibérie. M. Muller & moi nous prîmes les arrangements nécessaires pour notre départ de Jakutzk ».

A l'occasion d'un exilé, nommé *Glasimow*, qui avait établi à *Tajuoskaja* une fabrique d'eau-de-vie, M. Gmêlin remarque que ces sortes de gens font quelquefois fortune dans leur exil. La plupart sont des gens ruinés & accablés de dettes,

à la charge  
en Sibérie  
toute leur  
quiconque  
encore plu  
de vivre h  
en sorte q  
ont l'amou  
terre de pro  
que ne pe  
merce.

Quand l  
es habitans  
que les ge  
tant ces o  
ifquent ju  
gré de la  
oit point  
i dans le  
étendue co  
oriental, P  
laciale, jus  
chi ; on  
ermet de c  
roid qui les  
s invite à  
ans un aut  
« Au pass

devaient  
 ires pour  
 malgré les  
 rarement  
 gnement ,  
 fournit ni  
 rendre à  
 du Kamt-  
 e la route  
 avait déjà  
 de Péters-  
 s'espérer que  
 cinq ans ,  
 trait à notre  
 les facilités  
 il y aurait  
 it compter  
 our , outre  
 presqu'Isle.  
 ie d'habiter  
 e la Sibérie.  
 rangemens  
 z'k ».  
 Glasimow ,  
 rique d'eau-  
 es fortes de  
 ur exil. La  
 s de dettes,

à la charge de la Couronne. Quand on les rélègue en Sibérie , on ne leur défend pas d'employer toute leur industrie , pour pouvoir subsister , & quiconque a quelque sentiment d'honneur, trouve encore plus d'occasions, en Sibérie, qu'en Russie de vivre honnêtement , & de rétablir ses affaires en sorte que , pour quelques-uns, pour ceux qui ont l'amour du travail , cette contrée devient une terre de promesse; mais il paraît que cette remarque ne peut regarder que les hommes de commerce.

---

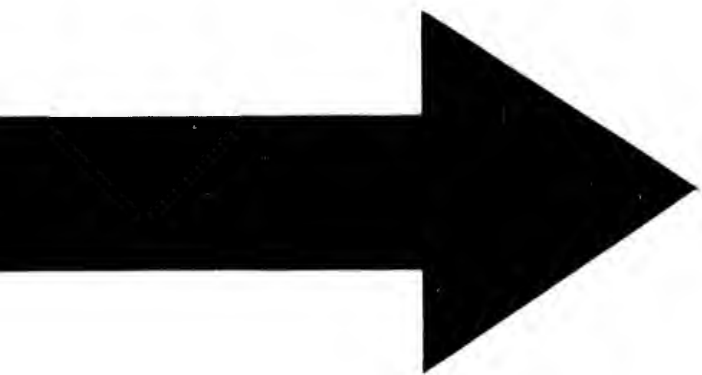
 Sibérie.

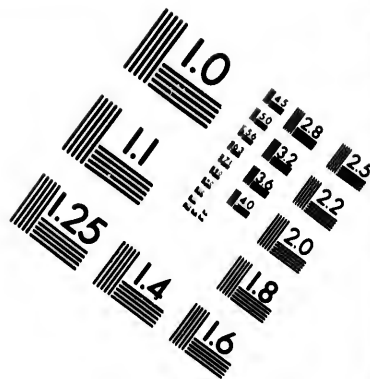
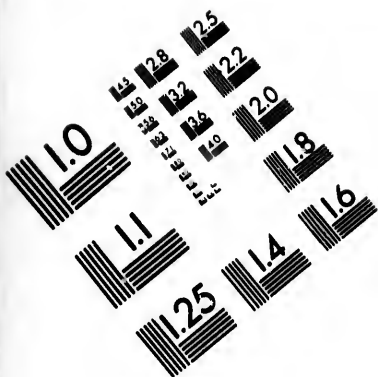
Quand M. Gmélin passa à *Ust-kutzkoi-ostrog* ; les habitans lui apprirent , comme une nouveauté , que les geais avaient hyverné chez eux. Cependant ces oiseaux, quoiqu'ennemis du froid , se risquent jusqu'au-delà du cinquante - neuvième degré de latitude septentrionale ; & si l'on n'en voit point , ni à une certaine hauteur du *Lena* , ni dans le district de *Mangaséa* , ni dans toute l'étendue comprise entre *Ust-kutzk* jusqu'à l'Océan oriental , près d'*Ochotzk* , ni le long de la mer glaciale, jusqu'au-delà du promontoire de *Tschuktschi* ; on en retrouve à *Kamtchatka* ; ce qui permet de douter que ce soit toujours le degré du froid qui les écarte , ou la température de l'air qui les invite à séjourner dans un canton plutôt que dans un autre.

« Au passage des cataractes d'*Angara*, les Cosa-

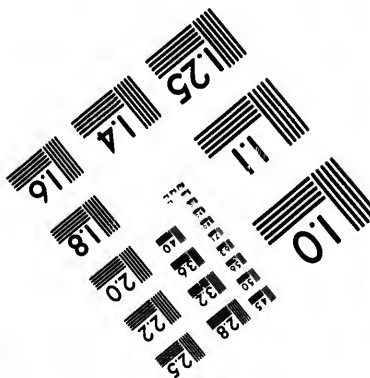
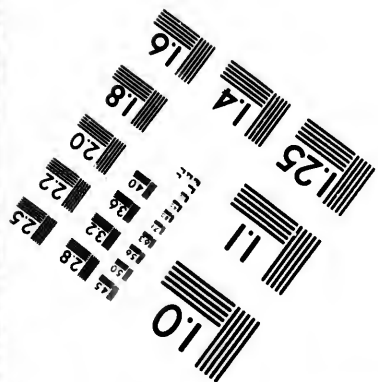
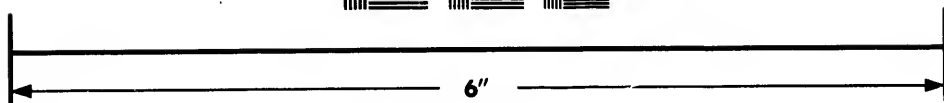
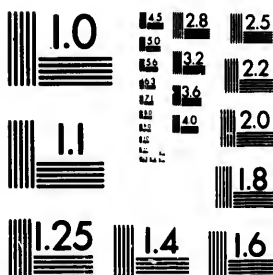








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

2.8  
2.5  
2.2  
2.0  
1.8

10  
5

Sibérie.

ques qui nous conduisaient trouvèrent une plante qu'ils prirent pour la pulmonaire, & qui lui ressembloit en effet, tant par les feuilles que par les fleurs. Ils en mêlèrent les feuilles & la racine avec d'autres herbes qu'ils faisaient cuire pour les manger, & se trouvèrent tellement ivres ou étourdis, qu'ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient : c'est l'*hyosciam* de *Linnaeus*. Lorsqu'on en a fait infuser les feuilles ou la racine coupée par petits morceaux dans de la bière, ou qu'on les a laissées fermenter avec cette liqueur dans le temps de sa fermentation, un seul verre de cette boisson est capable de rendre un homme absolument fou ; il parle continuellement sans savoir ce qu'il dit ; il est privé de tous ses sens, ou du moins ses sens sont si troublés, que tout change de nature à ses yeux, qui semblent être devenus microscopiques. Il prendra par exemple, une paille pour une poutre énorme, une goutte d'eau pour une rivière, & ainsi du reste. Par-tout où il marche, il s'imagine rencontrer des obstacles insurmontables ; il se forme à chaque instant les plus terribles représentations d'une mort inévitable & prochaine. Les habitans du canton se servent souvent de cette plante, pour se jouer des tours les uns aux autres, & les négocians Russes en emportent, parce que c'est, à ce qu'ils prétendent, un remède souverain contre les hémorrhoides fluentes ».

« L  
dans le  
embou  
le 12  
souffle  
Une c  
après  
souffle  
de la g  
de No  
pendan  
lens : c  
glace n  
doit pr  
nent, &  
jecture  
les Russ  
soixante  
trionale  
pas pén  
« Si  
heure. V  
sûr un  
Il ne fa  
pour qu  
d'heure  
heure,  
l'autom

« Les glaces de la mer fondent presque toujours dans le même temps que le Jenifée dégèle à son embouchure ; ce qui arrive communément vers le 12 Juin. La mer est bientôt nettoyée, lorsqu'il souffle des vents de terre qui chassent les glaces. Une circonstance remarquable, c'est que même après que les vents de terre n'ont pas cessé de souffler pendant quinze jours, on retrouve encore de la glace sur le bord de la mer, quand les vents de Nord & de Nord-ouest ont soufflé seulement pendant vingt-quatre heures, sans même être violens : ce qui semble indiquer que l'origine de cette glace ne peut être fort éloignée, & que le froid doit provenir ou d'une grande île, ou d'un continent, & de la mer glaciale. Cette dernière conjecture paraît confirmée par les navigations que les Russes ont poussées à plusieurs reprises jusqu'au soixante-dix-huitième degré de latitude septentrionale, point d'où les vaisseaux ne pouvaient pas pénétrer plus loin, à cause des glaces ».

« Si la mer se dégèle tard, elle gèle de bonne heure. Vers la fin du mois d'Août, on n'est plus sûr un seul jour de ne pas trouver la mer glacée. Il ne faut, avec le calme, qu'un froid médiocre, pour qu'elle soit couverte de glace dans un quart-d'heure ; mais quand elle est gelée de si bonne heure, il n'est pas sûr non plus, pendant tout l'automne, qu'elle reste ainsi jusqu'à l'hiver. Quoi

---

 Sibérie.

qu'il en soit, il est certain que la mer ne se gèle jamais plus tard que le premier Octobre, & qu'ordinairement elle se gèle plutôt ».

« Il pleut rarement dans les printems à *Jenifeik*; & pendant l'été, le ciel y est presque toujours serain. Le tonnerre y est encore fort rare, & l'on ne connaît point du tout les éclairs. En automne, il y a des brouillards continuels, & les murs distillent sans cesse dans les maisons & les cabanes; en hyver, il y a de fréquentes tempêtes.

Depuis le commencement d'Octobre jusques vers la fin de Décembre, on voit beaucoup d'aurores boréales, mais qui sont de deux espèces. Dans l'une, il paraît entre le Nord-ouest & l'Ouest, un arc lumineux, d'où s'élèvent, à une hauteur médiocre, quantité de colonnes lumineuses; ces colonnes s'étendent vers différens points du ciel, qui est tout noir au-dessous de l'arc, quoiqu'on aperçoive quelquefois les étoiles au travers de cette noirceur. Dans l'autre espèce, il paraît d'abord au Nord & au Nord-est quelques colonnes lumineuses qui s'agrandissent peu à peu, & occupent un grand espace du ciel; ces colonnes s'élançant avec beaucoup de rapidité, & couvrent enfin tout le ciel jusqu'au zénith, où les rayons viennent se réunir. C'est comme un vaste pavillon brillant d'or, de rubis & de saphirs, déployé dans toute l'étendue du Ciel. On ne

saurait  
quand  
aurore  
parce q  
ble à ce  
mêmes  
qui son  
cantons  
surpris  
sont ép  
restent  
que le  
météore  
fort ser

On r  
de M. c  
leur sép  
directio  
plus les  
lettre q  
» 1737  
» avait  
» à plu  
» *Jaku*  
» la terr  
» fuscit  
» toute  
» ses q

mer ne se  
 Octobre, &  
 ». *Jenifeik*;  
 que toujours  
 rare, & l'on  
 En automne,  
 les murs dif-  
 les cabanes;  
 êtes.  
 obre jusques  
 beaucoup d'au-  
 leux espèces.  
 ord-ouest &  
 èvent, à une  
 onnes lumi-  
 ers différens  
 u-dessous de  
 ois les étoiles  
 autre espèce,  
 est quelques  
 ffent peu à  
 du ciel; ces  
 de rapidité,  
 i'au zénith,  
 st comme un  
 & de saphirs,  
 Ciel. On ne

aurait imaginer un plus beau spectacle; mais quand on voit, pour la première fois, cette aurore boréale, on ne peut la regarder sans effroi, parce qu'elle est accompagnée d'un bruit semblable à celui d'un grand feu d'artifice. Les animaux mêmes en sont, dit-on, effrayés. Les chasseurs qui sont à la quête des renards blancs & bleus des cantons voisins de la mer glaciale, sont souvent surpris par ces aurores boréales. Leurs chiens en sont épouvantés, refusent d'aller plus loin, & restent couchés à terre en tremblant, jusqu'à ce que le bruit ait cessé; cependant ces effrayans météores sont ordinairement suivis d'un temps fort serein ».

---

 Sibérie.

On n'avait depuis long-temps aucune nouvelle de M. de la *Croyère*: les trois Professeurs, depuis leur séparation, avaient presque toujours suivi des directions opposées qui les éloignaient de plus en plus les uns des autres. On reçut enfin de lui une lettre qui marquait: « Que vers la fin d'Août » 1737, il était parti par eau de *Jakutzk*, & qu'il » avait eu le bonheur d'atteindre *Simawje*, située » à plus de douze cent werstes au-dessous de » *Jakutzk*. Il semblait, disait-il, que le ciel & » la terre fussent conjurés contre lui, qu'ils eussent » suscité tous les élémens pour le traverser de » toutes les façons imaginables dans les entrepri- » ses qu'il avait formées pour l'accroissement des



Sibérie.

» sciences , au mépris même de sa vie. Le ciel  
 » avait été presque continuellement couvert de  
 » nuages ; & le grand froid avait gâté tous ses  
 » instrumens météorologiques , en sorte qu'il ne  
 » lui restait plus aucun de ses meilleurs thermo-  
 » mètres , les ayant tous emportés avec lui , pour  
 » n'en pas manquer dans des lieux où il comptait  
 » pouvoir surprendre le froid presque à sa vérita-  
 » ble source. Il ajoutait que , voulant savoir jus-  
 » qu'à quelle profondeur la terre était gelée dans  
 » ce rigoureux climat , il s'était servi de la houe ;  
 » mais que la terre , pour éluder ses recherches ,  
 » avait pris la dureté du marbre ; qu'elle ne s'était  
 » laissé pénétrer en aucun endroit , & que les  
 » plus forts instrumens de fer s'étaient brisés sous  
 » les efforts redoublés des plus robustes travail-  
 » leurs ; qu'il n'avait pas trouvé l'eau plus docile ,  
 » qu'au commencement de Février , ayant fait  
 » creuser la glace jusqu'à l'eau courante , pour  
 » voir si l'eau , dans ces cantons , sans perdre  
 » sa fluidité , était susceptible d'un plus fort degré  
 » de froid , que dans les pays où le point de la  
 » congélation est au deux cent cinquante-deuxième  
 » degré , selon la division de M. de l'Isle , son  
 » frère , & au trente-deuxième degré , suivant la  
 » division de *Fahrenheit* , il avait suspendu dans  
 » ce trou le seul thermomètre qui lui restait , &  
 » que dix à douze minutes après , tout au plus ,

» le ther  
 » dix lig  
 » toutes  
 » le deta  
 » l'en ret  
 » si vif ,  
 » de deu  
 » l'avoir  
 » avait t  
 » avaient  
 » qu'on  
 » venait  
 » qu'il a  
 » neige ,  
 » l'air ét  
 » dont  
 » service  
 » cours  
 » doigts  
 » dans c  
 » séjour  
 » ron l  
 » gènes  
 » mique  
 En r  
 ceux qu  
 nes de  
 ainsi qu  
 de les c

vie. Le ciel  
 couvert de  
 gâté tous ses  
 orre qu'il ne  
 urs thermo-  
 ec lui, pour  
 il comptait  
 e à sa vérita-  
 t favoir juf-  
 t gelée dans  
 de la houe;  
 recherches,  
 lle ne s'était  
 & que les  
 t brifés sous  
 ftes travail-  
 plus docile,  
 ayant fait  
 tante, pour  
 fans perdre  
 us fort degré  
 point de la  
 ante-deuxiè-  
 le l'Ifle, fon  
 , fuyant la  
 fpendu dans  
 i reftait, &  
 out au plus,

» le thermomètre était engagé dans trois pouces  
 » dix lignes de glace, & fi fortement pris, qu'avec  
 » toutes les précautions qu'il mit en ufage pour  
 » le détacher de ce ciment glacial, il n'avait pu  
 » l'en retirer que par pièces; que le froid alors était  
 » fi vif, qu'il ne pouvait tenir fa main l'efpace  
 » de deux minutes au grand air, fans rifquer de  
 » l'avoir gelée; que pendant tout le temps qu'il  
 » avait féjourné dans ce canton-là, les vents  
 » avaient foufflé entre Nord-oueft & Nord-nord-eft;  
 » qu'on ne voyait ni ciel ni terre, lorsque le vent  
 » venait tout-à-coup à changer de direction, &  
 » qu'il amenait fouvernt une fi forte pouffière de  
 » neige, qu'en la voyant, on aurait dit que tout  
 » l'air était converti en neige; que le feu même,  
 » dont on pouvait efperer au moins plus de  
 » fervice, lui avait quelquefois refusé les fe-  
 » cours qu'il en attendait, ayant eu fouvernt les  
 » doigts gelés près d'un grand feu; qu'enfin l'air,  
 » dans ces climats glacés, avait été pendant fon  
 » féjour, d'une fi mauvaife qualité, qu'envi-  
 » ron la moitié des habitans, quoiqu'indi-  
 » gènes, avaient péri par des maladies épité-  
 » miques ».

En 1722, *Pierre-le-Grand* ordonna à tous  
 ceux qui pourraient trouver quelque part des cor-  
 nes de *mammout*, de s'attacher à les ramaffer,  
 ainfi que tous les autres offemens de cet animal,  
 de les conferver le mieux qu'il ferait poffible, &

---

 Sibérie.

Sibérie.

de les envoyer à Pétersbourg. Ces ordres furent publiés dans toutes les villes de Sibérie, & principalement à *Jakutzk*. En conséquence, il se fit de tous côtés beaucoup de recherches, qui procurèrent au cabinet impérial de Pétersbourg des têtes, des cornes & des ossemens, tant du prétendu *mammout*, que d'autres animaux inconnus.

M. Gmélin conjecture que les prétendus os de *mammout*, qu'il croit fabuleux, sont de véritables os d'éléphans; mais il ajoute qu'on trouve encore en Sibérie des os d'un autre animal, qui est une espèce particulière de bœufs, inconnue ailleurs, & qu'on les confond souvent avec les premiers. Au reste, ces os d'éléphans se trouvent non-seulement dans toutes les contrées de la Sibérie, & sur-tout dans les parties méridionales, comme dans les cantons supérieurs de l'*Irtisch*, du *Tom* & du *Lena*, mais encore en plusieurs endroits de la Russie, & même d'Allemagne, où ils sont connus sous le nom d'*ivoire fossile*. Ces sortes d'os, qu'en certains pays on prend pour des cornes, & en d'autres, pour des dents, se font, dit-il, amollis dans les climats un peu chauds, & changés en ivoire fossile; mais dans les contrées où la terre est continuellement gelée, comme dans les cantons inférieurs des rivières qui se rendent dans la mer glaciale, ou sur les bords des lacs d'eau douce, qui ne sont pas fort éloignés de cette mer, ces mêmes os sont souvent si frais,

qu'*Isbrand* ont d'enfant les hommes jamais en l'on croy *mammout* mourait inhumé. » animal » teur, » couleu » sont fi » au-des » croise » fidétab » en un » blent, *Isbrand* de tous c il n'a ja vu un *m* qui resse rait dout de cet a pour de médaille pourquo d'élépha

ordres furent  
rie, & prin-  
nce, il se fit  
s, qui procu-  
ersbourg de  
tant du pré-  
ux inconnus  
étendus os de  
nt de vérité-  
qu'on trouve  
animal, qui  
fs, inconnue  
vrent avec les  
s se trouvent  
es de la Sibé-  
méridionales,  
de l'*Irtisch*,  
en plusieurs  
lemagne, où  
e fossile. Ces  
end pour des  
ts, se font,  
peu chauds,  
ans les con-  
gelée, com-  
nières qui se  
les bords des  
ort éloignés  
vent si frais,

qu'*Isbrand Ides*, & depuis *Muller*, de qui d'au-  
tres ont copié cette fable, dit qu'on en trouve  
d'ensanglantés; & , comme en matière de fiction,  
les hommes, amis du merveilleux, ne restent  
jamais en chemin, pour rendre raison du fang que  
l'on croyait voir sur ces os, on a prétendu que le  
*mammout* de la Sibérie vivait sous terre, qu'il y  
mourait même quelquefois, & se trouvait tout  
inhumé. *Muller* décrit ainsi le *mammout* : « Cet  
» animal a, dit-il, quatre ou cinq aunes de hau-  
» teur, & environ trois brasses de longueur; sa  
» couleur est grisâtre, sa tête fort longue, &  
» font front très-large. Il lui sort des deux côtés,  
» au-dessus des yeux, des cornes qu'il remue &  
» croise à son gré. Il a la faculté de s'étendre con-  
» sidérablement en marchant, & de se retrécir  
» en un plus petit volume. Ses pattes ressem-  
» blent, par leur grosseur, à des pattes d'ours ».  
*Isbrand Ides* est assez sincère pour avouer que,  
de tous ceux qu'il a questionnés sur cet animal,  
il n'a jamais trouvé personne qui lui ait dit avoir  
vu un *mammout* vivant. Quant aux os fossiles  
qui ressemblent à ceux de l'éléphant, on ne sau-  
rait douter qu'ils ne soient réellement des parties  
de cet animal. Si l'on n'hésite point à reconnaître  
pour de vrais monumens de l'antiquité, toutes ces  
médailles que l'on déterre de temps en temps,  
pourquoi refuserait-on de croire à tous ces os  
d'éléphant? Ces os, pour adopter ici l'expression

---

Sibérie.

Sibérie.

de Fontenelle , sont des médaillons bien plus anciens , & plus certains peut-être encore que toutes les médailles Grecques & Romaines. Ces monumens répandus par toute la terre , sont les plus fortes preuves d'une grande révolution que le globe a subie autrefois. Les éléphants , continue M. Gmélin , pour éviter leur destruction , se sont apparemment dispersés de toutes parts. Quelques-uns ont pu , après leur mort , avoir été transportés fort loin par les seules inondations ; ceux qui , dans leur fuite , se sont trop écartés vers le Nord , ont succombé nécessairement à la rigueur du climat ; d'autres , sans avoir été si loin , ont été noyés dans les eaux , ou sont périés de lassitude. Des révolutions qui peuvent être arrivées sans aucun miracle , & par une suite des seules lois naturelles , nous ouvrent au moins une voie pour l'explication d'un grand nombre de phénomènes , dont on ne peut autrement rendre aucune raison probable ; mais on ne doit pas se figurer que tout puisse s'expliquer par-là. Les *Woodward* & les *Scheuchzer* , en voulant tout rapporter au déluge universel , & ceux qui supposent sans preuves des inondations particulières , ont également passé le but. L'Italien *Moro* prétend que toutes les révolutions de la terre sont provenues de l'éruption des volcans , ou des fortes secousses qu'elle a essuyées. *Théophraste* , *Plin* , *Agricola* , *Libanius* , & quelques autres Naturalistes , ont prétendu

que l'ivoire  
timent ,  
contraire  
que si l'o  
fortent de  
la questio  
os sont  
sont , &  
de ces os  
des dents  
longueur  
Le squelet  
*Strahlen*  
*Remessow*  
selon lui  
tion de  
la mer g  
que la *A*  
morts , a  
frais que  
à l'incor  
faut attri  
différen

\* Cette  
proportio  
mettent p  
aunes. N  
t-il pas  
qu'on ait

ns bien plus  
encore que  
omaines. Ces  
re, sont les  
volution que  
ns, continue  
ction, se font  
rs. Quelques-  
té transportés  
; ceux qui,  
vers le Nord,  
gueur du cli-  
in, ont été  
de lassitude.  
arrivées sans  
s seules loix  
ne voie pour  
phénomènes,  
aucune raison  
ûrer que tout  
dward & les  
ter au déluge  
s preuves des  
ment passé le  
tes les révo-  
de l'éruption  
es qu'elle a  
a, Libanius,  
ont prétendu

que l'ivoire fossile croissait dans la terre. Ce sentiment, selon M. *Scheid*, est aussi absurde, aussi contraire à la nature & à toutes ses loix connues, que si l'on soutenait que les animaux végètent & sortent de la terre comme des champignons. Mais la question n'est pas ici de savoir comment ces os sont venus dans la terre; le fait est qu'ils y sont, & que ce sont des os d'éléphant. La grosseur de ces os varie. M. *Gmélin* rapporte qu'il y a des dents d'éléphants, qui ont jusqu'à dix pieds de longueur, & qui pèsent 100, 140 & 148 livres. Le squelette long de trente-six aunes, qui, selon *Strahlenberg*, avait été vu par le peintre Russe, *Remessow*, sur le lac *Tschana*, ne pouvait être, selon lui, que celui d'un éléphant. \* La conservation de ces ossemens, dans les cantons voisins de la mer glaciale, n'est pas plus surprenante, que ce que la *Peyrere* rapporte du Groënland, que les morts, après trente ans, y sont aussi blancs & aussi frais que s'ils étaient morts depuis un instant. C'est à l'incorruptibilité causée par le froid excessif, qu'il faut attribuer la raison pour laquelle il n'y a point de différence entre les ouvrages d'ivoire & ceux que

---

Sibérie.

---

\* Cette assertion n'est-elle pas un peu hazardée? Les proportions connues des plus gros éléphants ne nous permettent pas de croire qu'il puisse y en avoir de trente-six aunes. Ne pourrait-ce pas être un autre animal? N'y a-t-il pas des races éteintes? Et avant tout, est-il certain qu'on ait vu un squelette de trente-six aunes?

Sibérie.

l'on fait des cornes ou dents fossiles de Sibérie. Il est vrai qu'il s'en trouve de jaunâtres, ou qui jaunissent par la suite, d'autres qui sont brunes comme les noix de cocos, & d'autres qui sont d'un bleu tirant au noir. Les dents qui n'ont pas été suffisamment frappées de la glace qui leur fait comme une espèce de vernis, ou qui ont resté pendant quelque temps exposées à l'effet de l'air, sont sujettes à s'altérer ainsi, & même à prendre d'autres couleurs, suivant la nature de l'humidité qui s'est jointe à l'action de l'air. Il serait donc à souhaiter, selon M. *Gmelin*, que l'on connût toutes les espèces d'animaux dont on trouve des ossemens en Sibérie, avec autant de certitude que l'on reconnaît l'animal à qui appartiennent les prétendus os de *mammout*. A l'égard de ceux qui paraissent indiquer un animal du genre des bœufs, cet animal ne serait-il point par hazard le *bœuf à musc*, que l'on trouve principalement entre la rivière Danoise & la rivière du Loup-marin, qui toutes deux se jettent dans la baie d'*Hudson*? Ces animaux sont plus petits que les bœufs d'Europe, mais ils ont une laine admirable.

Les recherches ordonnées par Pierre I, procurèrent beaucoup de curiosités de ce genre. Un *Sluschivie* de *Jakutzk* trouva dans la terre, aux environs de l'*Indigirks*, une corne torse, provenant du *Naryhal*, sorte de baleine. Ces cornes,

I  
reconnues  
nement fo  
que c'est la  
ou plutôt  
temps pou  
eux ou de  
ies, soit  
en est trou  
aisait autr  
er de cert  
ous les p  
uérissait in  
h! qui n'  
es seuls té  
u'a rama  
ès les anc  
ous le non  
mais tous  
font ver  
e n'est au  
En 174  
ans une te  
efait onze  
uestion et  
même fi  
ibérie. M  
un des fle  
aciale, p  
ies-unes

reconnues depuis pour des dents, étaient anciennement fort estimées, avant qu'on eût découvert que c'est la dépouille d'un animal marin. La corne, ou plutôt la dent du *Narvhal*, a été prise longtemps pour la corne de la licorne, animal fabuleux ou dénaturé, soit par l'ignorance des hommes, soit par une équivoque de nom, tel qu'il en est trouvé dans toutes les anciennes langues. On faisait autrefois, dans la médecine, un cas singulier de cette corne; on croyait qu'elle résistait à tous les poisons quels qu'ils fussent, & qu'elle guérissait infailliblement les maladies contagieuses. Ah! qui n'en serait presque convaincu, en lisant les seuls témoignages des Médecins d'Augsbourg, qu'a ramassés *Wormius*? Elle était donc connue dès les anciens temps dans la matière médicale, sous le nom de *vraie licorne*, (*unicornu verum*;) mais tous les Apothicaires & les Droguistes, qui font venir de Hollande, savent à présent que ce n'est autre chose que la dent du narvhal.

En 1741, on trouva près d'*Anadirskoi-ostrog*, dans une terre marécageuse, une de ces dents, qui faisait onze livres, & qui fut envoyée à *Irkutzk*. La question est de savoir si cette dent était venue là de la même façon que les os d'éléphant semés dans la Sibérie. M. Gmelin penche à croire que l'*Anadir*, un des fleuves du pays qui se rendent dans la mer Caspienne, peut, avec le reflux, avoir rapporté quelques-unes de ces dents, que l'animal, quoique



Sibérie.

étranger dans cette mer , y aura laissées. Ce qui favorise cette opinion , c'est qu'on trouve plusieurs vestiges qui font conjecturer que la mer glaciale s'est étendue autrefois bien plus loin au Sud qu'elle ne l'est à présent. Il n'est donc pas étonnant qu'on trouve des restes d'animaux marins loin de la mer , & fort avant dans les terres.

Les vaches marines sont fort communes vers la pointe de *Schalaginskoi* , chez les *Tchuktschis* qui font de leurs plus grosses dents des semelles de traîneaux , & qui , des dents moyennes , font des couteaux , des haches & d'autres ustensiles. Il faut bien qu'il s'en trouve une grande quantité depuis cet endroit jusqu'au fleuve *Anadir* , puis que toutes les dents de vaches marines , dont on fait commerce à *Jakutzk* , viennent d'*Anadirskoi*. Il y a de ces mêmes animaux à la baie d'*Hudson* dans l'isle *Phéliepeaux* , dont les dents ont une aune de longueur , sont aussi grosses que le bras & donnent d'aussi bon ivoire que la dent d'éléphant. Les dents de vaches marines se vendent en Sibérie au poids. La pointe & la croûte extérieure , tout au tour , sont si blanches & si dures qu'elles surpassent même l'ivoire par la blancheur & la dureté. C'est de ces deux parties qu'on fait ordinairement en Russie les jeux d'échecs. En France , en Anglererre , en Allemagne , on en fait des dents postiches. La partie marbrée de ces

dents

dents ,  
de la po  
celle qu  
*Jakutzk*

Je n'a  
que dan  
jamais é  
marines

il en vie  
port qu'  
ces dents

& par co  
auparava  
marines

de l'anné  
celles qu

mer ; ou  
& peut-ê

les trou  
ment des

*Gmélin* ,  
*this* certa

en si gran  
sont toute

ment des  
offrandes

beaucoup  
eurs os de

Tom

ffées. Ce que  
ouve plusieurs  
mer glaciale  
oin au Sud  
onc pas étou  
maux marin  
les terres.  
ommunes ven  
*Tchuktshis*  
s des femelle  
oyennes, for  
es ustensiles. I  
ande quant  
*Anadir*, puis  
rines, dont o  
d'*Anadirsko*  
baie d'*Hudson*  
dents ont une  
es que le bras  
la dent d'él  
nes se vend  
la croûte ext  
es & si dures  
ar la blancheu  
rties qu'on fait  
d'échecs. En  
gne, on en fait  
harbrée de ce  
dents

dents, qui s'étend depuis leur racine jusques près de la pointe, est la plus estimée en Sibérie; c'est celle qu'on choisit pour garnir les petits coffres de *Jakutzk* & différens autres ouvrages.

Sibérie.

Je n'ai pas entendu dire, observe M. Gmélin, que dans les cantons d'*Anadirskoi-ostrog*, on ait jamais été à la chasse ou à la pêche des vaches marines pour avoir de leurs dents, & cependant il en vient une grande quantité. Suivant le rapport qu'on lui a fait, les gens du pays trouvent ces dents détachées sur la côte de la basse-mer, & par conséquent, ils n'ont pas besoin de tuer auparavant l'animal. Il faut donc ou que les vaches marines refassent leurs dents en certaines saisons de l'année, & qu'elles choisissent, pour déposer celles qu'elles quittent, certains endroits de la mer; ou qu'elles perdent leurs dents par hazard, & peut-être en se battant entre elles; ou qu'on les trouve après leur mort. J'ai appris verbalement des Cosaques de *Jakutzk*, continue M. Gmélin, qu'il y a pareillement chez les *Tschuktshis* certains endroits où l'on trouve de ces dents en si grande quantité, que non-seulement ils en font toutes sortes d'ustensiles, mais qu'ils en forment des amas considérables pour en faire des offrandes à leurs Dieux; en quoi ils ressemblent beaucoup aux Lapons, qui font le même usage de leurs os de rennes.

Sibérie.

M. Gmélin ayant fait beaucoup de recherches sur la chasse des rennes, & sur celle des renards blancs & bleus, rapporte, sur la foi des chasseurs, qu'ils s'éloignent souvent de leurs habitations à la distance de quarante, de cinquante & de cent verstes, pourvu qu'ils aient quelque espérance de faire une bonne chasse : ainsi ces sortes de chasses sont de vrais voyages. Dans l'hiver, où elles sont les plus fréquentes, il s'élève quelquefois des tempêtes si furieuses, qu'on ne voit pas devant soi les moindres traces de chemin, & qu'on est forcé de rester dans l'endroit où l'on se trouve, jusqu'à ce que l'ouragan soit passé. Comme chaque chasseur est pourvu d'une petite tente, pour lui & pour son chien, qu'il porte par-tout, il la dresse alors, & se met à couvrir des injures du temps. Aucun ne s'expose dans ces longues traites sans avoir des vivres pour quelques jours, & quand la tempête dure trop long-temps, ils diminuent chaque jour quelque chose de leur portion, pour en attendre la fin. Ces chasseurs sont encore munis chacun d'une boussole, pour pouvoir retrouver leur chemin, quand les ouragans en ont confondu les traces. Quand les neiges accumulées rendent les chemins impraticables, ils ont une sorte de chaussure, avec laquelle ils glissent sur la neige sans y enfoncer. La boussole vue par M. Gmélin, était de bois, &

l'aiguille  
quait hu  
leur non  
sans être  
vents in  
lignes ou  
A Ma  
était fort  
plus aucu  
dans les  
s, on v  
viennent  
& sur qu  
ettes cro  
entre les  
uin, ava  
usqu'à un  
on ne voy  
our & la  
minuit la  
qu'on l'au  
ans les p  
uit, le se  
ers minu  
ndroit ba  
ment le di  
our, qui n  
stinctem

L'aiguille aimantée marquait assez bien : elle indiquait huit vents principaux, qui avaient chacun leur nom. Les autres vents y étaient marqués, sans être désignés nommément ; les rumbs ou vents intermédiaires étaient distingués par des lignes ou des points.

A *Mangaséa*, sur un bras du *Jenifée*, le soleil était fort chaud, & dès le 14 Juin, il n'y avait plus aucune trace de neige, ni dans les rues, ni dans les champs. L'herbe venait à vue d'œil. Le 15, on vit fleurir des violettes jaunes, qui ne viennent guères que sur les montagnes de Suisse & sur quelques autres aussi élevées. Ici, ces violettes croissaient en quantité sur un terrain bas entre les buissons. L'herbe, à la fin du mois de Juin, avait un pied, & dans quelques endroits, jusqu'à un pied & demi de hauteur. Depuis le 11, on ne voyait pas beaucoup de différence entre le jour & la nuit pour la clarté. On lisait à près de minuit la plus petite écriture presque aussi bien qu'on l'aurait lue à midi par un temps couvert dans les pays plus méridionaux. Pendant toute la nuit, le soleil était visible au-dessus de l'horizon. Vers minuit, à la vérité, lorsqu'on était dans un endroit bas, on avait de la peine à voir entièrement le disque du soleil ; mais en montant sur la tour, qui n'était pas même fort haute, on le voyait distinctement tout entier. On pouvait hardiment

Sibérie.

regarder cet astre sans en être ébloui : les rayons ne commençai-ent à se rendre bien sensibles qu'à plus de minuit passé. Toute la troupe des voyageurs ne put s'empêcher, dit M. *Gmélin*, de célébrer ce magnifique spectacle, que personne d'eux n'avait vu, & que, selon toutes les apparences, ils ne devaient jamais revoir. On se mit à table dans la rue, le visage tourné au Nord ; tout le monde fixait le soleil, sans en détourner un instant les yeux, & l'on changeait de situation, à mesure que cet astre avançait. On jouit de ce rare spectacle jusqu'au moment où les rayons du soleil, qui prenait insensiblement de la force, devenus trop vifs, ne pouvaient plus qu'incommoder

M. *Gmélin* ayant avec lui un Interprète fort versé dans les différens idiômes des Tartares, voulut avoir une idée de la musique & de la poésie de ces peuples. Après avoir fait chanter devant lui quelques chansons des *Bratskis* & des *Katschinxis*, des *Kamaschinxis* & des *Kotowxis*, il en fit noter une de chaque Nation, en fit copier quelques-unes, & se les fit expliquer. Voici une chanson des *Bratskis*.

*Kemniche borgossine nacholchadsi baineze,*  
*Kollebachem beemmene arichin dogalsaba,*  
*Dallanaïen adon doni zara serdi belele,*  
*Abe tone baritsche koogotschine, mordonai,*  
*Urtu zachai termedene epxinulam ku-jagbe :*  
*Eásche tone baritsche koogotschine, mordonai,*

Barjor  
Abe t

Là, fu

Et moi

Parmi

Père, p

Dans le

Mère,

Mès de

Père, d

Chan

le mari a

esprit est

1 Kulge

2 Koru

3 Dischi

4 Dsche

5 Chan

6 Kart

Sur le la

Si je l'a

Je conf

Je n'épo

les rayons ne  
bles qu'à plus  
es voyageurs  
, de célébrer  
rsonne d'eun  
s apparences,  
e mit à table  
Nord ; tout le  
ourner un inf-  
e situation,  
n jouit de ce  
i les rayons de  
e la force , de  
l'incommoder  
Interprète for  
des Tartares  
gique & de l  
r fait chanter  
Bratskis & de  
des Kotowzis  
n, en fit copie  
uer. Voici un

ere,  
aba,  
ele,  
onai,  
jagbe:  
ordonai,

*Barjon tala ollotone jerenfibe belele.*

*Abe tone gargaidfche koogotschine , mordonai.*

Sibérie.

Traduction.

Là, sur le lac, se promènent des roseaux agités ;  
Et moi, jeune homme, je suis terrassé par l'eau-de-vie.  
Parmi cinq fois trente chevaux, il en est de couleur de  
renard, ( c'est-à-dire roux. )  
Père, prends-le ; le fils monte ce cheval.  
Dans le coin, derrière la grille, est, parmi les hardes,  
une ceinture rouge ;  
Mère, donne-la moi ; le fils monte à cheval.  
Près de la porte, dans le coin, il y a soixante flèches ;  
Père, donne-les moi ; le fils monte à cheval.

Chançon des *Katschinzis*. C'est une veuve dont  
le mari a été tué, qui parle : elle feint que son  
esprit est entré dans une canne.

- 1 *Kulge tuschken hoging di der oi senem, Dschenargusch !*
- 2 *Korub ater merging di der oi senem, Dschenargusch !*
- 3 *Dischinnaimnangkalbasolbang oi senem, Dschenargusch !*
- 4 *Dschewalirge barbasogan, oi senem, Dschenargusch !*
- 5 *Chanteturge utschedarbem, oi senem, Dschenargusch !*
- 6 *Kartagusch tuschei derben, oi senem, Dschenargusch !*

Traduction.

Sur le lac, il s'est abattu une canne de Mars, ô mon  
cher Dschenargusch !  
Si je l'avais vue, je l'aurais tirée, elle était à moi, ô  
mon cher Dschenargusch !  
Je conserve soigneusement mon amour, ô mon cher  
Dschenargusch !  
Je n'épouserai jamais un méchant homme, ô mon cher  
Dschenargusch !

Sibérie.

Je prendrais mon vol dans les airs, ô mon cher  
Dſchenarguſch !

Si je pouvais voler comme un épervier, ô mon cher  
Dſchenarguſch !

Ces chanſons paraiffent fort ſimples, comme les mœurs de ceux qui les chantent ; elles diſent peu de choſes, parce qu'ils ont peu d'idées. Mais on voit que l'uſage des refrains, ſi ancien dans les chanſons, s'eſt établi naturellement par-tout.

Il y a une eſpèce de moutons ſauvages, nommés en langue mogole, *argali*, qui ſe trouvent dans les cantons méridionaux & montagneux au-delà de l'*Irtiſch*, tant au Sud-oueſt, vers la Kal-mouquie & le long de la rivière Butchurma ; que vers l'Orient dans les montagnes de l'*Obi*, du *Jeniſée*, du lac *Baikal* même, juſqu'à la mer & au *Kamtchatka*. Ces animaux ſont ſi eſtimés dans cette preſqu'iſle, & dans les iſles voiſines des *Kuriles*, des *Korjaques* & des *Kamtchadalès*, que quand on veut désigner un mets excellent, on dit qu'il approche, pour le goût, de la graiſſe de ces animaux.

Ils ſont extrêmement vifs ; qualité qui ſemble les exclure de la claſſe des moutons, & les ranger plutôt dans celle des cerfs. L'*argali*, par ſa forme extérieure, c'eſt-à-dire, par la tête, le cou, les jambes & la queue, qu'il a très-courte, reſſemble en effet au cerf, ſi ce n'eſt qu'il

eſt encore à peu près M. Gmélin ſuivant l'opinion de ces hommes d'une autre époque depuis la fin des trois quarante ans ; elle ne revient pas à circonvoiler la tradition des cornes. L'animal vent, & qu'ils ſe font qui fait ce ſtep de ce de la tête renards ſont qu'il faut l'animal d'épaiſſeur ces cornes a juſqu'à trente & ſance, a d'épaiſſeur Gmélin

est encore plus sauvage. Les plus gros *argalis* sont à peu près de la taille d'un daim. Celui que vit M. Gmélin n'était guères âgé que de trois ans, suivant l'estime des chasseurs, & cependant dix hommes n'osèrent l'attaquer. Sa hauteur était d'une aune & demie de Russie, & sa longueur, depuis la naissance des cornes, était d'une aune trois quarts. Ses cornes sont placées au-dessus des yeux; elles se courbent d'abord en arrière, & reviennent ensuite en avant, & forment plusieurs circonvolutions. Si l'on peut s'en rapporter à la tradition du pays, toute sa force consiste dans ses cornes. Les béliers de cette espèce se battent souvent, & quelquefois avec tant d'acharnement, qu'ils se brisent ou s'abattent les cornes; c'est ce qui fait qu'il n'est point rare de trouver dans le step de ces fortes de cornes, dont l'ouverture près de la tête est assez grande, pour que les petits renards s'y nichent. On peut juger de la force qu'il faut pour abattre une corne qui, tant que l'animal est vivant, augmente continuellement d'épaisseur, de longueur & de dureté. Une de ces cornes bien venue, mesurée selon sa courbure, a jusqu'à deux aunes de longueur, pèse entre trente & quarante livres de Russie, & à sa naissance, a deux pouces ou deux pouces & demi d'épaisseur. Les cornes de l'*argali*, vu par M. Gmélin, étaient d'un jaune clair; mais plus

---

Sibérie.



l'animal vieillit, plus ses cornes brunissent. Ses  
 oreilles sont pointues, assez larges, & il les porte  
 fort droites; il a le pied fourchu, les jambes de  
 devant hautes de trois quarts d'aune, & celles de  
 derrière un peu plus. La couleur de tout le corps  
 est grisâtre & mêlée de brun. Il a le long du dos  
 une raie jaune ou rousse, & la croupe, le dedans du  
 pied & le ventre marqués de la même couleur. Cette  
 couleur dure depuis le commencement d'Août,  
 pendant l'automne & l'hyver, jusqu'au printems;  
 & à l'approche de cette saison, l'animal mue &  
 devient par-tout d'une couleur fauve. Sa seconde  
 mue arrive vers la fin de Juillet. Telle est la figure  
 des mâles; les femelles sont plus petites, &  
 quoiqu'elles aient des cornes, ainsi que les béliers,  
 ces cornes sont très-minces en comparaison de  
 celles que l'on vient de décrire, & elles ne gros-  
 sissent guères avec l'âge.

Le canton de *Tassewskoi-ostrog*, sur la rive  
 droite de l'*Ussolka*, est sujet à de violens orages;  
 mais de mémoire d'homme, on n'en essuya jamais  
 de semblable à celui qui, l'année précédente,  
 avait défolé le pays. Le 27 Mai 1739, on vit deux  
 nuages chargés d'eau, l'un venant du Midi, l'autre  
 de l'Ouest, se réunir & ne former bientôt qu'une  
 seule nuée, qui, en s'élevant, prit la forme d'une  
 colonne. Cette nuée était extrêmement sombre  
 dans toute sa circonférence, mais transparente au

Tartarie.

milieu cor  
 le même  
 sifflement  
 on de pou  
 ne voyait  
 plus d'un  
 peu de ter  
 bois d'envi  
 ment rasé  
 arbres; de  
 avaient ét  
 la distanc  
 d'autres à  
 pu les retr  
 que avait  
 des arbres  
 que les fer  
 traient de  
 vaient au  
 observer  
 direction  
 était rent  
 sous les b  
 mettre à l  
 être tém  
 sons, &  
 même un  
 gasins &

niffent. Ses  
t il les porte  
s jambes de  
& celles de  
ut le corps  
long du dos  
e dedans du  
uleur. Cette  
nt d'Août,  
u printems;  
nal mue &  
Sa seconde  
est la figure  
petites, &  
e les béliers,  
paraïson de  
les ne gros-

sur la rive  
ens orages;  
fuya jamais  
précédente,  
on vit deux  
midi, l'autre  
ntôt qu'une  
orme d'une  
nt sombre  
parente au

milieu comme le talc ou verre de Moscovie. Dans  
le même temps on entendit retentir l'air d'un  
sifflement & d'un bruit affreux : un épais tourbil-  
lon de poussière répandit une telle obscurité, qu'on  
ne voyait point devant soi. L'ouragan ne dura pas  
plus d'un demi-quart-d'heure ; mais il fit dans ce  
peu de temps les plus grands ravages. Un petit  
bois d'environ cent brasses de largeur fut entière-  
ment rasé, le vent en avait déraciné tous les  
arbres ; de gros mélèzes très-sains & très-hauts  
avaient été enlevés de terre, & portés les uns à  
la distance d'un werste, d'autres plus loin, &  
d'autres à un tel éloignement, qu'on n'a jamais  
pu les retrouver. Deux acres de terre qu'un Cosa-  
que avait ensemencés de seigle, furent couverts  
des arbres que le vent y avait jetés. On remarqua  
que les seuls arbres que l'ouragan avait épargnés,  
étaient des arbres faibles & pourris, qui se trou-  
vaient au milieu des autres. Personne ne put  
observer ce qui se passa pendant l'orage, ni la  
direction que suivait le vent, parce que chacun  
était rentré chez soi, & qu'on se cachait même  
sous les bancs, ou sous le plancher, soit pour se  
mettre à l'abri des accidens, soit pour n'en pas  
être témoin. Le vent découvrit beaucoup de mai-  
sons, & en emporta la couverture : il en abattit  
même un grand nombre, dispersa le bled des ma-  
gasins & des granges, brisa ou enleva une infinité

---

Sibérie.

Sibérie.

d'ustensiles & de meubles, enfin, saccagea toute la contrée, & fit seul autant de désordres qu'en aurait pu faire la horde la plus nombreuse & la plus destructive. Un berceau suspendu dans une chambre, & dans lequel était un enfant, fut d'abord couvert de poussière, puis environné de toutes parts des poutres de la maison, qui s'était entièrement écroulée, sans que l'enfant eût le moindre mal. Une paysanne qui se trouvait alors dans le bain avec ses enfans, fut blessée par la chute d'une planche; mais quoique le bain fût presque entièrement détruit, les enfans n'eurent pas une égratignure. Il périt dans ce furieux ouragan quantité de bestiaux & d'animaux domestiques. Un jeune paysan se trouvant en route, près de *Tassewskoï-ostrog*, fut enlevé de son cheval, & jeté à plus de vingt brasses; heureusement pour lui qu'en voyageant ainsi dans l'air, il eut l'adresse de s'accrocher à un bouleau, sans quoi il eût été jeté bien plus loin. Le sang lui sortait par la bouche, les oreilles, le nez & les yeux, & il eut le front enfoncé; son cheval fut jeté loin de lui presque en aussi mauvais état. Une jeune paysanne, qui, pendant l'orage, était sur l'escalier d'une maison, fut de même enlevée par le vent, & jetée à la distance de cinq brasses, couverte de tous côtés des poutres que l'ouragan avait arrachées des maisons, & dangereusement blessée.

On dre  
désastre c  
l'on reçut  
souffert q  
Gmelin a

Les isl  
Mana, c  
étaient au  
tion parm  
que trois  
y a enviro  
rer, qu'an  
Il en est  
Sibérie. C  
autrefois c  
découvrir  
& quelq  
peine à le  
ressource  
ment nuit  
devenir tr  
cantons su  
le nombre  
presqu'éte  
le plus a  
d'animaux  
d'ours &  
Le gou

On dressa juridiquement un procès-verbal du désastre causé par cette effroyable tempête, où l'on reçut les dépositions de tous ceux qui avaient souffert quelque dommage. C'est delà que M. *Gmelin* a tiré sa narration.

---

 Sibérie.

Les isles de *Bobrowies*, dans la rivière de *Mana*, conservent la mémoire des castors qui étaient autrefois dans ces cantons. C'est une tradition parmi les Tartares qui habitent les déserts, que trois familles de castors y étaient établies, il y a environ un siècle; ce qui peut faire conjecturer, qu'anciennement il y en a eu bien davantage. Il en est de même des autres contrées de la Sibérie. On dit presque par-tout qu'il y avait autrefois des castors. Comme il était fort aisé de découvrir leurs habitations, qui sont régulières, & quelquefois considérables, on n'a pas eu de peine à les exterminer. Ainsi l'on a détruit, sans ressource, un animal innocent, qui n'est nullement nuisible à l'homme, & qui pouvait lui devenir très-utile. On en trouvait encore dans les cantons supérieurs du *Jenifée* & sur l'*Obi*, mais le nombre en diminuait tous les jours. On a donc presque éteint la race de l'animal le plus doux & le plus admirable, tandis que tout fourmille d'animaux cruels & voraces, d'oiseaux de proie, d'ours & de loups.

Le goulu est un animal très méchant, qui ne

Sibérie.

fort que pour piller, & qui ne vit que de proie. Cet animal se tient caché dans le feuillage des arbres, jusqu'à ce qu'il voie passer un cerf, un élan, un daim, ou un lièvre : il s'élançe alors tout-à-coup comme un trait, fond sur sa proie, & la saisit avec ses dents au milieu du corps : il continue de le déchirer jusqu'à ce que l'animal ait cessé de vivre; ensuite il le mange tout entier, avec la peau & le poil. Un Waywode, qui gardoit dans sa maison un goulu, pour son plaisir, le fit un jour jeter dans l'eau, & lâcha deux chiens après lui. Le goulu en saisit un par la tête; le plongea dans l'eau, & l'y tint jusqu'à ce qu'il fût noyé. Il alla sur le champ à l'autre, qui certainement aurait eu le même sort, sans un gros morceau de bois qu'un des assistans jeta du bord de l'eau entre les deux bêtes; ce qui donna de l'embarras au goulu, & au chien le temps de se sauver. La façon dont le goulu s'embusque pour attraper les bêtes dont il se nourrit, est confirmée par tous les chasseurs, avec cette seule différence que, selon quelques-uns, le goulu saute d'entre les arbres sur le dos de l'animal, & que le renant une fois par le cou, il est bientôt le maître. A l'égard des cerfs, on assure qu'il n'en attaque guères au-dessous ni au-dessus d'un an. La renne & le musc font ses principales délices; mais il n'est dégoûté d'aucun animal vivant ou mort.

M. G  
passaient  
sauvages  
cet anim  
pour fair  
qui le su  
nourriru  
qui a bie  
M. G  
une lett  
affreux  
bre 173  
Isles voi  
du 28  
rochers  
en mor  
avaient  
avait vu  
fort lo  
idolâtre  
été ren  
horribl  
trente  
que la  
livres  
terres;  
entraîn  
tous

M. *Gmelin* a souvent questionné des gens qui passaient les jours & les nuits parmi les bêtes sauvages, pour savoir d'eux s'il est bien vrai que cet animal se mette entre deux arbres fort serrés, pour faire sortir, par la pression, les excréments qui le surchargent, & faire place à de nouvelle nourriture : personne n'a pu lui confirmer ce fait, qui a bien l'air d'une fable.

M. *Gmelin*, à son retour à *Krasnojarsk*, trouva une lettre d'*Irkutzk*, contenant la relation d'un affreux tremblement de terre, arrivé le 6 Décembre 1737, dans le pays des *Kuriles*, & dans les Isles voisines. Cette relation était datée d'*Ochotzk*, du 28 Novembre 1738. Elle portait que plusieurs rochers sur les bords de la mer avaient été brisés en morceaux; que les secousses du tremblement avaient été senties sur la mer même; qu'on y avait vu divers météores de feu qui s'étendaient fort loin; que les petits magasins des peuples idolâtres, qui étaient bâtis sur des pilotis, avaient été renversés, que les eaux de la mer s'étaient horriblement gonflées, & jusqu'à la hauteur de trente brasses au-dessus du niveau des autres eaux; que la mer avait jeté des pierres du poids de cent livres & davantage, jusque dans l'intérieur des terres; que les flots avaient non-seulement entraîné les magasins des idolâtres, mais encore tous les bateaux dont ils se servent pour la

Sibérie.

chassé des castors & des autres animaux marins du Kamtchatka, & que chez les Kuriles, ainsi que dans les Isles voisines, il n'était presque point resté de bateaux ni de filets de Pêcheurs.

Cependant la Sibérie a été jusqu'à présent peu sujette aux tremblemens de terre. Le lieu le plus occidental de tous ceux qui en ont senti, est *Krasnojarsk*; mais ils ont été rares, ou peu sensibles. Les plus fréquens & les plus forts sont arrivés à *Irkutzk*; on y a vu tomber quelquefois des cheminées, & les cloches se faisaient entendre. Il y en a eu à *Bargufinsk*, à *Selenginsk*, à *Nertschinsk*, à *Argunsk*, & dans tous les endroits intermédiaires, ainsi que sur le lac *Baikal*, & aux environs. Au reste, ces tremblemens arrivent dans tous les temps de l'année : celui de la Province d'*Argunsk*, dont on a parlé, est périodique, puisqu'il arrive tous les printemps. Ils sont fort rares sur le *Lena*, & sur la *Nischnaja-tunguska*.

Tous les tremblemens de terre qu'on éprouve en Sibérie, semblent tirer leur source des terrains qui sont au-dessous & aux environs du lac *Baikal* : 1°. on ne les sent bien que dans la proximité de ce lac, & dans les endroits qui les environnent de près : 2°. ils se font sentir avec plus de violence tout près de ce lac, que plus loin : 3°. il y a des sources de soufre autour du lac *Baikal*, comme dans le voisinage de *Bargufinsk*, sur le lac même

Agatem a  
Agar la j  
Ol ber s  
Baltchem  
Atteck la  
Al kem n  
Agaber i  
Al bot b

Le crin d  
Sur la riv  
Si je ne  
Je soum

x marins du  
s, ainsi que  
presque point  
rs.

présent peu  
lieu le plus  
t senti, est  
ou peu sen-  
forts sont  
quelquefois  
nt entendre.

k, à Nerts-  
droits inter-  
al, & aux  
rrivent dans  
la Province  
ériodique,  
s sont fort  
-tunguska.  
on éprouve  
des terrains  
ac Baikal :  
imité de ce

ent de près :  
olence tout  
il y a des  
, comme  
e lac même

près du ruisseau *Tierka*, d'où l'eau sort toute  
chaude, & sur le ruisseau *Kabania*. Le lac *Baikal*,  
dans les environs de la rivière de *Bargusin*, jette  
aussi beaucoup de malthe, que les habitans brûlent  
dans les lampes.

L'interprète Tartare, que M. Gmélin avait  
laissé à *Krasnojarsk*, pendant son voyage sur la  
*Mana*, voulut le régaler à son retour de quelques  
chansons Tartares qu'il avait acquises. M. Gmélin  
en choisit deux, qui sont celles dont les Tartares  
font le plus de cas, & qu'ils chantent le plus  
volontiers.

## I.

*Chanson des Tartares de Sagai.*

*Agatem dschilne berku tsack, zona idu,*

*Agar la suga salkisten, zona idu*

*Ol ber salna kesis besem*

*Baltchem og bargai chollutschen*

*Atteck la bene tingnet keng.*

*Al kem neng da kotschire*

*Agaber tungma derbetken.*

*Al bot bengneng eschege.*

## Traduction, vers pour vers.

Le crin d'un cheval blanc est épais,  
Sur la rivière qui coule, je veux faire un radeau ;  
Si je ne viens pas à bout de lier ce radeau,  
Je soumets ma tête à l'esclavage.

---

 Sibérie.



Sibérie.

Le cheval (entier) & la jument sont venus des deux côtés

De la rivière où sont les fleurs de sel.

Le grand & le petit frère rodent

A la porte du Waywode.

Cette chanson n'est pas fort claire ; mais quand on demandait à l'interprète d'y donner au moins quelque sens, il répondait que le caractère de la chanson Tartare était toujours d'être énigmatique. Il ajoutait seulement que celle-ci avait été faite pour une fille amoureuse, qui avait donné un rendez-vous à son amant, dans un endroit où la terre produisait des fleurs de sel, & que le cheval qu'elle montait avait une forte crinière.

## I I.

*Chanson des Tartares Tschatzki.*

*Ai Oesol, Oesol, Oesol, emme osolchari ku si mele  
Kusimbile anchaschemme da Oesoché gealder den  
Kuschun uticher usche chada torna tuscher tuschaka,  
Orus borat dschja-a seda oi gakire tschetscheder  
Oi neschbolgan dschjan anma da ibga leb nansandak.*

## Traduction.

*Chez Oesol, Oesol, Oesol, j'ai les regards attentifs,  
Oesoché t'a donné ses yeux & ses sourcils ;*

*Moi, Corbeau, je veux voler loin, pour voir si la  
grue tombera dans le filet.*

*Tandis que les Russes & les Bucètes ennemis  
Se massacrent dans la vallée,*

*En badinant avec toi, mon cœur, je te prendrais dans  
la jurte, & je t'emmènerais au plus vite.*

Cetle

Cetle

amoureu

souffrir.

les Tart

ou de se

Un se

du ruisse

Kija. Se

d'une he

ne trouv

l'ordonn

l'herbe,

prète Tar

Professeu

place qui

sur le dos

té en cor

place fut

tait cou

nait plus

e repose

M. Gr

ans le pa

arler, u

Nord au S

c qui, c

allons de

n autan

Tome

; mais quand  
 ner au moins  
 caractère de la  
 énigmatique  
 avait été faite  
 ait donné un  
 endroit où la  
 que le cheval  
 ère.

atzki.  
 ari ku si mele  
 alder den  
 her tuschaka,  
 fcheder  
 eb nansandak.

gards attentifs.  
 cils ;  
 pour voir si la

enemis

prendrais dans  
 us vite.

Cette

## DES VOYAGES. 115

Cette seconde chanson est l'ouvrage d'un Tartare amoureux d'une fille dont le père ne pouvait la souffrir. Un des plus forts gages de l'amour chez les Tartares, c'est de se donner réciproquement, ou de se promettre les yeux & les sourcils.

Sibérie.

Un soir, vers les huit heures, on se rendit près du ruisseau *Dschewolych*, qui se jette dans la *Kija*. Ses bords étaient fort élevés, & couverts d'une herbe épaisse & si haute, que M. *Gmélin* ne trouvait point d'endroit pour poser sa tente. Il ordonnait donc aux gens de sa suite de couper l'herbe, & de nettoyer la place, lorsque l'interprète Tartare, surpris d'un pareil ordre, pria le Professeur de le laisser faire. Il choisit aussitôt la place qui lui parut la plus convenable, se jeta sur le dos à terre, & s'y roula, comme s'il eût été en convulsion. En moins de deux minutes, la place fut unie, comme si on l'eut fauchée; l'herbe était couchée par-tout également; elle ne formait plus qu'une espèce de tapis excellent, pour se reposer, & un fort beau gazon.

M. *Gmélin* visita la grande montagne d'aimant, dans le pays des *Baschkires*. C'est à proprement parler, une chaîne de montagnes, qui s'étend du Nord au Sud, à la longueur d'environ trois werstes; & qui, du côté occidental, est divisée par huit vallons de différentes profondeurs, qui la coupent en autant de parties séparées. Du côté oriental,

Sibérie.

est un step assez ouvert, dont la partie occidentale est éloignée d'environ cinq à six werstes du *Jaïk* : du même côté, & au pied de la montagne, passe encore un ruisseau sans nom, qui, à deux werstes au-dessous, va se jeter dans le *Jaïk*. La septième partie ou section de la montagne, à compter de l'extrémité septentrionale, est la plus haute de toutes, & sa hauteur perpendiculaire peut être de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix brasses. Celle-ci produit aussi le meilleur aimant, non pas au sommet qui est formé d'une pierre blanche tirant sur le jaune, & participe d'une espèce de jaspe, mais à environ huit brasses au-dessous. On voit là des pierres du poids de deux mille cinq cent ou de trois mille livres, qu'on prendrait de loin pour des pierres de grès, & qui ont toute la vertu de l'aimant. Quoiqu'elles soient couvertes de mousse, elles ne laissent pas d'attirer le fer ou l'acier, à la distance de plus d'un pouce. Les côtés exposés à l'air, ont la plus forte vertu magnétique; ceux qui sont enfoncés en terre, en ont beaucoup moins. D'un autre côté, les parties les plus exposées à l'air & au temps, sont moins dures, & par conséquent moins propres à être armées. Une pierre d'aimant, de la grandeur que l'on vient de décrire, est composée de quantité de petits aimans, qui opèrent en différentes directions

Pour les scier  
me la v  
servât fo  
blement  
vertu. C  
& il s'e  
tout, so  
qui n'a  
renferme  
un seul  
réunis. A  
magnétic  
tion vers  
que l'eff  
des varia  
L'aim  
celui qu  
dureté, n  
qui ont c  
en voit fo  
dont il n  
vent, au  
voit qu'u  
les aiman  
ont moir  
la monta  
tièrement

partie occi-  
à six werstes  
l de la mon-  
nom , qui,  
e jeter dans  
ection de la  
é septentrio-  
e sa hauteur  
vingt ou qua-  
roduit aussi le  
nmer qui est  
r le jaune, &  
ais à environ  
les pierres de  
de trois mille  
ur des pierres  
de l'aimant  
mouffe, elles  
l'acier, à la  
tés exposés à  
nétiq; ceux  
ont beaucoup  
les plus expo-  
ns dures, &  
e armées. Une  
ue l'on vient  
rité de petit  
es directions

Pour les bien travailler, il faudrait les séparer en les sciant, afin que tout le morceau qui renferme la vertu de chaque aimant particulier conservât son intégrité; on obtiendrait vraisemblablement de cette façon des aimans d'une grande vertu. On coupe ici des morceaux à tout hasard, & il s'en trouve plusieurs qui ne valent rien du tout, soit parce qu'on abat un morceau de pierre, qui n'a point de vertu magnétique, ou qui n'en renferme qu'une petite parcelle, soit que dans un seul morceau, il y ait deux ou trois aimans réunis. A la vérité, ces morceaux ont une vertu magnétique; mais comme elle n'a pas la direction vers un même point, il n'est pas étonnant que l'effet d'un pareil aimant soit sujet à bien des variations.

L'aimant de cette montagne, à la réserve de celui qui est exposé à l'air, est d'une grande dureté, taché de noir, & rempli de tubérosités qui ont de petites parties anguleuses, comme on en voit souvent à la surface de la pierre sanguine, dont il ne diffère que par la couleur; mais souvent, au lieu de ces parties anguleuses, on ne voit qu'une espèce de terre d'ocre. En général, les aimans qui ont ces petites parties anguleuses, ont moins de vertu que les autres. L'endroit de la montagne, où sont les aimans, est presque entièrement composé d'une bonne mine d'acier,

---

 Sibérie.

qu'on tire par petits morceaux entre les pierres d'aimant. Toute la section de la montagne la plus élevée renferme une pareille mine : mais plus elle s'abaisse, moins elle contient de métal. Plus bas, au-dessous de la montagne d'aimant, il y a d'autres pierres ferrugineuses, mais qui rendraient fort peu de fer, si on voulait les faire fondre. Les morceaux qu'on en tire ont la couleur du métal, & sont très-lourds. Ils sont inégaux au-dedans, & ont presque l'air de scories, sinon qu'on y trouve beaucoup de ces parties anguleuses. Ces morceaux ressemblent assez par l'extérieur aux pierres d'aimant; mais ceux qu'on tire à huit brasses au-dessous du roc, n'ont plus aucune vertu. Entre ces pierres, on trouve d'autres morceaux de roc, qui paraissent composés de très-petites particules de fer, dont ils montrent en effet la couleur. La pierre par elle-même est pesante à la vérité, mais fort molle; les particules intérieurement sont comme si elles étaient brûlées, & elles n'ont que peu ou point de vertu magnétique. On trouve aussi de temps en temps un minerai brun de fer dans des couches épaisses d'un pouce, mais il rend peu de métal. La section la plus méridionale, ou la huitième partie de la montagne, ressemble en tout à la septième, sinon qu'elle est plus basse. Les aimans de cette dernière section, n'ont pas été trouvés d'une aussi

bonne  
plantes  
assez ha  
côté &  
bouleau  
aimant  
qu'en c  
à chaux

bonne qualité. Toute la montagne est couverte de plantes & d'herbes, qui sont presque par-tout assez hautes. On voit aussi par intervalles à mi-côté & dans les vallées, des petits bouquets de bouleaux. Cette montagne au reste, outre cet aimant, n'a qu'une pierre sauvage, si ce n'est qu'en certains endroits, on rencontre de la pierre à chaux.

---

Sibérie.





## APPENDICE

### AU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

#### *Samoyèdes & Ostiaks.*

Par un Anonyme.

*Samoyèdes.*

Il n'y a guères plus d'un siècle que le nom même de *Samoyède* était presque inconnu dans l'Europe. Depuis, plusieurs Voyageurs, & particulièrement *Olearius*, *Ysbrand-Ydes*, le célèbre *Witzen* & *Corneille le Bruyn*, se sont appliqués à connaître les mœurs & le génie de ces peuples, & ils ont donné au public ce qu'ils en ont pu apprendre; mais leurs relations sont très-défectueuses & très-erronées ».

« Comme mon sort a voulu que je fisse un assez long voyage à Archangel, dans le voisinage des Samoyèdes, j'ai cru ne pouvoir mieux employer une partie de mon loisir, qu'à examiner de près leurs usages & leurs mœurs. Après avoir consulté tout ce qui avait été publié sur ce sujet, j'ai fait un recueil abrégé des particularités les plus inté-

ressantes  
discerner  
gnant les  
du caract  
ges, apr  
impartial  
« Quand  
d'un endr  
point acc  
part des  
qu'on tro  
nies Sam  
très-certai  
de trois o  
temps en  
gel, c'est  
y amener  
& d'autr  
quelques  
les entret  
« Ce q  
y a eu au  
ment de  
aux gage  
la coutun  
rons de c  
leurs ren  
en cet

ressantes que j'y ai trouvées, en m'attachant à discerner avec soin le vrai du faux, & en y joignant les idées particulières que je me suis faites du caractère & du naturel de ces nations sauvages, après les avoir étudiées d'un œil attentif & impartial ».

---

Samoyèdes.

E  
DENT.

« Quand je parle de la ville d'Archangel, comme d'un endroit voisin de ces peuples, je ne prétends point accréditer ce qui est rapporté dans la plupart des Relations de voyages faits en Russie, qu'on trouve les premiers établissemens des colonies Samoyèdes aux environs de cette ville. Il est très-certain qu'on n'en rencontre qu'à la distance de trois ou quatre cent werstes. Si l'on a vu de temps en temps quelques Samoyèdes à Archangel, c'est en hiver, & ils n'y viennent que pour y amener avec leurs rennes des huiles de poisson & d'autres marchandises, pour le compte de quelques marchands ou payfans, qui ont soin de les entretenir eux & leurs rennes ».

« Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est qu'il y a eu autrefois, & même encore au commencement de ce siècle, quelques familles Samoyèdes aux gages des habitans d'Archangel, qui, suivant la coutume de ces peuples, campaient aux environs de cette ville, pour chercher de la pâture à leurs rennes. Quelques Voyageurs en ayant vu en cet endroit, particulièrement *Corneille le*



Samoyèdes.

*Bruyn*, qui est entré à ce sujet dans un grand détail, ont assuré positivement que c'est près de la ville d'Archangel que commence la Samoyédie & les établissemens des Samoyèdes. Au reste, depuis plus de trente ans, il n'y a plus aucune famille Samoyède établie aux environs d'Archangel; il est constant d'ailleurs que ces peuples n'ont jamais habité les côtes de la mer Blanche, & n'ont jamais été employés par les Russes à la pêche des chiens marins, des vaches marines, & des autres animaux, dont on tire de l'huile, comme le portent plusieurs Relations.

Le véritable commencement des habitations des Samoyèdes, si l'on en peut supposer chez des peuples qui n'ont pas de résidence fixe, ne se trouve que dans le district de *Mezène*, au-delà du fleuve de ce nom, à la distance de trois ou quatre cent werstes d'Archangel.

La colonie qui s'y trouve actuellement, & qui vit dispersée à la manière de ces peuples, chaque famille à part, sans former de villages ou de communautés d'aucune espèce, ne consiste que dans trois cent familles environ, qui descendent toutes de deux Tribus différentes; l'une appelée *Laglu*, & l'autre *Wanoute*: distinction exactement observée entr'eux.

Cette nation sauvage occupe l'étendue de plus de trente degrés, le long des côtes de l'Océan

D  
septentrion  
soixante-f  
boréale, à  
tirant vers  
de *Jenifée*  
fait pas enc  
de leurs ha  
« Tous  
d'une si v  
origine com  
ment la co  
mœurs, de  
leur langag  
rentes trib  
des habitat  
« Je su  
ceux qui su  
des ne for  
*Buffon*, c  
nom dans  
évidemme  
positive q  
que les *L*  
les *Samoy*  
des peupl  
faut rema  
d'un peup  
mention

ns un grand  
c'est près de  
la Samoyédie

Au reste,  
plus aucune  
s d'Archan-  
peuples n'ont  
Blanche, &  
sés à la pêche  
nes, & des  
ile, comme

habitations  
er chez des  
fixe, ne se  
au-delà du  
is ou quatre

ent, & qui  
es, chaque  
ages ou de  
onfiste que  
descendent  
une appelée  
on exacte-

lue de plus  
de l'Océan

septentrional & de la Mer glaciale, entre les  
soixante-six & soixante-dix degrés de latitude  
boréale, à compter depuis la rivière de *Mezène*,  
tirant vers l'Orient, au-delà de l'*Obi*, jusqu'à celle  
de *Jenifée*, & peut-être plus loin, parce qu'on ne  
fait pas encore bien quelles sont les bornes précises  
de leurs habitations ».

« Tous ces Samoyèdes dispersés dans des déserts  
d'une si vaste étendue, ont sans contredit une  
origine commune, ainsi que le démontre évidem-  
ment la conformité de leur physionomie, de leurs  
mœurs, de leurs manières de vivre, & même de  
leur langage, quoiqu'ils soient partagés en diffé-  
rentes tribus ou familles, plus ou moins éloignées  
des habitations Russes ».

« Je suis bien loin d'adopter le sentiment de  
ceux qui supposent que les Lapons & les Samoyè-  
des ne font qu'une seule & même Nation. M. de  
*Buffon*, qui s'est justement acquis le plus grand  
nom dans la République des Lettres, se trompe  
évidemment, lorsqu'il avance d'une manière aussi  
positive qu'il le fait dans son *Histoire naturelle*,  
que les *Lapons*, les *Zemliens*, les *Borandiens*,  
les *Samoyèdes*, & tous les Tartares du Nord sont  
des peuples qui descendent d'une même race. Il  
faut remarquer d'abord en passant, qu'il parle  
d'un peuple qui n'existe qu'en idée, lorsqu'il fait  
mention des *Zemliens*, puisqu'il est certain que

Samoyèdes

Samoyèdes.

le pays qu'on appelle *Nouvelle-Zemble*, ou *Zemle*, ce qui signifie en langue Russe *Nouvelle-Terre*, n'a pas d'habitans. Il ne paraît pas mieux fondé dans ce qu'il dit des *Borandiens*, dont on ignore jusqu'au nom même dans tout le Nord, & que l'on ne pourrait d'ailleurs que difficilement reconnaître à la description qu'il en donne. Il suppose encore une chose absolument hasardée, lorsqu'il prend pour une même nation les Lapons, les Samoyèdes, & tous les peuples Tartares du Nord; puisqu'il ne faut que faire attention à la diversité des physionomies, des mœurs, & du langage de ces peuples, pour se convaincre qu'ils sont d'une race différente ».

« Les Samoyèdes sont pour la plupart d'une taille au-dessous de la moyenne. Je n'en ai vu aucun qui n'eût plus de quatre pieds, quoique ce soit la hauteur la plus considérable qu'on leur accorde en général, par une suite de la tradition des Pygmées, dont on veut qu'ils réalisent la fable. Il y en avait même qui passaient la taille moyenne, & qui avaient jusqu'à six pieds de hauteur. Ils ont le corps dur & nerveux, d'une structure large & carrée, les jambes courtes & les pieds petits, le cou très-court, & la tête grosse à proportion de leur corps, le visage aplati, les yeux noirs & médiocrement ouverts, le nez tellement écrasé, que le bout en est à-peu-près au niveau de l'os

de la mâchoire  
fort élevé  
tes : leurs  
mais extrê  
les épaules  
brun fort  
rehaussées  
« Les ho  
barbe ; &  
est la seule  
Reste à ex  
qualité pa  
simple pré  
quelque id  
par-tout c  
femmes ,  
ne point  
quand la  
vant l'usa  
droit de  
prise pou  
leur aura  
leurs qu'a  
doit être  
rellemen  
qu'ils reg  
imperfec  
nairement

de la mâchoire supérieure, qu'ils ont très-forte & fort élevée, la bouche grande & les lèvres minces : leurs cheveux, qui sont noirs comme du jais, mais extrêmement durs & forts, leur pendent sur les épaules & sont très-lisses ; leur teint est d'un brun fort jaunâtre ; leurs oreilles sont grandes & relevées ».

« Les hommes ont fort peu ou presque point de barbe ; & leur tête, ainsi que celle des femmes, est la seule partie de leur corps où il y ait du poil. Reste à examiner si c'est un défaut naturel, une qualité particulière à leur race, ou l'effet d'un simple préjugé, qui leur faisant attacher au poil quelque idée de difformité, les porte à l'arracher par-tout où il en paraît. Quoi qu'il en soit, les femmes, entr'autres, ont un très-grand intérêt à ne point laisser subsister de poil sur leur corps, quand la nature leur en donnerait, puisque, suivant l'usage de ces peuples, un mari serait en droit de rendre à ses parens la fille qu'il aurait prise pour femme, & de se faire rendre ce qu'il leur aurait donné, s'il lui trouvait du poil ailleurs qu'à la tête. Il est vrai qu'un semblable cas doit être fort rare, quand même ils seraient naturellement sujets à cette végétation naturelle, qu'ils regardent apparemment comme une grande imperfection, puisqu'un homme épouse ordinairement une fille dès l'âge de dix ans. Aussi,

---

Samoyèdes.

parmi ces peuples, est-il fort commun de voir des meres-enfans d'onze ou de douze ans au plus ; mais par compensation, ces meres précoces, après trente ans, cessent de l'être. Ne ferait-ce pas dans cette coutume de marier les filles avant l'âge ordinaire de maturité, ainsi que dans la liberté qu'ont les hommes d'acheter autant de femmes qu'ils peuvent en payer, qu'il faut chercher les raisons physiques du peu de fécondité des *Samoyèdes*, & peut-être de la petitesse de leur taille ».

« La physionomie des femmes ressemble exactement à celle des hommes, excepté qu'elles ont des traits un peu plus délicats, le corps plus mince & la jambe plus courte, & le pied encore plus petit. D'ailleurs, il est fort difficile de distinguer les deux sexes à l'extérieur & par les habits, qui ne sont presque pas différens ».

« Les hommes & les femmes, comme chez tous les peuples sauvages des pays septentrionaux, portent des fourrures de rennes, dont le poil est tourné en dehors, & cousues ensemble ; ce qui fait un habillement tout d'une pièce, qui leur serre & couvre très-bien tout le corps. Cet habillement est si propre à leurs besoins, dans le rude climat qu'ils habitent, que les Russes & les autres Nations qui se trouvent dans la nécessité de voyager dans leur pays, s'habillent de même. La seule distinction qu'on reconnoisse aux habits des fem-

D  
 nes, confi  
 différentes  
 ures ; & les  
 quefois le  
 ou trois tre  
 « Ceux  
 Samoyèdes  
 périodiques  
 arité sur l  
 exactes ; m  
 très-faibles  
 « Une a  
 Samoyèdes  
 mes reche  
 est qu'el  
 petites, m  
 les sont en  
 ours noir  
 que cet ac  
 des filles,  
 est comm  
 dernières  
 quinze an  
 raison, fo  
 la nourrit  
 « Leurs  
 d'arbre,  
 peaux de

commun de voir  
ze ans au plus  
précoces, après  
rait-ce pas dans  
es avant l'âge  
dans la liberté  
nt de femmes  
t chercher les  
é des *Samoyèdes*  
leur taille »  
semble exacte  
é qu'elles ont  
ps plus mince  
d encore plus  
de distinguer  
s habits, que  
comme chez  
ptentrionaux  
ont le poil et  
mble ; ce qui  
ce, qui leur  
ps. Cet habil-  
dans le rude  
s & les autres  
ffité de voya-  
ême. La seule  
bits des fem-

nes, consiste en quelques morceaux de draps de  
différentes couleurs, dont elles bordent leurs four-  
ures ; & les plus jeunes d'entr'elles prennent quel-  
quefois le soin d'arranger leurs cheveux en deux  
ou trois tresses, qui leur pendent derrière la tête ».

« Ceux qui ont prétendu que les femmes  
*Samoyèdes* ne sont point sujettes aux évacuations  
périodiques, se sont trompés : c'est une particu-  
larité sur laquelle j'ai pris des informations très-  
exactes ; mais il est vrai que leurs purgations sont  
très-faibles ».

« Une autre particularité physique des femmes  
*Samoyèdes*, qui m'a paru très-curieuse, & dont  
mes recherches à ce sujet m'ont également assuré :  
c'est qu'elles ont toutes les mamelles plates,  
petites, molles en tout temps, lors même qu'el-  
les sont encore vierges, & que le bout en est tou-  
jours noir comme du charbon. On pourrait croire  
que cet accident est l'effet des mariages prématurés  
des filles, s'il n'était constant que cet attribut leur  
est commun avec les *Laponnes*, quoique les  
dernières ne se marient jamais avant l'âge de  
quinze ans. Il faut donc en chercher quelqu'autre  
raison, soit dans la constitution physique, soit dans  
la nourriture de ces peuples ».

« Leurs tentes, composées de morceaux d'écorce  
d'arbre, cousus ensemble & couverts de quelques  
peaux de rennes, sont dressées en forme pyrami-

Samoyèdes.

dale sur des bâtons de moyenne grosseur. Ils ménagent au-haut de cette tente, une ouverture pour donner passage à la fumée, & pour augmenter la chaleur en la fermant. On voit par-là que tout ce qu'on raconte de leurs habitations souterraines, n'est rien moins que fondé. Comme il leur est très-facile de plier ces tentes, & de les transporter d'un endroit à l'autre, par le moyen de leurs rennes, cette manière de se loger est sans contredit la plus convenable à la vie errante, qu'ils sont obligés de mener : car le terroir ne produisant absolument rien de propre à leur nourriture, ils se trouvent dans la nécessité de changer souvent de demeure, pour chercher le bois qu'il leur faut, & la mouffe qui sert de fourrage à leurs rennes ».

« C'est encore une des raisons qui, jointe aux intérêts de leur chasse, les empêchent de demeurer ensemble en grand nombre ; car rarement trouve-t-on plus de deux ou trois tentes qui soient voisines l'une de l'autre ; & comme leurs déserts sont d'une étendue immense, ils peuvent changer de place aussi souvent que leurs besoins le demandent, sans se faire aucun tort les uns aux autres ».

« En été, ils préfèrent les environs des rivières, pour profiter avec plus de facilité de la pêche ; mais ils se tiennent toujours éloignés à quelque distance les uns des autres, sans former jamais de société ».

« Après  
dont les ho  
randis que  
les habits  
enfants, il  
végètent  
manière  
du feu da  
vété rien  
peuples,  
cette vie  
un des t  
l'homme

La cha  
fourniffer  
Ils sont é  
& comm  
ils tâcher  
grand no  
viennent  
ces peup  
soin, &  
la mou  
quelque  
ils le jug  
gnent  
vres des  
révoltan

« Après avoir pourvu à leur nourriture, soin dont les hommes sont chargés dans chaque famille, tandis que l'occupation des femmes est de coudre les habits, d'entretenir le feu, & d'avoir soin des enfans, il n'y a plus rien qui les intéresse, & ils végètent tranquillement en s'amusant à leur manière sur des peaux de rennes étendues autour du feu dans leur cabane. Les douceurs de l'oïveté tiennent lieu de toutes les passions à ces peuples, & la nécessité seule peut les tirer de cette vie inactive. Cet amour de l'oïveté est un des traits principaux auxquels on reconnaît l'homme sauvage abandonné à la nature ».

La chasse en hiver & la pêche en été, leur fournissent abondamment la nourriture nécessaire. Ils sont également habiles à ces deux exercices; & comme les rennes sont toutes leurs richesses, ils tâchent d'en prendre & d'en entretenir en aussi grand nombre qu'ils peuvent. Ces animaux conviennent d'autant mieux à la paresse naturelle de ces peuples, que leur entretien ne demande aucun soin, & qu'ils cherchent eux-mêmes sous la neige la mousse dont ils se nourrissent. D'ailleurs quelque espèce d'animal qu'ils prennent à la chasse, ils le jugent propre à leur nourriture, & ne dédaignent pas de faire le même usage des cadavres des animaux qu'ils trouvent morts. Quelque révoltant que nous paraisse ce goût des *Samoyè-*

---

*Samoyèdes.*



amoyèdes.

des, ils ne sont pourtant pas en cela plus sauvages que les Chinois, qui, comme on fait, tout polis, tout civilisés qu'ils sont, s'accoutument aussi des charognes ».

« Les Samoyèdes exceptent pourtant du nombre des animaux qu'ils mangent, les chiens, les chats, l'hermine & l'écureuil, sans que j'aie pu découvrir la raison de cette distinction. Quant à la chair des rennes, ils la mangent toujours crue : c'est pour eux une délicatesse que de boire tout chaud le sang de ces animaux ; ils prétendent même que cette boisson leur sert de préservatif contre le scorbut ; mais ils ne connaissent point l'usage d'en tirer du lait, comme plusieurs Ecrivains l'ont dit sans fondement ».

« Ils mangent de même le poisson tout cru, de quelque espèce qu'il puisse être ; mais pour les autres sortes de viandes, ils préfèrent de les faire cuire ; & comme ils n'ont point d'heures fixées pour leurs repas, il y a toujours une chaudière remplie de quelques viandes, sur le feu, qu'ils entretiennent au milieu de leurs tentes, afin que chacun de ceux qui composent la famille, puisse manger quand bon lui semble.

A l'égard du nom de *Samoyède*, on n'est communément pas d'accord sur son étymologie. Les uns croient que ce nom répond à celui d'*Antropophage*, donné anciennement à ces peuples,

parce

parce qu'o  
que l'on p  
l'on avait i  
de leur pu  
ennemis,  
long - tem  
erreur, &  
peuples, q  
parmi eux  
« Dans le  
sont désign  
de choses  
découvrir d  
peuples ».

« Pour ce  
ont passé s  
les Histori  
règne du  
règne qu'o  
certain O  
lucrative da  
dessein de  
quête du p  
de son suc  
vint en y  
quelques v  
se trompe  
ces publiés

Tome

plus sauvages  
 , tout polis,  
 dent aussi des

du nombre  
 ns, les chats,  
 pu découvrir  
 la chair des  
 : c'est pour

pour chaud le  
 t même que  
 if contre le  
 l'usage d'en  
 ins l'ont dit

tout cru, de  
 ais pour les  
 t de les faire  
 heures fixées  
 e chaudière  
 feu, qu'ils  
 es, afin que  
 hille, puisse

n n'est com-  
 nologie. Les  
 ui d'Antro-  
 es peuples,  
 parce

parce qu'on les avait vu manger de la chair crue, que l'on prenait pour de la chair humaine : d'où l'on avait inféré qu'ils mangeaient les corps morts de leur propre espèce, aussi-bien que ceux de leurs ennemis, à la façon des *Cannibales* ; mais il y a long-temps qu'on est revenu de cette injuste erreur, & l'on fait même, par la tradition de ces peuples, que ce barbare usage n'a jamais subsisté parmi eux ».

« Dans les Chancelleries Russes, les *Samoyèdes* sont désignés par le nom de *Sirognefzi*, mangeurs de choses crues. Voilà tout ce que j'ai pu découvrir de moins incertain sur le nom de ces peuples ».

« Pour ce qui regarde le temps où les *Samoyèdes* ont passé sous la domination Russe, presque tous les Historiens s'accordent à en fixer l'époque au règne du Czar *Fedor Iwanowitz*. C'est sous ce règne qu'on prétend que les rapports faits par un certain *Onecko*, qui faisait un commerce fort lucratif dans ce pays-là, avaient fait naître le dessein de le soumettre. On ajoute que la conquête du pays ne fut achevée que sous le règne de son successeur le Czar *Borris*, & qu'on y parvint en y faisant construire des forts, & même quelques villes. Cependant j'ai lieu de croire qu'on se trompe sur ce point : car j'ai vu des Ordonnances publiées dans les premières années du règne

Samoyèdes.

de l'Empereur *Pierre I.* concernant les arrangements à prendre pour la perception des tribus des *Samoyèdes*, où il est expressément fait mention de Lettres-patentes accordées à ces peuples, plus de soixante ans avant le règne du Czar *Fedor Jwanowitz*, & par lesquelles on leur accorde la permission de recueillir par eux-mêmes le tribut qu'ils devaient payer en pelleteries. D'ailleurs, il est certain qu'il n'a jamais été question de construire aucune ville, ni aucun fort, pour assujettir les *Samoyèdes*, & qu'actuellement même il n'en existe point dans la contrée qu'ils habitent. C'est dans de petites villes situées aux environs de leurs pays, & habitées par des colonies Russes, que l'on reçoit leur tribut, appelé *Jeslak*. Il consiste en une fourrure de la valeur de vingt-cinq copecs, que tout homme capable de se servir de l'arc, doit livrer tous les ans, & chaque sorte de pelleterie se trouve évaluée un certain prix ».

« Les *Samoyèdes*, qui vivaient dans les marais, ou dans les déserts voisins, donnant de l'inquiétude aux colonies Russes, on bâtit la petite ville de *Pustoser*, pour se mettre en état de défense contre les étrangers, qui pourraient aborder de ce côté-là par mer, comme le portent leurs anciennes traditions. C'est aussi pour le même objet, qu'en 1648, on y établit cinquante soldats, avec leurs femmes & leurs enfans, qui s'y rendirent

de *Colma*  
lement il  
tirés de  
malgré la  
misère de  
là rend le  
lucratif p

« *Pustoser*  
*Samoyèdes*  
quoique  
situé à ce  
mer glacé  
*Weigatz*  
qu'il ne p  
mais le la  
sonneux.

de remar  
reste de la

« La reli  
admetten  
de tout,  
lité qui,  
de lui ren  
prières,  
prend au  
n'exige p  
mes, & n  
à cette id

les arrange-  
 n des tribus  
 ent fait men-  
 ces peuples,  
 du Czar Fedor  
 ur accorde la  
 mes le tribu  
 D'ailleurs, il  
 tion de conf-  
 pour assujettir  
 même il n'en  
 abitent. C'est  
 irons de leurs  
 sses, que l'on  
 Il consiste en  
 cinq copecs,  
 de l'arc, doit  
 e pelleterie se  
 s les marais,  
 t de l'inquié-  
 a petite ville  
 at de défense  
 nt aborder de  
 t leurs ancien-  
 même objet,  
 soldats, avec  
 s'y rendirent

de *Colmogor*, aux environs d'Archangel. Actuel-  
 lement il y a toujours une compagnie de Soldats,  
 tirés de la garnison d'Archangel même. Ainsi,  
 malgré la stérilité du pays, le petit nombre & la  
 misère de leurs habitans, l'industrie de ces gens-  
 là rend le poste de Waywode de *Puslofer*, très-  
 lucratif pour l'Officier qui en est revêtu ».

Samoyèdes.

« *Puslofer*, le seul endroit dans le pays des  
*Samoyèdes*, à qui l'on donne le nom de ville,  
 quoique ce ne soit proprement qu'un village, est  
 situé à cent werstes, ou environ, des bords de la  
 mer glaciale, à peu de distance du détroit de  
*Weigatz*. L'air y est si froid, & le terroir si ingrat,  
 qu'il ne produit aucune sorte de bled, ni de fruit;  
 mais le lac qui lui donne son nom, est très-pois-  
 sonneux. C'est à quoi se réduit tout ce qu'il y a  
 de remarquable dans une contrée inconnue au  
 reste de la terre ».

« La religion des *Samoyèdes* est fort simple. Ils  
 admettent l'existence d'un Etre suprême, Créateur  
 de tout, souverainement bon & bienfaisant : qua-  
 lité qui, suivant leur façon de penser, les dispense  
 de lui rendre aucun culte, & de lui adresser des  
 prières, parce qu'ils supposent que cet Etre ne  
 prend aucun intérêt aux choses d'ici-bas, qu'il  
 n'exige point par conséquent le culte des hom-  
 mes, & même qu'il n'en a pas besoin. Ils joignent  
 à cette idée, celle d'un Etre éternel & invisible,

Samoyèdes.

très-puissant, quoique subordonné au premier, & enclin à faire du mal : c'est à cet être-là qu'ils attribuent tous les maux qui leur arrivent dans cette vie. Cependant ils ne lui rendent non plus aucune sorte de culte, quoiqu'ils le craignent beaucoup. S'ils font quelques cas des conseils de leurs *Kædesnicks*, ou *Tadèbes*, ce n'est qu'à cause des relations qu'ils croient que ces gens-là ont avec cet Être malin, se soumettant d'ailleurs avec une espèce d'insensibilité à tous les maux qui peuvent leur survenir, faute de connaître les moyens de les détourner ».

« Le soleil & la lune leur tiennent encore lieu de divinités subalternes : c'est par leur entremise qu'ils croient que l'Être souverain leur fait part de ses faveurs ; mais ils leur rendent aussi peu de culte qu'aux idoles ou fétiches qu'ils portent sur eux, suivant les conseils de leurs *Kædesnicks*. Ils semblent même faire peu de cas de ces idoles ; & s'ils s'en chargent, ce n'est que par l'attachement qu'ils paraissent avoir aux traditions de leurs ancêtres, dont les *Kædesnicks* sont les dépositaires & les interprètes. Le manichéisme & l'adoration des astres fondent presque toutes les religions sauvages ».

« On trouve aussi chez eux quelques idées de l'immortalité de l'âme, & d'un état de rétribution dans une autre vie ; mais tout cela ne se réduit qu'à une espèce de métempsychose ».

« C'est  
transfini  
mettre d  
les habit  
ce qui  
disent-ils  
autre mo  
s'approp  
par-là qu  
fait partic  
une simp  
reste enco

« Enfin,  
cérémoni  
peuples d  
de la vie  
ni à l'occ  
de leurs  
ministère  
leur donn  
lorsqu'il a  
coutume  
quelque m  
ces peuple  
dement e  
qui sont  
croient le  
que chang

« C'est en conséquence de leur sentiment sur la transmigration des âmes, qu'ils ont coutume de mettre dans les tombeaux de ceux qu'ils enterrent, les habits du défunt, son arc, ses flèches, & tout ce qui lui appartient, parce qu'il se pourrait, disent-ils, que le défunt en eût besoin dans un autre monde, & qu'il ne convient à personne de s'approprier ce qui appartient à autrui. On voit par-là que si le dogme de l'immortalité de l'ame fait partie de leur religion, ce n'est que comme une simple possibilité, à l'égard de laquelle il leur reste encore des doutes ».

« Enfin, on ne trouve, parmi eux, aucune de ces cérémonies religieuses en usage parmi les autres peuples de la terre, dans certaines circonstances de la vie. Il n'est question de leurs Kœdefnicks, ni à l'occasion de leurs mariages, ni à la naissance de leurs enfans, ni aux enterremens : tout le ministère de cette espèce de prêtres se borne à leur donner des avis & des idoles de leur façon, lorsqu'il arrive qu'ils sont plus malheureux que de coutume dans leurs chasses, ou qu'il leur survient quelque maladie. Il serait très-difficile d'amener ces peuples au christianisme, parce que leur entendement est trop borné pour concevoir des choses qui sont hors de la portée des sens, & qu'ils croient leur sort trop heureux pour y désirer quelque changement ».

Samoyèdes.

« Les *Samoyèdes* sont aussi simples dans leur morale que dans leurs dogmes. Ils ne connaissent aucune loi, & ignorent même jusqu'aux noms des *vices* & des *vertus*. S'ils s'abstiennent de faire du mal, c'est par un simple instinct de la nature; il est vrai qu'ils sont dans l'usage d'avoir chacun leurs femmes en propre, & d'éviter scrupuleusement dans leur mariage les degrés de consanguinité ou de parenté, jusques-là qu'un homme n'épousera jamais une fille qui descend de la même famille que lui, à quelque degré d'éloignement que ce soit. Quoique quelques Ecrivains aient avancé le contraire, le fait est certain. Ils prennent soin de leurs enfans, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge où ils peuvent pourvoir eux-mêmes à leur subsistance ».

« Tous ces usages qu'ils observent religieusement entr'eux, ne sont que les fruits d'une tradition qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, & l'on pourrait, avec fondement, regarder cette tradition comme une loi; mais on ne trouve pas qu'elle leur défende d'assassiner, de voler, ou de se mettre, par la force, en possession des filles & des femmes d'autrui. Cependant, s'il faut en croire ces bonnes gens, qui paraissent trop simples pour se déguiser, il est bien peu d'exemples que de pareils crimes aient été commis parmi eux. Quand on leur demande la raison d'une semblable retenue, puisqu'ils

D  
avouent eu  
principe qu  
répondent  
chacun de  
pas bon d  
autre. Pou  
comment  
les sembla  
que celle c  
peu de fra  
naturels,  
être plus  
posséder q  
« On voi  
ne connai  
simple nat  
des femme  
« Comm  
à contente  
tent par  
tient lieu  
ment, fan  
« Leurs  
combina  
ont la vu  
sûre; ils  
ble, & f  
course. T

es dans leur  
e connaissent  
qu'aux noms  
ient de faire  
le la nature ;  
voir chacun  
scrupuleuse-  
e consanguin-  
un homme  
scend de la  
légré d'éloi-  
ues Ecrivains  
certain. Ils  
u'à ce qu'ils  
ent pourvoit

ligieusement  
ne tradition  
on pourrait,  
tion comme  
leur défende  
par la force,  
nes d'autrui.  
onnes gens,  
guiser, il est  
crimes aient  
ur demande  
, puisqu'ils

avouent eux-mêmes qu'ils ne connaissent aucun principe qui pût les détourner de ces actions, ils répondent tout simplement, qu'il est très-aisé à chacun de pourvoir à ses besoins, & qu'il n'est pas bon de s'approprier ce qui appartient à un autre. Pour le meurtre, ils ne comprennent pas comment un homme peut s'aviser de tuer un de ses semblables. A l'égard des femmes, ils pensent que celle qu'ils ont la commodité d'acheter à fort peu de frais, peut aussi-bien contenter leurs desirs naturels, qu'une autre qu'ils trouveraient peut-être plus à leur gré, mais qu'ils ne pourraient posséder que par la violence ».

« On voit par tout ce qui vient d'être dit, qu'ils ne connaissent d'autres besoins que ceux de la simple nature, c'est-à-dire, la nourriture, l'usage des femmes, & le repos ».

« Comme ils sont d'un goût grossier & très-facile à contenter, l'extrême indifférence qu'ils contractent par rapport au choix de leurs femmes, leur tient lieu de principe, & les fait agir conséquemment, sans même le savoir ».

« Leurs sens & leurs facultés sont dans une juste combinaison avec leur façon d'être & d'exister. Ils ont la vue perçante, l'ouïe très-fine, & la main sûre; ils tirent de l'arc avec une justesse admirable, & sont d'une légèreté extraordinaire à la course. Toutes ces qualités qui leur sont naturelles

Samoyèdes.



Samoyèdes.

& d'une nécessité absolue , pour pouvoir à leurs besoins , ont été perfectionnées par un exercice continu. Ils ont au contraire le goût grossier , l'odorat faible , le tact émoussé ; ce qui vient de ce que les objets qui les environnent , sont de nature à ne pouvoir produire aucune sensation délicate ».

« On conçoit aisément que l'ambition & l'intérêt , ces deux grands ressorts qui mettent en mouvement tout le genre-humain , & qui sont dans la société les mobiles de toutes les actions , bonnes ou mauvaises , ainsi que de tous les vices qui marchent à la suite , comme l'envie , la dissimulation , les intrigues , les injures , les desseins de vengeance , la médisance , la calomnie , le mensonge , n'entrent pour rien dans le système moral de ces peuples ; au moins est-il certain que leur langue manque de termes pour exprimer ces différents vices , qui font tant de ravages dans les sociétés les plus polies ».

« On croira sans peine que la manière de vivre de ces peuples doit être conforme à la simplicité de leurs notions , & à la stérilité du pays qu'ils habitent. Quoique plusieurs Auteurs assurent que les *Samoyèdes* ont des Princes , des Juges , ou Maîtres , auxquels ils obéissent avec beaucoup de soumission , il est certain qu'ils n'en ont jamais connu , & qu'actuellement il n'en existe point

parmi eux. Ils paient sans répugnance le tribut qui leur est imposé en fourrures, sans connaître d'autre sujétion envers le Souverain ; ils se soumettent à ce paiement de bon gré, parce qu'ils ont vu pratiquer la même chose à leurs pères, & qu'ils savent qu'en cas de refus, on saurait bien les y forcer ».

« Au reste, ils sont parfaitement indépendans les uns des autres, & s'ils ont quelque déférence, ce n'est que pour les plus vieux de chaque famille, & pour les *Kædesnicks*, dont ils prennent quelquefois les conseils, sans que cela les engage jamais à se soumettre à eux ».

« Quand on dit que les rennes sont les seules richesses des *Samoyèdes*, il faut supposer qu'ils ne connaissent point l'usage des monnoies, & la différence qu'il y a entre le prix & la valeur des métaux, à l'exception de quelques-uns qui habitent dans le voisinage des Russes, dont ils peuvent avoir appris cette distinction. Ils se servent de leurs rennes pour l'achat des filles, dont ils font leurs femmes ; mais quoiqu'en convenant du prix avec leurs pères, il leur soit permis de prendre autant de femmes qu'ils en veulent, il est rare qu'ils aient plus de cinq femmes, & la plupart se bornent à deux. Il y a des filles pour lesquelles on paye cent & jusqu'à cent cinquante rennes ; mais ils sont en droit de les renvoyer à

**Samoyèdes.**

leurs parens, & de reprendre ce qu'ils ont donné, lorsqu'ils ont sujet de n'en être pas contents. Comme leurs femmes sont accoutumées à enfanter presque sans douleur, ils les soupçonnent d'infidélité, & d'avoir eu commerce avec quelque étranger, dès qu'ils voient arriver le contraire. C'est-là principalement le cas où ils les battent & les maltraitent, pour leur faire avouer leur faute : si la femme confesse le fait, ils la renvoyent aussitôt à ses parens, & s'en font rendre le prix. Quoiqu'on dise présentement le contraire dans des Ecrivains même récents, ces faits n'en sont pas moins certains. *M. de Buffon* assure comme une chose avérée, que non-seulement ils ne connoissent point la jalousie, mais qu'ils offrent même leurs filles & leurs femmes aux premiers venus. Ce habile Naturaliste a eu de fort mauvais mémoires. Les femmes des *Samoyèdes* ont tant de pudeur, qu'on est obligé d'user d'artifices pour les engager à découvrir quelque partie de leur corps, quoiqu'il soit assez difficile de comprendre pourquoi elles attachent une idée de honte à laisser voir quelque nudité. Les deux sexes ignorent l'usage des bains, & ne se lavent jamais le corps; ce qui les rend très-sales, & d'une très-mauvaise odeur ».

« Cette manière de vivre si misérable, fait sans doute horreur à tout homme né & élevé dans

D  
 la société :  
 être toujo  
 contents de l  
 des, qui a  
 Pétersbourg  
 remarquer  
 es peuples  
 faient pas  
 féré leur fa  
 vu de plus  
 milieu des  
 la servitude  
 peut inter  
 déterminé  
 « Ils aime  
 liqueurs fo  
 ger; mais  
 marque de  
 est si natur  
 qu'il soit p  
 ment. Il p  
 un instant  
 desirs ».  
 « J'ai f  
 un jour  
 Samoyède  
 de plus p  
 table de l

s ont donné,  
 tens. Comme  
 nter presque  
 infidélité, &  
 ranger, dès  
 est-là princi-  
 les maltrai-  
 : si la femme  
 ussifitôt à ses  
 Quoiqu'on  
 des Ecrivains  
 moins cer-  
 e une chose  
 connoissent  
 même leurs  
 venus. Cet  
 vais mémoi-  
 ont tant de  
 rtifices pour  
 rtie de leur  
 comprendre  
 onte à laisser  
 es ignorent  
 ais le corps;  
 rès-mauvaise  
 le, fait sans  
 t élevé dans

la société : cependant ces peuples ... laissent pas  
 d'être toujours gais, exempts de chagrin, & très-  
 contents de leur sort. J'ai connu quelques *Samoyè-*  
*des*, qui avaient vu les villes de Moscov & de  
 Pétersbourg, & qui, par conséquent, avaient pu  
 remarquer les avantages & les commodités dont  
 les peuples civilisés jouissent, mais qui n'en paraiss-  
 aient pas fort touchés. Ils ont constamment pré-  
 féré leur façon de vivre, à tout ce qu'ils avaient  
 vu de plus attrayant & de plus voluptueux au  
 milieu des Russes, tant ils ont d'éloignement pour  
 la servitude; la dépendance, & pour tout ce qui  
 peut interrompre leur repos, ou leur penchant  
 déterminé pour la paresse ».

« Ils aiment à fumer du tabac, & à boire des  
 liqueurs fortes, quand ils en trouvent chez l'étran-  
 ger; mais ils en quittent l'usage sans la moindre  
 marque de regret. Cette stupide insensibilité leur  
 est si naturelle, qu'aucun objet, quelque nouveau  
 qu'il soit pour eux, ne les frappe que très-légère-  
 ment. Il peut bien réveiller leur attention, pour  
 un instant, mais à coup sûr il n'excite pas leurs  
 desirs ».

« J'ai fait l'expérience de leur apathie : je fis  
 un jour assembler dans une chambre plusieurs  
*Samoyèdes* des deux sexes, pour les examiner  
 de plus près. Mais quoique j'eusse laissé sur la  
 table de l'argent, des fruits, & des liqueurs for-

---

*Samoyèdes.*

tes, dont je leur avais fait goûter, & tout ce que je pus imaginer de plus propre à tenter leur desir, & quoique j'eusse même abandonné la chambre à leur discrétion, ayant fait retirer mes domestiques, & m'étant retiré moi-même dans un coin, d'où je pouvais les observer sans être vu, ils ne firent point de leur indifférence; ils restèrent tranquillement assis par terre, les jambes croisées, sans toucher à la moindre chose. Il n'y eut que les miroirs qui leur causèrent d'abord une sorte de surprise; mais un moment après ils ne paraissent plus y faire attention ».

Les *Ostiacks*, peuple voisin des Samoyèdes, méritent aussi d'être connus. Aucun voyageur n'a donné de détail un peu circonstancié sur ces peuples, si ce n'est M. *Muller*, Officier Allemand, exilé en Sibérie; mais comme sa relation n'est encore qu'un tableau très-imparfait de cette Nation, nous avons cru devoir y ajouter beaucoup de traits empruntés des meilleurs Ecrivains, qui ont parlé de la Sibérie, & sur-tout du Baron de *Strahlenberg*, Officier Suédois, déjà cité en plusieurs endroits de cette collection.

Il n'est pas aisé de déterminer d'une manière précise la situation & l'étendue du pays qu'habitent les *Ostiacks*, parce qu'ils changent de demeure suivant le besoin qu'ils ont de pourvoir à leur

D  
ourriture,  
Nos cartes  
es peuples  
aux de l'O  
e la contr  
onnée à Pé  
onnaître l  
Ostiacks en  
avoir, 1°  
ême dégr  
quatorze &  
ne île for  
de Ka  
anti que la  
vixante-un  
c les cent  
inq de long  
et non loin  
Dans le  
Choutifski,  
Ces peup  
ous un Cie  
ourdir la m  
arviennem  
médiocre.  
proportion  
eux des R  
fonds ou

& tout ce que pourrir, soit par la pêche, soit par la chasse. Nos cartes d'Europe représentent communément les peuples comme habitans des bords occidentaux de l'*Obi*, mais sans marquer les dimensions de la contrée qu'ils occupent. Celle qui a été découverte à Pétersbourg en 1758, pour servir à faire connaître les découvertes des Russes, place les *Ostiacks* en deux endroits différens de la Sibérie : savoir, 1°. entre le cinquante-neuf & le soixante-dixième degrés de latitude, & les cent soixante-quatorze & cent quatre-vingt de longitude dans une île formée par la rivière de *Tschulim*, &

---



---

*Ostiacks.*

de *Samoyède* de *Ket*, qui passe à *Jeniseisk*, & se jette, ainsi que la première, dans l'*Obi*; 2°. entre le soixante-un & soixante-deuxième degrés de latitude, & les cent quatre-vingt-un & cent quatre-vingt-deux de longitude, sur les rives orientales de l'*Obi*, & non loin de *Surgut*.

Dans leur langue, les *Ostiacks* s'appellent *Choutifski*, & nomment leur patrie *Gandimick*.

Ces peuples, ainsi que tous ceux qui habitent sous un Ciel rigoureux, dont les effets sont d'enroudir la nature, ou d'en arrêter les progrès, ne parviennent pour l'ordinaire qu'à une hauteur médiocre. Leur taille est cependant assez bien proportionnée, & leurs traits différent peu de ceux des Russes. Leurs cheveux sont toujours ou blonds ou roux.

Ostiaks.

Des peaux d'ours, de rennes, & d'autres animaux, leur servent de vêtemens pour l'hiver; en été, ils en ont d'autres provenant de la dépouille de certains poissons, & sur-tout d'esturgeons. En toutes saisons, leurs bas & leurs souliers, qui tiennent ensemble, sont faits de peaux de poissons; par-dessus cet habillement qui est à-peu-près taillé comme une robe, ils mettent en hiver une camisole fort courte, mais ample, à laquelle tient une espèce de capuchon ou de bonnet, qu'ils ne relèvent sur leur tête que lorsqu'il pleut. Si le froid est excessif, ils mettent deux de ces camisoles l'une sur l'autre. Cette circonstance fait époque parmi ces peuples; & pour désigner un hiver très-rude, ils disent qu'ils portaient deux camisoles.

Au reste, rien n'est plus simple que la façon de tous ces habillemens. Ils emploient les dépouilles des animaux, sans prendre la peine de les passer, & sans y donner aucune préparation. Un *Ostiack* a-t-il besoin d'un bonnet, il court à la chasse, tue une oie sauvage, la dépouille sur le champ, & fait un bonnet de sa peau.

L'habillement des femmes chez les *Ostiacks*, ainsi que tous les peuples sauvages, ne diffère de celui des hommes que par les embellissemens, dont le desir de plaire leur inspire le goût, & qui sont proportionnés à leurs facultés. Les femmes les plus riches portent des habillemens de drap

rouge; qui  
toutes les n  
composée d  
couleurs, a  
tête, de fa  
ment caché  
une espèce  
de soie de l  
Tunguses, l  
au-visage &  
Le loges  
chez les San  
dont la cou  
bouleau cou  
rations & le  
dessus de l'  
en forme d  
qui leur ser  
cabane, don  
d'une ouve  
à la fumée.

Tous leu  
de pierre o  
& en ustens  
eau, dans l  
ques-uns o  
grande opu  
ou un pare

d'autres ani-  
 pour l'hiver;  
 de la dépouille  
 turgeons. En  
 ers, qui tien-  
 de poissons;  
 eu-près taille  
 er une cami-  
 elle tient une  
 u'ils ne relè-  
 Si le froid  
 misoles l'une  
 oque parmi  
 er très-rude,  
 oles.  
 e la façon de  
 es dépouilles  
 de les passer,  
 Un *Ostiack*  
 a chasse, sur  
 e champ, &

rouge; qui est la suprême magnificence parmi toutes les nations de la Sibérie. Leur coëffure est composée de bandes de toile peinte de différentes couleurs, avec lesquelles elles s'enveloppent la tête, de façon que leur visage est presqu'entièrement caché; celles qui portent le drap rouge, ont une espèce de voile de damas ou d'autres étoffes de soie de la Chine. Elles ont aussi, comme les Tunguses, l'usage de se faire des marques noires au-visage & aux mains.

---

 Ostiaks

Le logement de ces peuples consiste, comme chez les Samoyèdes, en de petites hurtes quarrées, dont la couverture & les parois sont d'écorces de bouleau cousues ensemble. Au-dedans de ces habitations & le long des parois, s'élève, un peu au-dessus de l'aire; une espèce d'estrade ou de banc, en forme de coffre, & rempli de raclure de bois; qui leur sert de lit. Le foyer est au milieu de la cabane, dont la couverture est percée en cet endroit d'une ouverture suffisante, pour donner une issue à la fumée.

Tous leurs meubles consistent en une marmite de pierre ou de fer, en filets, en arcs, en flèches, & en ustensiles de ménage, faits d'écorce de bouleau, dans lesquels ils boivent & mangent. Quelques-uns ont un ou deux coupeaux, & c'est une grande opulence que de posséder une hache de fer, ou un pareil instrument.



Ostiacks.

L'agriculture étant inconnue aux Ostiacks, leur pays ne produit que quelques racines sauvages, & leur nourriture ordinaire est le fruit de leur chasse ou de leur pêche. Ils mangent la viande avec des racines, & à demi-cuite, mais ils mangent le poisson crud, frais ou sec, & ne boivent que de l'eau.

Ils paraissent faire grand cas du sang chaud de quelque animal que ce soit. Aussi, lorsqu'ils tuent un renne, un ours, ou tout autre quadrupède, leur premier soin est de recueillir le sang qui coule de ses blessures, & de le boire. Un morceau de poisson sec trempé dans de l'huile de baleine, ou même un grand verre de cette huile, est encore pour eux un mets exquis.

Quelques-uns entretiennent des rennes, pour tirer leurs traîneaux; mais le plus grand nombre élève des chiens de trait pour cet usage. Ils attachent depuis six jusqu'à douze chiens, à un traîneau long de quatre à cinq aunes, sur une demi-aune de largeur.

A moins de l'avoir vu, on aurait peine à croire avec quelle agilité, quelle vitesse les chiens tirent les traîneaux. Dès qu'ils sont en marche; ils ne cessent de hurler & d'aboyer, que lorsqu'ils ont atteint le premier relais. Si la traite est plus longue qu'à l'ordinaire, ils se couchent d'eux-mêmes devant le traîneau, & se reposent un instant. On

D  
leur donne  
léger rafraî  
jusqu'au re  
bien en un  
livres, pen  
partie sept  
communén  
loit pour v  
chandises.  
comme cel  
distance en  
plus on me  
Quoiqu  
ement lai  
difformité  
tantes, par  
servent de  
de coquette  
comme les  
Les hor  
pouvoir de  
petits soins  
Comme un  
en prenner  
Dès qu'un  
véritable v  
chent plus.  
louairières  
leur  
Tome

Ostiacks, leur  
sauvages, &  
leur chasse  
de avec des  
mangent le  
boivent que  
ng chaud de  
squ'ils tuent  
quadrupède,  
ng qui coule  
morceau de  
e baleine, ou  
e, est encore  
rennes, pour  
rand nombre  
ge. Ils attrè  
à un traîneau  
e demi-aune  
eine à croire  
chiens tirent  
rche; ils ne  
orsqu'ils ont  
est plus lon-  
d'eux-mêmes  
n instant. On  
leur

leur donne un peu de poisson sec, & après ce léger rafraîchissement, ils reprennent leur train jusqu'au relais. Quatre de ces chiens tirent très-bien en un jour un traîneau chargé de trois cent livres, pendant douze ou quinze lieues. Dans la partie septentrionale de la Sibérie, on se sert fort communément de traîneaux tirés par ces animaux, soit pour voyager, soit pour transporter des marchandises. Il y a des postes aux chiens établies comme celles d'Europe, avec des relais réglés de distance en distance. Plus un voyageur est pressé, plus on met de chiens à son traîneau.

Quoique les filles des Ostiacks soient généralement laides, & qu'elles ajoutent encore à leur difformité naturelle le défaut d'être fort dégoûtantes, par la mal-propreté des haillons qui leur servent de vêtements, elles se piquent cependant de coquetterie, & le desir de plaire les occupe comme les Européennes.

Les hommes de leur côté ressentent aussi le pouvoir de l'amour, & n'omettent aucun des petits soins qui peuvent les conduire à leur but. Comme une seule femme ne leur suffit pas, ils en prennent autant qu'ils en peuvent entretenir. Dès qu'une femme a quarante ans, c'est une véritable vieille à leurs yeux, & ils ne l'approchent plus. Cependant au lieu de renvoyer leurs bouairières, ils les gardent pour avoir soin du

Ostiacks. ménagé, & servir la jeune femme, qui est devenue la compagne & la femme du maître. Lorsqu'un Ostiack a le cœur pris, voici de quelle manière se font les demandes de mariage.

Un ami de l'amoureux va négocier avec le père de la fille, qui rarement l'estime moins de cent roubles. On porte cette parole, on marchandé. Si l'amant consent au marché, il propose de donner en paiement différens effets, comme, par exemple; son bateau sur le pied de trente roubles, son chien pour vingt, ses filets pour le même prix, &c. jusqu'à ce que, suivant son estimation, qui est toujours fort haute & à son avantage, il atteigne à peu près la somme qui lui est demandée. Le beau-père futur est-il d'accord, il promet de livrer sa fille dans un temps marqué. Jusqu'à ce terme, l'amoureux n'a d'autre ressource auprès de sa belle que le langage des yeux; car il ne lui est pas permis de lui rendre aucune visite, ni de lui parler.

Lorsqu'il va voir le père & la mère, il entre à reculons pour ne pas les regarder en face. Si leur parle, il tient toujours sa tête tournée de côté, pour marquer son respect & sa soumission.

Au temps dont on est convenu, l'amant vient recevoir sa future des mains de son père, qui la lui livre en présence des parens & des amis assemblés. Il recommande ensuite aux époux de vivre

D  
en bonne  
femme. C  
consiste tou  
en ont le m  
terre d'au  
union.

Ordinaire  
âge de huit

accoutume  
consomme

marqué l'in  
Une diffé

les aux *Sam*  
e mettent a

Un fils n'épo  
ans doute s  
ont nubiles  
emmes de le  
eurs sœurs.

Lorsqu'un  
emme, il  
rendre une  
pareil cas l'

toujours sur  
sirs.

Ils ont au  
urs femme  
ulement pe

en bonne union, & de s'aimer comme mari & femme. C'est dans cette courte exhortation que consiste toute la cérémonie du mariage. Ceux qui ont le moyen, régaleront tous les assistans d'un verre d'eau-de-vie: c'est le sceau d'une parfaite union.

Osliacks.

Ordinairement un père se défait de sa fille dès l'âge de huit à neuf ans, afin qu'elle puisse mieux s'accoutumer à l'humeur de son mari. Celui-ci consommé son mariage, lorsque la nature en a marqué l'instant.

Une différence bien remarquable de ces peuples aux *Samoyèdes*, c'est que les degrés de parenté ne mettent aucun obstacle à ces unions conjugales. Un fils n'épouse pas sa mère, parce que les mères sans doute sont déjà vieilles lorsque leurs enfans sont nubiles; mais on voit des pères faire leurs femmes de leurs propres filles, & des frères épouser leurs sœurs.

Lorsqu'un mari ne se sent plus de goût pour sa femme, il est le maître de la renvoyer & d'en prendre une autre. On remarque néanmoins qu'en pareil cas l'équité naturelle l'emporte presque toujours sur les mouvemens déréglés de leurs sens.

Ils ont aussi la louable coutume de faire habiter leurs femmes dans une cabane séparée, non-seulement pendant tout le temps de leurs cou-

ches, mais encore chaque fois qu'elles ont leurs  
 Ostiacks. indispositions périodiques.

Ces femmes ne paraissent avoir aucune inquiétude sur le temps de leur accouchement ; elles ne prennent par conséquent aucunes de ces précautions que la délicatesse des Européennes leur rend presque indispensables. Il arrive souvent, même en hiver, qu'étant en marche pour changer de demeure, l'instant du travail les surprend & les force de s'arrêter. Comme elles n'ont point alors de tentes prêtes, elles se contentent de s'asseoir avec les autres femmes de la famille, au premier endroit, fût-il même couvert de neige, & elles accouchent sans paraître ressentir aucune douleur, sans témoigner du moins de mauvaise humeur, ni le moindre mécontentement. Le premier soin des femmes qui se trouvent à leur délivrance, est de couvrir entièrement de neige le nouveau-né, pour l'endurcir au froid, & de l'y laisser jusqu'à ce qu'il crie. Alors la mère prend son enfant dans son sein, & continue sa route avec les autres femmes. Il serait curieux de savoir comment notre médecine expliquerait cette manière d'accueillir un enfant, qui de la chaleur du sein maternel, passe à l'impression d'un air tel que celui de la zone glaciale.

Dès que l'on est arrivé à l'endroit où l'on doit s'établir, les nouvelles accouchées ont un loge-

ment à l'éca-  
 même à leur  
 femme leur  
 pendant qua  
 temps, on  
 cabane, &  
 sorte de pu  
 enfant retro  
 renvoie, se

Les occup  
 de tous les p  
 En été, ils  
 qu'ils pren  
 pour l'hiver  
 besoins.

Dès que  
 par les glac  
 es déserts  
 martres, les

Lorsqu'il  
 ls l'écorche  
 lent avec la  
 sont cérém  
 pour honore  
 amentation  
 du cadavre,  
 avoir donn  
 demandent

ment à l'écart, & il n'est permis à personne, pas même à leurs maris, de les approcher. Une vieille femme leur sert à la fois de garde & de compagne pendant quatre ou cinq semaines. Au bout de ce temps, on allume un grand feu au milieu de la cabane, & l'accouchée saute par-dessus. Cette sorte de purification achevée, elle va avec son enfant retrouver son mari, qui la reçoit ou la renvoie, selon qu'il le juge à propos.

Les occupations des hommes sont, comme celles de tous les peuples sauvages, la chasse & la pêche. En été, ils font sécher une partie du poisson qu'ils prennent, afin d'en faire une provision pour l'hiver, & la chasse supplée encore à leurs besoins.

Dès que l'hiver s'est déclaré par la neige & par les glaces, les Ostiacks vont courir les bois & les déserts avec leurs chiens, pour chasser les martres, les zibelines, les renards, les ours, &c.

Lorsqu'ils ont tué un de ces derniers animaux, ils l'écorchent, lui coupent la tête, & la suspendent avec la peau à un arbre, autour duquel ils font cérémonielement plusieurs tours, comme pour honorer ces dépouilles. Ils font ensuite des lamentations, ou des grimaces de douleur autour du cadavre, & lui font de grandes excuses de lui avoir donné la mort. *Qui t'a ôté la vie ?* lui demandent-ils tous en chœur ; & ils répondent,

Olliecks.

*ce sont les Russes. Qui t'a coupé la tête ? C'est la hache d'un Russe. Qui t'a ouvert le ventre ? C'est le couteau d'un Russe. Nous t'en demandons pardon pour lui.*

Cette pratique extravagante est fondée sur une imagination de ces peuples. Ils croient que l'âme de l'ours, qui est errante dans les bois, pourrait se venger sur eux à la première occasion, s'ils n'avaient soin de l'appaiser, & de lui faire cette espèce de réparation, pour l'avoir obligée de quitter le corps où elle avait établi sa demeure.

Outre les soins du ménage & de la cuisine, qui ne regardent qu'elles, les femmes Ostiaques s'occupent encore à préparer & à filer, d'une manière particulière, de certaines orties ; elles en font de la toile & des rideaux, pour se défendre, dans le temps du sommeil, des moucherons qui sont toujours fort incommodés pendant l'été, sur-tout dans les forêts & aux environs des lacs. Quoique cette toile ait un peu de roideur, elle leur sert encore à faire des mouchoirs, pour mettre sur leur tête, & on les peint de différentes couleurs.

Rien ne paraît faire plus de plaisir aux deux sexes, que de fumer du tabac ; mais leur méthode est très-différente de celle des autres Nations. Ils mettent d'abord un peu d'eau dans leur bouche, & tirent le plus qu'ils peuvent de fumée, pour l'avaler avec cette eau. A peine ont-ils pipé trois

D

ou quatre fois  
naissance. I  
pendant un  
che béante,  
tirés, qui di  
nez. On e  
convulsions.

Quelque  
de cet étran  
suffoqués o  
trouvant ale  
ou près du t

Les femm  
enfants à fu  
pourrait le  
modérée, e  
cine, en o  
produisent  
& la mau  
Quoique g  
inconnue  
des femm  
cependant  
propre. El  
une ceintu  
jalousie a  
contrées  
de filets d

ou quatre fois, qu'ils tombent à terre sans connaissance. Ils demeurent ainsi souvent étendus pendant un quart-d'heure, les yeux fixes, la bouche béante, le visage couvert d'écume & de sérosités, qui distillent des yeux, de la bouche & du nez. On croirait voir un épileptique dans les convulsions.

Quelquefois ces malheureux sont les victimes de cet étrange façon de fumer. Les uns en sont suffoqués ou tombent en défaillance; d'autres se trouvant alors sur le bord d'une rivière, d'un lac ou près du feu, se noyent ou se brûlent.

Les femmes accoutument de bonne heure leurs enfans à fumer; & il semble que cette habitude pourrait leur être utile en effet, si elle était modérée, en ce qu'elle leur tient lieu de médecine, en opérant l'évacuation des humeurs que produisent abondamment en eux le poisson crud & la mauvaise nourriture dont ils font usage. Quoique généralement parlant, la propreté paraisse inconnue aux Ostiacks, & que tout l'extérieur des femmes n'inspire que le dégoût, elles ont cependant un soin particulier de se tenir le corps propre. Elles portent en tout temps sur elles, avec une ceinture de la même forme que celles que la jalousie a fait inventer aux maris de certaines contrées de l'Europe, un petit paquet composé de filets de l'écorce la plus mince du saule. Cette

=====  
Ostiacks.



Ostiacks.

matière absorbe toute l'humidité, toute espèce de transpiration. Chaque fois que des besoins naturels les obligent de déranger la ceinture, elles mettent un nouveau paquet d'écorce; & elles en ont toujours une provision avec elles, sur-tout dans les temps critiques.

Si l'amour dans ces climats rigoureux se fait sentir assez vivement, la jalousie marche à sa suite, aussi-bien que dans nos contrées; mais les effets n'en sont jamais funestes. Ils se bornent à quelques pratiques superstitieuses, & les seules peut-être au monde qui produisent quelque bien réel; car comme leur objet est d'éviter ou de prévenir un mal imaginaire, dans l'un & l'autre cas, elles contribuent du moins à tranquilliser le jaloux. Un Ostiack tourmenté de cette passion, coupe du poil de la peau d'un ours, & le porte à celui qu'il soupçonne d'occasionner l'infidélité de sa femme. Si ce dernier est innocent, il accepte ce poil; mais s'il est coupable, il avoue le fait, & convient à l'amiable avec le mari du prix de l'infidèle que le premier répudie, & que l'autre épouse. Ils agissent tous de bonne foi dans ces circonstances, & de manière ou d'autre, le jaloux est délivré de toute inquiétude.

Ils se persuadent que, dans le cas où un homme coupable d'adultère serait assez hardi pour accepter le poil qu'on lui présente, l'ame de l'ours, dont

il provient  
au bout d  
du crime  
soupçons  
son tort,  
sa femme.

Une p  
peuples,  
inaction,  
leur subsis

L'art d  
années, e  
neiges leu  
long-tem  
que dans  
disent: j  
disons, j'  
de parler  
Sibérie, c

Le plu  
sent faire  
quelques  
assez prob  
que parce  
non par  
sur l'ave

A l'é  
beaucoup

te espèce de  
besoins natu-  
nture, elles  
& elles en  
es, sur-tout

reux se fait  
ne à sa suite,  
is les effets  
nent à quel-  
seules peut-  
e bien réel;  
de prévenir  
tre cas, elles  
e jaloux. Un  
, coupe du  
à celui qu'il  
e sa femme.  
re ce poil;  
& convient  
nfidèle que  
épouse. Ils  
constances,  
t délivré de

un homme  
our accepter  
ours, dont

il provient, ne manquerait pas de le faire périr au bout de trois jours. Si l'homme soupçonné du crime, continue à se bien porter, tous les soupçons du jaloux s'évanouissent; il se croit dans son tort, & met tous ses soins à les faire oublier à sa femme.

=====  
Ostiacks.

Une paresse excessive, commune à tous ces peuples, tient les Ostiacks dans une perpétuelle inaction, à moins que le besoin de pourvoir à leur subsistance ne vienne les en tirer.

L'art de mesurer le temps & de compter les années, est absolument ignoré de ces peuples : les neiges leur servent de calendriers. Comme il neige long-temps & régulièrement chaque hiver, mais que dans l'été toutes les neiges disparaissent, ils disent : *je suis âgé de tant de neiges*, comme nous disons, *j'ai tant d'années*. Au reste, cette manière de parler se retrouve parmi tous les peuples de la Sibérie, qui habitent les cantons septentrionaux.

Le plus grand effort de prévoyance que paraissent faire les Ostiacks, c'est de ramasser en été quelques provisions pour l'hiver. Encore est-il assez probable qu'ils ne prennent cette précaution, que parce qu'ils l'ont vu prendre à leurs ancêtres, non par une prudence raisonnée, ni par des vues sur l'avenir.

A l'égard du présent, disent-ils, nous voyons beaucoup de Russes qui, malgré les peines qu'ils

**Ostiacks.**

se donnent, quoiqu'ils s'épuisent à travailler, & qu'ils prétendent avoir une religion toute divine, ne laissent pas d'être plus malheureux que nous. Quant à l'avenir, il est si incertain, que nous nous en reposons sur les soins de celui qui nous a créés.

Les Ostiacks n'ayant que fort peu de besoins, le commerce qu'ils font est très-médiocre. Il se réduit à échanger des pelleteries contre du pain, contre du tabac, de la rassade ou vertoterie, des ustensiles & des outils de fer, tels qu'une hache, des clous, des couteaux, &c.

Comme ils ne savent ni lire, ni écrire, & que cependant ils desirer quelquefois de se procurer des denrées, dont ils ont besoin, sans avoir à donner aucune sûreté au marchand, ils se font des marques sur les mains en présence de leurs créanciers, afin que ceux-ci puissent les distinguer sûrement de leurs compatriotes, & promettent de livrer dans le temps préfix, en échange de ce qu'ils reçoivent, ce qu'on leur a demandé. Jamais on ne voit un Ostiack manquer à ses engagements. Aux termes convenus, ils apportent avec l'attention la plus scrupuleuse, le poisson sec, les pelleteries, & ce qui a été stipulé dans le marché qu'ils ont fait. Ils font voir en même-temps les marques qu'ils portent aux mains; on les efface, & tout est terminé.

Si les excellent c'est, par la plus fin profonde n'aient qu imparfait doux & p

On ne nage, ni de ces vi les Natio parmi eu moins qu dégénére & qui co vicieuses

Un C  
 » En 17  
 » paix é  
 » & la l  
 » sur le  
 » d'un  
 » quate  
 » Cras  
 » Russ  
 » enfu  
 » avec  
 » qui

Si les Ostiacks sont paresseux , le caractère excellent qu'ils ont tous rachète bien ce défaut : c'est, parmi eux, qu'il faut chercher l'humanité la plus simple & la plus pure. Malgré l'ignorance profonde dans laquelle ils vivent, quoiqu'ils n'aient que des notions très-obscurés & très-imparfaites de Dieu, ils sont naturellement bons, doux & pleins de charité.

On ne voit chez les Ostiacks, aucun libertinage, ni vol, ni parjure, ni ivrognerie, ni aucun de ces vices grossiers, si communs même parmi les Nations polies : on trouverait difficilement parmi eux un seul homme atteint de ces vices, à moins que ce ne soit quelqu'un de ces Ostiacks dégénérés, qui vivent avec les Russes corrompus, & qui contractent insensiblement leurs habitudes vicieuses.

Un Officier Suédois rapporte cet exemple :  
 » En 1722, dit-il, ayant reçu la nouvelle que la  
 » paix était conclue dans le Nord, entre la Suède  
 » & la Russie, je partis de la ville de *Crasnojarsk*,  
 » sur le *Jenifée*, sans autre compagnie que celle  
 » d'un jeune domestique Suédois, de l'âge de  
 » quatorze ou quinze ans. Le Commandant de  
 » *Crasnojarsk* m'avait donné un conducteur  
 » Russe, qui devait m'accompagner, mais il s'était  
 » enfui, & je me trouvai réduit à traverser seul  
 » avec mon jeune homme de vastes contrées,  
 » qui n'étaient habitées que par des payens.

---

 Ostiacks.

**Ostiacks.**

» J'avais fait construire un train de bois sur  
 » lequel je descendis la rivière de Czulim, jusques  
 » dans le fleuve *Obi*; j'étais muni d'un ordre du  
 » Commandant de *Crasnojarsk*, qui m'autorisait  
 » à prendre de distance en distance cinq Tartares;  
 » payens, pour ramer. Etant ainsi seul & aban-  
 » donné de mon guide Russe, qui devait aussi me  
 » servir d'interprète, je montrai mon passe-port  
 » aux Tartares qui me donnèrent sur le champ  
 » tous les secours qui dépendaient d'eux, & me  
 » conduisirent paisiblement d'une habitation à  
 » l'autre. Il faut que je dise à leur louange, que  
 » je ne perdis rien avec eux, quoiqu'il leur fût  
 » bien facile de me voler, puisque je dormais la  
 » nuit sur mon train de bois, & que souvent ils  
 » s'étaient relevés trois ou quatre fois avant que  
 » je fusse éveillé.

» J'avoue en même temps, que je n'aurais pas  
 » voulu risquer de voyager aussi solitairement  
 » entre *Tobolsk* & *Moscow*, où les Russes *Rosbo-*  
 » *nicks*, quoique baptisés & Chrétiens, n'au-  
 » raient certainement pas manqué de m'enlever la  
 » plus grande partie de mes effets.

» Certaines raisons m'obligèrent de m'arrêter  
 » pendant quinze jours chez les Ostiacks, sur le  
 » fleuve *Obi*. Je logeai dans leurs cabanes; le peu  
 » de pellerierie que j'avais resta pendant tout mon  
 » séjour dans une tente ouverte, habitée par une

» nombre  
 » dre cho  
 » Voici  
 » peuples  
 » Ce M  
 » ville fit  
 » première  
 » tiacks.  
 » ques wo  
 » laquelle  
 » routes  
 » tées; m  
 » donné l  
 » chasse,  
 » était tou  
 » retour à  
 » avait vu  
 » gent,  
 » voya a  
 » couvrir  
 » la déro  
 » être re  
 » qui ell  
 » cher. I  
 » plus d  
 » perdue  
 » chez l  
 » heur c

» nombreuse famille , & je ne perdis pas la moindre chose.

---



---

Ostiacks.

» Voici encore un trait de la probité de ces peuples , qu'un Marchand Russe m'a raconté.

» Ce Marchand allant de *Tobolsk* à *Beresow* , ville située à douze journées au Nord de la première , passa la nuit dans une cabane d'Ostiacks. Le lendemain matin , il perdit à quelques werstes de sa couchée une bourse dans laquelle il y avait environ cent roubles. Les routes de ces cantons ne sont guères fréquentées ; mais le fils même de l'Ostiack , qui avait donné l'hospitalité au Russe , allant un jour à la chasse , passa par hasard à l'endroit où cette bourse était tombée , & la regarda sans la ramasser. De retour à la cabane , il se contenta de dire , qu'il avait vu sur le chemin une bourse pleine d'argent , & qu'il l'y avait laissée. Son père le renvoya aussitôt sur le lieu , & lui ordonna de couvrir la bourse d'une branche d'arbre , afin de la dérober aux yeux des passans , & qu'elle pût être retrouvée à cette même place par celui à qui elle appartenait , si jamais il venait la chercher. La bourse resta donc à cet endroit pendant plus de trois mois. Lorsque le Russe , qui l'avait perdue , revint de *Beresow* , il alla loger encore chez le même Ostiack , & lui raconta le malheur qu'il avait eu de perdre sa bourse le jour

———— » même qu'il était parti de chez lui. L'Ostiack ;  
 Ostiacks. » charmé de pouvoir lui faire retrouver son bien,  
 » lui dit : *C'est donc toi qui as perdu une bourse ?*  
 » *Eh bien , sois tranquille ; je vais te donner mon*  
 » *fil , qui te conduiras sur la place où elle est ; tu*  
 » *pourras la ramasser toi-même.* Le Marchand,  
 » en effet , trouva sa bourse au même endroit  
 » où elle était tombée.

A l'exception des Waywodes , que le gouver-  
 nement de Russie établit chez les Ostiacks , pour  
 les gouverner & pour lever les impôts , il n'y a  
 point de chefs ou de supérieurs reconnus dans la  
 nation , & l'on n'y fait aucune distinction de rang,  
 de naissance , & de qualité. Quelques-uns pour-  
 tant , parmi eux , prennent le titre de Knés , &  
 s'approprient le domaine de certaines rivières ;  
 mais malgré ces prétentions , ils sont fort peu res-  
 pectés des autres , & ces Knés n'exercent aucune  
 sorte de juridiction.

Chaque père de famille est chargé de la police  
 de sa maison , & termine seul à l'amiable les petits  
 différends qui peuvent y survenir. Dans les affaires  
 graves , ils ont recours aux Waywodes , ou ils  
 appellent les Ministres de leurs idoles , pour les  
 juger. La contestation se termine ordinairement  
 par une sentence que le Prêtre prononce , comme  
 si elle lui était inspirée ; mais l'idole , dont il est  
 l'organe , n'oublie pas ses intérêts ; car il y a une

D  
 amende de  
 comme de  
 l'idole.

La reli  
 quelque c  
 sortes : de  
 la nation ;  
 famille se  
 particulier

Ces d  
 ment que  
 dies par le  
 les yeux s  
 par un aut  
 le tout si  
 que des y  
 divinité »

Ordina  
 prêtre ,  
 distribue  
 de lui off  
 rendre te  
 à la chas  
 l'on se co  
 heureux

Lorsq  
 Muller ,  
 quer pro

L'Ostiack ;  
 er son bien,  
 une bourse ?

donner mon  
 elle est ; tu  
 Marchand,  
 me endroit

le gouver-  
 iacks, pour  
 ts, il n'y a  
 nus dans la  
 on de rang,  
 s-uns pour-  
 e Knés, &  
 es rivières ;  
 ort peu res-  
 ent aucune

de la police  
 le les petits  
 s les affaires  
 des, ou ils  
 s, pour les  
 inairement  
 ce, comme  
 dont il est  
 il y a une

amende de pelleterie imposée , & le Ministre ,  
 comme de raison , est chargé de la recevoir pour  
 l'idole.

Ostiacks.

La religion de ces peuples consiste à rendre quelque culte à ces idoles , & ils en ont de deux sortes : de publiques , qui sont révérees de toute la nation ; de domestiques , que chaque père de famille se fabrique lui-même , & dont le culte particulier se borne à sa maison.

Ces deux espèces d'idoles ne sont communément que des troncs d'arbres , ou des bûches arrondies par le haut , pour représenter une tête , dont les yeux sont marqués par deux trous , la bouche par un autre trou , le nez par un relief quelconque ; le tout si grossièrement façonné , qu'il n'y a que des yeux d'Ostiacks qui puissent y voir une divinité ».

Ordinairement un père de famille est à la fois prêtre , forcier & fabricant d'idoles , & il en distribue à ceux qui en veulent. Lui seul a le droit de lui offrir des sacrifices , de les consulter & de rendre les oracles qu'elles lui dictent. Avant d'aller à la chasse & à la pêche , l'idole est consultée , & l'on se conduit suivant le succès heureux ou malheureux que promet sa réponse.

Lorsqu'une femme a perdu son mari , dit M. Muller , elle témoigne sa douleur en faisant fabriquer promptement une idole qu'elle habille des



**Ostiacks.** vêtements du défunt. Elle la couche ensuite avec elle, & la place pendant le jour devant ses yeux, pour se rappeler la mémoire du mort, & pour s'exciter en même temps à pleurer sa perte. Cette cérémonie se continue pendant une année entière, & chaque jour doit être marqué par des larmes.

L'année du deuil étant révolue, l'idole est dépouillée & reléguée dans un coin jusqu'à ce qu'on en ait besoin pour une pareille cérémonie. Une femme qui n'observerait pas cette pratique, serait déshonorée; elle passerait pour n'avoir pas aimé son mari, & sa vertu serait violemment soupçonnée.

*Strahlenberg* rapporte que voyageant parmi eux, il leur demanda où ils croyaient que leurs âmes allaient après la mort, & qu'ils lui répondirent : « que ceux qui mouraient d'une mort violente, » ou en faisant la guerre aux ours, allaient droit » au Ciel; mais que ceux qui mouraient dans leur » lit ou d'une mort naturelle, étaient obligés de » servir long-temps sous terre, près d'un Dieu » sévère & dur.

Ceci pourrait faire présumer que les Ostiacks descendent des premiers Cimbres qui ont habité la Russie; car Valere Maxime attribue à ces Cimbres la même façon de penser, lorsqu'il écrit qu'ils sautoient de joie dans une action, comme allant

D  
allant à une  
lorsqu'ils son  
se croyant me

Les Ostiacks  
diffèrent bea  
ples ne peuv

Les Ostiacks  
fois que la R  
de leur faire p  
c'est le Way  
serment; &

On rassem  
est étendue p  
hache, & un  
bue à tous un

Avant de l  
suivantes : *A*  
*vie fidèle à m*  
*lui de mon p*  
*sance; si je n*  
*sont dûs, ou*  
*ce soit, puiss*  
*bois; que ce*  
*sur le champ*  
*& que cette*  
d'exemple qu  
qu'on les a  
religion.

Tome I

allant à une mort glorieuse, & qu'au contraire, lorsqu'ils sont malades, ils se désolent, comme se croyant menacés d'une mort ignominieuse. Ostiacks.

Les Ostiacks, quoique voisins des Samoyèdes; différent beaucoup par le langage, & ces peuples ne peuvent s'entendre sans interprètes.

Les Ostiacks étant soumis à l'Empire, chaque fois que la Russie change de maître, il est d'usage de leur faire prêter un nouveau serment de fidélité; c'est le Waywode établi chez eux qui reçoit ce serment; & en voici la formule.

On rassemble les Ostiacks dans une cour, où est étendue par terre une peau d'ours, avec une hache, & un morceau de pain, dont on leur distribue à tous une petite partie.

Avant de le manger, ils prononcent les paroles suivantes : *Au cas que je ne demeure pas toute ma vie fidèle à mon souverain, si je me révolte contre lui de mon propre mouvement, & avec connaissance; si je néglige de lui rendre les devoirs qui lui sont dûs, ou si je l'offense en quelque manière que ce soit, puisse cet ours me déchirer au milieu des bois; que ce pain que je vais manger, m'étouffe sur le champ; que ce couteau me donne la mort, & que cette hache m'abatte la tête.* On n'a pas d'exemple qu'ils aient violé leur serment, quoiqu'on les ait souvent inquiétés pour cause de religion.

**Ostiacks.**

Quelques tentatives qu'on ait faites pour amener les Ostiacks au christianisme, on n'a pu faire, parmi eux, qu'un très-petit nombre de vrais chrétiens. La vie errante qu'ils mènent dans les forêts, & qui rend inutile l'établissement des Prêtres & des Eglises; les anciennes habitudes de leurs pères, soit en matière de culte, soit par rapport aux mariages, sont autant d'obstacles aux progrès du christianisme, chez des peuples qui se rappellent sans cesse que leurs ancêtres ont vécu heureusement dans leur religion, & que les Russes leur paraissent plus misérables qu'eux.

Le grand convertisseur *Philotée*, Archevêque de Tobolsk, à qui la plus grande partie des idolâtres Sibériens doivent le baptême, (si c'est conférer ce sacrement, que de faire jeter dans l'eau par des Dragons des payens attachés à leur créance), visita les Ostiacks dans les années 1712, 1713 & 1714, pour les convertir. Quelques-uns se plongèrent volontairement dans l'eau baptismale, mais le plus grand nombre refusa de se soumettre à la cérémonie. Le ministère des Soldats Russes fut heureusement employé: moitié par force, moitié par crainte, on parvint à en baptiser quatre à cinq mille.

Tout le fruit que les Ostiacks ont donc retiré de la mission de l'Archevêque de *Tobolsk*, c'est que depuis ce temps ils se disent Chrétiens; mais

le sont-  
leurs su  
ses; en  
pensés  
ans aprè  
berg la r

Les a  
de fray  
propres  
maladie  
recherch

L'exc  
vivent,  
se nour  
briques  
à la lèpr  
pourriss  
la natu  
homme  
vation;  
créature  
destruct  
Ostiack  
un bras  
du corp  
ils voic  
grès, s'  
parties

le sont-ils en effet ? On en peut juger par toutes leurs superstitions, par leurs cérémonies religieuses ; enfin, par l'idée qu'ils avaient des récompenses de la vie future, lorsque, huit à dix ans après leur conversion, ils firent à M. *Strahlenberg* la réponse que nous avons rapportée.

Les approches de la mort leur causent si peu de frayeur & d'inquiétude, que ni les remèdes propres à l'éloigner, ni les moyens de prévenir la maladie, ne sont chez eux l'objet des moindres recherches ni des moindres soins.

L'excessive mal<sup>e</sup> propreté dans laquelle ils vivent, les viandes crues & les insectes dont ils se nourrissent, leur causent des maladies scorbutiques, ou des éruptions cutanées, semblables à la lèpre, & si terribles, qu'on peut dire qu'ils pourrissent tout vivans. Cet amour de la vie, que la nature a gravé si profondément dans tous les hommes, pour les rendre attentifs à leur conservation ; cette horreur qui fait reculer toutes les créatures devant tout ce qui peut tendre à leur destruction, n'entre point dans l'âme d'un Ostiack. Leur survient-il un ulcère au visage, à un bras, à une jambe, ou à quelqu'autre partie du corps, ils n'y font pas la moindre attention ; ils voient tranquillement cet ulcère faire des progrès, s'étendre & ronger petit-à-petit les autres parties du corps ; ils voient leurs membres tout

---

 Otiacks.

pourris se séparer du tronc les uns après les autres , sans marquer aucune douleur , sans jeter aucune plainte.

Ils montrent une insensibilité , une résignation apathique , que l'on trouve à peine dans les animaux les plus stupides , & qui doit d'aurant plus surprendre , qu'elle n'est pas l'effet d'un fanatisme d'opinion , tel que celui dont se paraient les Philosophes Stoïciens.

Les enterremens des Otiacks se font sans cérémonies religieuses. La famille du mort s'assemble ; on habille le cadavre , & on l'enterre , en mettant à côté de lui son couteau , son arc , une flèche , & les ustensiles de ménage qui lui appartaient. Si c'est en hyver , on le cache dans la neige ; & lorsque l'été est venu , on fait une fosse , & on l'y dépose en présence de tous ses parens.




---

Voya  
 APRÈS  
 dans la  
 l'Abbé  
 Ce jeune  
 trop tôt  
 vité , de  
 tes , &  
 M. l'  
 Tobolsk  
 de Paris  
 l'Allema  
 Warsovi  
 hommes  
 ses , un  
 défense ,  
 payfans  
 d'un sou  
 un foue  
 révoltan

\* L'ex  
 de l'Abbé  
 d'un méri  
 Bacon , &

LE

rès les au-  
sans jeter

ésignation  
s les ani-  
urant plus  
fanatisme  
raient les

sans céré-  
t s'assem-  
terre, en  
arc, une  
lui appar-  
e dans la  
une fosse,  
parens.

---

CHAPITRE II.

*Voyage de M. l'Abbé Chappe en Sibérie \**.

APRÈS le long & pénible voyage de M. Gmélin dans la Sibérie, un court extrait de celui de M. l'Abbé Chappe ne saurait déplaire aux Lecteurs. Ce jeune apôtre de la philosophie ; qui en a été trop tôt le martyr, joint la pénétration à l'activité, des résultats savans à des anecdotes plaisantes, & l'envie d'instruire au desir de plaire.

M. l'Abbé Chappe, chargé d'aller observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le Soleil, part de Paris à la fin de Novembre 1760, traverse l'Allemagne, arrive à Vienne, court en poste à Warsovie, où il remarque de belles femmes, des hommes d'une grande taille, des danfes ennuyeuses, un Souverain sans autorité, un Etat sans défense, une Noblesse propriétaire des terres, des payfans qui travaillent pour elle sous la direction d'un sous-fermier qui les conduit à la charrue ; un fouet à la main ; enfin cette anarchie, qui, révoltant le peuple contre la tyrannie des grands,

---

Sibérie.

---

\* L'extrait de ce Voyage, inséré dans la continuation de l'Abbé Prévôt, est de M. de Leyre, homme de Lettres d'un mérite distingué, Auteur de l'Analyse du Chancelier Bacon, & de quelques autres ouvrages estimés.

Sibérie.

expose la Pologne à l'oppression continuelle de ses voisins, & ne lui permet de choisir qu'entre la domination de deux despotes qui se disputent le droit de l'asservir, sous prétexte de la protéger; destinée inévitable d'une aristocratie aussi folle qu'injuste, & de tout gouvernement où le peuple est esclave.

De la capitale de la Pologne, M. l'Abbé Chappe se rend à celle de Russie. Le voyageur trouve, depuis Warfovie jusqu'à huit lieues de Bialistok, une plaine couverte de granits de toute couleur. A Bialistok, est le château du Grand Maréchal de la Couronne, palais superbe, où l'on a fait venir de loin des monumens de tous les beaux arts, où l'architecte est allée, à grands frais, construire deux corps de logis à la Romaine, où l'on voit au-dedans des appartemens & des bains décorés avec toute la somptuosité de la richesse, & toute l'élégance du goût; au dehors, un parc, des jardins, des bosquets, une orangerie; enfin, les délices de l'Asie & les ornemens de l'Italie, au milieu des neiges du Nord.

Le 30 Janvier 1761, le thermomètre était à onze degrés au-dessous de 0. Au sortir de Mémel, il fallut faire du feu au milieu des glaces, dans des bois couverts de neiges: c'était en pleine nuit. Les montagnes sont gelées du pied jusqu'à la cîme, & les chevaux ne sont point ferrés; il

D  
 en fallait d  
 purent-ils a  
 où les voy  
 fréquentes  
 Ils retourne  
 avec leurs  
 village, ten  
 de l'autre,  
 & l'attelag  
 sommet de  
 velèrent pl  
 le voyageu  
 & demi de  
 ras fut la  
 ne pouvaien  
 trop pour a  
 de les laiss  
 neaux pou  
 Rendu  
 l'Académie  
 un de ses  
 Astronomie  
 comme lu  
 en marche  
 çais avait  
 vivres, de  
 gnait que  
 river. On

en fallait dix pour une seule voiture ; encore ne purent-ils aller qu'à la moitié d'une montagne , où les voyageurs grimpaient à pied , faisant de fréquentes chûtes , non sans quelques contusions. Ils retournèrent donc au hameau de Podstrava , avec leurs dix chevaux , que tous les payfans du village , tenant une torche d'une main , un fouet de l'autre , poussant en même temps la voiture & l'attelage , n'avaient pu faire parvenir jusqu'au sommet de la montagne. Ces obstacles se renouvelèrent plus d'une fois jusqu'à Pétersbourg , où le voyageur arriva le 13 Février , après deux mois & demi de route. Un de ses plus grands embarras fut la forme & la charge de ses voitures qui ne pouvaient rouler dans la neige , & qui pesaient trop pour aller sur des traîneaux. Il fut donc obligé de les laisser à Derpt , & de prendre quatre traîneaux pour les équipages.

Rendu à Pétersbourg , l'Astronome trouva que l'Académie de cette capitale avait déjà fait partir un de ses membres pour Tobolsk , où d'autres Astronomes de Russie devaient aller observer , comme lui , le passage de Vénus. Ils étaient tous en marche depuis un mois. L'Académicien Français avait encore huit cent lieues à faire avec des vivres , des ustensiles , & même des lits. On craignait que la fonte des neiges ne l'empêchât d'arriver. On lui proposa d'aller faire son observation

---

 Sibérie.



Sibérie.

en quelque endroit plus accessible & moins éloigné. Il n'y en avait point, dit-il, où la durée du passage de Vénus sur le Soleil fût plus courte qu'à Tobolsk, avantage inestimable pour l'objet de son observation. Il insista donc pour suivre sa route, & partit le 10 Mars avec un bas-Officier pour escorte, un Interprète pour la langue, & un Horloger pour raccommo-der les pendules, en cas d'accident.

La première chose qui frappe le voyageur, au sortir de Pétersbourg, est de voir de petits enfans tout nuds jouer sur la neige, par un froid très-rigoureux; mais on les y endureit ainsi, pour n'en être jamais incommodés, & passer alternativement des poëles au grand air sans aucun risque.

M. Chappe arrive au bout de quatre jours à Moscov. Quoiqu'il y ait deux cent lieues de cette ville à Pétersbourg, on fait souvent cette route en deux jours; mais les traîneaux de l'Académicien s'étaient rompus dans les mauvais chemins: il en com-  
 manda de nouveaux. Ils pouvaient retarder son départ; il prit des traîneaux de payfans, qui furent d'abord arrangés, & il signifia à ses compagnons de voyage, qui s'arrêtaient à tous les poëles de chaque poste, qu'il les laisserait en chemin, s'ils continuaient. Cette menace & l'eau-de-vie donnée aux postillons firent cesser tous les retards. Les traîneaux volaient sur la neige, &

plus vite en-  
 si gèlent pro-  
 face en est p-  
 où l'eau ne  
 est à trois pi-  
 la cause de  
 point, vraiser-  
 le, qui peuv-  
 Une de ces o-  
 l'Ocka, avai-  
 rivière éta-  
 quelque lu-  
 eaux de sc-  
 traçter un  
 qu'elles par-  
 L'Auteur dou-  
 cette singula-  
 raient jamais  
 tant, si les  
 mer par leur  
 quilles. Cep-  
 point que la  
 presque tou-  
 surface des  
 mais la diff-  
 nécessairem-  
 On objecte  
 rivière cha-  
 remplir ces

plus vite encore sur les glaces des rivières. Celles-ci gèlent promptement dans le Nord, & leur surface en est plus unie; mais on y trouve des trous où l'eau ne gèle jamais, même quand la glace est à trois pieds d'épaisseur. L'Auteur, cherchant la cause de ce phénomène, dit qu'il ne vient point, vraisemblablement, des sources d'eau chaude, qui peuvent se trouver au fond des rivières. Une de ces ouvertures, qu'il observa sur la rivière d'*Ocká*, avait, dit-il, plus de cent toises. « Cette rivière étant d'une très-grande profondeur; quelque légèreté spécifique qu'on suppose à ces eaux de source, elles auraient le temps de contracter un degré de froid dans la diagonale qu'elles parcourent pour parvenir à la surface ». L'Auteur donne une explication plus probable de cette singularité. Les grandes rivières ne gèleraient jamais, à cause de la rapidité de leur courant, si les glaçons ne commençaient à se former par leurs bords, où les eaux sont plus tranquilles. Cependant ils s'accroissent bienrôt, au point que la rigueur des froids du Nord les fixe presque tous à la fois. Cet effet doit rendre la surface des rivières glacées, parfaitement unie; mais la différence de la figure des glaçons laisse nécessairement entre eux quelques espaces vuides. On objectera que les nouveaux glaçons que la rivière charrie sous sa surface gelée, devraient remplir ces intervalles. Aussi ces trous ne sont-ils

Sibérie.

pas fort grands pour l'ordinaire. Mais dans le Nord, où le froid est tout-à-coup excessif & durable, les rivières charrient peu de glaçons. La preuve en est que, sur la rivière d'Ocka & sur le Volga, M. Chappe a remarqué beaucoup d'ouvertures de dix-huit pouces de diamètre, faites exprès par les payfans, pour y placer des filets, qui se rompraient bientôt, s'il y avait des glaçons sous la surface des rivières gelées. Cette observation vient à l'appui du système des Physiciens, qui veulent que la mer ne soit pas glacée autour des pôles, parce que les montagnes de glaces flottantes ne viennent que du débouchement des rivières, & des rivages mêmes de la mer.

L'Académicien, observant & voyageant tous les jours en poste, arrive le 20 Mars à Niznowogorod, où l'Ocka se jetant dans le Volga, forme une nappe d'eau, très-belle à voir en été. Cette ville, au second rang par son étendue, au premier par son commerce, est l'entrepôt de tous les grains du pays. Là, le voyageur s'embarque sur le Volga, mais dans un traîneau qui va plus vite qu'un bateau à la voile. Ce fut un plaisir pour lui de voir la multitude de traîneaux qui se croisaient, se heurtaient & se renverfaient souvent. Les chevaux qui tirent ces sortes de voitures, sont petits, maigres & faibles au coup-d'œil, mais durs à la fatigue, & d'une légèreté qui n'a-

nd pas le fo  
ent pendant  
ui, sans parle  
ne leurs guid  
Depuis Pér  
ogorod, ce n  
ournée de cert  
Kufmodenia  
ui a trois cen  
ne sont que  
Chappe se tro  
oxe du printe  
e quatre pie  
er, nomètre  
pendant le  
es jours pour l  
vançait vers  
au bruit de la  
ait la poste ro  
orme de son  
auvèrent dans  
ue six cheva  
aient, ies pa  
aux. Le Fran  
ouvent, lui  
hevaux, & r  
es payer. Il  
argent; auffs  
le servirait,

lais dans le grand pas le fouet du postillon. Celui-ci s'entre-  
 excessif & ent pendant toute la route avec ces animaux ,  
 glaçons. Le ai, sans parler , montrent autant d'intelligence  
 cka & sur le ie leurs guides.

Depuis Pétersbourg jusqu'au-delà de Nizno-  
 gorod, ce n'est qu'une grande plaine. A une  
 journée de cette dernière ville, on passe le Volga  
 Kufmodeniensk, & l'on entre dans une forêt  
 qui a trois cent lieues & plus de longueur; mais  
 ne sont que des pins & des bouleaux. M. l'Abbé  
 Chappe se trouva dans ce bois à l'entrée de l'équi-  
 noxe du printems, au milieu d'une neige épaisse  
 de quatre pieds, & par un froid qui tenait le  
 thermomètre à dix-huit degrés au-dessous de 0.  
 Cependant le froid & la neige augmentèrent tous  
 les jours pour le voyageur Français, à mesure qu'il  
 avançait vers Tobolsk. Il arrive dans un hameau.  
 Au bruit de la clochette de son train, qui annon-  
 çait la poste royale, ou plutôt à la vue de l'uni-  
 forme de son guide, tous les gens du village se  
 sauvèrent dans les bois. Le maître de poste n'avait  
 que six chevaux; on arrêta les traîneaux qui pas-  
 saient, les payfans s'enfuirent, laissant leurs che-  
 vaux. Le Français demanda pourquoi; c'est que  
 souvent, lui dit-on, les voyageurs disposent des  
 chevaux, & maltraitent les hommes, au lieu de  
 les payer. Il offrit de l'eau-de-vie, il donna de  
 l'argent; aussitôt les fugitifs se disputèrent à qui  
 le servirait, à qui le conduirait.

---

 Sibérie.

Sibérie.

Le chaud artificiel n'est pas moins extraordinaire en Sibérie que le froid naturel. Rien de plus insupportable que la manière dont on s'y chauffe. Dans toutes les maisons, l'appartement de toute la famille est échauffé par un poêle de brique, faite en forme de four, mais plat. On pratique en haut un trou d'environ six pouces, qui s'ouvre & se ferme au moyen d'une soupape. On allume le poêle à sept heures du matin. Comme la soupape est fermée, l'appartement se remplit d'une fumée, qui s'élève à deux ou trois pieds au-dessus du plancher, & l'on reste assis ou couché, de peur d'étouffer dans l'atmosphère de cette vapeur brûlante. Au bout de trois heures, que le bois du poêle est consumé, l'on ouvre la soupape; & la fumée se dissipant ne laisse qu'une forte chaleur qui se soutient jusqu'au lendemain, par le défaut de communication avec l'air extérieur. La température de l'air intérieur est telle, que le thermomètre de Réaumur y monte le matin à trente-six & quarante degrés, & s'y soutient dans la journée jusqu'à seize & dix-huit au-dessous du tempéré.

M. l'Abbé Chappe, qui plaint le sort des Sibériens, également tourmentés par le froid qu'ils souffrent, & par la manière dont ils s'en défendent, déplore plus fortement encore leur superstition qui augmente la misère de leur climat par des jeûnes & des pratiques funestes. Les lampes & les bougies qu'ils allument à toutes leurs cha-

elles intérieures  
nuit, sans pro  
cendies; &  
voque, amèn  
ner. Le culte  
s images, et  
M. l'Abbé  
charmes d'u  
il était aimé  
difficultés qu  
mode, il ét  
l'appartemen  
pelle le Sain  
qu'on regard  
cieux; elle c  
& revient en  
rappelle les  
ent l'image d  
nt leur mét  
perditions s  
us différens.  
Solikamska  
M. l'Abbé  
ains qu'on y  
il, le 31 de  
bains avant  
veille . . . .  
n'y condu

elles intérieures, & qu'ils laissent brûler toute nuit, sans précaution, occasionnent de fréquents incendies; & la dévotion pour le Saint qu'on invoque, amène les malheurs qu'on le prie d'éloigner. Le culte des Schismatiques Sibériens, pour les images, est aveugle, insensé. « J'ai su, dit M. l'Abbé Chappe, par un Russe épris des charmes d'une jeune femme, sa voisine, dont il était aimé, qu'après avoir éprouvé toutes les difficultés qu'occasionne un mari jaloux & incommode, il était enfin parvenu à pénétrer dans l'appartement de la jeune femme. Elle se rappelle le Saint de la chapelle, dans les momens qu'on regarde en amour comme les plus précieux; elle court aussitôt faire la prière au Saint, & revient entre les bras de son amant ». Qu'on rappelle les courtisannes d'Italie, qui retournent l'image de la Vierge pendant qu'elles exercent leur métier, & l'on verra que les mêmes superstitions se représentent dans les climats les plus différens.

*Solikamskaia* n'est remarquable dans le voyage de M. l'Abbé Chappe, que par la description des bains qu'on y prend pour suer. « Je me levai, dit-il, le 31 de très-grand matin, pour prendre les bains avant de sortir; on me les avait offerts la veille . . . Ils étaient sur le bord de la rivière ». On l'y conduisit en traîneau; il arrive, il ouvre

---



---

 Sibérie.

Sibérie.

une porte ; aussitôt il en sort une bouffée de fumée qui le fait reculer.... « Cette fumée n'était que la vapeur des bains , qui formait un brouillard des plus épais , & bientôt de la neige , à cause de la rigueur du froid ». Il voulait se retirer ; on lui dit que ce serait défobliger ses hôtes, qui avaient fait préparer le bain durant la nuit , exprès pour lui. « Je me déshabillai promptement , pour fuir-il , & me trouvai dans une petite chambre carrée : elle était si échauffée par un poêle que dans l'instant je fus tout en sueur. Je voyais à côté de ce poêle une espèce de lit de bois , élevé d'environ quatre pieds. On y montait par des degrés. La légèreté de la matière du feu est cause que l'atmosphère est excessivement échauffée vers la partie supérieure de la chambre ; par conséquent , tandis qu'elle l'est peu sur le plancher , de façon que , par le moyen de ces échelles , on se prépare par degrés à la chaleur qui doit éprouver sur le lit ». Le Voyageur , qui n'était pas prévenu sur toutes ces précautions , voulut monter d'abord à l'endroit le plus élevé pour être plutôt quitte des bains ; mais il ne put supporter la chaleur qu'il sentit à la plante de ses pieds. On jeta de l'eau froide sur le plancher ; elle s'évapora à l'instant. Dans quelques minutes son thermomètre monta à soixante degrés. La chaleur lui portant à la tête , il en eut un violent

mal de cœur.  
le lit de bois  
suffisamment de sa chambre  
regagna son lit  
chambre. On lui  
faire suer.  
Ces bains  
On les prend  
des particularités  
personnes du  
sibériens. Les deux  
sons de planche  
sont ensemble  
l'Auteur, com  
hommes qu  
de temps e  
chir, & y c  
L'apparten  
sontient un p  
une espèce d  
poêle a de  
des fours o  
le bois dan  
un amas de  
fer : elles se  
deur du feu  
En entrant  
poignée de

diffée de fumal de cœur. On le fit asséoir ; il roula au bas de  
 ée n'était que le lit de bois , avec son thermomètre , qui fut  
 un brônilla brisé de sa chûre. Dès qu'il eut repris les sens , il  
 neige , à cause regagna son logement , enveloppé dans sa four-  
 ait se retirer cure. On lui fit prendre une jatte de thé , pour le  
 ses hôtes , qu faire suer.

Ces bains se pratiquent dans toute la Russie.  
 On les prend deux fois par semaine. Presque tous  
 les particuliers en ont dans leurs maisons. Les  
 personnes du bas-peuple vont dans des bains pu-  
 blics. Les deux sexes y sont séparés par des cloi-  
 sons de planches. Dans les hameaux pauvres, ils  
 sont ensemble au même bain. « J'ai vu, dit  
 l'Auteur, dans les salines de Solikamskaia, des  
 hommes qui y prenaient les bains. Ils venaient  
 de temps en temps à la porte pour s'y rafraî-  
 chir, & y causaient tout nus avec des femmes ».

L'appartement des bains est tout en bois ; il  
 contient un poële , des cuves remplies d'eau , &  
 une espèce d'amphithéâtre à plusieurs degrés. « Le  
 poële a deux ouvertures , semblables à celles  
 des fours ordinaires. La plus basse sert à mettre  
 le bois dans le poële , & la deuxième contient  
 un amas de pierres soutenues par un grillage de  
 fer : elles sont continuellement rouges , par l'ar-  
 deur du feu qu'on entretient dans le poële....  
 En entrant dans le bain , on se munit d'une  
 poignée de verges , d'un petit seau de sept à

Sibérie.



» huit pouces de diamètre, qu'on remplit d'eau  
 Sibérie. » & l'on se place au premier ou au deuxième  
 » degré. . . . On est bientôt en sueur : on ren-  
 » verse alors le seau d'eau sur sa tête ». On  
 monte ainsi par degrés à l'amphithéâtre, en é-  
 vidant plusieurs seaux d'eau tiède sur le corps.  
 « Un homme placé devant le poêle, jette de temps  
 » en temps de l'eau sur les pierres rouges; dans  
 » l'instant, des tourbillons de vapeur sortent avec  
 » bruit du poêle, s'élèvent jusqu'au plancher, &  
 » retombent sur l'amphithéâtre, sous la forme  
 » d'un nuage qui porte une chaleur brûlante. C'est  
 » alors qu'on fait usage des verges, qu'on a ren-  
 » dues des plus souples, en les présentant à cette  
 » vapeur, au moment qu'elle sort du poêle. On  
 » se couche sur l'amphithéâtre, & le voisin vous  
 » fouette avec une poignée de verges, en atten-  
 » dant que vous lui rendiez le même service.  
 » Dans beaucoup de bains, les femmes sont char-  
 » gées de cette opération. Pendant que les feuilles  
 » sont attachées aux verges, on ramasse par un  
 » tour de main, un volume considérable de va-  
 » peurs : elles ont d'autant plus d'action sur le  
 » corps, que les pores de la peau sont très-ou-  
 » verts, & que les vapeurs brûlantes sont pouf-  
 » fées vivement par les verges ».

M. l'Abbé Chappe voulut éprouver une fois  
 toutes les opérations de ces bains. « Après avoir

» été foue  
 » corps, &  
 » verges p  
 » avec tant  
 » tait, épu  
 » rable que  
 » sur les p  
 » fouetter  
 » plus de  
 » levai ave  
 » culeburé  
 » à être fo  
 » quelques  
 » aussi rou  
 » de ces ba  
 » Les R  
 » deux heu  
 » bains, &  
 » ge, par  
 » vant, pr  
 » leur de  
 » froid de  
 » arrive au  
 C'est un  
 auquel tou  
 froids, se  
 qu'ils font  
 enfermés

remplit d'eau  
 au deuxième  
 eur : on ren  
 à tête ». On  
 théâtre , en se  
 sur le corps...  
 jette de temps  
 rouges ; dans  
 ar sortent avec  
 plancher , &  
 sous la forme  
 brûlante. C'est  
 , qu'on a ren-  
 sentant à cette  
 du poële. On  
 le voisin vous  
 ges , en atten-  
 même service.  
 nes sont char-  
 que les feuilles  
 masse par un  
 lérable de va-  
 action sur le  
 font très-ou-  
 tes font pouf-  
 uver une fois  
 « Après avoir  
 été

» été fouetté , dit-il , on me jeta de l'eau sur le  
 » corps , & l'on me savonna : on prit aussitôt les  
 » verges par les deux bouts , & l'on me frotta  
 » avec tant de violence , que celui qui me frot-  
 » tait , éprouvait une transpiration aussi considé-  
 » rable que moi. On jeta de l'eau sur mon corps ,  
 » sur les pierres rouges , & l'on se disposa à me  
 » fouetter de nouveau ; mais les verges n'ayant  
 » plus de feuilles , dès le premier coup , je me  
 » levai avec tant de vitesse , que le fouetteur fut  
 » culbuté de l'escalier sur le plancher. Je renonçai  
 » à être fouetté & frotté plus long-temps. Dans  
 » quelques minutes , on m'avait rendu la peau  
 » aussi rouge que de l'écarlate. Je sortis bientôt  
 » de ces bains.

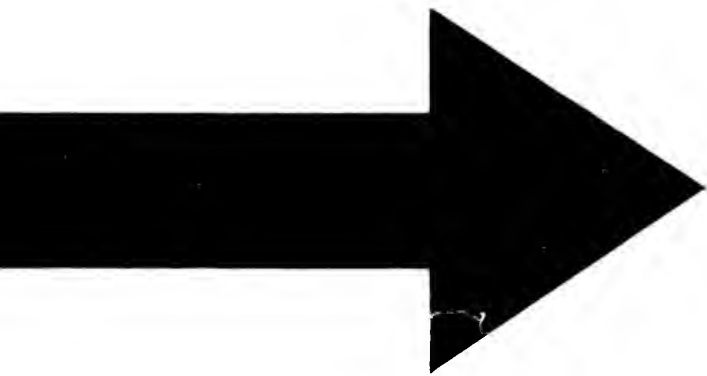
» Les Russes y demeurent quelquefois plus de  
 » deux heures.... Ils sortent tout en sueur de ces  
 » bains , & vont se jeter & se rouler dans la nei-  
 » ge , par les froids les plus rigoureux , éprou-  
 » vant , presque dans le même instant , une cha-  
 » leur de cinquante à soixante degrés , & un  
 » froid de plus de vingt degrés , sans qu'il leur  
 » arrive aucun accident ».

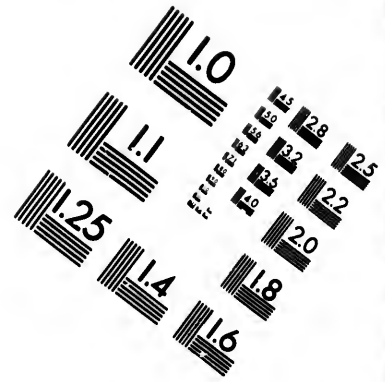
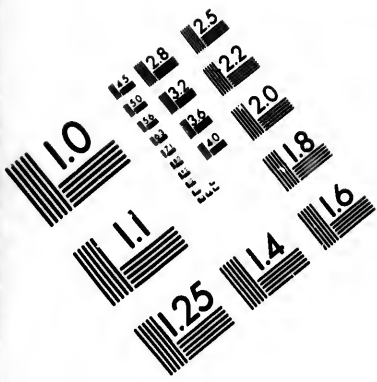
C'est un remède excellent contre le scorbut ;  
 auquel tous les peuples des pays excessivement  
 froids , se trouvent sujets , par le peu d'exercice  
 qu'ils font , & la vie languissante qu'ils mènent  
 enfermés dans leurs poëles , tout l'hiver. « Ces

---

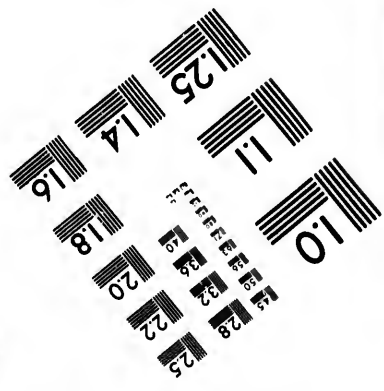
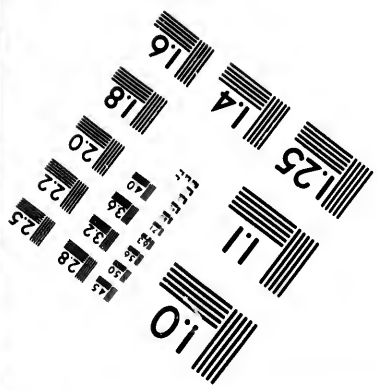
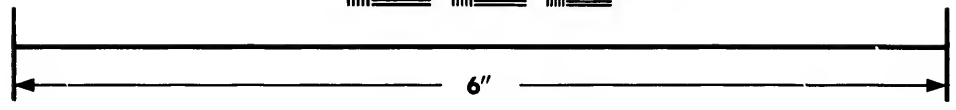
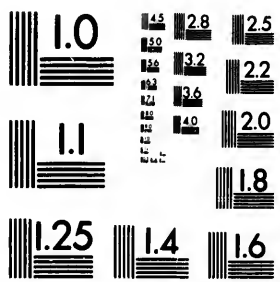
 Sibérie.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14560  
(716) 872-4503

14  
26  
32  
33  
2.0  
1.8

28  
25  
22

11  
10  
0.1

Sibérie.

» éruves produisent une grande fermentation dans  
 » le sang & les humeurs , & occasionnent de  
 » grandes évacuations par la transpiration. Le  
 » grand froid produit une répercussion dans ces  
 » humeurs portées vers la peau , & rétablit l'unif-  
 » son & l'équilibre..... Ces bains sont très-salu-  
 » taires en Russie ; ils seraient certainement très-  
 » utiles en Europe , pour quantité de maladies ,  
 » sur-tout pour celles de la classe des rhumatif-  
 » mes. On ne connaît presque point en Russie ces  
 » maladies ; & quantité d'étrangers en ont été  
 » guéris radicalement par le secours des bains ».

Sol'ikamskaïa n'a proprement de remarquable que les salines. Quoique cette ville ait plus de soixante fontaines salées, elle n'a que deux chaudières. La première forme un carré de trente pieds, sur deux de profondeur environ ; la deuxième est un peu plus grande. Ces deux chaudières sont placées sur différens bâtimens, situés à cinquante toises des sources des fontaines. On élève l'eau salée dans un réservoir, par le moyen des pompes que les chevaux font jouer. Des tuyaux de plomb, soutenus par des supports de bois, conduisent ces eaux jusqu'aux bâtimens où sont les chaudières.

On fait une cuisson dans quarante-huit heures ; elle produit cinquante sacs de sel, chacun de quatre poudes, qui font cent trente-deux livres de

France. C  
 rées de l  
 chaudière  
 à treize f  
 tent ving  
 mération  
 pense de  
 mille fran  
 six mille  
 cinquante  
 ron dix-h  
 rend plus  
 teur s'éta  
 pas le rev  
 chaudières  
 çait à mar  
 beaucoup  
 climat s'o  
 à la popu  
 Pour la  
 petits chie  
 ceinte de  
 un lit de g  
 la neige m  
 cupe à s'e  
 pique. L  
 tout l'ours  
 plus vite c

ntation dans  
 sionnent de  
 iration. Le  
 on dans ces  
 tablit l'unif-  
 nt très-salu-  
 nement très-  
 le maladies,  
 es rhumatif-  
 en Russie ces  
 en ont été  
 des bains »,  
 remarquable  
 ait plus de  
 e deux chau-  
 ré de trente  
 ; la deuxiè-  
 x chaudières  
 situés à cin-  
 es. On élève  
 moyen des  
 Des tuyaux  
 rts de bois,  
 ens où font  
 huit heures;  
 acun de qua-  
 ux livres de

France. On consume par cuisson dix toises quar-  
 rées de bois, qui coûtent trois roubles. Chaque  
 chaudière occupe six hommes, qui gagnent huit  
 à treize sous par jour, & cinq chevaux, qui coûtent  
 vingt sous par jour à nourrir. D'après l'énu-  
 mération des frais, l'Auteur fait monter la dé-  
 pense de ces salines à seize cent roubles, ou huit  
 mille frants par an; & le produit à cent soixante-  
 six mille francs, en supposant que le sel vaut  
 cinquante copecs par poude, c'est-à-dire, envi-  
 ron dix-huit deniers la livre, & que chaque année  
 rend plus de douze mille quintaux de sel. L'Au-  
 teur s'étant informé pourquoi l'on n'augmentait  
 pas le revenu de la Couronne, en multipliant les  
 chaudières, on lui répondit que le bois commen-  
 çait à manquer. Le froid, qui en fait consommer  
 beaucoup, en reproduit peu. Ces deux effets du  
 climat s'opposent toujours au défrichement &  
 à la population de la Sibérie.

Pour la chasse des ours, les Sibériens ont de  
 petits chiens qui relancent l'animal. Dans son en-  
 ceinte de neige durcie par la gelée, où il se fait  
 un lit de glace, il seroit trop fort; on l'attire dans  
 la neige molle & profonde, où, tandis qu'il s'oc-  
 cupe à s'en débarrasser, on le perce à coups de  
 pique. L'ours est terrible dans ce climat, sur-  
 tout l'ours blanc, qui, maigre & décharné, court  
 plus vite que l'homme.

Sibérie.



Sibérie.

M. l'Abbé Chappe franchit les glaces & les neiges fondues, passe les rivières, malgré l'obstination de ses guides, qui craignaient la débacle; & le 10 d'Avril il arrive à Tobolsk, après avoir fait huit cent lieues dans un mois, le plus dangereux de l'année, par les alternatives des fontes & de la gelée, Il emploie encore un mois à préparer un observatoire, & à dresser ses instrumens. Cet édifice, étranger dans un pays d'ignorance, élevé sur une haute montagne, à un quart de lieue de la ville, remua l'imagination des habitans. « A la vue d'un quart de cercle, dit l'Auteur, » des pendules, d'une machine parallactique, » d'une lunette de dix-neuf pieds..... ils ne doutèrent plus que je ne fusse un Magicien. J'étais occupé toute la journée à observer le soleil, pour régler mes pendules & essayer mes lunettes. La nuit, j'observais la lune & les étoiles..... Bientôt on regarda l'Asie comme l'auteur du débordement de l'Yrtis. Cette rivière s'enfle tous les ans, à la fonte des neiges; mais cette année, elle avait submergé une partie de la basse ville de Tobolsk, débordé jusqu'au-dessus des toits, renversé les maisons, noyé des habitans, entraîné leurs effets, fondu le sel des magasins. Jamais on n'avait vu de semblables ravages. Ce n'était plus l'éclipse prochaine du soleil, qui devait être la cause de ces désastres, mais l'arrivée de

l'Observatoire  
de la nature  
le désordre  
autres, co  
On murmure  
son départ  
personne  
tirent de  
d'une pop  
dans son d  
sage qu'il  
Six mo  
terre; un  
un résultat  
du soleil,  
de cet astr  
par un obj  
de plusieurs  
observatio  
de l'astron  
l'Auteur p  
des études  
fatigues d  
Juin, le c  
tous les p  
confondus  
de désesp  
tente voi

laces & les  
 malgré l'obsti-  
 la débacle;  
 , après avoir  
 le plus dan-  
 es des fontes  
 mois à pré-  
 instrumens.  
 l'ignorance,  
 un quart de  
 des habitans.  
 it l'Auteur,  
 arallactique,  
 . ils ne dou-  
 cien. J'étais  
 er le soleil,  
 er mes lunet-  
 s étoiles.....  
 me l'auteur  
 vière s'enfle  
 ; mais cette  
 e de la basse  
 u-dessus des  
 es habitans,  
 es magasins.  
 ravages. Ce  
 il, qui devait  
 l'arrivée de

l'Observateur Français. Lui seul troublait le cours de la nature; ses instrumens, sa figure étrangère, le désordre de son habillement, faisaient peur aux astres, contre lesquels il braquait ses lunettes. On murmurait tout bas; on faisait des vœux pour son départ; on menaçait son observatoire, & sa personne n'était pas en sûreté. Des Russes l'avertirent de ne point aller sans sa garde, au milieu d'une populace insensée. Il prit le parti de coucher dans son observatoire, jusqu'au moment du passage qu'il attendait.

---

 Sibérie.

Six mois de courses, 1400 lieues de route par terre; un phénomène annoncé depuis un siècle; un résultat décisif pour déterminer la parallaxe du soleil, & mesurer la distance & la grandeur de cet astre; la curiosité de tous les savans, éveillée par un objet de cette importance; l'empressement de plusieurs Souverains à concourir au succès d'une observation qui devait faire époque dans l'histoire de l'astronomie; tout redoublait l'impatience de l'Auteur pour voir éclore le jour qui devait payer des études de plusieurs années, des périls & des fatigues de plusieurs mois. La nuit du 5 au 6 Juin, le ciel se couvre d'un nuage universel; voilà tous les projets & les travaux de l'Astronome confondus. Il tombe dans un sentiment profond de désespoir. Tout dort autour de lui, dans une tente voisine de son observatoire; il s'agit, il

Sibérie.

entre & fort à chaque instant , pour voir le ciel , & s'attrister. Enfin le jour vient , & le soleil embellit déjà les nuages d'un pourpre qui présage la sérénité ; ce voile s'éclaircit , s'entr'ouvre , & disparaît. Cependant tous les habitans s'étaient enfermés dans les églises , ou dans leurs maisons , à l'approche d'un phénomène qu'ils n'auraient osé , ni même su voir. L'Astronome avait transporté ses instrumens hors de l'observatoire , pour les mouvoir plus facilement. « J'apperçus bien-  
 » tôt , dit-il , un des bords du soleil ; c'était le  
 » temps où Vénus devait entrer sur cet astre ,  
 » mais vers le bord opposé. Ce bord était encore  
 » dans les nuages..... Ils se dissipent ; enfin , j'ap-  
 » perçois Vénus déjà entrée sur le Soleil , & je  
 » me dispose à observer la phase essentielle , l'en-  
 » trée totale..... J'observe enfin cette phase , & un  
 » avertissement intérieur m'assure de l'exactitude  
 » de mon opération. On peut goûter quelquefois  
 » des plaisirs aussi vifs ; mais je jouis en ce mo-  
 » ment de celui de mon observation , & de l'espé-  
 » rance qu'après ma mort , la postérité jouira  
 » encore de l'avantage qui en doit résulter ».

C'est là sans doute de l'enthousiasme ; mais n'en faut-il pas avoir , pour acheter , par le sacrifice de son repos , & par le risque de sa vie ou de sa santé , un moment de contemplation ? Tant d'erreurs font parcourir le globe ; la vérité seule

n'aura-t-elle  
 qu'à l'ou-  
 bles , des  
 & pourqu  
 donc pas  
 bonheur d  
 se laissent  
 quérant ,  
 l'estime p  
 la propaga  
 utiles au  
 M. l'A  
 le but de  
 rencontré  
 la relation  
 des scienc  
 Suivons l

Ce qu  
 cette rég  
 froid qui  
 torze ce  
 largeur.  
 ment qu  
 terres so  
 & inond  
 qui se g  
 le print  
 qui se g

n'aura-t-elle pas le droit d'échauffer les ames, jusqu'à l'oubli des périls ? Des armées innombrables, des sociétés entières se dévouent à la mort ; & pourquoi ?... L'amour de la vérité ne tient-il donc pas à l'amour de la patrie, ou plutôt au bonheur de l'humanité ? Plaignons les peuples qui se laissent passionner pour l'ambition d'un Conquérant, & respectons, honorons au moins de l'estime publique, le courage à qui nous devons la propagation des lumières & des connaissances utiles au monde.

M. l'Abbé Chappe, non content d'avoir atteint le but de sa course, a recueilli tout ce qui s'est rencontré sous ses pas, de plus propre à enrichir la relation de son voyage, à agrandir la sphère des sciences, qu'un Académicien doit embrasser. Suivons le nouvel observateur de la Sibérie.

Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être dans cette région, sur-tout pour un étranger, est le froid qui prive de toutes choses un pays de quatorze cent lieues de longueur, sur cinq cent de largeur. Cette vaste étendue ne présente constamment qu'un sol triste, désert, & dépouillé, où les terres sont alternativement couvertes de neiges, & inondées par le débordement des grands fleuves qui se glacent dans leur course impétueuse ; où le printems même est hérissé de brouillards épais qui se gèlent avec l'haleine des voyageurs, où les

Sibérie.

sapins, en été, n'offrent qu'une verdure sombre, pâle, dont la tristesse qu'inspire leur aspect, est encore augmentée par un long gémissement des vents qui sifflent à travers leur feuillage; où les bords des fleuves & de la mer ne sont parsemés que de branchages morts, & de troncs déracinés. Cependant la terre détremnée, humide, impraticable au milieu de l'été, n'y reste pas gelée, comme on l'a dit, à une certaine profondeur. Pour s'en assurer, M. l'Abbé Chappe la fit creuser aux environs de Tobolsk, jusqu'à dix pieds. Faut de trouver des manœuvres dans un Empire, où le paysan, né esclave, ne peut pas même vendre, ni louer le travail de ses mains, il prit des mal-faiteurs enchaînés, que lui prêta le Gouverneur. Ces malheureux n'avaient, pour vivre, qu'un sou par jour. Le charitable Abbé voulut augmenter leur paie de quelqu'argent; ils en achetèrent de l'eau-de-vie, foulèrent leur garde, & se sauvèrent pendant qu'elle dormait. « Je trouvai quelques jours après, dit l'Auteur, leurs fers dans les bois. Le Gouverneur n'ayant pas jugé à propos de m'en envoyer de nouveaux, je fus obligé d'abandonner cet ouvrage ». Mais ils avaient creusé la terre jusqu'à quatorze pieds, & M. l'Abbé Chappe, qui voyageait en laïque, ayant enfoncé son épée jusqu'à la garde, trouva toujours la terre molle; ce qui lui prouva que la glace ne s'y

D  
maintient  
même Phy  
teur à juge  
auprès de T  
fouillé, fu  
assertions d  
Savans. Il  
plement qu  
par-tout.

A Solika  
dre le rher  
répondent  
Réaumur.  
sur les fron  
sous le par  
de 1709 fu  
la prodigie

A Astra  
dégrés qui  
1746 fit de  
vingt-quat  
singulier,  
froid rigou  
dans les p  
n'est pas a  
l'orient de  
ne descen  
Petersbou

ure sombre,  
t aspect, est  
ffement des  
age; où les  
at parfemés  
cs déracinés.  
de, impra-  
pas gelée,  
ndeur. Pour  
creuser aux  
s. Faute de  
ire, où le  
ne vendre,  
t des mal-  
gouverneur.  
qu'un sou  
augmenter  
erèrent de  
se sauvè-  
vrai quel-  
fers dans  
igé à pro-  
fus obligé  
s avaient  
M. l'Abbé  
t enfoncé  
s la terre  
e ne s'y

maintient pas en été, quoique des Voyageurs, même Physiciens, l'aient rapporté. C'est au Lecteur à juger si l'observation de M. l'Abbé Chappe auprès de Tobolsk, dans un terrain qu'on avait fouillé, suffit pour contredire formellement les assertions de M. Gmélin & de plusieurs autres Savans. Il semble qu'on en pourrait conclure simplement que la terre n'est pas également gelée par-tout.

A Solikamskaia, le froid de 1761 fit descendre le thermomètre de Delille à 280 degrés, qui répondent à soixante-dix environ de celui de Réaumur. Celui-ci descend jusqu'à trente degrés sur les frontières de la Sibérie & de la Chine, sous le parallèle de Paris, où le plus grand froid de 1709 fut de quinze degrés un quart: telle est la prodigieuse différence des climats.

A Astracan, sous la latitude de quarante-six degrés quinze minutes, le froid du 16 Janvier 1746 fit descendre le thermomètre de Réaumur à vingt-quatre degrés & demi; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que pendant qu'on éprouvait ce froid rigoureux à Astracan, l'hyver était très-doux dans les parties boréales de l'Europe. Le froid n'est pas aussi vif vers l'occident de la Russie, qu'à l'orient de la Sibérie. Le thermomètre de Réaumur ne descend que de dix-sept à trente degrés à Pétersbourg. Mais Moscow, quoique plus méri-

---

Sibérie.

Sibérie.

dional de quatre degrés , éprouve des froids aussi rigoureux ; l'eau qu'on y jette en l'air , retombe souvent en glace. Cependant la moitié de la Sibérie est d'une terre noire , grasse , & propre à produire du bled , si l'été y était assez long pour le faire mûrir. L'autre moitié , depuis la ville d'Ilimsk jusqu'à la mer orientale , est inculte , aride & déserte. En général , la Sibérie confirme l'observation reçue , « que plus on avance vers » l'Est sous le même parallèle , en partant d'Europe , & plus le froid augmente. On a cru » trouver , dit M. l'Abbé Chappe , la cause principale de ce phénomène en Sibérie , dans la prodigieuse hauteur qu'on a supposée au terrain de cette contrée , & dans la quantité de soleil qu'on y trouve. La disposition du terrain de la Sibérie a encore été envisagée sous un nouveau rapport. Cette contrée forme un plan incliné , depuis la mer glaciale jusques vers les frontières de la Chine , où le terrain est plus élevé , parce que des chaînes de montagnes y séparent ces deux Empires. Le soleil , situé vers l'horizon de ces montagnes , ne peut donc , lorsqu'il éclaire cet hémisphère , échauffer que faiblement ce terrain incliné. Ses rayons ne font qu'effleurer la surface du globe. La combinaison de ces différentes causes , démontre parfaitement que cette contrée doit être très-froide ».

D  
M. l'Abbé  
de son voya  
à laquelle  
que cet Em  
est cepend  
assez sauva  
exclus de  
n'a guères  
Continent  
Les Ev  
en Russie  
Prêtres for  
Evêques n  
bles au gré  
ne former  
jours aux  
leurs supé  
» débauch  
» Les Ev  
» glés : le  
» dernier  
» aimer l  
tout le c  
n'en est  
au milie  
blement  
sans Egl  
mis , &c

es froids aussi  
 air, retombe  
 moitié de la  
 , & propre à  
 long pour le  
 puis la ville  
 est inculte,  
 érie confirme  
 avance vers  
 partant d'Eu-  
 e. On a cru  
 la cause prin-  
 dans la pro-  
 e au terrain  
 nrité de sel  
 terrain de la  
 un nouveau  
 plan incliné,  
 s les frontiè-  
 plus élevé,  
 es y séparent  
 vers l'horiz-  
 nc, lorsqu'il  
 que faible-  
 ons ne font  
 combinai-  
 ntre parfait-  
 ès-froides».

M. l'Abbé Chappe ne pouvait rendre compte de son voyage en Sibérie, sans parler de la Russie, à laquelle appartient cet immense désert. Quoique cet Empire ait des liaisons avec l'Europe, il est cependant assez loin de nous, & en partie assez sauvage & assez mal connu, pour n'être pas exclus de l'*Histoire des Voyages*, qui jusqu'ici n'a guères représenté que les pays séparés de notre Continent par de vastes mers.

**Sibérie.**

Les Evêques & les Moines, dit-il, jouissent en Russie de toutes les richesses du Clergé. Les Prêtres sont très-pauvres & sans considération. Les Evêques nomment aux bénéfices, qui sont amovibles au gré du caprice de ces Prélats. Aussi les Prêtres ne forment plus qu'un corps de vils esclaves, toujours aux genoux des Evêques. Les Moines sont leurs supérieurs. « L'ignorance, l'ivrognerie & la » débauche, sont l'apanage du Clergé de Russie. » Les Evêques & les Prêtres sont les moins déréglés ; les premiers, à cause de leur âge, & les » derniers, parce que leurs femmes leur font » aimer la sagesse de bonne heure ». Du reste, tout le clergé est ivrogne, comme le peuple, qui n'en est pas moins fanatique. Ils ont vu s'élever au milieu d'eux, une secte de frères réunis paisiblement dans des hameaux, mais sans Prêtres, sans Eglises. Dès-lors, ils les ont traités en ennemis, & ces malheureux, pleins d'horreur pour



Sibérie.

les Russes, se donnent la mort pour l'amour de J. C. Ils s'assemblent dans une maison, quand on les persécute, y mettent le feu, & périssent dans les flammes. « Cette persécution a privé la Russie » de plus de cent mille familles, qui se sont réfugiées chez les Tartares, plus sauvages & moins » barbares que les Russes ». Ceux qui sont restés dans leur patrie ont mieux aimé mourir, que de recevoir la bénédiction du Clergé Russe. On n'a jamais converti un seul Rasbonike : c'est le nom de cette secte.

Pierre I, quoique dur lui-même, sévère, & quelquefois féroce, délivra ces infortunés de la persécution du Clergé, & sévit contre l'intolérance qui produisait le fanatisme. Mais après sa mort, les bûchers se rallumèrent, & les cachots se remplirent de ces innocens. « Pendant mon » séjour à Tobolsk, dit M. l'Abbé Chappe, plusieurs de ces malheureux étaient dans les prisons ». Quelques années plus tard, le Voyageur philosophe aurait tenu un langage bien différent, s'il eût pu lire la loi de tolérance portée par l'Impératrice Catherine II, dans tout l'Empire de Russie, & qui a remédié à tous les abus qu'il déplore ici avec trop de raison. Il blâme ailleurs l'usage de faire communier les enfans dès l'âge de cinq ou six mois, malgré leurs cris, qu'il faut appaiser par le réton, en leur donnant l'Eucharistie.

D  
M. l'Abbé  
tie. Elles  
dirait que  
font blanc  
noirs, mai  
me les aur  
chez un po  
leur teint  
vermillon  
qu'elles se  
sauvages d  
policiées d  
Ces femm  
mais elles  
comme po  
prennent t  
les bains d  
contribuer  
chement  
Mais ne  
d'enfans  
de trente  
blableme  
chauds se  
les femm  
souvent  
les lits m  
verfins,

M. l'Abbé Chappe parle des femmes de Sibérie. Elles sont, dit-il, généralement belles : on dirait que la neige influe sur leur teint, tant elles sont blanches. Cet éclat est relevé par des yeux noirs, mais languissans & toujours baissés, comme les aura dans tous les temps un sexe timide chez un peuple esclave. Leur chevelure noire & leur teint blanc reçoivent un nouveau lustre du vermillon dont elles peignent leurs joues ; usage qu'elles semblent tenir plutôt de tous les peuples sauvages qui les environnent, que des Nations policées du Midi, dont elles sont trop éloignées. Ces femmes sont bien faites jusqu'à vingt ans ; mais elles ont les jambes grosses & les pieds grands, comme pour servir de base à l'embonpoint qu'elles prennent tôt ou tard. M. l'Abbé Chappe veut que les bains dont elles usent deux fois la semaine, contribuent à leur déformer la taille, par le relâchement qu'ils occasionnent dans tout le corps. Mais ne serait-ce pas plutôt le grand nombre d'enfans qui est cause qu'elles sont flétries à l'âge de trente ans ? Le froid excessif rétablit vraisemblablement le ressort des fibres, que les bains chauds servent à relâcher. La propreté est rare chez les femmes de Tobolsk : elles ne changent pas assez souvent de linge. En Sibérie, comme en Italie, les lits n'ont point de rideaux ; & au lieu de traversins, on y voit sept à huit oreillers. Les hom-

---



---

 Sibérie.

ALE  
 r l'amour de  
 n, quand on  
 périssent dans  
 rivé la Russie  
 se sont refu-  
 ges & moins  
 ui sont restés  
 urir, que de  
 usse. On n'a  
 c'est le nom

severe, &  
 rtunés de la  
 tre l'intolé-  
 Mais après sa  
 les cachots  
 endant mon  
 apppe, plu-  
 es prisons »  
 geur philo-  
 férent, s'il  
 par l'Impé-  
 de Russie,  
 déplore ici  
 l'usage de  
 le cinq ou  
 ut appaiser  
 ristie.

Sibérie.

mes sont extrêmement jaloux de leurs femmes à Tobolsk ; cependant ils restent peu avec elles. Les maris vont s'enivrer , & les femmes s'ennuient chez elles. On croirait que le climat dût refroidir leurs sens ; cependant on dit que plus livrées à la débauche qu'à l'intrigue , elles demandent à leurs esclaves ce que l'ivrognerie de leurs maris leur refuse.

Dans les grands repas qui se donnent entre parens , pour fêter le Saint de la famille , on invite les hommes & les femmes ; mais les deux sexes ne sont pas à la même table , ni dans le même appartement. On sert tous les mets à la fois ; le porage est composé de tranches de viandes , au lieu de pain. Le silence n'est interrompu que par les fantés : elles se portent presque toutes à la fois par les convives , qui se lèvent , crient , boivent , se coudoyent , renversent leur boisson , & s'enivrent tous ensemble. Mais cet inconvénient a des suites moins funestes pour eux , que le scorbut , qu'ils se communiquent par l'usage qu'ils ont de boire tour à tour dans une grande coupe , d'un demi-pied , soit de diamètre , soit de hauteur. Au sortir de cette table , on passe dans un autre appartement , où l'on trouve un buffet couvert de confitures de la Chine , & des hommes qui présentent de l'hydromèle , de la bière , & des eaux-de-vie de toute espèce.

D  
Toute la  
Tobolsk , n  
la table. Il  
miserable ,  
l'esclave Po  
plus malhe  
d'une noble  
cruel , au  
grands son  
ment d'une  
des outrag  
rir au des  
vengé d'un  
tocratie Po  
temps la ty  
dépendanc  
reur de l'e  
paraison q  
gneur , év  
ment de l  
il n'est lui  
me les tro  
cutive. A  
mais défe  
mais celle  
un enner  
repouffer.  
qui le pa

rs femmes à  
 a avec elles  
 es s'ennuient  
 t dût refroidir  
 plus livrées  
 demandent à  
 leurs maris  
  
 nment entre  
 le, on invite  
 s deux sexes  
 ns le même  
 à la fois ; le  
 viandes, au  
 npu que pat  
 ures à la fois  
 ut, boivent,  
 n, & s'eni-  
 éniement a des  
 le scorbut,  
 qu'ils ont de  
 oupe, d'un  
 hauteur. Au  
 n autre ap-  
 couvert de  
 es qui pré-  
 & des eaux-

Toute la Nation, depuis Moscow jusqu'à Tobolsk, ne connaît d'autre plaisir de société que la table. Il faut que le paysan Russe soit bien misérable, puisque M. l'Abbé Chappe lui préfère l'esclave Polonais : car, où peut-on voir un peuple plus malheureux que celui qui vit sous l'esclavage d'une noblesse libre ? Le despotisme n'est pas aussi cruel, aussi injuste qu'une aristocratie, où les grands sont les tyrans nés du peuple. Le sentiment d'une sorte d'égalité console le paysan Russe des outrages d'un seigneur esclave. Il peut recourir au despote contre son maître ; il peut être vengé d'une tyrannie par l'autre ; mais dans l'aristocratie Polonoise, le paysan souffre en même temps la tyrannie de fait & celle de droit. L'indépendance de la noblesse redouble en lui l'horreur de l'esclavage ; il connaît sa liberté. La comparaison qu'il fait de son état avec celui du seigneur, éveille au fond de son ame le ressentiment de l'injustice ; il ne peut aimer un pays où il n'est lui-même qu'un objet de propriété, comme les troupeaux qu'il soigne, & les terres qu'il cultive. Aussi l'on ne voit guères le paysan Polonais défendre une patrie qui n'est pas la sienne, mais celle de la noblesse. Il fuit, ou il plie devant un ennemi qu'il n'a presque aucun intérêt de repousser. Il va servir chez les Princes étrangers, qui le paient & le nourrissent, préférant la con-

---

 Sibérie.

---



---

 Sibérie.

dition mercenaire du soldat , à celle d'un cultivateur esclave. Cependant M. l'Abbé Chappe donne un grand dédommagement au paysan Polonais ; c'est qu'il possède quelquefois des terres en propre : c'en est un sans doute , mais non assez grand , ni assez commun , pour attacher vivement le paysan à son pays. Qu'est-ce qu'une propriété de biens, lorsqu'on n'a pas celle de sa personne?

L'esclavage semble avoir détruit , dans le peuple Russe , tous les droits de la nature , & tous les principes de l'humanité. « A mon retour de » Tobolsk à Pétersbourg , dit l'Abbé Chappe , » étant entré dans une maison pour m'y loger , » j'y trouvai un père enchaîné à un poteau , au » milieu de sa famille : c'était une victime de » l'inhumanité du gouvernement. Ceux qui » recrutent les troupes vont dans les villages choisir » les hommes pour le service militaire. Le fils de » ce malheureux avait été désigné pour servir ; il » s'était sauvé.... Le père était prisonnier chez lui , » ses enfans en étaient les geoliers , & on attendait » chaque jour son jugement. J'éprouvai à ce récit » un sentiment d'horreur , qui m'obligea d'aller » prendre un logement ailleurs ».

Parmi les animaux domestiques , les bœufs & les chevaux sont très-petits. En revanche , les animaux sauvages sont plus gros & plus communs que les espèces privées. En parlant des martres ,

l'Auteur

l'Auteur  
fort en Fr  
en Sibérie  
belles mar  
mais du re  
en fait le

Les zib  
font ou d  
trons , co  
ou sur de  
construisen  
de gazon  
leurs nids  
en été , &  
chercher  
belle faiso  
mines , d'  
dans le tē  
& plus v  
est abond  
galle , qu  
arbres , le  
attrapent  
la terre es  
tapis dā  
ries. Elles  
amours d  
combats

Tom

e d'un culti-  
bbé Chappe  
paysan Polo-  
ois des terres  
mais non assez  
her vivement  
ne propriété  
sa personne?  
dans le peu-  
ure, & tous  
on retour de  
bbé Chappe,  
: m'y loger,  
poteau, au  
e victime de  
Ceux qui  
llages choisir  
re. Le fils de  
our servir; il  
nier chez lui;  
on attendait  
ai à ce récit  
bligea d'aller  
les bœufs &  
vanche, les  
us communs  
es martres,  
l'Auteur

L'Auteur dit que leurs queues, qu'on estime si fort en France, sont la partie la moins recherchée en Sibérie, parce que le poil en est trop dur. Les belles martres ont même rarement de belles queues; mais du reste elles sont noires; ce qui sans doute en fait le prix.

Les zibelines vivent dans des trous. Leurs nids sont ou dans des creux d'arbres, ou dans leurs troncs, couverts de mousse, ou sous leurs racines, ou sur des hauteurs parsemées de rochers. Elles construisent les nids, de mousse, de branches & de gazon: elles restent dans leurs trous ou dans leurs nids pendant douze heures, en hyver comme en été, & le reste du temps elles sortent pour chercher leur nourriture. En attendant la plus belle saison, elles se nourrissent de belettes, d'hermines, d'écureuils, & sur-tout de lièvres; mais dans le temps des fruits, elles mangent des baies, & plus volontiers le fruit du sorbier. Quand il est abondant, il leur cause, dit-on, une sorte de galle, qui, les obligeant de se frotter contre les arbres, leur fait tomber le poil. En hyver, elles attrapent des oiseaux & des coqs de bois. Quand la terre est couverte de neige, les zibelines restent tapies dans leurs trous, quelquefois trois semaines. Elles s'accouplent au mois de Janvier. Leurs antours durent un mois, & souvent excitent des combats sanglans entre deux mâles qui se disputa-

---

 Sibérie.

Sibérie.

tent une femelle. Après l'accouplement, elles gardent leurs nids environ quinze jours : elles mettent bas vers la fin de Mars, depuis trois jusqu'à cinq petits, qu'elles allaitent pendant quatre ou six semaines.

La chasse des zibelines ne se fait jamais qu'en hiver, parce que leur poil mue au printemps. Cependant les chasseurs partent dès la fin d'Août, du moins ceux de Witim. Quand les Russes ne vont pas eux-mêmes à cette chasse, ils y envoient d'autres personnes. On fournit aux premiers des habits, des provisions, & tout l'artirail : les deux tiers de la chasse sont pour eux, le reste pour leur maître. Les chasseurs de louage partagent le profit de la chasse avec leurs maîtres ; mais ils se fournissent, au moyen de quelques roubles, de tout ce qu'il leur faut pour y aller.

Les chasseurs vont par bandes, depuis six jusqu'à quarante hommes ; ils s'embarquent quatre à quatre dans des canots couverts, menant un guide à leurs frais. Chaque chasseur a pour sa provision de trois ou quatre mois, trente poudes de farine de seigle, un poude de farine de froment, un poude de sel, & un quart de gruau. Leur habillement consiste en un manteau, un capuchon de bure, & des gants de peau ; il y a de plus, pour deux chasseurs, un filet & un chien, auquel on fait une provision de sept poudes de nourriture,

D  
La chasse  
tims ; ils re  
leurs batea  
rendez-vous  
conducteur  
d'obéir, aff  
quartier. C  
de l'endroi  
provisions.  
neige comm  
glaces, on  
les chiens  
glacé les ri  
un traîneau  
de viande  
quois avec  
rempli des  
neau se tire  
me se pass  
à son chier  
avec un bâ  
vache, po  
petit anne  
qu'il n'en  
haut de ce  
de pelle,  
piéges ; c  
neige dans

La chasse dont il s'agit est celle que font les *Witims*; ils remontent la rivière de *Vitimsk*, en tirant leurs bateaux avec des cordes, jusqu'au lieu du rendez-vous général pour la chasse. Un chef ou conducteur, auquel tous les chasseurs jurent d'obéir, assigne à chaque bande ou division, son quartier. Chacune creuse des fosses sur la route de l'endroit où elle doit chasser, & y enterre ses provisions. Elle se construit une hutte. Quand la neige commence à tomber, avant la saison des glaces, on fait la chasse autour des huttes, avec les chiens & les filets. Quand la forte gelée a glacé les rivières, on part sur des raquettes, avec un traîneau, où l'on met des provisions de farine, de viande ou de poisson; un chaudron, un carquois avec des flèches, un arc, un lit, & un sac rempli des ustensiles les plus nécessaires. Le traîneau se tire avec un baudrier de peau, qu'un homme se passe devant la poitrine, ou qu'il attache à son chien, en façon de harnois. On marche avec un bâton, garni par le bas d'une corne de vache, pour que la glace ne le fende pas, & d'un petit anneau de bois entouré de courroies, pour qu'il n'enfonce pas trop avant dans la neige; le haut de ce bâton est large & façonné en forme de pelle, pour écarter la neige en dressant les pièges; c'est avec cette pelle qu'ils mettent de la neige dans leur chaudron, au lieu d'eau, pour pré-

Sibérie.



=====  
Sibérie. parer leur manger ; car dans les montagnes où l'on chasse, il ne se trouve, durant tout l'hiver, ni ruisseau, ni fontaine, ni rivière qui coule.

A chaque halte où l'on doit s'arrêter pour la chasse, on se fait des huttes, qu'on environne & qu'on palissade de neige. Sur la route, les chasseurs font des entailles aux arbres, pour se reconnaître, & ne pas s'égarer au retour.

Il paraît que cette chasse se fait par caravanes, qui, quoique divisées en bandes, ont des marches & des haltes réglées. Après avoir passé la nuit dans l'endroit d'une halte où l'on campe, les chasseurs se dispersent dès le matin, & vont tendre leurs pièges autour des vallons. Il peut y avoir dans chaque canton quatre-vingt pièges; chaque chasseur en dresse vingt par jour. Voici comment : « on choisit un petit espace auprès » des arbres ; on l'entoure de pieux pointus à une » certaine hauteur ; on le couvre de petites planches, afin que la neige ne tombe pas dedans ; » on y laisse une entrée fort étroite, au-dessus » de laquelle est placée une poutre qui n'est suspendue que par un léger morceau de bois, & » sitôt que la zibeline y touche pour prendre le » morceau de viande ou de poisson, qu'on a mis » pour l'amorcer, la bascule tombe & la tue ».

Quelquefois on tend deux pièges autour du même arbre, mais non du même côté.

Après qu'une bande envoi les provisions, vous, ou avec des tentes haltes en un poids de qui consiste retour, ils pour les ne pour ramasser

On dépouille la bande est si font gelées dégeler sous en présence

On porte général de ou d'autres quefois en met les pe & creuse avec de la n pour les fa dans la ne halte ; & reprend les

Dès qu'

antagnes où  
out l'hyver,  
coule.  
ter pour la  
vironne &  
, les chaf-  
se recon-

ar carava-  
s, ont des  
avoir passé  
on campe,  
, & vont  
Il peut y  
gt pièges;  
our. Voici  
ace auprès  
intus à une  
tites plan-  
as dedans;  
au-dessus  
i n'est suf-  
e bois, &  
prendre le  
u'on a mis  
la tue ».  
autour du

Après qu'on a fait dix haltes, le chef de chaque bande envoie la moitié de ses gens pour chercher les provisions qu'on a laissées au premier rendez-vous, ou campement général. Comme ils vont avec des traîneaux vuides, ils passent cinq ou six haltes en un jour. Ils reviennent chacun avec six poudes de farine, un quart de ponde d'amorces, qui consistent en viandes ou en poisson. A leur retour, ils visitent les pièges de chaque halte, pour les nettoyer s'ils sont couverts de neige, ou pour ramasser les zibelines qui s'y trouvent prises.

On dépouille les zibelines, & le chef de la bande est seul chargé de cet office. Quand elles sont gelées, il les met dans son lit, pour les faire dégeler sous sa couverture; ensuite il les écorche en présence des autres chasseurs.

On porte toutes les zibelines au conducteur général de la chasse. Si l'on craint les Tunguses, ou d'autres peuples sauvages, qui viennent quelquefois enlever ces proies à force ouverte, on met les peaux dans des troncs verds, qu'on fend & creuse exprès: on en bouche les extrémités avec de la neige, où l'on jette quelquefois de l'eau pour les faire geler plutôt. On cache ces troncs dans la neige, autour des huttes où l'on a fait halte; & quand la caravane s'en retourne, on reprend les peaux.

Dès que la moitié de la bande est revenue des

Sibérie.

provisions, on y renvoie l'autre moitié, qui fait comme la première. Si les zibelines ne se prennent pas d'elles-mêmes dans les pièges, on a recours aux filets. Quand le chasseur a trouvé la trace d'un de ces animaux, il la suit jusqu'au terrier où la zibeline est entrée; il y allume du bois pourri, à la bouche de tous les trous, pour que la fumée oblige l'animal de sortir; il tend son filet autour de l'endroit où la trace finit, & se tient deux ou trois jours de suite aux aguets avec son chien. Quand la zibeline sort, elle se prend ordinairement dans le filet, qui a trente toises de long, sur quatre ou cinq pieds de large. La zibeline faisant des efforts pour se dépêtrer du filet, ébranle une corde où sont attachées deux sonnettes, qui avertissent le chasseur: celui-ci lâche son chien, qui court étrangler la proie.

On n'ensume pas les terriers qui n'ont qu'une issue, parce que la zibeline, qui craint la fumée, mourrait dans son trou, plutôt que d'en sortir.

Si l'on apperçoit une zibeline sur un arbre, on la tue avec des flèches, dont le bout est rond, pour ne pas percer la peau de l'animal. Si la trace aboutit à un arbre où l'on ne peut appercevoir la zibeline, on abat l'arbre & l'on place le filet vers l'endroit où l'on juge qu'il tombera. Les chasseurs s'éloignent de l'arbre, du côté où l'on travaille à l'abattre, « & quand, après avoir courbé

la tête e  
trémité  
à deux to  
ils se tie  
tombe,  
chasseurs  
Si la zibe  
tous les tr  
A la fin  
le rendez-  
les bandes  
ce que les  
rembarque  
est venu.  
a promises  
au trésor  
en est éga

La chaf  
de la Sibé  
Ruffes;  
mettent pl  
y ont bea  
parce qu'  
qu'ils son  
qui tente  
craindre,  
seurs, les  
très-super

„ la tête en arrière, ils n'apperçoivent plus l'ex-  
 „ trémité de la cîme, ils étendent alors leur filet  
 „ à deux toises plus loin de cet endroit. Pour eux,  
 „ ils se tiennent au pied de l'arbre, & lorsqu'il  
 „ tombe, la zibeline, effrayée par la vue des  
 „ chasseurs, prend la fuite & tombe dans le filet ».

Si la zibeline ne s'enfuit pas, on cherche dans  
 tous les trous de l'arbre pour la trouver.

---



---

 Sibérie.

A la fin de la saison de la chasse, on regagne  
 le rendez-vous général, où l'on attend que toutes  
 les bandes soient rassemblées. On y reste jusqu'à  
 ce que les rivières soient navigables. Alors on se  
 rembarque sur les mêmes canots dans lesquels on  
 est venu. On donne à l'Eglise les zibelines qu'on  
 a promises à Dieu : on paie celles qui sont dues  
 au trésor impérial ; on vend le reste, & le prix  
 en est également partagé entre tous les chasseurs.

La chasse des zibelines, chez les autres peuples  
 de la Sibérie, diffère peu de celle que font les  
 Russes ; mais avec moins de préparatifs, ils y  
 mettent plus de superstitions. Les uns & les autres  
 y ont beaucoup de confiance, non-seulement  
 parce qu'ils sont ignorans & barbares, mais parce  
 qu'ils sont chasseurs. En général, tous les hommes  
 qui tentent le sort, & qui ont à espérer ou à  
 craindre, les navigateurs, les pêcheurs, les chaf-  
 seurs, les joueurs, les conquérans même, sont  
 très-superstitieux.

Sibérie,

M. l'Abbé Chappe observa à Tobolsk une nuée de sauterelles, espèce de fléau qu'il semble qu'on ne doit trouver que dans la zone torride. Ce fut le 2 Juillet 1761, qu'il fit cette observation. Ces insectes formaient une colonne de cinq cent toises de largeur, sur une hauteur de cinq toises. Elle commença à paraître à huit heures du matin, & son passage dura jusqu'à une heure du soir; elle suivait les bords de l'Yrtis, du Nord au Sud. L'Auteur s'assura, par plusieurs épreuves répétées, que cette colonne parcourait vingt toises en neuf secondes, & trois lieues & demie par heure. Ainsi, puisque le passage de cette colonne avait été de cinq heures, l'espace qu'elle occupait, devait être au moins de dix-sept lieues dans sa longueur. Du reste, ces sauterelles ressembaient parfaitement à celles de France.

Après ce léger coup-d'œil sur les animaux de Sibérie, l'Auteur revient aux hommes de la Russie, & il y considère l'état de l'esprit humain, c'est-à-dire, des arts & des sciences. En traçant d'un crayon rapide, les efforts & les travaux du Czar Pierre, pour délivrer son peuple de l'ignorance, il dit que les loix mêmes de ce Prince ont resserré les liens de l'esclavage. Le noble qui sert à la guerre, le jeune homme élevé dans les écoles ou les ateliers, y sont sujets au châtement des esclaves, & ils en retiennent la condition.

D

Les succès attiré des fautes des maîtres.

Les Russes ont un talent pour le ferrurier ou fait aille dans tous les lieux ceux qui se pour l'imitation de la donner à l'ement s'y Russie, l'ennoble. L'on établis..... & Russes s'im de Lyon, L que ceux q seraient pl enfans de l n'envoient ils trouver Si l'on & de l'éta rien ne p Russes, qu armée, m

Les successeurs de Pierre I ont suivi son plan , attiré des favans , fondé des établissemens , donné des maîtres habiles , excité & favorisé les talens ,

Les Russes , dit-il , ont peu d'imagination , mais un talent particulier pour imiter. On fait en Russie un ferrurier , un mâçon , un menuisier , comme on fait ailleurs un soldat. Il y a de ces ouvriers dans tous les régimens , & l'on décide à la taille , ceux qui sont propres à des métiers. Ce talent pour l'imitation , prouve que le peuple est susceptible de la perfectibilité que les arts peuvent donner à l'espèce humaine : mais le gouvernement s'y oppose. Le despotisme détruit en Russie , l'esprit , le talent , & tout sentiment noble. L'on y voit les artistes enchaînés à leurs établis..... & c'est avec de pareils ouvriers que les Russes s'imaginent pouvoir contrefaire les étoffes de Lyon. Le Gouvernement a cependant ordonné que ceux qui se distingueraient dans les écoles , ne seraient plus esclaves de leurs seigneurs , mais enfans de l'Etat. Qu'en est-il arrivé ? Les seigneurs n'envoient plus leurs esclaves aux écoles , ou bien ils trouvent le moyen d'éluder la loi.

Si l'on doit juger du caractère d'une Nation & de l'état de sa police , par ses loix pénales , rien ne peut mieux faire connaître les mœurs Russes , que les supplices dont leur législation est armée , moins pour le maintien de la société ,

---

Sibérie.

Sibérie.

que pour l'impunité du gouvernement. Un article de M. l'Abbé Chappe sur cet important objet, mérite d'être rapporté tout entier.

A peine Pierre I eut achevé son Code des Loix , en 1722 , qu'il défendit à tous les Juges de s'en écarter , sous peine de mort. Cette même peine tombait sur les Juges qui recevraient des épices ; sur les gens en place , qui accepteraient des présens. Mœns de la Croix , Chambellan de l'Impératrice Catherine , & sa sœur , dame d'atour de cette Souveraine , ayant été convaincu d'avoir reçus des présens , Mœns fut condamné à perdre la tête , & sa sœur , favorite de l'Impératrice , à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette dame , l'un Chambellan , & l'autre Page , furent dégradés , & envoyés en qualité de simples soldats dans l'armée de Perse. Mais la sévérité des loix de Pierre-le-Grand contre les prévaricateurs , a fini avec lui. Toutes les provinces de l'Empire ont des Chancelleries. Ce sont des Tribunaux de justice , qui relèvent du Sénat de la Capitale. J'ai vu , dit » M. l'Abbé Chappe , que dans toutes Chan- » celleries éloignées , la justice se vendait presque » publiquement , & que l'innocent pauvre était » presque toujours sacrifié au criminel opulent ».

Les supplices , depuis l'avènement de l'Impératrice Elisabeth au trône de Russie , sont réduits à ceux des batogues & du knout.

D  
Les batogues , que  
police , que  
& la noble  
décrit une c  
C'est une  
deux esclav  
ont ; ils la  
la couchent  
genoux , l'  
Tous les  
frappent su  
(c'étaient  
c'est assez.  
couverte d  
de chambr  
devoir de  
sont oblig  
pour s'affu  
avec cette  
fiance per  
chent. Ce  
dormir r  
esclaves ,  
Cette  
supplice  
femmes  
Lapouch  
à la Cou

Les batogues sont une simple correction de police, que le militaire emploie envers le soldat, & la noblesse envers les domestiques. L'Auteur décrit une de ces corrections dont il a été témoin. C'est une fille de quatorze à quinze ans, que deux esclaves Russes traînent au milieu d'une cour; ils la déshabillent nue jusqu'à la ceinture, la couchent par terre; l'un prend sa tête entre ses genoux, l'autre la tient & l'étend par les pieds. Tous les deux, armés de grosses baguettes, la frappent sur le dos, jusqu'à ce que deux bourreaux (c'étaient les maîtres de la maison,) aient crié *c'est assez*. Cette fille, belle & touchante, se relèva couverte de sang & de boue. C'était une femme de chambre, qui avait manqué à quelque léger devoir de son état. Les Russes prétendent qu'ils sont obligés de traiter ainsi leurs domestiques, pour s'assurer de leur fidélité. Mais les maîtres, avec cette précaution, doivent vivre dans une méfiance perpétuelle de tous les gens qui les approchent. Ce sont de petits tyrans qui ne peuvent dormir tranquilles, entre le poignard de leurs esclaves, & le glaive de leur despote.

Cette réflexion conduit à la description du supplice du knout, exercé sur une des premières femmes de l'Empire de Russie. C'était Madame Lapouchin, dont la beauté jetait un grand éclat à la Cour de l'Impératrice Elisabeth. Accusée de

---

 Sibérie.



Sibérie.

s'être compromise dans une conspiration que tramait un Ambassadeur étranger, elle fut condamnée à recevoir le knout. Jeune, aimable, adorée, elle passe tout-à-coup du sein des délices & des faveurs de la Cour, dans les bras des bourreaux. Au milieu d'une populace assemblée dans la place des exécutions, on lui arrache un voile qui lui couvrait le sein; on la depouille de ses habits jusqu'à mi-corps. Un de ses bourreaux la prend par les bras & l'enlève sur son dos, qu'il courbe pour exposer cette victime aux coups. Un autre s'arme d'un knout; c'est un fouet fait d'une longue & large courroie de cuir. Ce barbare lui enlève à chaque coup un morceau de chair, depuis le cou jusqu'à la ceinture. Toute sa peau n'est bientôt qu'une découpure de lambeaux sanglans, & pendans sur son corps. Dans cet état, on lui arrache la langue, & la coupable est envoyée en Sibérie.

Ce n'est-là que le supplice ordinaire du knout, qui ne déshonore point, parce qu'il tombe sur les premières têtes, à la moindre intrigue de Cour, où le despote croit sa personne offensée.

Le grand knout, réservé pour le supplice des véritables crimes qui attaquent la société, a des apprêts plus terribles encore. On enlève le criminel en l'air, par le moyen d'une poulie fixée à une potence; ses deux poignets sont attachés à la

D

corde qui les  
ment liés en  
du patient u  
les membres  
Nations pol  
peuples bar  
vous n'aure  
criminelles.  
& par l'équ  
au travail s  
vertu sa con  
influence, a  
blissez l'ord  
rompu, re  
l'homme est  
vernez pas  
L'Impéra  
de la roue,  
crocher par  
homicides,  
qu'à la nob  
crimes, l'  
publics.  
Mais l'e  
Chappe en  
deux illustr  
Le Comte  
ronne sur

ion que tra-  
fut condam-  
ble, adorée,  
slices & des  
s bourreaux.  
dans la place  
oile qui lui  
e ses habits  
ux la prend  
qu'il courbe  
. Un autre  
e d'une lon-  
bare lui en-  
hair, depuis  
peau n'est  
ax sanglans,  
tat, on lui  
envoyée en

du knour,  
tombe sur  
ne de Cour,  
ée.

supplice des  
été, a des  
e le crimi-  
fixée à une  
achés à la

corde qui le suspend ; ses deux pieds sont égale-  
ment liés ensemble, & l'on passe entre les jambes  
du patient une poutre qui sert à lui disloquer tous  
les membres. On frémit de transcrire ces horreurs.  
Nations policées, renvoyez tous ces supplices aux  
peuples barbares ; faites de bonnes loix civiles,  
vous n'aurez pas besoin de tant de loix vraiment  
criminelles. Rappelez les mœurs par la raison  
& par l'équité ; rendez au pauvre sa subsistance,  
au travail son salaire, au talent sa place, à la  
vertu sa considération, au véritable honneur son  
influence, au mérite exemplaire sa dignité ; réta-  
blissez l'ordre social, souvent interverti, cor-  
rompu, renversé par l'ordre politique ; & si  
l'homme est un être capable de raison, ne le gou-  
vernez pas uniquement par la crainte.

L'Impératrice Elisabeth a supprimé le supplice  
de la roue, l'usage d'empaler par les flancs, d'ac-  
crocher par les côtes, d'enterrer vives les femmes  
homicides, de couper la tête au peuple, ainsi  
qu'à la noblesse. Elle condamne, pour les grands  
crimes, l'une à l'exil, & l'autre aux travaux  
publics.

Mais l'exil est affreux en Russie. M. l'Abbé  
Chappe en cite pour exemple le traitement de  
deux illustres criminels, M. & Mad. de Lestoc.  
Le Comte de Lestoc, après avoir placé la cou-  
ronne sur la tête d'Elisabeth, fut enfermé &

---

Sibérie.

Sibérie.

condamné, pour avoir reçu d'une Puissance étrangère, qui avait porté cette Princesse au trône, une somme d'argent qu'il avait eu la permission d'accepter. Quand ses Juges, à la tête desquels était Bestuchef, premier Ministre & son ennemi personnel, lui demandèrent la valeur de cette somme : *Je ne m'en souviens pas*, leur dit-il, *vous pourrez le savoir, si vous le desirez, par l'Impératrice Elisabeth.* « Malgré les intrigues de » Bestuchef, l'Impératrice ne voulut jamais con- » sentir que ces prisonniers ( le Comte de Lestoc » & sa femme ) fussent condamnés au knout. » Tous leurs biens furent confisqués ; ils furent » exilés en Sibérie, & enfermés dans des endroits » différens, sans avoir la permission de s'écrire. » Une chambre formait tout le logement de » Madame de Lestoc. Elle avait pour meubles » quelques chaises, une table, un poêle, un lit » sans rideaux, composé d'une paille & d'une » couverture. Elle ne changea pas deux fois de » draps, dans la première année. Quatre soldats » la gardaient à vue, & couchaient dans sa cham- » bre..... Elle jouait aux cartes avec eux, dans » l'espérance de gagner quatre ou cinq sous, dont » elle pût disposer ». Un jour qu'elle avait pris de l'humeur contre le premier Officier de sa garde, ce brutal lui cracha au nez. Cette femme était pourtant d'une famille distinguée en Livonie ;

elle avait été  
Elisabeth fou  
à l'entretien  
mais l'Officie  
et argent, l  
Ces deux  
le même cha  
emens, & u  
cette nouvel  
vait le jardin  
Pierre & le  
niers voyaien  
Enfin, apr  
femme furen  
de Lestoc, p  
ersbourg en  
paysan, fait  
Il y est accu  
la Cour, &  
librement de  
la mémoire e  
déplaisait à  
velles disgr  
menaces, fo  
qu'il n'avait  
que Pierre I  
mis, dit Les  
de me rendre

elle avait été fille d'honneur de l'Impératrice. Elisabeth fournissait douze livres de France par jour, à l'entretien de chacun de ces deux prisonniers; mais l'Officier de garde, qui était le trésorier de cet argent, les laissait manquer de tout.

Ces deux époux furent cependant réunis dans le même château, où ils avaient plusieurs appartemens, & un petit jardin à leur disposition. Dans cette nouvelle prison, Madame de Lestoc cultivait le jardin, portait l'eau, faisait le pain, la bière & le blanchissage. Quelquefois ces prisonniers voyaient du monde.

Enfin, après quatorze ans d'exil, Lestoc & sa femme furent rappelés par Pierre III. Le Comte de Lestoc, plus que septuagénaire, rentre à Pétersbourg en habit de *Mouffe*, c'est-à-dire, de paysan, fait communément de peau de mouton. Il y est accueilli & visité par tous les Seigneurs de la Cour, & par les étrangers. Comme il parlait librement de son exil, sans en accuser pourtant la mémoire d'Elisabeth, ses amis l'avertirent qu'il déplaisait à la Cour, & qu'il s'exposait à de nouvelles disgraces. Soit qu'il craignît l'effet de ces menaces, soit par une suite de l'esprit de liberté qu'il n'avait pas perdu dans sa prison, un jour que Pierre III l'avait admis à sa table : *Mes ennemis*, dit Lestoc à l'Empereur, *ne manqueront pas de me rendre de mauvais offices; mais j'espère de*

Sibérie.

*Votre Majesté, qu'elle laissera radoter & mourir  
Sibérie. tranquillement un vieillard qui n'a plus que quel-  
ques jours à vivre.*

Dans le Nord de la Russie, c'est le climat qui s'oppose à la population, par la stérilité des terres, qui est le plus insurmontable de tous les obstacles. Dans le midi, c'est un concours de causes physiques & morales, qui dépeuple le pays. Les conquêtes de Gengiskan & de ses successeurs l'ont dévasté. Les émigrations continuelles des Tartares en font un désert. La petite-vérole moissonne près de la moitié des enfans, dans la Sibérie; elle y a pénétré par l'Europe. Les Tartares vagabonds, qui courent au midi de la Sibérie, ne contractent guères cette maladie; ils en ont tant d'horreur, que si quelqu'un d'eux en est attaqué, tous les autres le laissent seul dans une tente avec des vivres, & vont camper au loin. Ceux de ce peuple qui entrent dans la Sibérie, sont bientôt surpris par cette contagion; & rarement y survivent, sur-tout après l'âge de trente-cinq ans.

Le mal vénérien est répandu dans toute la Russie & dans la Tartarie boréale, plus que partout ailleurs; il a gagné les contrées orientales de la Sibérie. Dans certaines villes, il y a peu de maisons où quelqu'un n'en soit attaqué; des familles entières en sont infectées. La plupart des enfans naissent avec cette maladie; aussi

trouve-t-on

trouve-t-on  
y a point  
mun en E  
que les vic  
c'est le lux  
de la déba  
qui l'a int  
mes, les  
mêle, fan  
sexes se li  
faite de t  
çant leurs  
temps leu  
des desirs.

L'explo  
plus grand  
cent mille  
n'est prop

Depuis  
se dépeup  
envoie da  
La Sibérie  
à la Ru  
l'Espagne

De to  
l'Abbé C  
pas plus

Tor

On trouve-t-on peu de vieillards dans la Sibérie. On y a point l'art de traiter ce mal, devenu si commun en Europe, qu'il n'y est pas plus honteux que les vices qui le donnent. Dans nos climats, c'est le luxe qui nous a familiarisés avec le fruit de la débauche. Au Nord, c'est la misère même qui l'a introduit. Chez le peuple Russe, les hommes, les femmes & les enfans couchent pêle-mêle, sans aucune espèce de pudeur. Les deux sexes se livrent de bonne heure à la dissolution, faite de travaux & d'occupations, qui, en exerçant leurs forces journalières, détournent en même temps leurs sens des objets, & leur imagination des desirs.

Sibérie.

L'exploitation des mines est encore une des plus grandes causes de la dépopulation. Plus de cent mille hommes sont occupés à ce travail, qui n'est propre qu'aux Etats très-peuplés.

Depuis la conquête de la Sibérie, la Russie se dépeuple par le nombre d'habitans qu'elle envoie dans les déserts de cette vaste province. La Sibérie peut donc devenir aussi dangereuse à la Russie, que le Pérou l'a jamais été à l'Espagne.

De toutes ces causes de dépopulation, M. l'Abbe Chappe conclut que la Russie ne contient pas plus de seize à dix-sept millions d'habitans.

Sibérie. C'est bien peu pour une étendue de pays plus grande que toute l'Europe.

Il aborde tous les ans à Pétersbourg environ deux cent cinquante vaisseaux étrangers, dont le plus grand nombre appartient à la Hollande. La moitié des marchandises qu'on y prend consiste en pelleteries. Dans l'autre moitié, ce qu'il y a de plus utile se réduit à des voiles & des mâts de vaisseaux, des goudrons, des cuirs & des métaux communs. Tout le reste est de matières superflues, ou qu'on peut trouver ailleurs. Ce qu'on y apporte, ne fût-ce que des vins, des étoffes, des fromages & des épiceries, est plus nécessaire aux Russes, que ne l'est pour nous tout ce que nous en retirons.

Les revenus de la Couronne donnent d'abord au Souverain une somme de vingt-trois millions deux cent quarante mille francs, sur la capitation de six millions six cent quarante mille hommes, qui paient trois livres dix sols par tête. Cette capitation est augmentée de quarante sols pour une masse de trois cent soixante mille payfans, qui, appartenant au domaine de la Couronne, lui paient cet excédent de redevance. Les péages & les douanes rendent quinze millions sept cent cinquante mille livres; les salines, sept millions; le commerce du tabac, trois cent quatre-vingt

D  
mille livres  
million ;  
deux cent c  
un million  
conquêtes  
demi ; les  
million. L  
lions à la C  
de-vie aux  
quatre-ving  
l'exactitude  
que le rev  
monte à so

Avec ce  
qui était e  
ligne, six  
galères. O  
progress &  
qui s'est v  
de l'Archip  
Dardanelle

Les trou  
trois cent  
paix ; sans  
mes de tro  
ques, de K  
vages, qui

le pays plus

urg environ  
gers, dont le  
Hollande. La  
end confite  
ce qu'il y a  
& des m&ars  
& des m&e-  
ri&eres super-  
s. Ce qu'on  
des &toffes,  
as n&ecessaire  
tout ce que

ent d'abord  
rois millions  
la capitation  
le hommes,  
t&ete. Cette  
te sols pour  
lle paysans,  
Couronne,  
Les p&eages  
ns sept cent  
pt millions;  
 quatre-vingt

## DES VOYAGES. 211

mille livres ; le papier timbré & le sceau, un million ; le revenu de la monnoie, un million deux cent cinquante mille livres ; celui de la poste, un million six cent cinquante mille livres. Les conquêtes sur la Perse produisent un million & demi ; les conquêtes sur la Suède, un demi-million. La bierre & l'eau-de-vie valent dix millions à la Couronne, qui achète le tonneau d'eau-de-vie aux particuliers trente roubles, & le revend quatre-vingt-dix. En un mot, quelle que soit l'exactitude de ce détail, on convient en général que le revenu total de la Couronne de Russie monte à soixante-sept millions, argent de France.

Avec ce fonds, l'Etat entretient une marine qui était en 1756, de vingt-deux vaisseaux de ligne, six frégates, & quatre-vingt-dix-neuf galères. On fait jusqu'ou Catherine II a porté les progrès & l'ascendant de cette marine victorieuse, qui s'est vue pendant plusieurs années maîtresse de l'Archipel, & qui a si long-temps bloqué les Dardanelles, & menacé Constantinople.

Les troupes de terre ne forment pas moins de trois cent mille hommes, même en temps de paix ; sans parler d'un corps de cent mille hommes de troupes irrégulières, composées de Cosaques, de Kalmouks & d'autres Nations aussi sauvages, qui, vivant de pillage sans autre paie,



Sibirie.

servent à garder ou à étendre les frontières de l'Empire , à repousser les Tartares , à lever des tributs sur des peuples sauvages. C'est ce qu'on appelle les troupes du Gouvernement : ce sont pourtant les moins dispendieuses. Toutes les troupes , soit du Gouvernement , soit de la Nation , coûtent trente-deux millions , y compris la dépense de la marine. Cependant chaque soldat n'a que dix-huit deniers de paie ; le surplus est fourni en subsistances , par les provinces où les troupes passent ou séjournent.

Malgré le mot du Roi de Prusse , *que les Russes sont plus difficiles à tuer qu'à vaincre* , leur infanterie est très-bien disciplinée , & c'est ce qui fait la force des armées. Leur artillerie est nombreuse & très-bien servie , & c'est ce qui fait la force des armées : grand avantage dans la tactique moderne.

Ainsi , quoique M. l'Abbé Chappe prétende , par le résumé qu'il fait des ressources de la Russie , rabattre beaucoup de l'opinion qu'on a des forces de cette puissance , il résulte que , dans l'état actuel de l'Europe , elle est très-redoutable pour ses voisins. Elle semble intéressée à faire la guerre , pouvant gagner des pays riches , & n'ayant rien à perdre que des déserts ; elle a beaucoup de soldats , que l'amour du pillage enhardira tôt ou

ard à vain  
pousser ses  
Elle a pou  
qui est tou  
fée en aut  
à une conf  
d'une Nat  
à les faire  
mie de la  
maintenir

Il est ter  
de Tobols  
Académici  
de Pétersb  
sement de  
doute le f  
fait dans  
jour , par  
çant vers  
que le fol  
Son incon  
» une ap  
» malheur  
» lais gué  
» renoncé  
gulier. L'  
bourg , p

frontières de  
à lever des  
est ce qu'on  
t : ce sont  
tes les trou-  
la Nation,  
npris la dé-  
e soldat n'a  
us est fourni  
les troupes

de les Russes  
leur infan-  
ce qui fait  
nombreuse  
ait la force  
ctique mo-

prétende,  
e la Russie,  
des forces  
état actuel  
our ses voi-  
erre, pou-  
rant rien à  
up de sol-  
lira tôt ou

ard à vaincre; & la rigueur de son climat semble pousser ses habitans vers des contrées plus douces. Elle a pour elle la situation politique de l'Europe, qui est toujours en guerre avec elle-même; divisée en autant d'ennemis que d'États; peu propre à une confédération générale; indifférente au sort d'une Nation qu'opprimeraient les Russes; prête à les faire entrer dans toutes ses querelles; ennemie de la liberté de ses peuples, & jalouse de maintenir le pouvoir absolu de ses Souverains.

Il est temps de revenir, avec M. l'Abbé Chappe, de Tobolsk en France. Ce jeune & courageux Académicien se préparait à reprendre le chemin de Pétersbourg, lorsqu'il fut attaqué d'un vomissement de sang presque continu. C'était sans doute le fruit d'un voyage de douze cent lieues, fait dans un temps où le froid redoublait chaque jour, par la saison & le climat; l'Auteur s'avantant vers la zone glaciale du Nord, à proportion que le soleil s'éloignait vers le tropique du Midi. Son incommodité lui fit hâter son départ. « J'avais » une apothicairerie, dit-il; mais ayant eu le » malheur d'empoisonner un Russe que je vou- » lais guérir d'une légère incommodité, j'avais » renoncé à la médecine ». Cet aveu est assez singulier. L'Auteur, résolu de revenir par Catherinenbourg, pour en voir les mines, & connaître le

---

Sibérie:

Sibérie.

Midi de la Sibérie, accepta une escorte composée d'un sergent & de trois grenadiers, pour rallurer ses gens, sur le bruit qui courait que cette route était infestée de voleurs. Il partit avec cette escorte & quatre voitures, dans un appareil militaire.

Les pluies, succédant à la fonte des neiges, avaient gâté une grande plaine de cent lieues, qu'il eut à traverser. Une de ses voitures, chargée de tout son équipage, s'embourbait souvent, au point que douze chevaux ne pouvaient la tirer des boues. Il avait des poulets, des oies & des canards, dans ses munitions de vivres. Importuné par l'embarras & les cris de cette volaille, il en fit tuer une partie, & lâcha l'autre dans les champs. Pour suppléer à cette provision, il tuait en chemin des canards sauvages, dont il régala sa caravane. Le bruit des brigandages croissant à mesure qu'il s'éloignait de Tobolsk, il visita les armes, redoubla le courage de ses gens avec de l'eau-de-vie, fit allumer des flambeaux la nuit sur chaque voiture, & continua tranquillement sa marche avec une suite de huit hommes bien armés.

On avait fait cent vingt-cinq lieues dans une plaine qui n'est qu'un marais, formant un pâturage excellent, sans culture. C'était au cinquante-sixième degré de latitude, & dès le 3 Septembre, on y éprouva une nuit très-froide au milieu d'une

esplanade  
enfin des  
on arrive

L'Auto  
telles qu'  
de la Sib  
voisines d  
se répand

Aux e  
verdure,  
toute leu  
eût vus d

rians &  
lens; en  
de sa pa  
bre. Un

fit servir  
tabac de  
des fruit  
le trouv

pour la  
réussi. L

cueil qu  
étranger

» j'ai  
» étonn  
» pour  
» Solei

esplanade qui fut couverte de givre. On rencontre enfin des pierres qui annoncent les montagnes; on arrive à Catherinenbourg.

Sibérie.

L'Auteur se loue avec complaisance des politesses qu'il reçut des principaux habitans. Les villes de la Sibérie se polissent à mesure qu'elles sont voisines du Midi. Par-tout la douceur du climat se répand dans les mœurs.

Aux environs de Cazan, l'Auteur retrouve la verdure, un ciel serein, des arbres fruitiers dans toute leur parure, des chênes, les premiers qu'il eût vus depuis son séjour en Russie. Des côteaux rians & couverts de bosquets, des villages opulens; enfin tout lui retrace le souvenir & l'image de sa patrie. Il arrive à Cazan le premier Octobre. Un Prince Tartare en était Gouverneur. Il fit servir au voyageur Français, des pipes avec du tabac de la Chine, des liqueurs, des confitures, des fruits, un melon d'eau. M. l'Abbé Chappe le trouva si délicieux, qu'il en prit de la graine pour la semer en France, mais elle n'y a pas réussi. L'Archevêque Russe ne fit pas moins d'accueil que le Gouverneur Tartare à l'Académicien étranger. « C'est le seul Prêtre, dit celui-ci, que j'ai vu dans ces vastes Etats, qui ne parut pas étonné qu'on se transportât de Paris à Tobolsk, pour y observer le passage de Vénus sur le Soleil ».

Sibérie.

L'Archevêque de Cazan cultive les sciences & les lettres, dans une ville presque barbare. Cependant celle-ci est infiniment plus policée que toute la Sibérie ; il lui reste encore de l'opulence, quoiqu'elle en ait perdu la source, avec son commerce : elle abonde en denrées comestibles. Le pain y est même blanc. On y supplée au vin naturel, par une liqueur artificielle, faite d'eau-de-vie & de fruits, où l'on retrouve le goût & la couleur du vin. La noblesse y vit en société ; les femmes y mangent à table, au lieu d'y servir les hommes. Les Tarrares, qui sont le plus grand nombre des habitans, y sont traités par le Souverain avec les égards qu'on doit à leur bonne foi, leur simplicité de mœurs, leur fidélité, leur bravoure. Cazan entretient un Gymnase ou Collège, composé de huit Professeurs, deux pour la langue Française, deux pour l'Allemand, deux pour le Latin, & un pour la langue Russe, avec un Maître d'armes, qui enseigne à danser.

M. l'Abbé Chappe partit de Cazan, & passa le Volga, dans un endroit où ce premier fleuve de l'Europe peut avoir deux cent toises de largeur, sur soixante pieds de profondeur ; il fut dix-sept minutes à le traverser, sur un bateau de six rameurs. « On m'avait assuré, dit-il, à Tobolsk » & à Cazan, qu'on y trouvait quantité de Pira-

D  
tes, & c  
fusil, co  
vu de c  
bords l'e  
l'Académie  
reprind la  
vie en alla  
de la Russ  
l'hyver, s'  
France au  
après en é

Un Ac  
savante ve  
regardé co  
Quoiqu'il  
entrer dan  
qui peut é  
dont la m  
planète de  
tout ce qu  
il a observ  
la connaî  
d'abord f  
globe ent  
de la mer  
ou la fut  
& conna

sciences &  
barbare. Ce-  
policée que  
l'opulence,  
ec son com-  
estibles. Le  
lée au vin  
faite d'eau-  
le goût &  
en société;  
d'y servir  
plus grand  
ar le Sou-  
leur bonne  
lélité, leur  
e ou Col-  
ix pour la  
nd, deux  
usse, avec  
ser.

& passa  
ier fleuve  
s de lar-  
il fut dix-  
au de six  
Tobolsk  
de Pita-

tes, & qu'on s'amufait même à les chasser au  
fusil, comme des canards; mais je n'y ai jamais  
vu de ces Pirates, quoique j'aie parcouru les  
bords l'espace de cent lieues ». Le 8 Octobre,  
l'Académicien arrive à Kusmodéniansk, où il  
reprend la route de Pétersbourg, qu'il avait sui-  
vie en allant à Tobolsk. Il rentre dans la capitale  
de la Russie, le premier Novembre 1761, y passe  
l'hyver, s'embarque au printems, & se trouve en  
France au mois d'Août 1762, près de deux ans  
après en être parti.

Un Académicien député par une compagnie  
savante vers le pôle, ou vers la ligne, doit être  
regardé comme un bienfaiteur de l'esprit humain.  
Quoiqu'il ne parte qu'à titre d'Astronome, il fait  
entrer dans ses devoirs & dans ses vues, tout ce  
qui peut être utile aux hommes. M. l'Abbé Chappe,  
dont la mission se bornait à voir le passage d'une  
planète devant le Soleil, a rapporté de son voyage  
tout ce qui pouvait éclairer sa Nation & les sciences;  
il a observé les cieux, mais sur-tout la terre, dont  
la connaissance intéresse l'homme de si près. Il a  
d'abord fixé la position des lieux, par rapport au  
globe entier; il a mesuré leur élévation à l'égard  
de la mer. Après ce double coup-d'œil sur l'écorce  
ou la surface, il a voulu pénétrer dans l'intérieur,  
& connaître la substance des terres. C'est dans

---

 Sibérie.

Sibérie.

les montagnes que la nature plus hideuse, plus stérile qu'ailleurs, est aussi plus singulière : elle y dédommage de la disette des végétaux, par l'abondance des minéraux : elle n'y produit guères de plantes nourricières ; mais elle y forme des pierres & des métaux qui servent aux arts de première nécessité. C'est dans les montagnes que l'homme va déterrer les maisons qu'il élève sur les plaines. S'il ne peut y semer, y planter, c'est-là du moins qu'il forge les instrumens de la culture. Les plaines montrent leurs qualités par leurs productions : elles n'ont pas autant besoin d'être étudiées par le Naturaliste, que les montagnes qui ne développent pas leur substance au dehors. Aussi les voyageurs curieux ont toujours observé celles-ci avec une attention plus particulière. M. l'Abbé Chappe, à l'exemple des Savans qui parcourent la terre, s'est attaché à l'examen des montagnes. Sa route l'a conduit aux monts Riphées ; son loisir l'a arrêté dans la partie de cette chaîne qui s'étend entre Catherinenbourg & Solikamskaia. Il en a examiné les différentes espèces de mines. Avant de les décrire, il parle de quelques gypses, dont il a apporté différens morceaux. Entr'autres curiosités de cette nature, le *mica*, dit-il, ou verre de Mofcovic, est assez commun en Sibérie, pour qu'on en fasse des vitres ; il est épais d'un tiers de

ligne, d'un  
transparent  
en six à se  
en trois fe  
comme du  
il faut le  
contraire,

La Sibe  
riche. On  
Poïas. A  
therinenb  
*Galazins*  
teur. La  
qui sont  
de la mon  
brun coul  
feu au bri  
réfié, il p  
à moins  
ctu ; ton  
l'aimant

A vin  
aimant cu  
brillant v  
en paille  
poullière  
cet aimant

hideuse, plus  
 lière : elle y  
 t, par l'abon-  
 it guères de  
 e des pierres  
 de première  
 que l'homme  
 r les plaines.  
 là du moins  
 e. Les plaines  
 productions :  
 udiées par le  
 ne dévelop-  
 uffi les voya-  
 elles-ci avec  
 obé Chappe,  
 nt la terre,  
 es. Sa route  
 isir l'a arrêté  
 étend entre  
 n a examiné  
 vant de les  
 , dont il a  
 es curiosités  
 rre de Mos-  
 pour qu'on  
 un tiers de

ligne, d'un brun clair tirant sur le jaune, assez  
 transparent pour qu'on lise à travers. On le divise  
 en six à sept feuillets, dont chacun se sous-divise  
 en trois feuilles qui se roulent autour des doigts  
 comme du papier. Il est plus tenace que fragile ;  
 il faut le plier & le replier plusieurs fois en sens  
 contraire, pour le casser.

La Sibérie a de l'aimant, dont la mine est très-  
 riche. On la trouve en différens endroits des monts  
 Poïas. A dix lieues de la route qui mène de Ca-  
 therinenbourg à Solikamskaia, est la montagne  
*Galazinski*. Elle a plus de vingt toises de hau-  
 teur. La mine est au bas, distribuée en couches  
 qui sont séparées par des lits de terre. Le sommet  
 de la montagne est un rocher d'aimant. Il est d'un  
 brun couleur de fer, dur & compact, & il fait  
 feu au briquet, comme la pierre. Quand il est tor-  
 réfié, il perd sa vertu d'attirer la limaille de fer,  
 à moins qu'elle ne soit répandue sur un aimant  
 cru ; torréfié & pilé, sa poudre est attirée par  
 l'aimant ordinaire, comme de la limaille de fer.

A vingt lieues de Solikamskaia, on trouve un  
 aimant cubique & verdâtre. Les cubes en sont d'un  
 brillant vif. Quand on le pulvérise, il se décompose  
 en paillettes brillantes, couleur de fer, & en  
 poussière verdâtre. Le fer paraît minéralisé dans  
 cet aimant, par l'arsenic. On ne trouve l'aimant

---

 Sibérie.



Sibérie.

que dans la chaîne de montagnes, dont la direction est du Sud au Nord.

Ce même pays a des mines de fer. M. l'Abbé Chappé en compte cinquante de différente espèce, presque toutes aux environs de Catherinenbourg. Le fer, dit-il, y est minéralisé par le soufre; il est combiné avec une terre vitrifiable, souvent avec de la glaise, jamais avec de la terre calcaire. Pas une seule de ces mines n'est disposée en filon; elles sont toutes par dépôts, dispersées sans ordre, du moins en apparence.

On trouve presque toujours ces mines dans les montagnes basses, & sur les bords des ruisseaux. Elles sont à trois pieds sous terre; elles ont vingt-quatre à trente pieds de profondeur. La partie inférieure est au niveau des rivières. La hauteur moyenne de ces mines de fer, est de deux cent vingt-huit toises au-dessus du niveau de la mer. On n'en trouve que rarement dans les montagnes plus élevées, & dans le milieu de la chaîne des monts Poïas.

Ces mines produisent du fer d'une qualité particulière, soit doux, soit aigre, & cassant. Celles dont le fer est aigre & cassant, sont les plus riches: on mêle plusieurs mines de fer, en combinant celles qui sont douces & liantes, avec celles qui sont aigres & cassantes. Le fer, qui résulte de

cette com  
certains o  
Ce fer est  
Si on le f  
on y fait  
grain en  
à la vue.  
» une ba  
» pouces  
» l'ayant  
» je tour  
» arbre;  
» facilité  
» fente  
» tillons;  
» Il n'est  
aux Angl  
Ils l'emba  
porte en  
sur des r  
sols le p  
France. C  
& il en  
avoir cer  
charbon  
autant d  
de large

cette combinaison, est parfait, & supérieur pour certains ouvrages, à celui de Suède & d'Espagne. Ce fer est tenace & flexible, à froid & à chaud. Si on le frappe avec la partie aiguë d'un marteau, on y fait une coche comme dans du plomb. Le grain en est si fin, qu'on le distingue avec peine à la vue. « Je pris un jour, dit M. l'Abbé Chappe, » une barre de quinze pieds de long, sur trois » pouces de large, & sept lignes d'épaisseur ; » l'ayant placée entre deux branches d'un arbre, » je tournai aisément cette barre autour de cet » arbre ; je la retournai ensuite avec la même » facilité, sans qu'il se fît dans les coudes aucune » fente ni gerçure. J'en ai rapporté des échan- » tillons ; la bonté de ce fer a étonné nos ouvriers. » Il n'est pas assez connu en France ». On le vend aux Anglais, qui en font le principal commerce. Ils l'embarquent à Pétersbourg, où on le transporte en hiver sur des traîneaux, & dans l'été sur des rivières. Il coûte à l'entrepreneur douze sols le poude, de trente-trois livres, poids de France. On le vend cinquante sous sur les lieux, & il en vaut trente de plus à Pétersbourg. Pour avoir cent poudes de fer, on use une mesure de charbon de six pieds sept pouces de hauteur, sur autant de longueur, & quatre pieds cinq pouces de largeur.

---

 Sibérie.

Sibérie. Quelques-unes de ces forges coûtent dix mille francs de dépenses, & tous frais payés, valent vingt mille francs au propriétaire de la mine. Ainsi la Russie produit du fer & des soldats. Il est aisé de voir ce qu'on en doit attendre avec le temps. Quand un peuple maritime de l'Europe lui aura ouvert, pour porter la guerre en orient, le chemin de la méditerranée, où s'arrêtera-t-elle ?

Un métal presque aussi commun que le fer, d'une utilité moins reconnue, & que la chimie nouvelle semble nous rendre suspect, c'est le cuivre. La Sibérie en a des mines. Elles sont réunies aux environs de Cazan, & donnent à cette ville un commerce, une sorte d'opulence qui contraste singulièrement avec les déserts dont elle est environnée, avec les mœurs des Tartares qui l'habitent. On trouve dans ce canton demi-sauvage, d'abord une marne cuivreuse, friable & sans tenacité, parce qu'elle contient peu de glaise, & beaucoup de sable. Elle est composée de deux couches : l'une, d'un gris tirant sur le rougeâtre, contient un peu de terre cuivreuse ; l'autre est d'un verd-d'eau, tirant sur le gris, & doit cette couleur au cuivre. Tout annonce une dissolution de ce métal, dont les parties ont été charriées & déposées dans cette marne... Elle contient si peu de cuivre, qu'on ne l'exploite point.

D  
M. l'Ab  
marnes, &  
plus ou r  
endroits.  
sable pur  
calcaire. L

Les mir  
chire, sou  
mites. Cell  
propre à t  
origine à  
dissolution

Les mi  
dans ses e  
sont ordin  
des monta  
dix-huit p  
produit m  
que quatr  
moins.

La Sib  
ne la ren  
vaut pas l  
pour salai

M. l'A  
par celle  
dire, le p

ent dix mille  
ayés, valent  
de la mine.  
soldats. Il est  
ndre avec le  
de l'Europe  
en orient,  
s'arrêtera-

que le fer,  
de la chimie  
, c'est le  
sont réunies  
à cette ville  
qui contraste  
est envi-  
qui l'habi-  
i-sauvage,  
sans tena-  
e, & beau-  
x couches:  
e, contient  
d'un verd-  
couleur au  
e ce métal,  
osées dans  
vre, qu'on

M. l'Abbé Chappe parle de plusieurs sortes de marnes, & de pierres calcaires, qui contiennent plus ou moins de cuivre. Il y en a dans vingt endroits. On trouve encore du cuivre dans du sable pur, sans presque aucun mélange de terre calcaire. Le métal y est par couches.

Les mines de cuivre contiennent de la malachite, sous la forme des stalactites & des stalagmites. Celle de Sibérie est très-belle, aisée à polir, propre à toutes sortes de bijoux. Elle doit son origine à du cuivre qui a été dans un état de dissolution.

Les mines de cuivre de Souxon s'étendent dans ses environs, jusqu'à trente lieues. Elles sont ordinairement vers la moitié de la hauteur des montagnes. Leur profondeur est de soixante-dix-huit pieds, environ... Ces mines sont d'un produit médiocre. Les plus riches ne donnent que quatre pour cent, & les autres beaucoup moins.

La Sibérie a même des mines d'or; mais qui ne la rendent que plus pauvre. Le produit n'en vaut pas la dépense, quoique les ouvriers n'y aient pour salaire que la nourriture.

M. l'Abbé Chappe termine ses observations par celle qui fut l'objet de son voyage, c'est-à-dire, le passage de Vénus, sur le disque du soleil.

---

Sibérie.

Sibérie.

L'Académicien Français devait observer ce phénomène à Tobolsk, en Sibérie, pendant que d'autres Astronomes l'observaient en d'autres lieux de la terre, fort éloignés de la Sibérie. La différence des temps du passage, observés par ces divers Astronomes, donne la distance de Vénus à la terre. Or, comme on connaît d'ailleurs le rapport entre la distance de Vénus au Soleil, & celle de la terre au Soleil, il est aisé de voir que la distance de Vénus à la terre, étant connue, on aura celle de la terre au Soleil; élément important dans l'astronomie. On ne pourrait en dire davantage, sans entrer dans des raisonnemens mathématiques, qui n'appartiennent point à un recueil historique des voyages.

Cette observation, qui a coûté tant de fatigues à M. l'Abbé Chappe, n'est qu'un fait, qu'un moment, qu'un poin dans l'histoire des temps & des Cieux. Mais c'est un de ces momens & de ces points décisifs, qui doivent faire époque dans l'astronomie, étendre & perfectionner la sublime théorie des mouvemens célestes. Un jour, peut-être, on partira de cette observation, pour déterminer la distance du Soleil, qui jusqu'ici s'est dérobée aux calculs de la géométrie, pour mesurer la grandeur réelle de cet astre, pour peser son influence sur le systême dont il est le centre & le mobile.

Le

Le phé  
vive lumi  
doute, il  
posait à e  
son sein l  
en un jou  
d'exhalai  
était la so  
des orage  
partait de  
M. l'Abb  
dans cette  
Maffei.

« J'étais  
» ceux éta  
» électriq  
» d'où par  
» avoir tr  
» défordre  
» & m'a  
» mes ob  
» la surfa  
» au lieu  
» les Phy  
» vaincus

La ph  
où est l'

Tom

er ce phéno-  
que d'autres  
s lieux de la  
différence des  
ivers Astro-  
la terre. Or,  
ort entre la  
e la terre au  
ce de Vénus  
e de la terre  
'astronomie.  
sans entrer  
ques, qui  
storique des

de fatigues  
fait, qu'un  
des temps  
mens & de  
poque dans  
la sublime  
jour, peut-  
pour déter-  
qu'ici s'est  
pour mesurer  
r peser son  
centre & le  
Le

Le phénomène de l'électricité a jeté la plus vive lumière dans la science de la nature. Sans doute, il était aisé de voir que la terre se composait à elle-même son atmosphère, élevant de son sein les vapeurs qui l'arrosent, & recouvrant en un jour, par les pluies, tout ce qu'elle a perdu d'exhalaisons en plusieurs mois. Par la raison qu'elle était la source des nuages, elle devait être le foyer des orages; mais on n'avait pas vu que la foudre partait de la terre, au lieu de tomber du Ciel. M. l'Abbé Chappe était en 1757, dit-il, dans cette erreur, combattue en 1713 par M. Maffei.

---

Sibérie.

« J'étais persuadé, dit-il, que les nuages orageux étaient toujours enveloppés d'une matière électrique, & qu'ils étaient des conducteurs d'où partaient ces éclats de foudre, qui, après avoir traversé les airs, portent l'effroi & le désordre sur la surface du globe... je reconnus & m'assurai bientôt que dans presque toutes mes observations, l'inflammation s'était faite à la surface de la terre, d'où la foudre s'élevait, au lieu de se précipiter des nuages. Presque tous les Physiciens sont maintenant également convaincus de cette vérité ».

La physique détermine la distance de l'endroit où est l'observateur, à l'endroit d'où part l'éclair,

Sibérie.

par l'intervalle du temps compris entre l'éclair & le bruit, en supposant qu'une seconde répond à cent soixante-treize toises.

L'Auteur avait élevé en plein air une barre de fer, suivant la méthode ordinaire, dans le dessein de déterminer l'étendue de l'atmosphère électrique des nuages, & les rapports des degrés d'électricité, analogues aux différentes distances où se trouvait la barre électrique, par rapport au nuage d'où paraissait sortir l'inflammation.

Le 9 Juillet, à midi, commença un orage à l'Est de Tobolsk, par un ciel serein à l'Ouest presque sans électricité, jusqu'à une heure, quinze secondes. Ensuite, après un grand vent accompagné d'un nouvel orage, l'électricité fut assez forte. Elle cessa à neuf minutes vingt-cinq secondes, & recommença à vingt-cinq minutes quarante » secondes ; on vit un éclair pour la première » fois dans cet orage. L'intervalle de l'éclair & du » bruit fut observé de quarante-cinq secondes, » ou de sept mille sept cent quatre-vingt-cinq » toises ». L'orage était vers l'horison ; l'électricité fut très-forte pendant six minutes, & cessa totalement ; le baromètre était à vingt-sept pouces, huit lignes  $\frac{8}{12}$ , & le thermomètre à dix-huit degrés.

D  
 « Le 10  
 orage par  
 vingt-sep  
 s'étant en  
 les défaire  
 une comm  
 engourdi  
 minutes tr  
 le milieu  
 le ciel ser  
 du fer au  
 fait un br  
 déchire.  
 » Je vis t  
 terre, dan  
 des éclairs  
 elle me pa  
 la plus éle  
 environ de  
 Le 13 de  
 eux heure  
 médiocre,  
 voulu touch  
 motion viol  
 plus y rentre  
 « A deux  
 perçus trè

re l'éclair &  
de répond à  
une barre de  
ns le dessein  
ère électri-  
égrés d'elec-  
rances où se  
ort au nuage

a un orage à  
Ouest presque  
quinze secon-  
accompagné  
assez forte.  
q secondes,  
tes quarante  
la première  
l'éclair & du  
q secondes,  
e-vingt-cinq  
; l'électricité  
& cessa tota-  
sept pouces,  
à dix-huit

« Le 10 Juillet, à sept heures <sup>1</sup> du matin, un orage parut à l'Est, vers l'horison. A huit heures vingt-sept minutes treize secondes, les fils s'étant entortillés autour de la barre, je voulus les défaire, dit M. l'Abbé Chappe, & je reçus une commotion si violente, que j'en eus le bras engourdi pendant deux jours. A trente-cinq minutes trente secondes, l'électricité augmente; le milieu du nuage est au zénith, & l'on voit le ciel ferein de tous les côtés. Si l'on présente du fer au bout d'un tuyau de verre, l'électricité fait un bruit semblable à du raffetas qui se déchire.

Sibérie.

» Je vis très-distinctement la foudre s'élever de terre, dans toutes les observations où j'apperçus des éclairs. A sept heures trente-une minutes, elle me parut monter jusqu'à la partie du nuage la plus élevée sur l'horison. Cette hauteur était environ de vingt-sept degrés.

Le 13 de Juillet, un orage parut au Sud, à deux heures après midi. L'électricité, d'abord médiocre, devint si forte, qu'un soldat, ayant voulu toucher au conducteur, en reçut une commotion violente, sortit de l'observatoire, & n'osa plus y rentrer.

« A deux heures cinquante-cinq minutes, j'apperçus très-distinctement la foudre s'élever de



» terre, sous la forme d'une fusée, qui, à une certaine hauteur, se divisa en deux serpenteaux ».

Enfin, pour ne rien omettre d'utile & d'important dans l'ouvrage de M. l'Abbé Chappé, ajoutons aux expériences qu'il a faites sur l'électricité, un mot de ses observations sur le baromètre & la bouffole. La plus grande hauteur du baromètre à Tobolsk, dit-il, fut le 25 Mars (1761,) de vingt-huit pouces dix lignes  $\frac{8}{12}$ , par un vent de Nord, & un ciel très-serein. La plus petite hauteur fut, au mois de Juin, de vingt-sept pouces six lignes.

Le thermomètre, qui, comme on l'a vu, descend en hyver à plus de soixante degrés au-dessous de la congélation, est monté, le 19 Juillet, dans la plus grande chaleur de l'été, à vingt-six degrés au-dessus de la congélation. C'est donc une différence de plus de quatre-vingt degrés entre les limites du froid & celles du chaud.

A Tobolsk, l'Auteur a vu les grains poindre au 15 de Juin, s'élever à dix pouces le 25, faire à leur maturité vers la fin d'Août.

Quant à la bouffole, M. l'Abbé Chappé dit qu'à Tobolsk il l'a vu décliner de trois degrés quarante-cinq minutes cinquante-huit secondes vers l'Orient. En 1720, dit-il, elle n'avait point

de déclinaison

Srahlenber

douze min

andis que

par au vers

C'en est

eurs de ph

es, ceux c

lection de

entier de

travail, pa

son véritab

le seul qu'i

Le mêm

rie, il voul

ans après.

De la

impatient

régions les

presque le

des Russes

contrer &amp;

fées, &amp; v

les plus en

Son observ

l'a faite,

même ann

de déclinaison, si l'on en croit M. le Baron de Strahlenberg. M. Chappe dit qu'elle varie de douze minutes & demie par an vers l'Orient, tandis que sa variation est à Paris de dix minutes par an vers le couchant.

Sibérie.

C'en est assez pour les curieux, ou les amateurs de phénomènes & d'observations. Les adeptes, ceux qui cherchent les causes dans une collection de faits très-nombreuse, liront l'ouvrage entier de M. l'Abbé Chappe, & fixeront à son travail, par les lumières qu'ils y auront puisées, son véritable prix. Mais ce monument n'était pas le seul qu'il voulût consacrer aux sciences.

Le même phénomène qu'il avait vu en Sibérie, il voulut le revoir dans la Californie, huit ans après.

De la zone glaciale, il passe à l'équateur, impatient de connaître les deux hémisphères, les régions les plus opposées par le climat, il fait presque le tour de la terre, visite les conquêtes des Russes & des Espagnols, qui peuvent se rencontrer & se joindre un jour par deux routes opposées, & va chercher la lumière chez les peuples les plus enfoncés dans les ténèbres de l'ignorance. Son observation était fixée au 6 Juin 1770; il l'a faite, & il est mort le premier Août de la même année. La cendre de ce Philosophe repose

dans une terre sauvage au-delà des mers ; mais  
 Sibérie. il a laissé à sa patrie les monumens de ses tra-  
 vaux, la mémoire de son courage, & la gloire  
 de ses exemples.

*Fin du Livre sixième.*



A

L'HI

D

~~DE~~

S E

L I

C D

N o

cet ouv

tion d

l'océan

ALE , &c.  
s mers ; mais  
ns de ses tra-  
& la gloire



A B R É G É  
D E  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
*DES VOYAGES.*



SECONDE PARTIE.  
A S I E.  
L I V R E S E P T I E M E ,  
J A P O N .

---

C H A P I T R E P R E M I E R .

*Voyage de Kempfer.*

Nous avons cru devoir terminer la partie de  
cet ouvrage , qui concerne l'Asie , par la descrip-  
tion des isles du Japon , située à l'extrémité de  
l'océan oriental. Cet empire séparé en tout sens

=====

Japon.

---

Japon.

du reste du monde, & par les mers qui l'environnent, & par les loix qui en défendent l'entrée, n'en est que plus remarquable aux yeux de notre avide curiosité.

Engelbert Kempfer, né en Westphalie en 1651, Médecin & Naturaliste, connu par ses voyages en Europe & en Asie, est jusqu'ici le meilleur guide que l'on puisse suivre pour ce qui regarde le Japon. Il y passa en 1690, sur une flotte Hollandaise en qualité de Chirurgien; il resta plus de deux ans dans le pays, n'ayant d'autre objet & d'autre intention que de le bien connaître. Voici ce qu'en dit le Père Charlevoix.

« On ne peut refuser à Kempfer la justice de convenir que ses Mémoires sont remplis de recherches curieuses, touchant l'origine des Japonais, les richesses de leur pays, la forme de leur gouvernement, la police de leurs villes; d'avoir débrouillé mieux que personne les différens systèmes de leur religion; de nous avoir donné des tables chronologiques de cet Empire, des descriptions qui intéressent, une histoire naturelle de ces isles, assez exacte, & d'assez bonnes observations pour la géographie. C'est le Journal d'un voyageur curieux, habile, sincère, qui pourtant s'est un peu trop fondé sur des traditions populaires. A ce reproche du Père Charlevoix, opposons ce que dit Kempfer lui-même des sources où il a puisé ».

« Je puis  
la descrip  
quoique  
est exacte  
lissement  
est vrai  
pire, je  
amples  
Religion  
Chinois  
fermé à  
nication  
naturels  
tolérés  
plus de  
serment  
les affair  
par ce se  
à s'obser  
quelque  
ne sont  
nation  
au nom  
seurs n'  
La crai  
motif q  
à part  
nais, il

« Je puis protester, dit-il, dans sa Préface, que la description & l'idée que je donne des choses, quoique peut-être imparfaite & sans élégance, est exactement conforme à la vérité, sans embellissement, & telle que les choses m'ont paru. Il est vrai que, quant aux affaires secrètes de l'Empire, je n'ai pu me procurer des informations amples & détaillées. Depuis l'extirpation de la Religion romaine, les marchands Hollandois & Chinois sont comme empoisonnés. L'Empire est fermé à toute sorte de commerce & de communication avec les étrangers; & la réserve des naturels doit être extrême, avec ceux qui sont tolérés dans l'Empire. Les Japonais, qui ont le plus de liaison avec nous, sont obligés par un serment solennel, de ne pas nous entretenir sur les affaires d'Etat & de Religion. On les engage, par ce serment, qui se renouvelle chaque année, à s'observer & à se trahir mutuellement; mais quelque grandes que soient ces difficultés, elles ne sont pas insurmontables. En premier lieu, cette nation respecte peu les sermens qu'elle a prêtés au nom de certains Dieux ou Esprits, que plusieurs n'adorent point, & que la plupart ignorent. La crainte du supplice est ordinairement le seul motif qui les arrête. D'un autre côté, si l'on met à part l'orgueil & l'humeur guerrière des Japonais, ils sont civils, polis, curieux, autant qu'au-

---

Japon.

---

Japon.

cune nation de l'univers , aimant le commerce ; & la familiarité des étrangers , & fouhaitant avec passion d'apprendre leurs histoires , leurs arts , & leurs sciences : mais comme nous ne sommes que des marchands qu'ils placent au dernier rang des hommes , & que d'ailleurs l'extrême contrainte dans laquelle on nous tient , ne peut guères leur inspirer que de la jalousie & de la défiance , nous ne pouvons nous concilier leur amitié , que par notre libéralité , par notre complaisance , & par tout ce qui est capable de flatter leur vanité. C'est ainsi que j'acquis plus de faveur auprès de nos interprètes & des officiers qui venaient chaque jour chez nous , que personne n'avait pu en avoir depuis les réglemens auxquels nous sommes assujettis. En leur donnant des conseils , des médecins , des leçons d'astronomie & de mathématiques , des cordiaux & des liqueurs de l'Europe , je pouvais leur faire toutes les questions qui me venaient à l'esprit. Ils ne me refusaient aucune instruction , jusqu'à me révéler , lorsque nous étions seuls , les choses mêmes sur lesquelles ils doivent garder un secret inviolable. Ces informations particulières m'ont été d'un grand usage , pour recueillir les matériaux nécessaires à l'histoire du Japon , que je méditais. Cependant peut-être ne me serais-je jamais vu en état d'exécuter mon dessein , si parmi d'autres occasions favorables , je

n'avais  
homme  
je reçu  
Son âge  
entend  
nois. A  
servir ,  
la méd  
de trai  
na , qu  
fit obt  
vice ,  
deux  
com  
c'est-à-  
de l'Er  
ment à  
jamais  
si long  
mon b  
enseig  
une an  
de no  
meille  
de m  
joigni  
me fi  
était p

n'avais eu le bonheur de rencontrer un jeune homme sage & discret, par l'entremise duquel je reçus les lumières qui me manquaient encore. Son âge était d'environ vingt-quatre ans : il entendait, en perfection, le Japonais & le Chinois. A mon arrivée on me le donna pour me servir, & en même temps pour étudier, sous moi, la médecine & la chirurgie. Le bonheur qu'il eut de traiter avec succès, sous ma direction, l'Ottona, qui est le principal Officier de notre île, lui fit obtenir la permission de demeurer à mon service, pendant mon séjour au Japon, qui fut de deux ans. Ce Seigneur souffrit même qu'il m'accompagnât dans nos deux voyages à la Cour ; c'est-à-dire, qu'il allât quatre fois d'une extrémité de l'Empire à l'autre ; faveur qui s'accorde rarement à des personnes de cet âge, & qu'on n'avait jamais accordée à qui que ce soit, pour un temps si long. Comme je ne pouvais guères parvenir à mon but, sans lui apprendre le hollandais, je lui enseignai cette langue avec tant de soin, qu'en une année il l'écrivait & la parlait mieux qu'aucun de nos interprètes. J'ajoutai à ce bienfait, les meilleures leçons d'astronomie, d'anatomie & de médecine, dont je fusse capable ; à quoi je joignis encore de gros gagés. En récompense, il me fit avoir des instructions aussi étendues qu'il était possible, sur l'état de l'Empire, sur le Gou-

---

Japon.



Japon.

vernement, sur la Cour impériale, sur la Religion établie dans l'Etat, sur l'histoire des premiers âges, & sur ce qui se passait chaque jour de remarquable. Il n'y avait aucun livre, sur aucune sorte de matière, qu'il ne m'apportât d'abord, & dont il ne m'expliquât ce que je voulais sçavoir. Comme il était souvent obligé d'emprunter ou d'acheter des uns & des autres, je ne le laissais jamais sortir, sans lui donner de l'argent, pour se mettre en état de me satisfaire ».

Depuis plus d'un siècle que l'entrée du Japon est interdite à toutes les nations de l'Europe, sans autre exception que les Hollandais, la compagnie Hollandaise des Indes orientales y envoie tous les ans une ambassade; & dans cette occasion, ses Ministres ont la liberté de paraître à la Cour, pour remercier l'Empereur de ses bienfaits. C'est le seul temps qu'un Voyageur puisse choisir pour visiter un pays qui n'est pas moins inaccessible, par les difficultés naturelles de sa situation, que par la rigueur de ses loix. Kempfer, qui se trouvait à Batavia en 1690, accepta l'office de Chirurgien, qu'on lui offrit, à la suite de l'Ambassade. L'embarquement se fit le 7 de Mai, & la navigation fut d'environ quatre mois.

Après avoir découvert à la gauche du vaisseau, les premières isles du Japon, qu'on nomme *Gotho*, & qui sont habitées par des Laboureurs, il entra

le 24  
hautes  
mettent  
des orag  
Sur le  
corps -  
lunettes  
mer, po  
Aussi v  
le mêm  
quèren  
landais  
montag  
forme  
rivage  
de-gar  
vue de  
homm  
Les  
canon  
l'ancre  
de De  
chand  
gouve  
sion  
de C  
pelèn  
mair

le 24 Septembre, dans un havre environné de hautes montagnes, d'isles & de rochers, qui le mettent à couvert de la violence des tempêtes & des orages. C'est le célèbre port de Nangazaki. Sur le sommet des montagnes, on a placé des corps-de-garde, d'où l'on observe, avec des lunettes de longue vue, tout ce qui se passe en mer, pour en donner avis au Magistrat de la ville. Aussi vingt bateaux Japonais, à rames, vinrent-ils le même jour au-devant du vaisseau. Ils le remorquèrent jusqu'à deux cent pas du Comptoir hollandais. Le rivage, qui est fermé par le pied des montagnes, a pour défense plusieurs bastions de forme ronde; & du côté de la ville, assez près du rivage, on voit, sur deux éminences, deux corps-de-garde entourés de drap, pour dérober, à la vue des étrangers, le nombre des canons & des hommes qu'on y entretient.

Les Hollandais saluèrent de douze coups de canon chacun de ces deux postes, & jetèrent l'ancre à trois cent pas de la ville, près de l'isle de Desima, où l'on a fixé la demeure des Marchands de leur Nation. Alors deux Officiers du gouvernement vinrent à bord, avec leur commission par écrit, accompagnés d'un grand nombre de Commis, d'Interprètes, & de Soldats. Ils appelèrent, suivant la liste qu'on mit entre leurs mains, tous ceux qui étaient nouvellement arri-

---



---

 Japon.

LE  
 r la Reli-  
 s premiers  
 de remar-  
 cune forte  
 , & dont  
 oir. Com-  
 ou d'ache-  
 ais jamais  
 le mettre

du Japon  
 ope, sans  
 ompagnie  
 oye tous  
 occasion,  
 la Cour,  
 its. C'est  
 isir pour  
 cessible,  
 on, que  
 se trou-  
 de Chi-  
 Ambaf-  
 i, & la

vaisseau,  
 Gotho,  
 il entra

Japon.

vés; & les faisant passer en revue l'un après l'autre, ils les examinèrent depuis la tête jusqu'aux pieds, avec le soin d'écrire leur nom, leur âge, & leurs affaires. Ensuite cinq ou six personnes du vaisseau furent interrogées à part, sur les circonstances du voyage, c'est-à-dire, qu'on leur demanda d'où ils venaient, quand ils étaient partis; combien ils avaient employé de temps dans leur route, & s'ils n'avaient pas abordé à quelque autre port. On écrivait leurs réponses. On fit aussi diverses questions, sur un Officier du vaisseau, qui était mort le jour précédent. On observa soigneusement sa poitrine, & le reste de sa peau, pour s'assurer qu'il n'y avait point de croix ni d'autre marque de la religion romaine. Les Hollandais obtinrent que son corps fût emporté le même jour; mais on ne permit à personne de l'accompagner, ni de voir dans quel lieu on l'avait enterré. Après cette revue, on posta des Soldats & des Commis à chaque coin du vaisseau, qui passa, pour ainsi dire, entre les mains des Japonais, avec toute sa charge. On laissa la chaloupe & l'esquif aux Matelots Hollandais, mais seulement pour ce jour-là, & pour leur donner le temps de prendre soin de leurs ancres; mais on demanda les pistolets, les coutelats, & toutes les autres armes, qui furent mises en lieu de sûreté, & le lendemain on se fit donner aussi toute la poudre.

Kempfer  
de si biza  
de sa situ  
remarque  
du Japon  
Supérieur  
taine for  
religion,  
avait app  
fait un m  
particulie  
& le ca  
vaisseau.

Aussit  
Comproi  
fortes de  
étant ren  
l'équipag  
liantes c  
étaient r  
nait ces  
vant l'u  
de desce  
plus sim  
vaisseau  
gardes c  
ner à be  
qui dev

après l'au-  
 jusqu'aux  
 leur âge,  
 sonnes du  
 es circonf-  
 demanda  
 tis ; com-  
 dans leur  
 à quelque  
 on fit aussi  
 vaisseau,  
 serva soi-  
 sa peau,  
 croix ni  
 Les Hol-  
 porté le  
 sonne de  
 on l'avait  
 Soldats  
 au, qui  
 Japonais,  
 oupe &  
 ulément  
 emps de  
 demanda  
 s autres  
 , & le  
 poudre.

Kempfer avoue que s'il n'avait été prévenu sur de si bizarres procédés, il aurait été fort alarmé de sa situation. Il ajoute que la vérité l'oblige de remarquer encore qu'à la première vue des côtes du Japon, chacun fut obligé, suivant l'ordre des Supérieurs & l'ancien usage, de donner au Capitaine son livre de prières & ses autres livres de religion, avec tout l'argent de l'Europe, qu'il avait apporté ; & que le Capitaine, après avoir fait un mémoire de ce qui appartenait à chaque particulier, mit le tout dans un vieux tonneau, & le cacha aux Japonais, jusqu'au départ du vaisseau.

Aussitôt que ces Officiers se furent retirés, le Comptoir Hollandais fit porter à bord toutes sortes de rafraîchissemens, & les Directeurs s'y étant rendus le lendemain, firent assembler tout l'équipage, pour entendre lire à quelles humiliantes conditions les députés de la Compagnie étaient reçus dans le port. Le papier, qui contenait ces ordres, fut exposé publiquement, suivant l'usage du Japon. Kempfer ayant souhaité de descendre à Desima, se vit obligé, comme le plus simple Mamelot, de prendre un passe-port du vaisseau de garde Japonais, pour le montrer aux gardes de terre. On n'était pas plus libre de retourner à bord, sans un passe-port des gardes de terre, qui devait être montré au vaisseau de garde.

---

Japon.

Japon.

L'Ambassadeur Hollandais, qui se nommait Van-buten-heim, employa quelques mois, suivant l'usage établi, à se disposer au voyage de Jedo, résidence ordinaire de l'Empereur du Japon. Depuis plusieurs siècles que l'empire du Japon est divisé en sept grandes contrées, on a cherché à rendre les voyages plus commodes, par un grand chemin qui borne chacune de ces contrées; & comme elles se sont subdivisées en plusieurs Provinces, on a fait aussi dans chaque Province des routes particulières, qui aboutissent toutes au grand chemin, comme les petites rivières vont se perdre dans les grandes. Tous ces chemins ont pris leur nom de la contrée ou de la Province à laquelle ils conduisent.

Les grands chemins sont si larges, que deux troupes de Voyageurs, quelque nombreuses qu'elles soient, peuvent y passer en même temps sans obstacle. Celle qui monte, c'est-à-dire, dans le langage du pays, celle qui va vers Macao, prend le côté gauche du chemin; & celle qui descend, ou qui vient du côté de Macao, prend le côté droit. Toutes les grandes routes sont divisées, pour l'instruction & la satisfaction des Voyageurs, en milles géométriques, qui sont tous marqués, & qui commencent au grand pont de Jedo, comme au centre commun de tous les grands chemins. Ce pont est appelé, par prééminence, *Nipon-bas*; c'est-à-dire,

c'est-à-dire  
que lieu de  
il peut sça  
milles Jap  
l'Empereur  
petites haut  
de chaque  
des caractè  
provinces &  
à qui elles  
ses ont aut  
Voyageurs.  
Dans le  
fait passer  
chemins, &  
la route est  
d'abord par  
ville de Ko  
Kokura, il  
bateaux, ju  
d'environ d  
une barque  
également  
Nangafaki à  
Sakaido, qu  
es. A Simo  
Osacka, où  
dans l'espac  
Tome I

se nommait  
s mois, sui-  
u voyage de  
eur du Japon.  
du Japon est  
a cherché à  
par un grand  
contrées; &  
usieurs Pro-  
Province des  
t toutes au  
ères vont se  
nins ont pris  
ce à laquelle  
s, que deux  
uses qu'elles  
temps sans  
ire, dans le  
acao, prend  
ui descend,  
rend le côté  
nt divisées,  
Voyageurs,  
s marqués,  
edo, comme  
chemins. Ce  
*Nipon-bas*;  
c'est-à-dire,

c'est-à-dire, le pont du Japon. Ainsi, dans quel-  
que lieu de l'Empire qu'un Voyageur se trouve,  
il peut sçavoir, à toute heure, de combien de  
milles Japonais il est éloigné de la résidence de  
l'Empereur. Les milles sont marqués par deux  
petites hauteurs, placées vis-à-vis l'une de l'autre,  
de chaque côté du chemin, sur lequel on a gravé  
des caractères qui font connaître quelles sont les  
provinces & les terres qui s'y terminent, & même  
à qui elles appartiennent. Les chemins de traver-  
ses ont aussi leurs inscriptions, pour guider les  
Voyageurs.

Dans le voyage de Nangasaki à la Cour, on  
fait passer les Hollandais par deux de ces grands  
chemins, & de l'un à l'autre, par eau. Ainsi, toute  
la route est divisée en trois parties. Ils se rendent,  
d'abord par terre, au travers de l'isle Kinsju, à la  
ville de Kokura; ce qui demande cinq jours. De  
Kokura, ils passent le détroit, dans de petits  
bateaux, jusqu'à Simonoséki, qui est éloigné  
d'environ deux lieues, & où ils trouvent, à l'ancre,  
une barque qui attend leur arrivée. Ce port est  
également & sûr & commode. Le chemin de  
Nangasaki à Kokura, porte au Japon le nom de  
Sakaido, qui signifie chemin des terres occidenta-  
les. A Simonoséki, on le fait embarquer pour  
Osacka, où, d'un temps favorable, ils arrivent  
dans l'espace de huit jours. Quelquefois le bâti-

---

Japon.

ment ne va pas plus loin que Fioray. Ofacka est éloigné de Fioray de treize lieues de mer Japonaises. Ils font ce chemin dans de petits bateaux, après avoir laissé leur barque à Fioray, jusqu'à leur retour. D'Ofacka, ils traversent, par terre, le continent de la grande isle de Nipon, jusqu'à Jedo; ce qui prend environ quatorze jours. Le chemin d'Ofacka à Jedo, est nommé Thokaido, c'est-à-dire, chemin de la mer, ou de la côte. Les Hollandais séjournent vingt jours à Jedo; & revenant à Nangasaki, ils employent à tout le voyage, environ trois mois. Il est au moins de trois cent vingt-trois lieues Japonaises, cinquante-trois & demie de Nangasaki à Kokura; cent trente-six de Kokura à Ofacka; & cent trente-trois d'Ofacka à Jedo, qui reviennent à deux cent milles d'Allemagne. Dans cette route, on traverse, où l'on voit, à quelque distance, trente-trois grandes villes, & cinquante-sept petites, entre un nombre infini de villages & de hameaux.

Kempfer vit avec étonnement les femmes de la province de Fisen. Elles sont si courtes, qu'on les prendrait toutes pour de très-jeunes filles; mais avec une si petite taille, elles sont bien proportionnées & la plupart fort jolies. Elles se peignent le visage, ce qui achève d'en faire comme autant de poupées; & lorsqu'elles sont mariées, elles s'arrachent les sourcils.

Dans le  
aisément à  
dans des c  
panier qua  
ment couv  
& fort inc  
la montag  
village san  
descendus  
Kempfer  
bienfaits,  
la meilleu

Ils arriv  
bua aussitô  
du pays, a  
qu'ils env  
ville, avec  
de les vo  
Zemono-C  
rendre cor  
naient fon  
Cami, se  
le reste du  
sa visite ar

En effe  
conduit à  
dant au I  
dans une

Dans les montagnes qu'on ne traverse point aisément à cheval, les Hollandais étaient portés dans des *cangos*, voiture de la forme d'un petit panier carré, ouvert de tous côtés, & simplement couvert d'un petit toit, soutenu d'un bâton & fort incommode aux Voyageurs. En montant la montagne de Fiamitz, on rencontre un petit village sans nom, dont tous les habitans étaient descendus d'un même homme, qui vivait encore. Kempfer fut surpris de les voir tous beaux & bienfaits, avec toute la politesse qui est le fruit de la meilleure éducation.

Ils arrivèrent à la ville d'Osacka; on leur distribua aussitôt des chambres divisées, suivant l'usage du pays, avec des paravents. Leurs interprètes, qu'ils envoyèrent aux deux Gouverneurs de la ville, avec quelques présens, pour obtenir la liberté de les voir, rapportèrent bientôt que Nossi-Zemono-Cami, un des Gouverneurs, était allé rendre compte à la Cour des affaires qui concernaient son administration; & qu'Otagini-Tassano-Cami, second Gouverneur, qui était occupé pour le reste du jour, pria l'Ambassadeur de remettre sa visite au lendemain.

En effet, le Dimanche 25 de Février, il fut conduit à l'audience, avec son cortège. En descendant au Palais, qui est à l'extrémité de la ville, dans une place carrée, on fit prendre à tous les



Japon.

Hollandais, un manteau de soie à la Japonaise, qui est regardé comme l'habit de cérémonie. Ils traversèrent un passage de trente pas, pour entrer dans la salle des gardes, où ils furent reçus par deux Gentilshommes du Gouverneur : quatre Soldats étaient en faction au côté gauche de la porte ; & plus loin, huit Officiers étaient assis sur leurs genoux & leurs talons. La muraille à droite était garnie d'armes suspendues & rangées en bon ordre. Les Hollandais étant entrés dans la salle d'audience, deux Secretaires les y reçurent civilement, & leur présentèrent du thé, jusqu'à l'arrivée du Gouverneur, qui parut accompagné de deux de ses fils. Il s'assit à dix pas de distance, dans une autre chambre qu'il ouvrit du côté de la salle. La conversation n'eut rien de plus remarquable. On parla du temps qui était bien froid ; de la longueur du voyage ; du bonheur d'être admis à la présence de l'Empereur, & de la distinction des Hollandais, qui, de toutes les nations du monde, était la seule à qui cette grace fût accordée.

Osacka est une des cinq grandes villes impériales. Sa situation est dans une plaine fertile, sur les bords d'une rivière navigable. La rivière de Jodo-gava passe au Nord de la ville, coule de l'Est à l'Ouest, & se jette dans la mer voisine. Elle apporte d'immenses richesses aux habitans d'Osacka. Sa source n'en est qu'à une journée & demie

au Nord-  
de l'isle,  
formée, f  
d'une nui  
de ce lac  
un double  
y est divi  
près des v  
lui donne  
vers Ofac  
entre dan  
Cette diu  
rivières,  
qui se jet  
devant la  
traverse s  
nies ayan  
canal en c  
Sud, qui  
habitans l  
canaux, c  
d'autres q  
font affez  
ques, qui  
modités c  
Kempfer  
de canau  
ponts, de

Japonaise, émonie. Ils pour entrer at reçus par quatre Sol-de la porte; sis sur leurs droite était n bon ordre. e d'audiement, & ée du Gou-deux de ses ns une autre le. La con-le. On parla ongueur du présence de Hollandais, tait la seule

illes impé-fertile, sur a rivière de oule de l'Est oifine. Elle itans d'O-ée & demie

au Nord-Est, où elle sort d'un lac, qui est au centre de l'isle, dans la province d'Oomi, & qui s'est formée, suivant le récit des Japonais, dans l'espace d'une nuit, par un tremblement de terre. Elle sort de ce lac près du village de Tsinatofas, où elle a un double pont magnifique; double, parce qu'elle y est divisée par une petite isle. Elle conle ensuite près des villes d'Udsi & de Jodo, dont la dernière lui donne son nom. Delà, elle continue son cours vers Osacka, où se partageant en deux bras, l'un entre dans la ville, & l'autre va droit à la mer. Cette diminution est réparée par deux autres rivières, nommées Jomattagava & Franogava, qui se jettent dans celle d'Osacka, précisément devant la ville, au Nord du Château, & qu'on traverse sur de beaux ponts. Toutes ces eaux réunies ayant arrosé le tiers de la ville, un large canal en conduit une partie dans les quartiers du Sud, qui sont les plus grands & la demeure des habitans les plus riches. On en a tiré divers petits canaux, qui passent dans les principales rues, & d'autres qui ramènent les eaux dans le grand. Ils sont assez profonds pour recevoir de petites barques, qui apportent les marchandises & les commodités de la vie, devant la porte des habitans. Kempfer admira la régularité de cette multitude de canaux, sur lesquels on a bâti quantité de ponts, dont plusieurs sont d'une rare beauté. Il

---

Japon.

dur se croire un moment revenu dans Amsterdam.

Japon.

La ville d'Osacka doit être extrêmement peuplée, s'il est vrai, comme les Japonais l'assurent, qu'on peut lever de ses seuls habitans, une armée de quatre-vingt mille hommes. Sa situation, qui est également avantageuse pour le commerce par terre & par eau, en fait la ville du Japon la plus considérable & la plus marchande. Elle est remplie de riches négocians, d'artisans & d'ouvriers. Les vivres y sont à bon marché, comme tout ce qui sert au luxe, ou à flatter les sens; aussi les Japonais la nomment-ils *le théâtre du plaisir*. Ils s'y rendent de toutes les provinces de l'Empire, pour y dépenser agréablement le superflu de leur bien. Tous les Princes & les Seigneurs qui possèdent des terres à l'Ouest, ont leurs maisons dans cette ville, quoiqu'il ne leur soit pas permis de s'y arrêter plus d'une nuit.

Les Hollandais partirent d'Osacka le 28 de Février, pour se rendre à Meaco, qui n'en est éloigné que de treize lieues. Ils furent admis à l'audience du Président de justice & des Gouverneurs, mais avec la petite humiliation d'être obligés de quitter leurs voitures, à cinquante pas du Palais du Président, pour faire à pied ce qui leur restait de chemin, & d'attendre à la porte du premier corps de garde, qu'on eût donné avis de leur approche. Le Président ne leur fit pas même l'hon-

neur de  
mains de  
de hauteu  
firent voi  
sies. Cep  
épreuves.  
quelque  
qui étai  
paravent  
de confid  
seulement  
son chap  
autres ch  
d'ôter so  
devant &

Les H  
Cette vi  
d'après u  
Kio; ne  
par exce  
ou de l'  
regarde  
située c  
d'une g  
Sud, et  
sa larg  
D'agré  
quelqu

neur de paraître , & reçut leurs présens par les mains de quelques Officiers. Ils trouvèrent moins de hauteur chez les deux Gouverneurs , qui se firent voir , comme celui d'Osacka , par des jalousies. Cependant leur patience y fut mise à d'autres épreuves. Après l'audience , on les pria de s'arrêter quelque temps , pour donner la liberté aux dames , qui étaient dans une chambre voisine , derrière un paravent , qu'on avait percé de plusieurs trous , de considérer leur figure & leur habillement. Non-seulement l'Ambassadeur fut obligé de montrer son chapeau , son épée , sa montre , & plusieurs autres choses qu'il portait sur lui ; mais on le pria d'ôter son manteau , pour laisser voir ses habits devant & derrière.

Les Hollandais passèrent quatre jours à Meaco. Cette ville , dont Kempfer joint ici le plan , copié d'après une carte Japonaise , se nomme autrement Kio ; nom qui signifie ville , & qu'on lui donne par excellence , parce qu'étant la demeure du Dairi , ou de l'Empereur ecclésiastique héréditaire , on la regarde comme la capitale de l'Empire. Elle est située dans la province de Jamatto , au milieu d'une grande plaine. Sa longueur , du Nord au Sud , est de trois quarts de lieues d'Allemagne ; & sa largeur d'une demi-lieue de l'Est à l'Ouest. D'agréables collines , dont elle est environnée , & quelques montagnes , d'où sortent quantité de

Japon.

petites rivières & de fontaines, rendent sa situation charmante. Du côté de l'Est, on voit, sur le penchant d'une de ces montagnes, un grand nombre de Temples, de Monastères & de Chapelles. Trois rivières, qui ont peu de profondeur, entrent dans la ville du même côté, & se réunissent au centre; on les passe sur un beau pont, d'environ deux cent pas de longueur. Ensuite toutes ces eaux rassemblées coulent à l'Ouest. Le Palais du Dairi occupe un quartier septentrional, composé de douze ou treize rues, qui sont séparées du reste de la ville, par des murs & des fossés. Dans la partie occidentale de Meaco, on voit un château de pierres de tailles, & bien fortifié, qui sert de logement au Monarque séculier, lorsqu'il vient visiter le Dairi. Les rues de la ville sont étroites, mais régulières, & d'une longueur extraordinaire. Les maisons n'ont que deux étages; la plupart sont de bois & d'argile, avec un réservoir d'eau sur le toit, & tous les instrumens nécessaires pour arrêter les ravages du feu.

Meaco passe pour le magasin général des manufactures du Japon, & de toutes sortes de marchandises. C'est le centre du commerce de l'Empire. Dans le dernier dénombrement, qui se nomme *Aratame*, on avait compté à Meaco 477,556 laïques, 52,169 Ecclésiastiques, sans y comprendre la Cour entière du Dairi, qui est

D  
très-nombre  
continuelle

A peu  
rencontre  
qui desce  
rapidité fu  
demi - lieu  
traverser à  
d'autres te  
des montra  
reuse. Les  
sent parfa  
pour aide  
malheur c  
pays pun  
chargés de  
portion d  
un poteau  
alors asse  
pour chaq  
chaque c  
pour teni  
on emplo  
deux pos  
soutenir  
tre, pen  
la bride.

La m

très-nombreuse , & les étrangers qui s'y rendent continuellement de toutes les parties de l'Europe.

---

Japon.

A peu de distance du village de Canaja , on rencontre la grande & fameuse rivière d'Osingava , qui descend des montagnes voisines avec une rapidité surprenante , & se jette dans la mer une demi-lieue au-dessous. Il est impossible de la traverser à gué , après les grandes pluies ; & dans d'autres temps , les grandes pierres qu'elle entraîne des montagnes , la rendent toujours fort dangereuse. Les habitans des lieux voisins , qui connoissent parfaitement son lit , prennent un prix réglé pour aider les Voyageurs ; & si quelqu'un a le malheur de périr entre leurs mains , les loix du pays punissent de mort tous ceux qui s'étaient chargés de sa conservation. Ils sont payés à proportion de la hauteur de l'eau , qui se mesure par un poteau planté sur la rive. Quoique l'eau fût alors assez basse , cinq hommes furent nommés pour chaque cheval du cortège hollandais ; deux à chaque côté , pour lui soutenir le ventre , & un pour tenir la bride. Dans un temps plus difficile , on emploie six hommes de chaque côté du cheval , deux pour le tenir sous le ventre , quatre pour soutenir ceux de devant , & se soutenir l'un l'autre , pendant qu'une treizième mène le cheval par la bride.

La montagne de Fudsi ne ressemble pas mal

---

Japon.

au pic de Ténérife. On la découvre de si loin, qu'ayant servi de guide au voyage des Hollandais, elle ne fut pas d'un petit secours à Kempfer, pour dresser la carte de leur route. Il croit devoir la décrire, parce qu'elle passe, avec justice, pour une des plus belles montagnes du globe terrestre. Sa base est grande; & se terminant en pointe, elle a l'apparence d'un vrai cône. Elle est revêtue de neige, pendant la plus grande partie de l'année; & quoique les chaleurs de l'été en fassent fondre beaucoup, il en reste toujours assez pour couvrir entièrement le sommet. On y voit près de la cime, un trou fort profond, qui vomissait anciennement des flammes & de la fumée; mais cette éruption a cessé, depuis qu'il s'est élevé au-dessus une espèce de petite colline, ou de butte. A présent les endroits plats du sommet sont couverts d'eau. Cependant les flocons de neige, que le vent détache & fait voler de toutes parts, font juger encore que la montagne est enveloppée d'un voile de nuage & de fumée; comme l'air est rarement calme dans les parries supérieures, la dévotion y conduit le peuple, pour rendre hommage au Dieu des vents: on emploie trois jours à monter; mais on peut descendre en moins de trois heures, à l'aide d'un traîneau de paille, avec lequel on glisse sur la neige en hiver, & sur le sable dans la belle saison. Les Jammabos, ou les

D  
Prêtres de  
de l'Eole Ja  
Jamma, qu  
Cette fameu  
& les Peint  
A l'extrê  
impériale p  
Les recher  
Togitz est  
pire, & qu  
éviter ce p  
l'on soupç  
femme trav  
reusement  
donne ce  
Kempfer s  
chapelles,  
faient des  
de petites  
surpris, lon  
tège jeter  
& recevo  
respectueu  
le jeter da  
qui le fai  
expliqué  
Fakone  
enfants c

Prêtres de la montagne, sont consacrés au culte de l'Eole Japonais. Leur mot du guet est Fudsi-Jamma, qu'ils répètent sans cesse en mendiant. Cette fameuse montagne exerce souvent les Poètes & les Peintres du Japon.

---

Japon.

A l'extrémité de Togitz, on trouve une garde impériale pour arrêter les femmes & les armes. Les recherches sont ici très-rigoureuses, parce que Togitz est comme une clef de la capitale de l'Empire, & qu'aucun des Princes occidentaux ne peut éviter ce passage lorsqu'il se rend à la Cour. Si l'on soupçonne qu'entre les passans il y ait une femme travestie en homme, elle est visitée rigoureusement; mais c'est à des femmes qu'on abandonne ce soin. Assez près du corps-de-garde, Kempfer s'arrêta d'étonnement, à la vue de cinq chapelles, & d'autant de Prêtres qui poussaient des hurlemens effroyables, en battant sur de petites cloches plates; mais il fut encore plus surpris, lorsqu'ayant vu tous les Japonais du cortège jeter des pièces de monnaie dans la chapelle, & recevoir en échange un papier qu'ils portaient respectueusement sur le rivage d'un lac voisin, pour le jeter dans l'eau, après l'avoir attaché à une pierre qui le faisait aller sûrement au fond, on lui eût expliqué le motif de cet étrange usage. Le lac de Fakone passe, au Japon, pour le Purgatoire des enfans qui meurent avant l'âge de sept ans; &



---

Japon.

l'on croit qu'ils y sont tourmentés, jusqu'à ce qu'ils soient rachetés par la charité des passans. Les Prêtres assurent qu'ils reçoivent du soulagement aussitôt que les noms des Dieux & des Saints, qui sont écrits sur le papier qu'on vend dans les chapelles, commencent à s'effacer, & qu'ils sont entièrement délivrés, lorsque l'eau fait disparaître ces caractères. L'endroit particulier où l'on prétend que les âmes des enfans font retenues, se nomme Sainokavara. Il est marqué par un morceau de pierre.

Dans une des chapelles, on montrait plusieurs curiosités; telles que des sabres d'anciens héros, dont on y raconte les glorieux exploits; deux belles branches de corail; deux cornes de licorne, d'une merveilleuse grandeur; deux pierres trouvées, l'une dans le corps d'une vache, l'autre dans celui d'un cerf; un habit d'étoffe d'ama, comme les Anges en portent au ciel, & qui leur donne le pouvoir de voler; le peigne de Joritomo, premier Monarque séculier du Japon, avec ses armoiries dessus; la cloche de Kobidais, fondateur d'une secte célèbre, & une lettre écrite de la propre main de Takamine. Cet endroit est le saint Denis du Japon.

On voit près des côtes, vis-à-vis de Karanda, un rocher qui sort de la mer en forme de pyramide; & plus loin, directement au Sud, la fameuse

I  
 île de Ka  
 de tour au  
 C'est un l  
 & rareme  
 les y cond  
 pées, on  
 haler les  
 les prison  
 Sinagav  
 lieues de  
 place des  
 C'est une  
 vres, les  
 dévorés,  
 corbeaux  
 repaissen  
 nue du  
 environ  
 les Holl  
 où la vu  
 ordinaire  
 mens, d  
 offre un  
 On leur  
 souvent  
 conditio  
 lieue p  
 de Sudo

île de Kamakura. Elle paraît ronde, d'une lieue de tour au plus, & couverte de bois fort hauts. C'est un lieu d'exil pour les Seigneurs disgraciés, & rarement font-ils rappelés, lorsque le malheur les y condamne. Les côtes en étant fort escarpées, on est obligé d'employer des grues pour haler les bateaux, dans lesquels on y transporte les prisonniers ou des provisions.

---

Japon.

Sinagava est un fauxbourg de Jedo, à deux lieues de cette ville Impériale. En y entrant, la place des exécutions offre un spectacle terrible. C'est une multitude de têtes humaines & de cadavres, les uns à demi-pourris, les autres à demi-dévorés, avec un grand nombre de chiens, de corbeaux & d'autres animaux carnassiers qui se repaissent de ces misérables restes : digne avenue du palais d'un Despote. Après avoir fait environ trois quarts de lieue dans cette rue, les Hollandais s'arrêtèrent dans une hôtellerie, où la vue de la ville & de son havre, qui est ordinairement rempli d'une multitude de bâtimens, de toutes sortes de grandeurs & de figures, offre une des plus belles perspectives du monde. On leur dit que la beauté de ce spectacle attirait souvent, dans le même lieu, des personnes d'une condition distinguée. Il leur restait un quart de lieue pour arriver à l'entrée d'un autre fauxbourg de Jedo, qui n'est qu'une continuation de Sinagava,

Japon.

donc il est séparé par un simple corps-de-garde. La mer en cet endroit s'approche si fort de la colline, qu'il n'y a qu'un rang de maisons entre cette colline & le chemin ; il règne quelque temps le long de la côte ; mais venant ensuite à s'élargir, il forme plusieurs rues irrégulières d'une longueur considérable. Après une demi-heure de marche, la beauté des rues, qui deviennent plus larges & plus uniformes, la foule du peuple & le tumulte firent comprendre aux Hollandais qu'ils étaient entrés dans la ville. Ils traversèrent un marché, d'où, prenant par une grande rue, qui coupe un peu irrégulièrement Jedo du Sud au Nord, ils passèrent plusieurs ponts magnifiques, entre lesquels ils en distinguèrent un de quarante-deux brasses de longueur, célèbre parce qu'il est le centre commun d'où l'on mesure les chemins & la distance des lieux dans toute l'étendue de l'Empire. Ils virent plusieurs rues qui aboutissent à la grande ; & leur admiration fut particulièrement excitée par la foule incroyable du peuple, par le train des Princes & des Grands, qu'ils ne cessaient pas de rencontrer, & par la riche parure des dames, qui passaient continuellement dans leurs chaises & leurs palanquins. Ils ne se lassaient pas de voir aussi la variété des boutiques qui bordent les rues, & l'éralage de toutes sortes d'échantillons & de modèles, avec un drap

D  
noir suspen  
faite. Ils  
les autres v  
les voir pa  
parce qu'u  
ble pour le  
d'un puissa  
à des specta  
lieue entie  
lerie ordin  
L'Amba  
aux Minis  
ordre qu'e  
fermé dan  
défense au  
tres Japon  
murmure  
dit-il, non  
puisque c  
la maison  
étroit, qu  
précaution  
portes, l'  
lier, &  
côtés. La  
étroite,  
peine à v  
Il se

s-de-garde.  
 fort ue la  
 s entre cette  
 ne temps le  
 à s'élargir,  
 e longueur  
 é marche,  
 us larges &  
 le tumulte  
 ils étaient  
 n marché,  
 i coupe un  
 au Nord,  
 ques, entre  
 arante-deux  
 e qu'il est  
 e les che-  
 e l'étendue  
 qui abou-  
 fut parti-  
 royable du  
 s Grands,  
 & par la  
 continuél-  
 nquins. Ils  
 é des bou-  
 e de toutes  
 ec un drap

noir suspendu pour la commodité ou pour le  
 falte. Ils ne s'apperçurent point, comme dans  
 les autres villes, que personne eût la curiosité de  
 les voir passer; apparemment, observe Kempfer,  
 parce qu'un si petit train n'avait rien d'admirable  
 pour les habitans d'une ville si peuplée, séjour  
 d'un puissant Monarque, où l'on est accoutumé  
 à des spectacles plus pompeux. La marche fut d'une  
 lieue entière dans la grande rue, jusqu'à l'hôtel-  
 lerie ordinaire de la Nation Hollandaise.

---

 Japon.

L'Ambassadeur fit donner avis de son arrivée  
 aux Ministres des affaires étrangères. Le premier  
 ordre qu'on lui fit signifier, fut de se tenir ren-  
 fermé dans sa chambre lui & tous ses gens, avec  
 défense au Bugio de laisser approcher d'eux d'au-  
 tres Japonais que leurs domestiques. Kempfer  
 murmure un peu de cette rigueur. On devait croire,  
 dit-il, nos appartemens assez éloignés de la rue,  
 puisque c'était le plus haut étage du derrière de  
 la maison, où il n'y avait d'entrée qu'un passage  
 étroit, qu'on aurait pu fermer à la clef, si cette  
 précaution avait paru nécessaire. Il y avait deux  
 portes, l'une en-bas & l'autre au haut de l'esca-  
 lier, & les chambres étaient fermées de trois  
 côtés. La mienne n'avait qu'une seule fenêtre  
 étroite, au travers de laquelle j'avais assez de  
 peine à voir le soleil en plein-midi.

Il se passa près de quinze jours avant que

---

Japon.

L'Ambassadeur pût obtenir sa première audience ; & la captivité des Hollandais diminua si peu dans cet intervalle , qu'on leur recommanda même de ne pas jeter de leurs fenêtres dans la rue , le moindre papier sur lequel il y eût des caractères de l'Europe. Cependant il paraît que Kempfer eut l'adresse de ménager assez les gardes , pour se procurer la liberté de visiter la ville , & d'en faire une description d'autant plus curieuse , qu'il y a joint un plan dont il vante la fidélité.

Des cinq grandes villes de commerce qui appartiennent au domaine Impérial , Jedo passe pour la première : elle est tout à la fois la capitale & la plus grande ville de l'Empire. C'est le séjour d'un grand nombre de Princes & de Seigneurs qui composent la Cour , & la multitude de ses habitans est presque incroyable. Elle est située , suivant l'observation de Kempfer , à trente-cinq degrés & demi de latitude. Les Japonais lui donnent sept lieues de long , cinq de large , & vingt de circonférence. Elle n'est pas entourée de murs ; mais plusieurs fossés qui l'environnent , & de hauts remparts plantés d'arbres , avec des portes capables de résistance , peuvent servir avantageusement à la défendre. Une grande rivière , qui a sa source au couchant , la traverse & se jette dans le port ; tandis qu'un de ses bras va servir de fossé au château , il se jette aussi dans le port par cinq embouchures,

embouchures  
gnifique.

Jedo r  
villes du  
par degré  
d'hui. C  
quartiers  
pent à ar  
aux incen  
un grand  
peuvent  
naires du  
font batté  
de l'Emp  
sapiu , av  
est le mêm  
avec des p  
papier pe  
toies couv  
étonnant  
feu y fallé  
avoir , so  
d'eau , av  
ployer. Ce  
dre le feu  
devient in  
die qui a  
connaissen

Tom

e audience;  
 a si peu dans  
 anda même  
 s la rue, le  
 s caractères  
 e Kempfer  
 des, pour se  
 & d'en faire  
 se, qu'il y a  
 é.  
 e qui appar-  
 o passe pour  
 a capitale &  
 est le séjour  
 e Seigneurs  
 tirude de ses  
 est située,  
 trente-cinq  
 mais lui don-  
 ge, & vingt  
 ée de murs;  
 ent, & de  
 des portes  
 avantageu-  
 vière, qui a  
 se jette dans  
 vir de fossé  
 ort par cinq  
 bouchures,

embouchures, dont chacune offre un pont ma-  
gnifique.

---



---

Japon.

Jedo n'est pas bâtie avec la régularité des autres villes du Japon, parce qu'elle n'est arrivée que par degrés à la grandeur qu'on admire aujourd'hui. Cependant on y trouve, dans plusieurs quartiers, des rues si régulières, qu'elles se coupent à angles droits. Elle doit cet embellissement aux incendies qui réduisent souvent en cendres un grand nombre de maisons. Les nouvelles rues peuvent être disposées sur le plan des propriétaires du terrain. En général, les maisons de Jedo sont basses & petites, comme dans tout le reste de l'Empire. La plupart sont bâties de bois de sapin, avec un léger enduit d'argile. L'intérieur est le même qu'à Meaco, divisé en appartemens avec des paravents de papier, les murs revêtus de papier peint, le plancher couvert de nattes, & les toits couverts de coupeaux de bois. Il n'est pas étonnant qu'avec des matières si combustibles, le feu y fasse tant de ravage. Chaque maison doit avoir, sous le toit ou dessus, une cuve pleine d'eau, avec les instrumens nécessaires pour l'employer. Cette précaution suffit souvent pour éteindre le feu dans une maison particulière; mais elle devient inutile pour arrêter la fureur d'un incendie qui a déjà fait des progrès. Les Japonais ne connaissent point alors d'autre remède que d'abatte

---

Japon.

les maisons voisines, auxquelles le feu n'a point encore touché. Ils ont des compagnies instituées dans cette vue, qui font la patrouille nuit & jour, avec des habits de cuir brun, pour les défendre de la flamme & des crocs de fer.

Tous les quartiers de la ville sont remplis, comme en Europe, de Moines, de Monastères, de Temples, & d'autres bâtimens religieux qui en occupent les plus belles parties. Les palais des Grands sont de superbes édifices; ils sont séparés des maisons particulières par de grandes cours & de magnifiques portes, où l'on monte par quelques marches fort ornées; mais ils n'ont qu'un étage, divisé en plusieurs riches appartemens, sans tours, & sans ces autres marques d'autorité qu'on voit aux châteaux des Princes & des Grands dans leurs Etats héréditaires.

Jedo est un séminaire d'artistes, de marchands & d'artisans; ce qui n'empêche point que tout ne s'y vende plus cher que dans aucun autre lieu de l'Empire, à raison du concours infini du peuple, des Moines oisifs & des courtisans, & de la difficulté du transport pour les provisions.

Le château ou le palais de l'Empereur est situé presqu'au milieu de la ville. Sa figure est irrégulière: on lui donne cinq lieues de tour. Il est composé de deux clôtures, qu'on peut nommer deux châteaux extérieurs; le troisième, qui fait

D  
le centre, &  
Monarque,  
bien fortifiés  
jardins derri  
de ces châtea  
Le premier  
ronne le seco  
il contient ta  
qu'il fut diffic  
quoiqu'il le  
dans ce châtea  
ces de l'Empi  
château occup  
troisième; ma  
des murs, des  
portes. La gan  
du premier. Il  
ques-uns des p  
Conseillers d'E  
ronne; enfin, d  
par leurs fonct  
l'Empereur. Le  
nom de palais  
un peu plus éle  
d'une épaisse  
quée de bastio  
de l'Europe. U  
intérieur, so

le centre, & qui est proprement la demeure du Monarque, est flanqué de deux autres châteaux bien fortifiés, mais plus petits, avec de grands jardins derrière l'appartement Impérial. Chacun de ces châteaux est entouré de fossés & de murs. Le premier occupe un grand terrain, qui environne le second & une partie du palais Impérial; il contient tant de rues, de fossés & de canaux, qu'il fut difficile à Kempfer d'en concevoir le plan, quoiqu'il le donne avec celui de la ville. C'est dans ce château extérieur que demeurent les Princes de l'Empire, avec leurs familles. Le second château occupe moins d'espace, & fait face au troisième; mais il est séparé des deux autres par des murs, des fossés, des ponts-levis & de grosses portes. La garde en est plus nombreuse que celle du premier. Il contient les superbes palais de quelques-uns des plus puissans Princes de l'Empire, des Conseillers d'Etat, des premiers Officiers de la Couronne; enfin, de tous les Seigneurs qui sont appelés par leurs fonctions à la plus intime familiarité de l'Empereur. Le château qui mérite proprement le nom de palais Impérial, est situé sur un terrain un peu plus élevé que les deux autres; il est entouré d'une épaisse muraille de pierre de taille, flanquée de bastions qui ressemblent beaucoup à ceux de l'Europe. Un rempart de terre, élevé du côté intérieur, soutient plusieurs bâtimens longs,



Japon.

& des guérites ou des tours à plusieurs étages. Rien n'approche de la solidité de l'édifice, dans la partie que l'Empereur habite. Ce sont des pierres de taille d'énorme grandeur, posées l'une sur l'autre sans mortier & sans crampons de fer, afin que dans les tremblemens de terre, qui sont fréquens au Japon, les pierres puissent céder au choc, & ne recevoir aucun dommage. De l'intérieur du palais s'élève une tour carrée plus haute que tout le reste des bâtimens, divisée en plusieurs étages, dont chacun a son toit, & si richement ornée, que de loin elle donne à tout le château un air de magnificence qui cause de l'étonnement. Une multitude de toits recourbés, avec des dragons dorés au sommet & aux angles, qui couvrent tous les autres bâtimens, produisent le même effet. Le second château a peu d'ornemens extérieurs; mais il est entouré, comme le premier, de fossés larges, profonds, & de très-hauts murs, avec une seule porte & un pont qui communique au troisième. C'est dans le premier & le second qu'on élève les enfans de l'Empereur. Tous ces châteaux ou ces palais n'ont qu'un étage, & ne laissent pas d'être assez hauts. Le troisième a plusieurs longues galeries & de grandes salles qui peuvent être divisées avec des paravents. Chaque appartement a son nom. Celui qu'on nomme la salle des mille nattes, sert uniquement aux grandes

assemblées  
les présens  
sadeurs de  
diverses a  
rien à leur  
pays. Les  
sont de bo  
dent les v  
& d'autres  
ne sont re  
ont les plu  
part des b  
ches, doré  
couvert de  
frange d'o  
différence  
de l'Empe  
trésor Imp  
sont de cu  
tir du feu.  
un appart  
un grand  
lorsqu'il e  
Japonais  
impénétra  
que ne l'a  
témoignag  
Enfin l

eurs étages.  
 lifice, dans  
 des pierres  
 ne sur l'au-  
 e fer, afin  
 ui sont fré-  
 nt céder au  
 . De l'inté-  
 e plus haute  
 en plusieurs  
 i richement  
 t le château  
 étonnement.  
 avec des dra-  
 qui couvrent  
 nt le même  
 emens exté-  
 le premier,  
 -hauts murs,  
 communique  
 & le second  
 ur. Tous ces  
 tage, & ne  
 ssième a plu-  
 es salles qui  
 ents. Chaque  
 on nomme la  
 at aux grandes

assemblées, où l'Empereur reçoit l'hommage & les présens des Princes de l'Empire, & les Ambassadeurs des Puissances étrangères; mais il y a diverses autres salles d'audience. Il ne manque rien à leur beauté, dans le goût d'architecture du pays. Les plafonds, les solives & les colonnes sont de bois de cèdre, de camphre ou de jesseri, dont les veines forment naturellement des fleurs & d'autres figures curieuses. Plusieurs appartemens ne sont revêtus que d'un simple vernis; d'autres ont les plus beaux ornemens de sculpture. La plupart des bas-reliefs sont des oiseaux ou des branches, dorés avec beaucoup d'art. Le plancher est couvert de nattes blanches, avec un galon ou une frange d'or pour bordure. Au reste, il y a peu de différence, pour l'ameublement, entre le palais de l'Empereur & ceux des Princes. On garde le trésor Impérial dans un bâtiment dont les portes sont de cuivre, & les portes de fer, pour le garantir du feu. La crainte du tonnerre a fait imaginer un appartement souterrain, qui a pour plafond un grand réservoir d'eau. L'Empereur s'y retire lorsqu'il entend gronder la foudre, parce que les Japonais sont persuadés que cette barrière est impénétrable au feu du ciel. Mais Kempfer avertit que ne l'ayant pas vue, il n'en parle que sur le témoignage d'autrui.

---

 Japon.

Enfin le jour de l'audience fut marqué au 29

Japon.

de Mars, qui est le dernier du second mois des Japonais. Quoique ce fût un des jours ordinaires où l'Empereur était accoutumé de la donner, Kempfer avoue qu'on n'aurait pas pensé sitôt à dépêcher les Hollandais, si le favori de l'Empereur, qui devait donner une fête à ce Monarque, & qui avait besoin de temps pour ses préparatifs, n'eût été bien-aïse de se délivrer d'eux. Ce Seigneur, qui se nommait *Makino-Bingo*, avait été Gouverneur de l'Empereur, & s'était maintenu dans le plus haut degré de faveur. Il fit avertir l'Ambassadeur Hollandais de se tenir prêt pour le 29. Les préparatifs ne marquent pas une considération fort distinguée, puisqu'il lui fit dire simplement de se rendre de bonne heure à la Cour, & de se tenir dans la salle des gardes, jusqu'à ce qu'il fût appelé. Le récit de cette audience peut servir à faire juger comment les Hollandais sont traités au Japon, depuis qu'ils en ont fait exclure les autres Nations. Nous ne ferons au récit de Kempfer, que quelques corrections de style.

« Le 29 de Mars, qui était un Jeudi, les présens destinés pour sa Majesté Impériale, furent envoyés à la Cour; ils y devaient être rangés sur des tables de bois, dans la salle des mille nattes, où l'Empereur en devait faire la revue. Nous suivîmes aussitôt, avec un petit équipage, couverts d'un manteau de soie noire. Nous étions accom-

pagnés de  
Nangasacki  
Messagers  
prête, to  
tous à la  
& notre  
conduit p  
marchait  
monte à  
la manière  
valets po  
primé ce  
Notre A  
le Capit  
suivi de  
dans un  
marche  
nous ren  
marche.  
par un  
laquelle  
rivière  
le Nord  
grand n  
trouvân  
fiées, &  
Après  
mes da

pagnés de trois Intendans, des Gouverneurs de Nangafaki, d'un Commis du Bugio, de deux Messagers de Nangafaki, & d'un fils de l'Interprète, tous à pied. Nous étions quatre à cheval, tous à la queue l'un de l'autre; trois Hollandais & notre Interprète. Chacun de nos chevaux était conduit par un valet, qui tenait la bride, & qui marchait à la droite : c'est le côté par lequel on monte à cheval, & par lequel on en descend, à la manière du pays. Autrefois, nous avions deux valets pour chaque cheval; mais nous avons supprimé cet usage, comme une dépense inutile. Notre Ambassadeur, que les Japonais nomment le Capitaine, venait après nous dans un *noriman*, suivi de notre ancien Interprète, qui était porté dans un *cango*. Nos domestiques fermaient la marche à pied. Ce fut dans cet ordre que nous nous rendîmes au château, en une demi-heure de marche. Nous entrâmes dans la première clôture par un grand pont bordé d'une balustrade, sur laquelle règne une suite de boules de cuivre. La rivière qui passe dessous est large, & coule vers le Nord, autour du château. On y voyait alors un grand nombre de bateaux & de barques. Nous trouvâmes, au bout du pont, deux portes fortifiées, entre lesquelles nous vîmes une petite garde. Après avoir passé la seconde porte, nous entrâmes dans une grande place, où la garde était plus

---

 Japou.

Japon,

nombreuse. La salle d'armes nous parut tapissée de drap ; les piques étaient debout à l'entrée ; mais le dedans était revêtu d'armes dorées , de fusils vernissés , de boucliers , d'arcs , de flèches & de carquois , rangés avec beaucoup d'ordre & de goût. Les soldats se tenaient assis à terre , les jambes croisées , tous vêtus de soie noire , & chacun avec deux sabres à son ceinturon. On nous fit traverser entièrement la première clôture , entre les palais des Princes & des Grands de l'Empire , qui remplissent l'intérieur de ce premier château. Le second où nous arrivâmes ne nous parut différent du premier , que par la structure des portes & des palais , qui est plus magnifique. On nous y fit laisser notre norimon , notre cango , nos chevaux & nos valets , pour nous conduire , par un long pont de pierre , au *fonmatz* , qui est la demeure de l'Empereur. Après avoir passé ce pont , nous traversâmes un double bastion , suivi de deux portes fortifiées , par lesquelles nous entrâmes dans une rue irrégulière , bordée des deux côtés d'une fort haute muraille. Nous arrivâmes au *fiakninban* , c'est-à-dire , à la grande garde du château , qui est au bout de cette rue , près de la dernière porte qui conduit au palais. On nous ordonna d'attendre , dans la salle des gardes , que le grand Conseil d'Etat fût assemblé , temps auquel nous devions être introduits. Les deux Capitaines

D  
 de la garde  
 du tabac à f  
 vinrent nou  
 pas moins d  
 vîmes entre  
 les uns à p  
 mons. Enfi  
 gnifiques p  
 quarrée , ju  
 la seconde  
 rempli d'un  
 nombre de  
 escaliers da  
 droite de l  
 doivent être  
 ou des Co  
 introduise.  
 grande , m  
 n'empêche  
 qu'on y a  
 ne reçoit c  
 d'une chan  
 ment meub  
 de ses pilie  
 vents , for  
 y attendir  
 l'Empereu  
 dience. Al

de la garde nous offrirent civilement du thé & du tabac à fumer; quelques autres Gentilshommes vinrent nous tenir compagnie. Nous n'attendîmes pas moins d'une heure; & dans l'intervalle, nous vîmes entrer au palais plusieurs Conseillers d'État, les uns à pied, d'autres portés dans leurs norimons. Enfin, nous fûmes conduits par deux magnifiques portes au travers d'une grande place carrée, jusqu'à l'entrée du palais. L'espace entre la seconde porte & le frontispice du palais, était rempli d'une foule de courtisans & d'un grand nombre de gardes. De-là on monte par deux escaliers dans une spacieuse salle, qui est à la droite de l'entrée, où toutes les personnes qui doivent être admises à l'audience de l'Empereur, ou des Conseillers d'État, attendent qu'on les introduise. Cette salle est non-seulement fort grande, mais extrêmement exhaussée; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit assez sombre, lorsqu'on y a mis tous les paravents, parce qu'elle ne reçoit du jour que des fenêtres d'en-haut d'une chambre voisine. Elle est d'ailleurs richement meublée à la manière du pays; & le mélange de ses piliers dorés, qui s'élèvent entre les paravents, forme un coup-d'œil fort agréable. Nous y attendîmes encore l'espace d'une heure, que l'Empereur fût venu s'asseoir dans la salle d'audience. Alors trois Officiers conduisirent notre

Japon. Ambassadeur devant Sa Majesté, & nous laissèrent dans la première salle où nous étions. Aussitôt qu'il fut entré, ils crièrent à haute voix : *Hollande Capitaine*. C'était le signal pour l'avertir de rendre l'hommage établi. Il se traîna, suivant l'usage, avec les mains & les genoux, à l'endroit qui lui fut montré, entre les présens qui étaient rangés d'un côté, & l'endroit où l'Empereur était assis : là, s'étant mis à genoux, il se courba vers la terre, jusqu'à la toucher du front; ensuite il recula comme une écrevisse, c'est-à-dire, en se traînant en arrière sur les mains & sur les pieds, sans avoir ouvert la bouche pour prononcer un seul mot. Il ne se passe rien de plus aux audiences que nous obtenons de ce puissant Monarque; & l'on n'observe pas plus de cérémonie dans les audiences qu'il donne aux plus grands Princes de l'Empire. On les appelle à haute voix par leur nom; ils s'avancent en rampant, & lorsqu'ils ont frappé la terre du front, ils se retirent de même. Ce cérémonial est un peu dur; mais comme chacun est maître chez soi, on a droit de traiter comme on veut ceux qui viennent des extrémités du globe pour recevoir des humiliations, & dont on ne peut pas craindre la vengeance. Un cérémonial, après tout, ne signifie rien, quel qu'il soit, quand il est le même pour tout le monde. Lécher la terre chez les Despotes d'Asie, n'est qu'une

manière d  
 a des gens  
 les Hollan  
 Nous vou  
 sommes p  
 Autrés  
 quitte pou  
 après, on  
 mettait d  
 Nangazak  
 bassadeur  
 à Jedo, s  
 pour dor  
 aux Dam  
 Dans cet  
 Dames s  
 jalousies  
 Officiers  
 peint cet  
 « Apr  
 reur se  
 fûmes a  
 traverses  
 dans un  
 un qua  
 autres g  
 chambr  
 fleurs h

manière de faire la révérence. Je fais bien qu'il y a des gens qui ne s'en accommoderaient pas ; mais les Hollandais auront réponse à tout , en disant : Nous voulons gagner de l'argent , & nous ne sommes pas fiers ».

---

Japon.

Autrefois l'Ambassadeur Hollandais en était quitte pour rendre l'hommage ; & quelques jours après , on lui lisait certains réglemens , qu'il promettait d'observer , après quoi il était renvoyé à Nangazaki. Mais depuis plus de vingt ans , l'Ambassadeur & les Hollandais qui l'accompagnent à Jedo , sont conduits plus loin dans le palais , pour donner à l'Impératrice , aux Princeses & aux Dames de la Cour , l'amusement de les voir. Dans cette seconde audience , l'Empereur & les Dames se tiennent derrière des paravents & des jalousies ; mais les Conseillers d'Etat & les autres Officiers de la Cour sont assis à découvert. Kempfer peint cette scène bizarre avec beaucoup de naïveté.

« Après la cérémonie de l'hommage , l'Empereur se retira dans son appartement , & nous fûmes appelés avec l'Ambassadeur. On nous fit traverser plusieurs appartemens , pour nous rendre dans une galerie fort dorée , où nous attendîmes un quart-d'heure ; ensuite , traversant plusieurs autres galeries , nous arrivâmes dans une grande chambre , où l'on nous pria de nous asseoir. Plusieurs hommes rasés , qui étaient les Médecins de



---

Japon.

l'Empereur, des Officiers de cuisine & des Ecclésiastiques, vinrent nous demander nos noms & notre âge ; mais on tira bientôt des paravents devant nous, pour nous délivrer de leurs importunités. Nous passâmes une demi-heure dans le même lieu. On nous conduisit ensuite par d'autres galeries plus obscures, qui étaient bordées d'une file non-interrompue de Gardes-du-corps. Après eux, plus près de l'appartement de l'Empereur, la file était continuée par plusieurs grands Officiers de la Couronne, qui faisaient face à la salle où nous étions attendus. Ces Officiers avaient leurs habits de cérémonie, étaient assis sur leurs talons, & la tête courbée. La salle consistait en divers compartimens, qui regardaient vers l'espace du milieu, dont quelques-uns étaient ouverts, & les autres fermés par des paravents & des jalousies. Les uns étaient de quinze nattes, d'autres de dix-huit, & d'une natte plus haut ou plus bas, suivant la qualité des personnes qui les occupaient. L'espace du milieu était sans nattes, & par conséquent le plus bas, parce qu'on les en avait ôtées. Ce fut sur le plancher de cet espace, qu'on nous ordonna de nous asséoir. L'Empereur & l'Impératrice étaient assis à notre droite, derrière des jalousies. J'eus deux fois l'occasion de voir l'Impératrice au travers des ouvertures : elle me parut belle, le teint brun, les yeux noirs & pleins de feu ; son

D  
 âge d'environ  
 sa tête, qui  
 était d'une  
 de jalousies.  
 posée de ro  
 d'une soie t  
 la largeur d  
 aux regards  
 l'ornement  
 sont derrière  
 tures, & se  
 peu loin,  
 n'est point  
 « L'Emp  
 obscur, qu  
 voir, si fa  
 néanmoins  
 l'incognito.  
 de la Cour  
 tres jalous  
 des cornet  
 gir les ouv  
 à la vue.  
 nets; ce q  
 en même  
 sur une m  
 notre droit  
 A notre g

LE

âge d'environ trente-six ans ; & la proportion de sa tête, qui était assez grosse, me fit juger qu'elle était d'une taille fort haute. J'entends par le nom de jalousies, une sorte de tapisserie très-fine, composée de roseaux fendus, & revêtue par derrière d'une soie transparente, avec des ouvertures de la largeur de la main, qui laissent un passage libre aux regards. On les peint de diverses figures pour l'ornement, ou plutôt, pour mieux cacher ceux qui sont derrière, quoiqu'indépendamment des peintures, il soit difficile de voir les personnes d'un peu loin, sur tout si le fonds de l'appartement n'est point éclairé ».

« L'Empereur lui-même était dans un lieu si obscur, que nous aurions eu peine à l'apercevoir, si sa voix ne l'eût fait découvrir ; il parlait néanmoins si bas, qu'il semblait vouloir garder l'*incognito*. Les Princesses du sang & les Dames de la Cour étaient vis-à-vis de nous, derrière d'autres jalousies. Je m'aperçus qu'on y avait mis des cornets de papier entre les cannes, pour élargir les ouvertures, & rendre le passage plus libre à la vue. Je comptai environ trente de ces cornets ; ce qui me fit juger que les Dames étaient en même nombre. Makino-Bingo était assis seul sur une natte élevée, dans un lieu découvert à notre droite, c'est-à-dire, du côté de l'Empereur. A notre gauche, dans un autre compartiment,

Japon.

étaient assis les Conseillers d'Etat du premier & du second ordre. La galerie derrière nous s'était remplie des principaux Officiers de la Cour & des Gentilshommes de la chambre Impériale. Une autre galerie, qui conduisait au compartiment de l'Empereur, était occupée par les enfans des Princes, par les Pages de sa Majesté, & par quelques Prêtres qui se cachaient pour nous observer. Telle était la disposition du théâtre où nous devions jouer notre rôle ».

« Notre premier Interprète s'assit un peu au-dessus de nous, pour entendre plus facilement les demandes & les réponses ; & nous prîmes nos places à sa gauche, tous à la file, après nous être avancés, en nous traînant & nous prosternant du côté des jalousies de l'Empereur. Alors Bingo nous dit de la part de ce Monarque, qu'il nous voyait volontiers. L'Interprète qui nous répéta ce compliment, rendit aussi la réponse de notre Ambassadeur. Elle consistait dans un très-humble remerciement de la bonté que l'Empereur avait eu de nous accorder la liberté du commerce. L'Interprète se prosternait à chaque explication, & parlait assez haut pour être entendu de l'Empereur ; mais tout ce qui sortait de la bouche du Monarque, passait par celle de Bingo ; comme si ses paroles eussent été trop précieuses & trop sacrées, pour être reçues immédiatement par des Officiers

D  
 inférieurs. A  
 qui suivit ce  
 « On nou  
 rement, or  
 chacun de r  
 ceau de pap  
 nous avions  
 dit ensuite  
 Bingo, qu  
 reur, par u  
 au Capitain  
 distance de  
 Japon, &  
 Directeur-  
 ou du Prin  
 qu'on me t  
 maladies e  
 plus dang  
 Quelle éta  
 apothume  
 ne chercha  
 dre les hon  
 Chinois e  
 siècles ? Si  
 cette reche  
 de l'Europ  
 cette dern  
 découvert

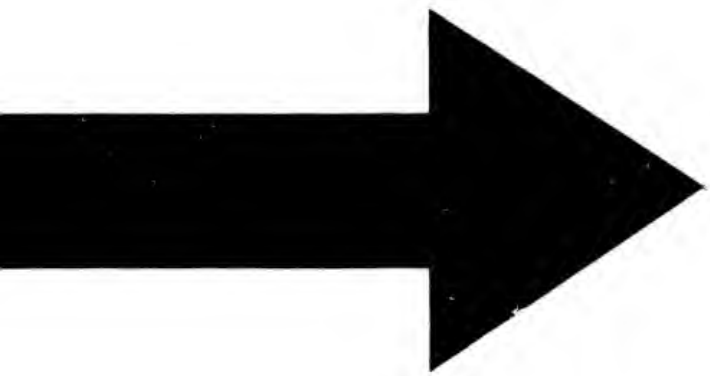
inférieurs. Après les premiers complimens, l'acte qui suivit cette solemnité, devint une vraie farce ».

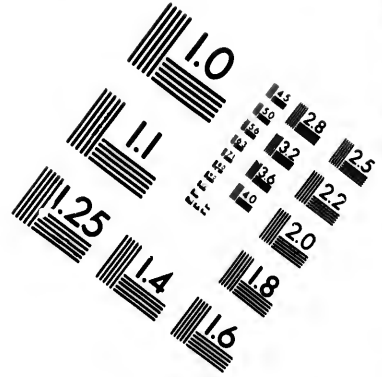
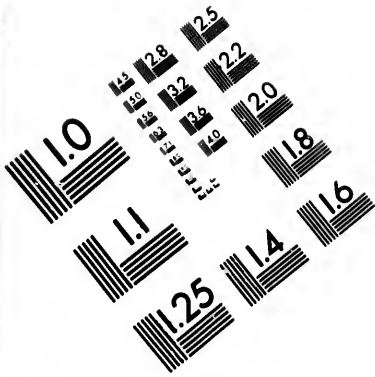
=====

Japon.

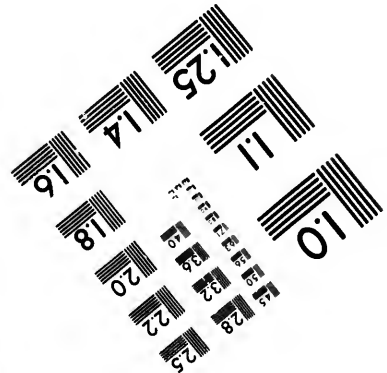
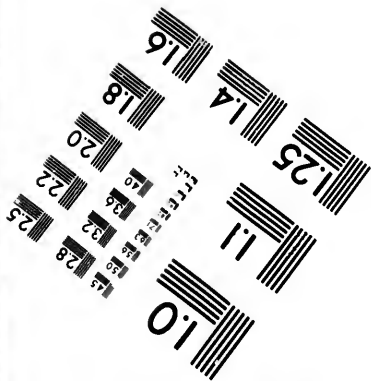
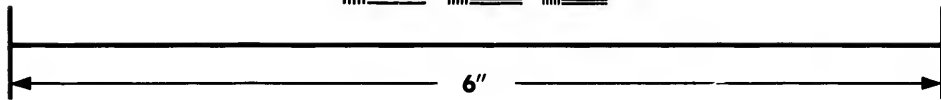
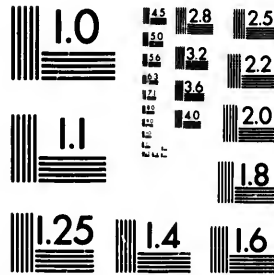
« On nous fit mille questions ridicules. Premièrement, on voulut savoir notre âge & notre nom; chacun de nous reçut ordre de l'écrire sur un morceau de papier, avec une écritoire d'Europe, que nous avions apportée pour cette occasion. On nous dit ensuite de remettre le papier & l'écritoire à Bingo, qui les mit entre les mains de l'Empereur, par un trou de la jalousie. Alors on demanda au Capitaine ou à l'Ambassadeur, quelle était la distance de Hollande à Batavia, & de Batavia au Japon, & lequel avait le plus de pouvoir, du Directeur-général de la compagnie Hollandaise, ou du Prince de Hollande? Voici les questions qu'on me fit particulièrement: Quelles étaient les maladies externes ou internes que je croyais les plus dangereuses & les plus difficiles à guérir? Quelle était ma méthode pour les ulcères & les aposthumes intérieurs? Si les Médecins d'Europe ne cherchaient point quelques remèdes pour rendre les hommes immortels, comme les Médecins Chinois en faisaient leur étude depuis plusieurs siècles? Si nous avions fait quelques progrès dans cette recherche, & quel était le meilleur remède de l'Europe pour prolonger la vie? Je répondis à cette dernière question, que nos Médecins avaient découvert une liqueur spiritueuse qui pouvait







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

15 28  
32 25  
36 22  
40 20  
45 18

11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
01



Japon.

entretenir dans le corps la fluidité des liqueurs , & donner de la force aux esprits. Cette réponse ayant paru trop vague , on me pressa de faire connaître le nom de cet excellent remède. Comme je savais que tout ce qui est en estime au Japon , reçoit des noms fort longs & fort emphatiques , je répondis que c'était le *sal volatile oleosum Sylvii*. Ce nom fut écrit derrière la jaloufie , & l'on me le fit répéter plusieurs fois. On voulut savoir ensuite quel était l'inventeur du remède , & de quel pays il était : je répondis que c'était le Professeur Sylvius , en Hollande. On me demanda aussitôt si je le pouvais composer ; sur quoi l'Ambassadeur me dit de répondre , non ; mais je répondis affirmativement , en ajoutant néanmoins que je ne le pouvais pas au Japon. On me demanda si je le pouvais à Batavia. Oui , répondis-je encore ; & l'Empereur donna ordre qu'il lui fût envoyé par les premiers vaisseaux qui viendraient au Japon ».

« Ce Prince , qui s'était tenu jusqu'alors assez loin de nous , s'approcha vers notre droite , & s'assit derrière la jaloufie , aussi près qu'il lui fut possible. Il nous fit ordonner successivement d'ôter nos manteaux , de nous tenir debout , de marcher , de nous arrêter , de nous complimenter les uns les autres , de sauter , de faire les ivrognes , d'écorcher la langue Japonaise , de lire en Hollan-

dais ,

dais , de  
mettre &  
chacun de  
une chan  
cette man  
que nous  
& toute  
« Cepen  
comique  
représente  
fortes d'in  
D'ailleurs  
air & dan  
aux Japon  
saiant peu.  
servit de va  
couvertes  
bâtons d'iv  
& de fou  
reconduis  
nous prim  
L'Amba  
tes visites  
seillers d'E  
de civilité  
e régalière  
Les chamb  
derrière le

Tome

es liqueurs,  
 ette réponse  
 essa de faire  
 de. Comme  
 e au Japon,  
 mphatiques,  
 tile oleosum  
 jaloufie, &  
 On voulut  
 du remède,  
 que c'était  
 On me de-  
 ser; sur quoi  
 non; mais je  
 t néanmoins  
 On me de-  
 , répondis-je  
 qu'il lui fût  
 viendraient  
 u'alors assez  
 droite, &  
 qu'il lui fut  
 ment d'ôter  
 t, de mar-  
 imenter les  
 s ivrognes,  
 en Hollan-  
 dais,

dais, de peindre, de chanter, de danser, de  
 mettre & d'ôter nos manteaux. Nous exécutâmes  
 chacun de ces ordres; & je joignis à ma danse  
 une chanson amoureuse en Allemand. Ce fut de  
 cette manière, & par quantité d'autres singeries,  
 que nous eûmes la patience de divertir l'Empereur  
 & toute sa Cour ».

« Cependant l'Ambassadeur est dispensé de cette  
 comique représentation. L'honneur qu'il a de  
 représenter ses maîtres, le met à couvert de toutes  
 sortes d'indécences & de propositions injurieuses.  
 D'ailleurs, il fit paraître assez de gravité dans son  
 air & dans sa conduite; pour faire comprendre  
 aux Japonais que des ordres si bouffons lui plai-  
 saient peu. Cette scène finit par un dîner qu'on  
 servit devant chacun de nous, sur de petites tables  
 couvertes de mets à la Japonaise, avec de petits  
 bâtons d'ivoire; qui nous tinrent lieu de couteaux  
 & de fourchettes. Ensuite deux Officiers nous  
 reconduisirent dans la première anti-chambre, où  
 nous prîmes congé d'eux ».

L'Ambassadeur employa les jouts suivans à faire  
 ses visites aux Ministres & aux principaux Con-  
 seillers d'Etat. Il fut reçu par-tout avec beaucoup  
 de civilité par les Intendans & les Secrétaires, qui  
 se régalerent de thé, de tabac & de confitures.  
 Les chambres où il était admis étaient remplies,  
 derrière les paravents & les jalousies, d'une nom-

---

Japon.

Japon.

breuse assemblée, qui souhaitait de voir faire aux Hollandais leur exercice comique. Ils n'eurent pas toujours cette complaisance; mais ils chanterent & dansèrent dans plusieurs maisons, lorsqu'ils étaient satisfaits de l'accueil qu'ils y avaient reçu. Quelquefois les liqueurs fortes, qu'on leur faisait boire avec un peu d'excès, leur montaient trop à la tête. Cette facilité à servir comme de jouer chez les Grands, & l'embarras où ils se trouvaient dans les rues, pour se dégager de la foule du peuple, donnent une singulière idée de leur Ambassade. Cependant ils témoignaient quelque impatience pour se retirer, lorsqu'ils croyaient s'apercevoir qu'ils étaient trop peu respectés.

Dans une visite qu'ils rendirent au Seigneur Tsusimano-Cami, on leur servit un dîner composé des mets suivans: du poisson bouilli dans une fort bonne sauce; des huîtres bouillies, & servies dans la coque, avec du vinaigre; diverses petites tranches de viandes rôties; du poisson frit, & des œufs bouillis. La liqueur qu'on leur fit boire était exquisite. Après le festin, on souhaita de voir leurs chapeaux, leurs pipes & leurs montres. On apporta deux cartes géographiques, dont l'une était sans les noms des pays, mais d'ailleurs assez bien dessinées, &, suivant toute apparence, d'après une carte de l'Europe. L'autre était une carte du monde entier, en forme ovale, dont les noms

étaient  
qui sont  
cette oc  
Japonais  
de leur  
les deux  
d'Osju,  
de cette  
me la C  
dont un  
& courai  
les plus c  
senté ave  
tal, vis-à  
peu près  
passage e  
dans ce p  
tirant ver  
forme lon  
extrémité  
de Jesso à  
formait a  
près de n  
terres inc  
marquées  
De qua  
pir\* le m  
voyages d

voir faire aux  
s n'eurent pas  
ils chantèrent  
s, lorsqu'ils  
avaient reçu  
on leur faisait  
n'taient trop à  
nme de jouer  
ù ils se trou-  
per de la foule  
e idée de leur  
aient quelque  
u'ils croyaient  
eu respectés.  
t au Seigneur  
un dîner com-  
n bouilli dans  
s bouillies, &  
naigre; divers  
poisson frit, &  
on leur fit boire  
souhaita de voir  
rs montres. On  
es, dont l'une  
s d'ailleurs affe-  
parence, d'après  
it une carte de  
dont les nom

étaient marqués avec les *kattakanna* Japonais, qui sont une sorte de caractères. Kempfer saisit cette occasion pour observer la manière dont les Japonais représentent les pays qui sont au Nord de leur Empire. Au-delà du Japon, & vis-à-vis les deux grands promontoires septentrionaux d'Osju, il remarqua l'isle de Jesogarima. Au-delà de cette isle, il vit un pays deux fois grand comme la Chine, divisé en différentes provinces, dont un tiers s'avancait au-delà du cercle polaire, & courait à l'Est beaucoup plus loin que les côtes les plus orientales du Japon. Ce pays était représenté avec un grand golfe sur le rivage oriental, vis-à-vis de l'Amérique, & le golfe était à peu près de forme quarrée; il n'y avait qu'un passage entre le même pays & l'Amérique, & dans ce passage il y avait une petite isle. Au-delà, tirant vers le Nord, il y avait une autre isle, de forme longue, qui, touchant presque de ses deux extrémités les deux Continens, c'est-à-dire, celui de Jesso à l'Ouest, & celui de l'Amérique à l'Est, formait ainsi le passage du Nord. C'était à peu près de même qu'on avait représenté toutes les terres inconnues du pôle antarctique, qui étaient marquées comme des isles.

De quantité d'autres circonstances que Kempfer prit le même soin de recueillir dans les deux voyages de l'Ambassadeur à la Cour, il en reste

Japon.

---

Japon.

une qu'on se reprocherait d'avoir supprimée, quoiqu'il ne la rapporte ici qu'avec beaucoup de ménagement pour les Hollandais. L'Ambassadeur, après avoir reçu son audience de congé, fut appelé devant les Conseillers d'Etat, pour entendre la lecture des ordres qui regardent le commerce. Ils portaient, entr'autres articles, que les Hollandais n'inquiéteraient aucun navire ni bateau des Chinois, ou des Liguans; qu'ils n'amèneraient au Japon, dans leurs vaisseaux, aucun Portugais, aucun Prêtre; & qu'à ces conditions on leur accordait un commerce libre. Après cette cérémonie, on fit présent à l'Ambassadeur de trente robes, étalées dans le même lieu, sur trois planches. On y joignit ce qui se nomme une lettre de fortune, & qui est un témoignage de la protection de l'Empereur. L'Ambassadeur fut obligé de se prosterner quatre fois; & pour marquer son respect, il mit le bout d'une des robes sur sa tête.

L'après-midi du même jour, avant qu'il fût retourné à son logement, plusieurs Seigneurs de la Cour lui envoyèrent aussi un présent de robes. Quelques-uns des Messagers laissèrent leur fardeau à l'hôtellerie Hollandaise; d'autres attendirent le retour de l'Ambassadeur, pour le remettre entre ses mains. La réception de ces présens se fit avec toutes les formalités du cérémonial établi. Des Koulis, ou des Porteurs, marchaient devant,

imée, quoi-  
 p de ména-  
 adeur, après  
 fut appelé  
 entendre la  
 mmerce. Ils  
 s Hollandais  
 au des Chi-  
 eneraient au  
 ortugais, au-  
 eur accordait  
 onie, on fit  
 bes, étalées  
 s. On y joi-  
 fortune, &  
 on de l'Em-  
 se prosterner  
 pect, il mit

ant qu'il fût  
 Seigneurs de  
 ent de robes.  
 ent leur fat-  
 tres attendi-  
 t le remettre  
 s présens le  
 monial établi.  
 ient devant,

## DES VOYAGES. 277

avec les robes, qu'ils portaient dans des caiffes; un d'entr'eux portait la planche sur laquelle les robes devaient être étalées, & la lettre de fortune, qui est un assemblage de cordons plats, entrelacés par un bout, & renfermés dans un papier entouré d'un nombre impair de liens de soie de différentes couleurs, & quelquefois dorés, ou couleur d'argent. Celui qui devait offrir les robes, était introduit dans l'appartement de l'Ambassadeur, & s'affeyant vis-à-vis de lui, à quelque distance, il lui faisait ce compliment: « Un tel Seigneur, mon maître, vous félicite d'avoir eu votre audience de congé, & un beau temps; ce qui est *médithe*, c'est-à-dire, fort heureux: vos présens lui ayant été fort agréables, il souhaite que vous acceptiez en échange ce petit nombre de robes ». En finissant, il donna, à l'interprète, une grande feuille de papier, qui contenait, en grands caractères, le nombre des robes & leur couleur. L'Ambassadeur, à qui l'interprète remettait cette feuille, la tenait sur sa tête, pour témoigner son respect. Tous les spectateurs demeurèrent dans un profond silence, les uns assis, d'autres à genoux. On avait appris à l'Ambassadeur le compliment qu'il devait faire en réponse: il le répétait dans ces termes, avec une profonde inclination: « Je remercie très-humblement le Seigneur, votre maître, de ses

---

 Japon.

---

Japon.

» soins pour nous procurer une audience prompte  
 » & favorable; je le supplie de continuer ses bons  
 » offices aux Hollandais. Je lui rends grâces aussi  
 » de son précieux présent, & je ne manquerai  
 » point d'en informer mes maîtres de Batavia.»  
 Après ces complimens, on apportait du tabac  
 pour fumer, avec du thé & de l'eau-de-vie.

Le retour des Hollandais à leur petite île de  
 Desima, & leur second voyage à Jedo, s'étant  
 faits par la même route, on ne se jettera point dans  
 d'inutiles répétitions pour les suivre: mais, pen-  
 dant dix mois qui se passèrent entre les deux  
 voyages, Kempfer employa tous ses soins à pren-  
 dre une parfaite connoissance de la ville de Nan-  
 gafaki, dont il donne la description.

---

Nangafaki.

Cette ville, une des cinq places maritimes, ou  
 commerçantes de l'Empire, est située à l'extré-  
 mité orientale de l'île de Kiusju, dans un terrain  
 presque stérile, entre des rochers escarpés & de  
 hautes montagnes, éloigné de l'île de Nipon,  
 qui est presque entièrement fermée pour le com-  
 merce à toutes les nations étrangères. Nangafaki  
 est médiocrement peuplée de marchands & de  
 riches citoyens. La plupart de ses habitans sont  
 des artisans, mêlés d'une populace du plus bas  
 ordre: cependant sa situation commode & la  
 sûreté de son port en font le rendez-vous com-  
 mun des nations, qui ont la liberté de commercer

à Japon.  
 temps qu'  
 c'est avec  
 la perséc  
 1638, le  
 pereur éta  
 le pont d  
 étrangers  
 par la ten  
 cher un a  
 pire, per  
 dre au ri  
 danger, o  
 faki, fou  
 & qu'en  
 drait con  
 auraient  
 Il se tr  
 mens Ja  
 grand no  
 pour la p  
 si l'on e  
 rare aussi  
 Chinois.  
 jamais p  
 qu'alors  
 ils sont

au Japon. Ce privilège n'est accordé depuis longtemps qu'aux Chinois & aux Hollandais ; mais c'est avec les plus rigoureuses restrictions. Après la persécution, qui acheva d'exterminer en 1638, le christianisme dans toutes ces isles, l'Empereur établit, entre plusieurs loix nouvelles, que le port de Nangasaki ferait le seul ouvert aux étrangers, & que si quelque navire était forcé par la tempête, ou par d'autres accidens, de chercher un abri dans quelqu'autre endroit de l'Empire, personne n'aurait la permission de descendre au rivage, mais qu'immédiatement après le danger, on continuerait le voyage jusqu'à Nangasaki, sous une escorte des gardes-côtes du Japon, & qu'en arrivant dans ce port, le capitaine rendrait compte au Gouverneur des raisons qui lui auraient fait prendre une autre route.

Il se trouve rarement moins de cinquante bâtimens Japonais dans le port, sans compter un grand nombre de petites barques & de bateaux pour la pêche. A l'égard des vaisseaux étrangers, si l'on excepte quelques mois de l'hiver, il est rare aussi qu'il y en ait moins de trente, la plupart Chinois. Les navires Hollandais n'y séjournent jamais plus de trois mois en automne, parce qu'alors le vent de Sud ou d'Ouest, avec lequel ils sont vents, tourne régulièrement au Nord.



=====  
 Japon. C'est la mousson du Nord-Est, à la faveur de laquelle ils doivent retourner dans leurs ports.

La position de la ville est au trente-deuxième degré trente-six minutes de latitude Nord. On trouve dans le voisinage un grand lac, auquel on attribue cette vertu singulière, que, tout entouré qu'il est d'arbres, on ne voit jamais sur l'eau de feuilles ni d'ordures. Les Japonais font honneur de cette propriété au génie, protecteur du lac; & leur respect va si loin, qu'il est défendu d'y pêcher sous de rigoureuses peines.

Nangasaki doit son nom à ses anciens Seigneurs, qui l'ont possédée de peres en fils, avec tout son district. Cette ville est ouverte comme la plupart des autres villes du Japon. Elle est sans château, sans murailles, sans fortifications, & sans aucune défense. Trois rivières d'une fort belle eau, qui ont leur source dans les montages voisines, se réunissent à l'entrée de la ville, pour la traverser de l'Est à l'Ouest. Pendant la plus grande partie de l'année, elles ont à peine assez d'eau pour arroser les champs de riz, & pour faire tourner quelques moulins; mais dans la saison des pluies, elles grossissent, jusqu'à devenir capables d'entrer dans les maisons.

Les étrangers demeurent hors de la ville, dans des quartiers séparés, où ils sont observés & gardés avec beaucoup de rigueur. Les Chinois, ou d'autres

Orientaux  
 qui négocient  
 derrière la  
 est entouré  
 Jakuin, ou  
 qu'autrefois

On a  
 ont leur  
 nomme D  
 petit pont  
 au bout  
 garde. Au  
 portes, qu  
 n'ouvre ja  
 vaisseaux  
 de Comm

La com  
 derrière la  
 vente de  
 l'épreuve  
 pour les D  
 pour les  
 dans le re  
 un bain &  
 ou le che  
 commod  
 vuide, o  
 les navire

Orientaux qui professent la même religion , & qui négocient sous le même nom , sont établis derrière la ville sur une éminence. Leur quartier est entouré d'une muraille , & porte le nom de Jakuin , c'est-à-dire , jardin de médecine , parce qu'autrefois on y en voyait un.

---

Japon.

On a déjà fait remarquer que les Hollandais ont leur habitation dans une petite isle qui se nomme Desima. Elle est jointe à la ville par un petit pont de pierre de quelques pas de longueur , au bout duquel les Japonais ont un corps de garde. Au côté septentrional , sont deux grandes portes , qu'on nomme les portes d'eau , & qu'on n'ouvre jamais que pour charger & décharger les vaisseaux Hollandais , à la vue d'un certain nombre de Commissaires nommés par les Gouverneurs.

La compagnie des Indes a fait bâtir à ses frais , derrière la grande rue , une maison destinée à la vente de ses marchandises , & deux magasins , à l'épreuve du feu , une grande cuisine , une maison pour les Directeurs de son commerce , une maison pour les Interprètes , qui ne sont employés que dans le temps des ventes , un jardin de plaisance , un bain & quelques autres commodités. L'Ottona , ou le chef Japonais de la rue , y occupe une maison commode avec un jardin. On a laissé une place vuide , où l'on élève des boutiques pendant que les navires Hollandais sont dans le port.

Japon.

Les Chinois, à Nangasaki, ont trois Temples également remarquables par la beauté de leur structure, & par le nombre des Prêtres ou des Moines qui sont entretenus pour le service des autels.

Kempfer passe des Temples aux lieux de débauche. Il donne une idée fort singulière de cet infâme quartier. C'est, de toute la ville, celui qui contient les plus jolies maisons, toutes habitées par des courtisanes. Il se nomme Kasimatz. Sa situation est sur une éminence. Il consiste en deux grandes rues. Dans toute l'isle de Saikokf, on ne compte que deux de ces lieux, que les Japonais nomment *Mariam*; l'un dans la province de Tsikusen, & celui de Nangasaki. Cette isle produit les plus belles femmes du Japon, à l'exception néanmoins de celles de Meaco, qui les surpassent encore. Kempfer assure que les habitans de Nangasaki peuvent placer leurs filles dans le *Mariam*, lorsqu'elles ont quelques agrémens. Elles sont achetées fort jeunes par les administrateurs de cet étrange commerce, qui peuvent en avoir jusqu'à trente dans la même maison. Elles y sont fort bien logées; on les forme soigneusement à danser, à jouer des instrumens, à écrire des billets tendres; & généralement à tous les exercices qui conviennent à leur profession. Le prix de leurs faveurs est fixé par les loix. Celles qui se distinguent par des

qualités ex  
distinction  
pendant la  
chaque m  
le paieme  
Celles qu  
par puniti  
ces filles s  
Elles en tr  
sion, qu'e  
de leur je  
ont achet  
rien n'est  
Quoiqu'il  
ne sont ja  
gens; on  
qui signi  
rang des  
qu'il y a  
& dans l'  
d'envoyer  
ministres  
Gokuj  
prison pu  
ville, qu  
tes cham  
ont com  
son tem

qualités extraordinaires, sont logées & vêtues avec distinction. Une des plus méprisables doit veiller, pendant la nuit, dans une loge, à la porte de chaque maison, pour la commodité des passans; le paiement est la plus petite monnoie du pays: Celles qui se conduisent mal sont condamnées, par punition, à faire cette garde. La plûpart de ces filles se marient après le temps de leur service. Elles en trouvent d'autant plus facilement l'occasion, qu'elles ont été bien élevées, & l'opprobre de leur jeunesse ne tombe que sur ceux qui les ont achetées pour corrompre leur innocence. Aussi rien n'est si méprisé que cette espèce d'hommes: Quoiqu'ils amassent des biens considérables, ils ne sont jamais reçus dans la société des honnêtes gens; on leur donne l'odieux nom de *Katsava*, qui signifie l'ordure du peuple. Ils sont mis au rang des Tanneurs de cuir, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus infâme dans l'idée des Japonais; & dans l'exécution des criminels, ils sont obligés d'envoyer leurs domestiques, pour assister les ministres de la justice.

*Gokuja* qui signifie l'enfer, est le nom de la prison publique. C'est un édifice au centre de la ville, qui consiste dans un grand nombre de petites chambres séparées, où l'on renferme ceux qui ont commis des crimes. *Kempfer* ajoute que de son temps il y avait dans cette prison plusieurs

**Japon.**

citoyens soupçonnés de Christianisme, c'est-à-dire, d'un des crimes les plus graves dans la législation Japonaise, & sur-tout dans ce temps qui n'était pas éloigné de la révolution. Les cérémonies du *Jesumi* prouvent jusqu'où est portée, dans ce pays, l'horreur que l'on a pour la loi des Chrétiens.

Au dernier mois de chaque année, le Nitziogosi, un des Officiers de chaque rue, fait le Fito-Aratame, c'est-à-dire, qu'il prend par écrit le nom de tous les habitans de chaque maison, avec la date & le lieu de leur naissance, leur profession & leur religion. Après avoir achevé cette liste, qui comprend les deux sexes, & tous les âges, on attend le second jour de la nouvelle année, pour commencer ce qu'on nomme le *Jesumi*. C'est un acte solennel d'abjuration du Christianisme, dans lequel on foule aux pieds l'image de Jesus-Christ attaché à la croix, & celle de sa Mere. Kempfer en rapporte les circonstances. « Ceux qui sont chargés de cette infer-  
 » nale exécution, commencent de deux côtés  
 » différens, & continuent d'aller de maison en  
 » maison. Ils parcourent ainsi cinq ou six rues par  
 » jour. Les Officiers qui doivent être présens, sont  
 » l'Ottona, ou le Chef de la rue, ou Commis,  
 » le Fitsia, ou le Greffier, le Nitzi-Gosi, ou le  
 » Messager, & deux Monbans, c'est-à-dire, deux  
 » Archers du guet, qui portent les images. Ces

» figures  
 » pied, &  
 » usage. V  
 » leurs fon  
 » dans la c  
 » contient  
 » la femme  
 » l'un & c  
 » maison  
 » voisins,  
 » des pour  
 » planches  
 » le Secret  
 » les nom  
 » mesure  
 » images.  
 » marcher  
 » font tou  
 » chef de  
 » servir de  
 » Jesumi  
 » Inquisit  
 » la ville,  
 » ges ; &  
 » confirm  
 » sant leur  
 » de l'ann  
 » la maiso

LE  
 , c'est-à-  
 ns la légis-  
 temps qui  
 érémonies  
 e, dans ce  
 Chrétiens.  
 e Nitzio-  
 e, fait le  
 d par écrit  
 e maison,  
 leur pro-  
 hévé cette  
 & tous les  
 a nouvelle  
 homme le  
 ration du  
 aux pieds  
 croix, &  
 es circonf-  
 tte infer-  
 eux côtés  
 maison en  
 x rues par  
 iens, sont  
 Commis,  
 i, ou le  
 ire, deux  
 ges. Ces

» figures sont de cuivre jaune, de la longueur d'un  
 » pied, & se gardent dans une boîte, pour cet  
 » usage. Voici l'ordre de l'abjuration. Les Inquisi-  
 » teurs sont assis sur une natte. Ils font appeler,  
 » dans la chambre, toutes les personnes dont la liste  
 » contient les noms, c'est-à-dire, le chef de famille,  
 » sa femme, ses enfans, avec les domestiques de  
 » l'un & de l'autre sexe, tous les locataires de la  
 » maison, & quelquefois aussi les plus proches  
 » voisins, dont les maisons ne sont pas assez gran-  
 » des pour la cérémonie. On place les images sur le  
 » plancher nud; après quoi le Jesumi-Tsie, qui est  
 » le Secrétaire de l'Inquisition, prend la liste, lit  
 » les noms, & somma chacun successivement, à  
 » mesure qu'il paraît, de mettre le pied sur les  
 » images. Les enfans qui ne sont pas en état de  
 » marcher, sont soutenus par leurs meres, qui leur  
 » font toucher les images avec les pieds. Ensuite le  
 » chef de famille met son sceau sur la liste, pour  
 » servir de certificat, devant le Gouverneur, que le  
 » Jesumi s'est fait dans sa maison. Lorsque les  
 » Inquisiteurs ont parcouru toutes les maisons de  
 » la ville, ils foulent eux-mêmes aux pieds les ima-  
 » ges; & se servant mutuellement de témoins, ils  
 » confirment leurs certificats respectifs, en y appo-  
 » sant leurs sceaux. Si quelqu'un meurt dans le cours  
 » de l'année, sa famille doit prier ceux de qui dépend  
 » la maison, d'assister à son lit de mort, pour rendre

---

Japon.

» témoignage, non-seulement qu'il est mort naturel-  
 » lement , mais encore qu'il n'était pas chrétien. Ils  
 » examinent le corps. Ils cherchent également s'il  
 » n'y a point quelque signe de violence , ou quel-  
 » que marque de la religion chrétienne; & les funé-  
 » railles ne peuvent se faire qu'après qu'ils ont donné  
 » leur certificat, accompagné de leur sceau ».




---

Gouverner

SANS eff  
 rude de ne  
 géographi  
 que le gra  
 Japon , &  
 de Nipon  
 quarante-  
 nale ; qu  
 la princip  
 à tout l'E  
 de la seco  
 fième s'ap  
 rées d'aut  
 vernées p  
 infinité d  
 stériles. V  
 propreme  
 c'est-à-din  
 péninsule  
 Jesso , &  
 En gé.  
 d'une m  
 rochers ,

mort naturel-  
chrétien. Ils  
alement s'il  
e, ou quel-  
& les funé-  
ls ont donné  
sceau ».

---



---

## CHAPITRE II.

### *Gouvernement, Mœurs & Religion des Japonais.*

SANS effrayer les yeux des Lecteurs d'une multitude de noms bizarres, propres à couvrir des tables géographiques, nous nous contenterons d'établir que le grand Empire que les Européens nomment Japon, & qui porte, parmi ses habitans, le nom de Nipon, est situé entre le trente-unième & le quarante-deuxième degré de latitude septentrionale ; qu'on y distingue trois grandes isles, dont la principale s'appelle Nipon, & donne son nom à tout l'Empire ; qu'elle est séparée par un détroit de la seconde isle, nommée Kiusju ; que la troisième s'appelle Faikof. Ces trois isles sont entourées d'autres isles plus ou moins grandes, & gouvernées par de petits Princes, sans compter une infinité d'islots, qui ne sont guères que des rochers stériles. Voilà ce qui compose l'Empire du Japon, proprement dit. Il faut y joindre ses dépendances, c'est-à-dire, les isles de Liquéjo, la partie de la péninsule de Corée, nommée Tsiosin ; l'isle de Jesso, & celle de Matsumai.

En général, l'Empire du Japon étant environné d'une mer orageuse, & bordé de montagnes, de rochers, ou de sables, qui rendent ses côtes pres-

---



---

Japon.



---

Japon.

qu'inaccessibles, il semble que la nature ait voulu former de ces isles, comme un monde séparé, dans lequel ses habitans trouvent, indépendamment de toutes les autres nations, de quoi fournir aux besoins, aux commodités, & aux plaisirs de la vie.

On rapporte une tradition assez singulière sur la manière dont on prétend que s'est peuplé le Japon. Les orientaux racontent qu'un Empereur de la Chine, regrettant que la vie humaine fût si courte, entreprit de trouver quelque remède qui pût le garantir de la mort, & qu'il employa d'habiles gens à cette recherche, dans toutes les parties du monde : qu'un de ses Médecins, las de vivre sous un maître qui se faisait détester par sa barbarie, profita fort adroitement de l'occasion, pour s'en délivrer. Il se prétendit bien informé que le remède, dont il était question, se trouvait dans les isles voisines, mais qu'il consistait dans quelques plantes d'une organisation si tendre, que, pour conserver toute leur vertu, elles demandoient d'être cueillies par des mains pures & délicates. L'Empereur ne fit pas difficulté de lui accorder trois cent jeunes hommes, & autant de jeunes filles, sur lesquels il lui remit toute son autorité, & le Médecin s'en servit heureusement pour s'établir dans les isles du Japon, & pour les peupler.

Les

Les Jap  
contraire,  
les, l'endu  
ton dans le  
reste d'un  
leur Chef  
sciences, l  
mais ils pu  
de leurs p  
Chinois, a  
ment, règ  
après Sini  
& par cor  
peuplées.

Le gou  
monarchiq  
qui régna  
Jésus-Christ  
les Japona  
descendre  
ils prétend  
siècles. Sin

Dès les  
la Milice é  
tait le nom  
Sama, qu  
cette charg  
solue dans

Tome

Les Japonais ne défavouent point ce récit : au contraire, ils montrent, sur les côtes méridionales, l'endroit où les Chinois abordèrent, le canton dans lequel ils établirent leur Colonie, & le reste d'un Temple qui fut élevé à la mémoire de leur Chef, pour avoir apporté au Japon les sciences, les arts, & la politesse de la Chine ; mais ils prouvent fort bien, par la chronologie de leurs propres Monarques, que l'Empereur Chinois, au règne duquel on rapporte cet événement, régnait quatre cent cinquante-trois ans après Sinnu, premier Monarque du Japon ; & par conséquent que leurs isles étaient déjà peuplées.

Le gouvernement du Japon a toujours été monarchique : son premier Empereur fut Sinnu, qui régnait, dit-on, six cent soixante ans avant Jesus-Christ : comme son origine est incertaine, les Japonais ont trouvé plus simple de le faire descendre d'une race de demi-Dieux, par lesquels ils prétendent avoir été gouvernés pendant des siècles. Sinnu régnait sous le titre de Dairi.

Dès les premiers temps de la monarchie, toute la Milice était commandée par un Chef, qui portait le nom de Cubo, auquel on ajouta celui de Sama, qui signifie Seigneur ; & l'importance de cette charge, qui donnait une autorité presque absolue dans l'administration militaire, obligeait

---

Japon.

Les

Japon.

l'Empereur de ne la confier qu'à des mains sûres. Elle était ordinairement l'apanage du second de ses fils, lorsqu'il en avait plusieurs. Ce fut un de ces redoutables Officiers, nommé Joritomo, qui, prenant occasion d'une guerre civile pour secouer le joug, jeta les fondemens d'un nouveau trône, qui s'est soutenu depuis le même temps jusqu'aujourd'hui. Kempfer nomme trente-six de ces Empereurs Cubofamas; car c'est le titre qu'ils ont conservé, pour se distinguer des Empereurs Dairis. La guerre dura long-temps entre ces deux puissances; & la variété des succès devint l'occasion d'un nouveau désordre de la part des Seigneurs & des Gouverneurs particuliers, qui s'érigèrent en Souverains dans leurs provinces. On nous représente, à cette époque, le Japon livré à une espèce d'anarchie féodale, aussi orageuse que l'a été long-temps celle de l'Europe. Pendant cette division de toutes les parties de l'Empire, les Cubofamas ne jouissaient que des cinq provinces, qui sont l'ancien domaine des Empereurs; mais au commencement du seizième siècle, un de ces Monarques se rendit absolu par la force des armes; & réduisant les Dairis à la souveraineté de la religion, il établit, entre lui & les Jakatas, ou Princes, la même distance qui était entre les Jakatas & les Konikus, ou Gentilshommes vassaux; que tout fut reculé d'un degré, & aujourd'hui plus

d'hui plus impérial.

On dit reurs; l' Monarque réellement qu'ils non qui conti avec les ap tout le po religion, & à pron entre les g

Meaco e Il occupe, palais d'im veiller à sa constamme Le Dairi n le Cubofa rial, pour abandonne dances, a tréfor. Ce Dairi, qui besoins & ses Officie nommet a

mains sûres.  
 second de  
 Ce fut un  
 Joritomo,  
 civile pour  
 un nouveau  
 même temps  
 trente-six de  
 e titre qu'ils  
 Empereurs  
 tre ces deux  
 evint l'occa-  
 part des Sei-  
 rs, qui s'éri-  
 ovinces. On  
 Japon livré à  
 orageuse que  
 Pendant cette  
 Empire, les  
 q provinces,  
 ereurs ; mais  
 le, un de ces  
 la force des  
 souveraineté  
 & les Jakatas,  
 érait entre les  
 entilshommes  
 gré, & aujourd-

d'hui plus de la moitié de l'Empire est du domaine  
 impérial.

Japon.

On distingue donc au Japon, deux Empe-  
 reurs ; l'un que nos Voyageurs appellent le  
 Monarque *séculier*, ou le Cubosama, qui jouit  
 réellement de toute l'autorité *temporelle* ; l'autre,  
 qu'ils nomment le Monarque *ecclésiastique*, &  
 qui continue la succession des anciens Dairis,  
 avec les apparences de la souveraineté, mais dont  
 tout le pouvoir se réduit à régler les affaires de la  
 religion, à nommer aux dignités ecclésiastiques,  
 & à prononcer sur certains différends qui s'élèvent  
 entre les grands.

Meaco est le séjour fixe de ce Souverain dégradé.  
 Il occupe, dans la partie Nord-Est de la ville, un  
 palais d'immense étendue, & sous prétexte de  
 veiller à sa conservation, le Cubosama entretient  
 constamment une grosse garnison pour se garder.  
 Le Dairi n'a proprement aucun domaine ; mais  
 le Cubosama, qui s'est emparé du domaine impé-  
 rial, pourvoit noblement à sa subsistance. Il lui  
 abandonne le revenu de Meaco & de ses dépen-  
 dances, auquel il ajoute quelque chose de son  
 trésor. Cet argent est mis entre les mains du  
 Dairi, qui en prend ce qui est nécessaire pour ses  
 besoins & ses plaisirs, & qui distribue le reste à  
 ses Officiers. Le droit qu'on lui a conservé de  
 nommer aux dignités ecclésiastiques, & de confé-

---

Japon.

rer généralement tous les titres d'honneur, est une autre ressource, qui fait entrer d'immenses richesses dans ses coffres. Comme il prononce aussi sur les différends des grands, il a, pour cette fonction, un Conseil d'État, dont les Officiers se nomment Kungis, ou Kunis. Il les envoie souvent, avec le titre de Commissaires souverains, pour faire exécuter ses sentences; & ces commissions lui rapportent de grosses sommes.

Au reste, la politique des Cubofamas le dédommage de l'obéissance qu'on a cessé de lui rendre par un culte religieux qui approche des honneurs divins. La nation Japonaise accoutumée, comme on l'a fait remarquer, à le regarder comme un descendant des Dieux & des demi-Dieux, est entrée sans peine dans toutes les vues qu'on s'est efforcé de lui inspirer. Les Dairis sont regardés comme des Pontifes suprêmes, dont la personne est sacrée. Ils contribuent eux-mêmes à soutenir cette opinion, comme le seul fondement de grandeur qui leur reste. Kempfer rapporte quelques exemples de leurs usages. « Un Empereur ecclésiastique du Japon croirait profaner sa sainteté, » s'il touchoit la terre du bout du pied. S'il veut » aller quelque part, il faut que des hommes l'y » portent sur leurs épaules. Il ne s'expose jamais » au grand air, ni même à la lumière du soleil, » qu'il ne croit pas digne de lui sur sa tête.

onneur, est  
 immenses  
 annonce aussi  
 pour cette  
 Officiers se  
 envoie sou-  
 souverains,  
 es commis-  
 s.  
 as le dédo-  
 e lui rendre  
 es honneurs  
 ée, comme  
 comme un  
 Dieux, est  
 s qu'on s'est  
 ont regardés  
 la personne  
 s à soutenir  
 ent de gran-  
 te quelques  
 ereur ecclé-  
 sa fainteté,  
 ed. S'il veut  
 hommes l'y  
 xpose jamais  
 re du soleil,  
 sur sa tête.

» Telle est la sainteté des moindres parties de  
 » son corps, qu'il n'ose se couper ni ses cheveux,  
 » ni la barbe, ni les ongles; on lui retranche ces  
 » superfluités pendant son sommeil, parce que  
 » l'office qu'on lui rend alors, passe pour un  
 » vol. Autrefois il était obligé de se tenir assis  
 » sur son trône pendant quelques heures de la  
 » matinée, avec la couronne impériale sur sa  
 » tête, & de s'y tenir dans une parfaite immobilité,  
 » qui passait pour un augure de la tranquillité de  
 » l'Empire. Au contraire, si par malheur il lui  
 » arrivait de se remuer ou de tourner les yeux  
 » vers quelque province, on s'imaginait que la  
 » guerre, le feu, la famine & d'autres fléaux  
 » terribles ne tarderaient pas à désoler l'Empire.  
 » On l'a délivré d'une si gênante cérémonie, ou  
 » peut-être les Dairis eux-mêmes ont-ils secoué  
 » ce joug: on se contente de laisser la couronne  
 » impériale sur le trône, sous prétexte que dans  
 » cette situation, son immobilité, qui est plus sûre,  
 » produit les mêmes effets. Chaque jour, on  
 » apporte la nourriture du Dairi, dans des pots  
 » neufs. On ne le sert qu'en vaisselle neuve, &  
 » d'une extrême propreté, mais d'argile com-  
 » mune, afin que, sans une dépense excessive, on  
 » puisse briser tous les jours tout ce qui a paru sur  
 » sa table. Les Japonais sont persuadés que la  
 » bouche & la gorge des laïques s'enflaient

---



---

 Japon.

Japon.

» aussi-tôt s'ils avaient mangé dans cette vaisselle  
 » respectable. Il en est de même des habits sacrés  
 » du Dairi : celui qui les porterait sans sa per-  
 » mission expresse, en ferait puni par une enflure  
 » douloureuse ». Pour concevoir comment il est  
 possible de se prêter à cet excès de dignité un peu  
 importun , il faut croire que le Dairi peut bien y  
 déroger quelquefois ; qu'on lui permet d'aller à  
 la garde-robe sans s'y faire porter , & de faire  
 semblant de dormir pendant qu'on lui fait la  
 barbe.

Aussi-tôt que le trône est devenu vacant par la  
 mort d'un de ces Monarques imaginaires , la Cour  
 ecclésiastique y élève son héritier le plus proche  
 sans distinction d'âge ni de sexe. On y a vu sou-  
 vent des Princes mineurs, ou de jeunes Princesses,  
 qui n'étaient pas mariées ; & quelquefois même  
 la veuve de l'Empereur mort , s'est trouvée assez  
 proche de son sang , pour lui succéder. S'il y a  
 plusieurs prétendans à la couronne, dont les droits  
 puissent être contestés , on termine le différend avec  
 beaucoup de douceur & de justice , en les faisant  
 régner tour à tour chacun pendant un certain nom-  
 bre d'années , qu'on proportionne au degré du  
 sang : quelquefois le père désigne successivement  
 la couronne à plusieurs de ses enfans , pour donner  
 à chacune de leurs différentes mères, le plaisir de  
 voir le sien sur le trône , auquel il n'aurait pas

d'autres d  
 plus grand  
 abdiquer ,  
 qu'à ce qu  
 il est que  
 royale , c  
 dont on le  
 par la forc  
 sanglantes  
 Japon en  
 sont term

rens , & p  
 Le Dai  
 prend dou  
 du trône a  
 ditaire.

L'habil  
 une tunic  
 & par-de  
 soie extrê  
 sorte de c  
 bles aux  
 thière du  
 ficence q  
 qu'on lui  
 per , avec  
 temens d  
 dans lequ

d'autres droits. Ces changemens se font avec le plus grand secret. Un Empereur peut mourir, ou abdiquer, sans que le public en soit instruit, jusqu'à ce que la succession soit réglée. Cependant il est quelquefois arrivé que ceux de la famille royale, qui se croyaient appelés à la succession, dont on les avait exclus, ont maintenu leur droit par la force des armes; delà sont venues des guerres sanglantes, dans lesquelles tous les Princes du Japon embrassaient différens partis, qui ne se sont terminées que par la mort d'un des concurrens, & par la destruction de toute sa famille.

Le Dairi, suivant l'usage de ses prédécesseurs, prend douze femmes, & partage les honneurs du trône avec celle qui est mère du Prince héréditaire.

L'habillement du Dairi est assez simple : c'est une tunique de soie noire, sous une robe rouge; & par-dessus les deux, une espèce de crêpon de soie extrêmement fin. Il porte, sur la tête une sorte de chapeau, avec des pendans assez semblables aux fanons d'une mitre d'Evêque, ou de la tiare du Pape; mais il affecte d'ailleurs une magnificence qui va jusqu'à la profusion. On prétend qu'on lui prépare chaque jour un somptueux souper, avec une grande musique, dans douze appartemens du Palais; & qu'après qu'il a déclaré celui dans lequel il veut manger, tout cet appareil y



Japon.

est réuni sur une seule table. Cela n'est pas beaucoup plus extraordinaire que ce que nous avons vu parmi nous plus d'une fois, c'est-à-dire, un homme à peu près sûr de dîner tout seul, se faire servir un repas de quinze personnes.

Toutes les personnes qui composent sa Cour se vantent d'être descendues, comme lui, d'une race de demi-Dieux. Quelques-uns d'entr'eux possèdent de riches bénéfices, & s'y retirent pendant une partie de l'année : cependant la plupart demeurent enchaînés religieusement à la personne sacrée de leur chef, qu'ils servent dans les dignités dont il lui plaît de les revêtir. On en distingue plusieurs ordres ; mais à la réserve de certains titres, auxquels il y a des fonctions attachées, les autres sont de simples titres d'honneur, que le Dairi accorde également aux Princes & aux Seigneurs séculiers, soit à la recommandation de l'Empereur Cubosama, soit à leur propre prière, lorsqu'elle est accompagnée d'une grosse somme d'argent. Kempfer nomme néanmoins deux de ces titres, que le Cubosama peut conférer lui-même aux premiers Ministres & aux Princes de l'Empire, mais avec le consentement du Dairi ; ceux de Makendairo & de *...* Le premier, qui était anciennement héréditaire, revient à celui de Duc ou de Comte ; le second signifie Chevalier.

Entre plusieurs marques qui distinguent les

Courtisan  
culier, q  
profession  
classes. Il  
Leur robe  
extrêmes,  
oin derri  
noir, don  
emploi. C  
de crêpo  
épaules ;  
tail, qui  
une large  
poitrine.  
vêtues au  
laiques, t  
qui porte  
largeur si  
d'embarra  
cérémoni  
barrastées  
avec leur  
L'étud  
ment de  
sans, ma  
un grand  
Almanac  
Dairi ; a

ft pas beau-  
nous avons  
ft-à-dire, un  
seul, se faire

fa Cour se  
, d'une rai-  
ux possèdent  
endant une  
de demeurent  
ne sacrée de  
ités dont il  
ue plusieurs  
titres, aux-  
les autres  
le Dairi  
x Seigneurs  
l'Empereur  
lorsqu'elle  
e d'argent.  
e ces titres,  
même aux  
l'Empire,  
; ceux de  
r, qui était  
celui de  
Chevalier.  
nguent les

Courisans ecclésiastiques, ils ont un habit particulier, qui fait connoître non-seulement leur profession, mais les différences mêmes de leurs classes. Ils portent de larges & longues culottes. Leur robe est aussi d'une longueur & d'une largeur extrêmes, avec une queue traînante qui s'étend fort loin derrière eux. Ils se couvrent la tête d'un bonnet noir, dont la figure désigne leur rang, ou leur emploi. Quelques-uns y attachent une large bande de crêpon noir, ou de soie, qui leur pend sur les épaules; & d'autres, une pièce en forme d'éventail, qui tombe devant leurs yeux. D'autres ont une large bande qui descend des deux côtés sur la poitrine. Les dames de la Cour du Dairi sont vêtues aussi tout différemment des autres femmes laïques, sur-tout les douze femmes de ce Prince, qui portent des robes sans doublure, & d'une largeur si singulière, qu'elles n'ont pas, dit-on, peu d'embaras à marcher lorsqu'elles sont en habits de cérémonie. Mais pourquoi seroient-elles plus embarrassées que ne le sont nos femmes de Cour, avec leurs grands paniers?

L'étude & les sciences sont le principal amusement de cette Cour: non-seulement les courisans, mais plusieurs de leurs femmes se sont fait un grand nom par divers ouvrages d'esprit. Les Almanachs se faisaient autrefois à la Cour du Dairi; aujourd'hui c'est un simple habitant de

---



---

Japon.

Japon.

Meaco qui les dresse ; mais ils doivent être approuvés par un Kungi , qui les fait imprimer. La musique est en honneur aussi dans cette Cour ; & les femmes , sur-tout , y touchent avec beaucoup de délicatesse , plusieurs sortes d'instrumens. Les jeunes gens s'y appliquent à tous les exercices qui conviennent à leur âge. Kempfer ne put être informé si l'on y représente des spectacles ; mais la passion générale des Japonais , pour le théâtre , lui donne du penchant à croire que ces graves ecclésiastiques ne se privent pas de cet amusement.

Tous les cinq ou six ans , l'Empereur Cubosama rend une visite solennelle au Dairi. On emploie une année entière aux préparatifs de ce voyage. Une partie des Seigneurs qui sont nommés pour le cortège , partent quelques jours avant l'Empereur ; une autre partie , quelques jours après ; mais le conseil ne quitte point ce Monarque. Le chemin de Jedo à Meaco , qui est de cent vingt-cinq milles , se partage en vingt-huit logemens , dans chacun desquels il trouve une nouvelle cour , de nouveaux officiers , de nouveaux soldats , des chevaux frais , des provisions , & tout ce qui est nécessaire pour la cour du Prince , qui va rendre hommage , avec une armée , à un souverain dont il est réellement le maître. Ceux qui sont partis de Jedo , avant lui , s'arrêtent au premier

logement.  
vent jusqu'  
jusqu'à M  
que penda  
logemens  
ecclésiastiq  
nombre ,  
est compo  
est obligé  
Kempfer a  
Cubosama  
ment desti  
ce qui se p  
reurs : ce  
Cubosama  
un vassal  
fait de m  
fort riche  
on lui ap  
qu'il boit  
pièces , p  
monie pa  
dance &  
Cepen  
théâtre ,  
ne jouiss  
qu'on fa  
de la mo

doivent être  
 it imprimer.  
 cette Cour ;  
 avec beau-  
 instrumens.  
 s les exerci-  
 pfer ne put  
 spectacles ;  
 s , pour le  
 ire que ces  
 pas de cet

eur Cubosa-  
 iri. On em-  
 ratifs de ce  
 i sont nom-  
 s jours avant  
 jours après ;  
 onarque. Le  
 cent vingt-  
 logemens,  
 ne nouvelle  
 aux soldars,  
 tout ce qui  
 qui va ren-  
 n souverain  
 ux qui sont  
 au premier

logement. Ceux qui l'attendaient à celui-ci, le sui-  
 vent jusqu'au second ; & le même ordre s'observant  
 jusqu'à Meaco , chaque troupe ne s'agit que pendant  
 que pendant une demi-journée ; car il fait deux  
 logemens par jour. A son arrivée dans la Capitale  
 ecclésiastique, les troupes s'y rendent en si grand  
 nombre, que cent mille maisons dont Meaco  
 est composée, ne suffisant pas pour les loger, on  
 est obligé de dresser des tentes hors de la ville.  
 Kempfer a remarqué, dans son Journal, que le  
 Cubosama y trouve un grand château, unique-  
 ment destiné à le recevoir. Les étrangers ignorent  
 ce qui se passe de particulier entre les deux Empe-  
 reurs : cependant tout le monde fait que le  
 Cubosama présente ses respects au Dairi, comme  
 un vassal à son souverain ; & qu'après lui avoir  
 fait de magnifiques présens, il en reçoit aussi de  
 fort riches. On raconte que pendant cette visite,  
 on lui apporte une tasse d'argent pleine de vin ;  
 qu'il boit la liqueur, & qu'il met la tasse en  
 pièces, pour la garder dans cet état. Cette céré-  
 monie passe pour une preuve éclatante de dépen-  
 dance & de soumission.

Cependant ce n'est au fond qu'une scène de  
 théâtre, qui n'empêche point que le Cubosama  
 ne jouisse du pouvoir absolu. Outre son domaine,  
 qu'on fait monter, depuis le seizième siècle, à plus  
 de la moitié du Japon, & les droits qui se lèvent

Japon.

en son nom sur le commerce étranger ; & sur les mines , chaque Seigneur est obligé de lui entretenir un nombre de soldats , proportionné au revenu dont il jouit. Celui qui a dix mille florins de rente , doit entretenir vingt fantassins & deux cavaliers. La proportion pour les autres est prise de cette règle. Pendant que les Hollandais avaient leur Comptoir à Firando , le Prince , qui commandait dans ce petit Etat ; ayant six cent mille florins de revenu , entretenait six cent fantassins , & six vingt cavaliers , sans y comprendre les valets , les esclaves , & tout ce qui doit accompagner une troupe de ce nombre. Enfin , toute supputation faite , le nombre total des soldats que les Princes & les Seigneurs sont obligés de fournir à l'Empereur séculier , monte à trois cent huit mille fantassins , & trente-huit mille huit cent hommes de cavalerie. De son côté , il compte à sa propre solde cent mille hommes de pied , & vingt mille chevaux , qui composent les garnisons de ses places , sa maison & ses gardes. Les cavaliers sont armés de pied en cap. Ils ont des carabines fort courtes , des javelots , des dards , & le sabre. On prétend qu'ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Les fantassins n'ont pas d'autres armes défensives qu'une espèce de casque. Pour armes offensives , ils ont chacun deux sabres , une espèce de pique , & un mousquet. L'infanterie est divisée par compagnies.

D  
Cinq solda  
& cinq de  
trente hom  
leur est su  
cinquante  
dix subalte  
commande  
mandées p  
s'observe d

Toutes  
pour faire  
contenir le  
se propos  
l'Empereur  
forces , il  
dables arm  
le comme  
arts , ni m  
sistance d  
ment info  
ceux qui  
établis à  
de cette co

Autant  
des trésor  
culté à  
jouissent  
tique du

r, & sur les  
 e lui entre-  
 ortionné au  
 mille florins  
 ins & deux  
 res est prise  
 dais avaient  
 , qui com-  
 cent mille  
 fantassins,  
 e les valets,  
 accompagner  
 te supputa-  
 ats que les  
 de fournir à  
 t huit mille  
 nt hommes  
 à sa propre  
 vingt mille  
 e ses places,  
 sont armés  
 s fort cour-  
 re. On pré-  
 e l'arc. Les  
 sives qu'une  
 es, ils ont  
 que, & un  
 ompagnies.

Cinq soldats ont un homme qui les commande ; & cinq de ces chefs, qui, avec leurs gens, font trente hommes, en reconnaissent un autre qui leur est supérieur. Une compagnie de deux cent cinquante hommes a deux chefs principaux & dix subalternes, avec un seul capitaine, qui les commande tous ; toutes les compagnies sont commandées par un chef général. La même gradation s'observe dans la cavalerie.

Toutes ces troupes sont plus que suffisantes pour faire respecter un Prince, qui ne pense qu'à contenir ses sujets dans la soumission, & qui ne se propose point des conquêtes. Cependant, si l'Empereur du Japon avait besoin de plus grandes forces, il lui serait facile de rassembler de formidables armées, sans causer aucun désordre dans le commerce de ses Etats, & dans l'exercice des arts, ni même dans le travail nécessaire à la subsistance des Peuples. Tous les ans il est exactement informé du nombre de ses sujets, soit de ceux qui habitent les villes, ou de ceux qui sont établis à la campagne. Divers officiers, chargés de cette commission, en rendent compte à la Cour.

Autant qu'il est facile au Cubosama d'amasser des trésors, autant les grands trouvent-ils de difficulté à multiplier leurs richesses. La plupart jouissent d'un revenu considérable, mais la politique du souverain les engage dans des dépenses

---

 Japon.

Japon.

excessives. Tous les gouverneurs sont obligés de passer six mois de l'année à Jedo, & de s'y rendre avec un pompeux cortège. Les autres Seigneurs doivent y aller une fois du moins en deux ans, & chaque fois qu'ils y sont appelés. Le temps est marqué à chacun pour les voyages, qui ne peuvent se faire qu'à grands frais. Avant que d'arriver à Jedo, leur bagage est visité par des Commissaires impériaux, auxquels il est expressément défendu de laisser passer des armes. Dans mille occasions, ils doivent donner des repas & des fêtes qui leur coûtent beaucoup. Leurs femmes & leurs enfans demeurent habituellement à Jedo, & ne peuvent se dispenser d'y vivre avec splendeur. Enfin, lorsque l'Empereur forme quelque entreprise considérable, il en charge un certain nombre de Seigneurs, qui sont obligés de l'exécuter à leurs frais. La politique de cette Cour paraît fondée toute entière sur la crainte & la défiance.

Lorsqu'un Prince ou un Seigneur bâtit une maison, il faut qu'avec la porte ordinaire, il en fasse faire une autre, ornée de bas-reliefs, dorée & vernissée dans toute son étendue. On la couvre de planches, pour en conserver la beauté, jusqu'à ce qu'il plaise à l'Empereur de rendre visite au maître de la maison, qui lui donne alors un somptueux festin. L'invitation se fait trois années

D  
 Comparant  
 préparatifs.  
 aux armes  
 passer par  
 condamnée  
 ce Prince fa  
 ger chez lu  
 remment d'  
 donne n'ap  
 La moindre  
 pièce de gi  
 la reçoit, e  
 Ces Mo  
 les grands c  
 ils démem  
 blir; ils fo  
 être instru  
 leurs liaiso  
 qui compo  
 tient ainsi  
 avec beau  
 palais, on  
 filles que  
 avec un fo  
 de modest  
 pes de seir  
 mande; &  
 sont distin

auparavant , & tout l'intervalle est employé aux préparatifs. Tout ce qui s'y doit servir est marqué aux armes de l'Empereur , qui a droit seul de passer par la porte dorée ; après quoi elle est condamnée pour toujours. La première fois que ce Prince fait l'honneur à un de ses sujets de manger chez lui , il lui fait un présent, digne ordinairement d'un grand Monarque ; mais ce qu'il donne n'approche point de ce qu'il fait dépenser. La moindre faveur qui vient de sa main , une pièce de gibier de sa chasse , jette le Seigneur qui la reçoit , dans des profusions incroyables.

Ces Monarques veillent , sans relâche , à tenir les grands dans la dépendance où ils les ont réduits. Ils démembrent leurs petits Etats , pour les affaiblir ; ils font jouer toutes sortes de ressorts , pour être instruits de leurs desseins , & pour rompre leurs liaisons. Ils font tous les mariages de ceux qui composent leur Cour. Des femmes , que l'on tient ainsi de la main du Souverain , sont traitées avec beaucoup de distinction. On leur bâtit des palais , on leur donne une maison nombreuse. Les filles que l'on met auprès d'elles , sont choisies avec un soin extrême , & servent avec beaucoup de modestie & d'adresse. On les divise par troupes de seize , chacune sous une dame qui la commande ; & ces troupes servent tour à tour. Elles sont distinguées par la couleur de leurs habits. Les



Japon.

filles, qui sont des meilleures maisons du pays, s'engagent pour quinze ou vingt ans, & plusieurs pour toute leur vie. On les prend ordinairement fort jeunes; & lorsqu'elles ont rempli leur engagement, on les marie suivant leur condition.

A l'égard du gouvernement particulier, chacune des villes impériales a deux Gouverneurs, ou Lieutenans généraux, qui se nomment Tonos-Samas. Ils commandent tour à tour; & tandis que l'un exerce ses fonctions, l'autre fait son séjour à la Cour impériale de Jedo, jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre d'aller relever son collègue. La seule ville de Nangasaki en a trois, depuis l'année 1688, pour la sûreté d'une place de cette importance, où le commerce des étrangers demande beaucoup de vigilance & de précaution. Les appointemens des Gouverneurs ne passent jamais dix mille taels; somme peu considérable, pour la grandeur de leur train & de leur dépense; mais les profits casuels sont immenses; & l'on s'enrichirait dans ces emplois, si les présens qu'on y est obligé de faire à l'Empereur & aux grands de la Cour, n'emportaient une bonne partie du gain. La maison des Gouverneurs est composée, en premier lieu, de deux ou trois intendans, qui sont ordinairement gens de condition: secondement, de dix Jorikis, officiers civils & militaires, tous deux

d'une naissance noble, & d'excellentes qualités, employés aux Seigneurs, & très-nombreux, trente autres d'un ordre inférieur, suivant la dignité, & font nommer leurs appointemens particuliers des Gouverneurs, les surveillent, & l'abus qu'ils font soumettent à l'autorité, & qui paie un coup diminué.

Le nom des ordres, est des domestiques du Gouverneur, de ceux des habitans étrangers, que l'on dit est-à-dire

*Tome*

d'une naissance distinguée, dont l'emploi est de donner leur avis dans les occasions importantes, & d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent. Ils sont employés aussi pour les députations qui se font aux Seigneurs des provinces, & leur suite est alors très-nombreuse. Après eux, les Gouverneurs ont trente autres Officiers, qui se nomment Doosjw, d'un ordre inférieur pour les fonctions & la naissance, suivant leur institution; tous ces Officiers sont nommés par l'Empereur, de qui ils reçoivent leurs appointemens, & quelquefois des ordres particuliers, qu'ils exécutent sans la participation des Gouverneurs, auprès desquels ils sont comme les surveillans de la Cour. Mais à Nangafaki, l'abus qu'ils ont fait de cette indépendance, les a fait soumettre absolument, depuis l'année 1688, à l'autorité des Gouverneurs, qui les nomment, & qui paient leurs appointemens; ce qui a beaucoup diminué leur ancienne considération.

Le nombre des Officiers, qui suivent ces deux ordres, est incroyable, comme celui des gardes & des domestiques. On prendrait le Palais d'un Gouverneur, pour celui d'un Souverain. L'autorité de ceux de Nangafaki s'étend non-seulement sur les habitans de la ville, mais encore sur les étrangers, que le commerce y amène, ou qu'il y retient; c'est-à-dire, sur les Chinois & les Hollandais,

---

Japon.

Ce n'est pas une des moindres sources de leurs profits.

Tous les Gouverneurs impériaux président à un conseil, composé de quatre Magistrats, qu'on nomme To-si-jori-siu, ou les Anciens, parce qu'effectivement ils étaient autrefois choisis entre les plus vieux habitans. Cet office était alors annuel; mais ils sont devenus comme héréditaires, & l'on nomme tous les ans un de ces quatre Magistrats, sous le titre de Ninbam, qui signifie surveillant, pour informer le Gouverneur de ce qui arrive d'important, & pour faire le rapport des grandes affaires qui doivent se traiter au Conseil. S'il s'élève quelque différend entre lui & ses collègues, l'affaire est portée devant le Tribunal de l'Empereur, qui en remet ordinairement la décision aux Gouverneurs. Autrefois les To-si-jori-siu, qui sont comme les Maires de Ville, dépendaient immédiatement du Conseil d'Etat, dont ils recevaient leurs provisions. Ils jouissaient du privilège de porter deux cimetières, comme les grands de l'Empire, & de se faire précéder d'un piquier; mais à mesure que le pouvoir des Gouverneurs s'est accru, les Magistrats ont vu leur autorité diminuer, & leurs distinctions s'évanouir. On leur a retranché jusqu'au droit de choisir les Officiers de la Bourgeoisie, & celui de régler les taxes. Cependant celui qui est revêtu de

l'office a  
d'aller a  
terme, p  
au Conse  
la ville p  
Ces q  
nommés  
tuels, pa  
jugent de  
salaire de  
somme as  
le peuple  
figure qu'  
ils s'effor  
charges,  
de voile  
quatre au  
& qui son  
senter les  
intérêts p  
une petite  
moment d  
particulier  
neur. C'  
demande  
Tels sont  
ils n'ont p  
s'il est né

l'office annuel de Ninbam , conserve le droit d'aller à la Cour de Jedo , lorsqu'il a fini son terme , pour saluer l'Empereur , & pour remettre , au Conseil , le mémoire de ce qui s'est passé dans la ville pendant l'année de son administration.

Japon.

Ces quatre Magistrats ont leurs subdélégués , nommés *Dsiojosis* , c'est-à-dire , Officiers perpétuels , parce que leurs emplois sont à vie. Ils jugent de toutes les petites affaires civiles. Le salaire de ces Officiers subalternes , est une petite somme assignée par l'Empereur. Cependant comme le peuple juge de l'importance d'un office par la figure qu'il voit faire à ceux qui en sont revêtus , ils s'efforcent de donner un air de dignité à leurs charges , par de somptueux dehors , qui servent de voile à leur pauvreté. Les *Nengiosis* sont quatre autres Officiers , qui suivent les *Dsiojosis* , & qui sont nommés par les Maires , pour représenter les habitans de la ville , & veiller à leurs intérêts près des Gouverneurs. Ils sont logés dans une petite chambre du Palais , où ils attendent le moment de présenter leurs requêtes au nom des particuliers , ou de recevoir les ordres du Gouverneur. C'est un office délicat & pénible , qui demande beaucoup de prudence & d'attention. Tels sont les principaux Officiers municipaux. Ils n'ont pas de lieu réglé pour s'assembler ; & s'il est nécessaire qu'ils tiennent conseil , ils se

Japon.

rendent chez le Ninbam, qui préside à toutes les assemblées où les Gouverneurs ne se trouvent point.

Les sergens ou archers forment une compagnie composée d'environ trente familles, qui demeurent dans une même rue, & qui étaient autrefois sous les ordres du Ninbam; mais elles ne reconnaissent aujourd'hui que ceux des Gouverneurs. Leur occupation la plus ordinaire est de poursuivre & d'arrêter les criminels; quelquefois même on les emploie pour les exécutions. Les enfans suivent la profession des pères. La plupart sont excellens lutteurs, & d'une adresse extrême à désarmer un homme. Ils portent tous sur eux une corde; & quoiqu'au fond leur office soit méprisé, il passe pour militaire & noble.

On a déjà remarqué qu'il n'y a point d'office plus vil & plus odieux dans les villes du Japon, que celui des Tanneurs. Il consiste non-seulement à écorcher les bestiaux morts & à tanner les cuirs, mais encore à servir d'exécuteurs pour toutes les sentences de la Justice, telles que d'appliquer les criminels à la torture, ou de leur donner la mort par les supplices en usage. Aussi demeurent-ils ensemble dans un village séparé & proche du lieu des exécutions, qui est généralement au bout occidental de la ville, assez près du grand chemin.

D  
La justice  
& des trois  
certain cas p  
verneurs, c  
d'Etat; ma  
tient à la J  
admirable a  
en une cont  
peut faire s  
Chaque  
règlemens  
rue se nom  
à prendre f  
nuit, & qu  
principaux  
cutés. Il tie  
de ceux qui  
rent dans ce  
meurent, o  
ou qui cha  
leur rang, l  
quelque co  
il appelle le  
modement  
traindre. Il  
les coupabl  
obliger les  
arrêter les

La justice criminelle dépend aussi du Ninbam & des trois autres Maires, à l'exception de certains cas privilégiés, qui sont du ressort des Gouverneurs, ou qui doivent être portés au Conseil d'Etat ; mais l'administration particulière appartient à la Police, dont l'ordre, dit Kempfer, est admirable au Japon, mais qui en effet dégénère en une contrainte tyrannique que l'habitude seule peut faire supporter.

---

Japon.

Chaque rue d'une ville a ses Officiers & ses réglemens de Police. Le principal Officier d'une rue se nomme l'Ortona. Ses fonctions consistent à prendre soin que la garde se fasse pendant la nuit, & que les ordres des Gouverneurs & des principaux Magistrats soient ponctuellement exécutés. Il tient écrits dans un registre tous les noms de ceux qui occupent une maison, ou qui demeurent dans celle d'autrui ; de ceux qui naissent, qui meurent, ou qui se marient, qui vont en voyage, ou qui changent de quartier, avec leur qualité, leur rang, leur religion, & leur métier. S'il s'élève quelque contestation entre les habitans de sa rue, il appelle les parties pour leur proposer un accommodement ; mais il n'a pas le droit de les y contraindre. Il punit les fautes légères, en mettant les coupables aux arrêts, ou en prison. Il doit obliger les habitans à prêter main-forte, pour arrêter les criminels qu'il fait mettre aux fers,

Japon.

& dont il instruit l'affaire, pour la porter devant les Magistrats supérieurs. En un mot, il est responsable de tout ce qui arrive dans l'étendue de son autorité. Ce sont les habitans mêmes de la rue, qui le choisissent, & cette élection se fait à la pluralité des suffrages; mais il doit obtenir l'agrément des Gouverneurs, avant que de prendre possession de son emploi. Son salaire est le dixième du trésor de la rue. A Nangasaki, ce trésor est ce qui revient d'une somme qui se lève sur les marchandises étrangères.

Chaque Ottona doit avoir trois Lieutenans. Tous les habitans d'une rue sont partagés en compagnies de cinq hommes, dont chacune a son chef, & dans lesquelles on ne reçoit néanmoins que les propriétaires de maisons; & comme ils ne sont pas le plus grand nombre, une compagnie de cinq a quelquefois jusqu'à quinze familles qui en dépendent. Les locataires sont exempts aussi des taxes & des autres impositions qui se mettent sur les maisons; mais ils ne sont pas dispensés de la garde & de la ronde. Ils n'ont aucune part à l'élection des Officiers de la rue, & n'entrent point en partage de l'argent public. D'ailleurs, les loyers sont considérables, & l'estimation s'en fait suivant le nombre des nattes qui couvrent le plancher des appartemens. Ils se paient régulièrement tous les mois. Le Greffier, ou le Secrétaire, est un

autre Officier écrit & fait les passeports de la rue, & Sa commission l'exercent d'une rue à lui d'information des changes doit venir à Il lui remet recueille le pour le public aux principaux chefs des d'ordre public.

On fait que rue. mêmes, r ont leur co loge au & tout a l'ordre, le le double

autre Officier de la rue, sous le titre de *Fifsa*. Il écrit & fait publier les ordres de l'Ottona. Il expédie les passe-ports, les certificats, & les lettres de congé. Il tient les livres & les journaux, qui contiennent la liste des habitans & tous les détails du quartier. Un autre office est celui du Takura-kahu, nom qui signifie garde-joyaux. C'est le Trésorier de la rue, ou le dépositaire de l'argent public. Sa commission est annuelle, & tous les habitans l'exercent à leur tour. Le dernier des Officiers d'une rue est le Nitsi-josi, ou le Messager. C'est à lui d'informer l'Ottona des naissances, des morts, des changemens de demeure, & de tout ce qui doit venir à la connaissance de ce premier Officier. Il lui remet les requêtes & les certificats. Il recueille les sommes dont chacun donne sa part pour le présent qui se fait aux Gouverneurs & aux principaux Magistrats. Il porte les ordres aux chefs des compagnies, & c'est lui-même qui les publie.

On fait toutes les nuits deux rondes dans chaque rue. La première se fait par les habitans mêmes, tour à tour, au nombre de trois, qui ont leur corps-de-garde, ou leur retraite, dans une loge au milieu de la rue. Les jours solemnels, & tout autre jour où le Magistrat en donne l'ordre, le guet dure le jour comme la nuit. On le double même au moindre danger. C'est un



Japon.

crime capital d'insulter cette garde , ou de lui faire la moindre opposition. L'autre ronde est celle des portes de la rue : elle est particulièrement établie contre les voleurs & les accidens du feu ; mais elle n'est composée que de deux hommes du bas peuple , qui , se tenant séparément aux deux extrémités de la rue , montent de temps en temps l'un vers l'autre. Dans les villes maritimes , il y a d'autres gardes , le long de la côte , & même à bord des navires. Ils sont tous obligés , pendant la nuit , de frapper souvent sur deux pièces de bois , pour faire connoître leur vigilance ; & ce bruit qui sert à la sûreté des habitans , nuit beaucoup à leur repos. Chaque rue a des portes qui demeurent fermées toute la nuit , & que la moindre raison fait fermer aussi pendant le jour. A Nangafaki , par exemple , elles se ferment toujours au départ des navires étrangers , pour empêcher les habitans de se dérober par la fuite , ou de frauder la douane. Cette précaution va si loin , que , jusqu'à ce qu'on ait perdu de vue un vaisseau qui met à la voile , on fait , dans chaque quartier , de rigoureuses recherches , pour s'assurer qu'il n'y manque personne. Le Messager appelle chacun par son nom , & l'oblige de se présenter. Dans les temps suspects , si quelqu'un est appelé , pour ses affaires , d'une rue à l'autre , il doit prendre un passe-port de son Ottona , & se faire accompa-

gner d'un  
demeure ,  
requête , à  
exposer le  
ment , &  
L'Ottona  
à chaque l  
recevoir le  
opposition  
mode , ou  
mais lorsqu  
pliait obti  
ficat de vi  
Il les port  
aussi-tôt f  
habitans d  
lui pour l'  
traiter la c  
il vend e  
consentem  
elle est si  
inconnu ,  
tion indisf  
payer un  
de douze.  
rue , au p  
quels on e  
est employ

ou de lui  
ronde est  
ulièrement  
ens du feu;  
hommes du  
at aux deux  
s en temps  
mes, il y a  
& même à  
pendant la  
es de bois,  
& ce bruit  
beaucoup à  
qui demeu-  
la moindre  
. A Nanga-  
toujours au  
mpêcher les  
a de frauder  
, que, jus-  
vaisseau qui  
quartier, de  
er qu'il n'y  
elle chacun  
er. Dans les  
é, pour ses  
prendre un  
e accompa-

gner d'un homme du guet. Pour changer de  
demeure, on doit s'adresser d'abord, par une  
requête, à l'Ottona de la rue où l'on veut loger;  
exposer les raisons qui font desirer ce change-  
ment, & joindre au placet un plat de poisson.  
L'Ottona ne répond qu'après avoir fait demander  
à chaque habitant de sa propre rue, s'il consent à  
recevoir le nouveau sujet qui se présente. Une  
opposition grave, fondée sur quelque vice incom-  
mode, ou scandaleux, fait rejeter sa demande;  
mais lorsqu'elle est accordée, il faut que le sup-  
pliant obtienne, de la rue qu'il quitte, un certi-  
ficat de vie & de mœurs, & des lettres de congé.  
Il les porte à son nouvel Ottona, qui le prenant  
aussi-tôt sous sa protection, & l'incorporant aux  
habitans de sa rue, commence aussi à répondre de  
lui pour l'avenir. Alors le nouvel habitant doit  
traiter la compagnie dont il est devenu membre:  
il vend ensuite son ancienne maison, avec le  
consentement de tous les habitans de la rue où  
elle est située, qui peuvent rejeter un acheteur  
inconnu, ou de mauvaise réputation. Une condi-  
tion indispensable pour celui qui achete, c'est de  
payer un droit de huit pour cent, & quelquefois  
de douze. Cette somme passe dans le trésor de la  
rue, au profit commun des habitans, entre les-  
quels on en distribue également une partie: l'autre  
est employée aux frais communs du quartier.

---

Japon.

Un habitant, qui doit faire un voyage, prend d'abord un certificat du chef de sa compagnie ; ou s'il n'est pas propriétaire d'une maison, il le prend de celui à qui la sienne appartient. Le certificat porte qu'un tel se dispose à partir pour des affaires qui doivent être désignées, & que son voyage sera de telle durée. Cet écrit passe par les mains de la plûpart des Officiers de la ville, qui le confirment de leur sceau ; & toutes ces formalités se font gratuitement, à la réserve du papier, qui doit être payé au Messager, & dont le prix fait une partie de ses appointemens.

S'il s'élève quelque querelle entre les habitans d'une rue, les voisins les plus proches sont obligés de séparer les combattans. Non-seulement celui des adversaires, qui tuerait l'autre, paierait son crime de sa tête, n'eût-il fait que se défendre ; mais les trois familles les plus voisines du lieu où le meurtre aurait été commis, seraient obligées de garder leurs maisons pendant plusieurs mois ; c'est-à-dire, qu'après leur avoir donné le temps de faire des provisions pour la durée du châtiment, leurs portes & leurs fenêtres seraient absolument condamnées. Tous les autres habitans de la rue auraient part aussi à la punition ; ils seraient condamnés à de rudes corvées plus ou moins longues, à proportion de ce qu'ils auraient pu faire pour arrêter la querelle. Les chefs de

D  
compagnie  
rigueur ; i  
leur compa  
Japonais c  
main, dan  
n'aurait pa  
à la mort ;  
que les vill  
vents polit  
semble qu  
jamais s'a  
On lève  
elles ne t  
des maison  
regardés c  
fissent tou  
taxe est u  
de l'Empe  
de l'année  
maisons o  
ceinte de  
contributi  
néanmoins  
Gouverne  
faki. Ains  
impériale  
année. Da  
elle se lèv

compagnie sont toujours punis avec plus de rigueur ; ils sont responsables des membres de leur compagnie , qui échappent à la justice. Tout Japonais qui met le sabre ou le poignard à la main , dans une querelle particulière , quand il n'aurait pas touché son adversaire , est condamné à la mort , s'il est dénoncé. On voit par ce détail que les villes du Japon sont une espèce de courvents politiques , assujettis à mille gênes , dont il semble que la vivacité Européenne ne pourrait jamais s'accommoder.

On lève peu de taxes sur les habitans des villes : elles ne tombent même que sur les propriétaires des maisons , parce que les autres ne sont pas regardés comme de vrais citoyens , quoiqu'ils fassent toujours le plus grand nombre. La première taxe est une rente foncière qui se lève au nom de l'Empereur , dans le cours du huitième mois de l'année , sur toutes les personnes qui ont des maisons ou des terrains en propriété dans l'enceinte de la ville. La seconde est une espèce de contribution volontaire , dont personne n'oserait néanmoins s'exempter , pour faire un présent au Gouverneur ; mais elle est particulière à Nangasaki. Ainsi le Japon n'a proprement qu'une taxe impériale , qui se lève ordinairement chaque année. Dans les villes qui ne sont pas du domaine , elle se lève au nom des Princes dont elles dépen-

=====  
Japon.

Japon.

dent immédiatement. Meaco seul est exempt de toute imposition, par un privilège de Tayco-Sama.

A l'égard des loix, elles consistent dans les ordonnances de l'Empereur, & quelques anciennes constitutions, dont on ne peut appeler à aucun Tribunal; mais les Princes & les Grands sont ordinairement à couvert de cette extrême sévérité. S'ils sont convaincus de malversations, & si le crédit leur manque, la Cour les bannit dans une des deux isles qu'on a nommées; ou si le crime est capital, leur supplice est d'avoir le ventre fendu; & lorsque l'Empereur ne leur fait pas grâce, toute leur famille doit périr avec eux. Quand on veut favoriser le coupable, on permet à son plus proche parent de l'exécuter dans sa maison; & cette mort, qui n'a rien de honteux pour celui qui la donne, est aussi moins deshonorante pour celui qui la reçoit, quoiqu'il y ait toujours un peu de honte à mourir de la main d'autrui. La plupart demandent la permission de s'ouvrir le ventre eux-mêmes. Un criminel qui obtient cette grâce, assemble sa famille & ses amis, se pare de ses plus riches habits, fait un discours éloquent sur sa situation; après quoi prenant un air tout-à-fait content, il se découvre le ventre, & s'y fait une ouverture en croix. Le crime le plus odieux est effacé par ce genre de mort. On met le criminel au rang des braves, sa

D  
famille ne  
dépouillée  
peuple est  
tête coupée  
fabre. D'a  
les pères m  
ment sur le  
leur jurisdic  
arbitrage. S  
l'une ou l'a  
fide à ces c  
exprimés e  
raison pour  
il laisse au  
de la peine  
de la majest  
majesté plu  
qui est la p  
c'est sur ell  
En géné  
ont le tein  
moins enfo  
ses, la tail  
court, un p  
cils épais,  
très-peu de  
mais cette  
provinces.

famille ne contracte aucune tache, & n'est pas dépourvue de ses biens. Le supplice ordinaire du peuple est la croix ou le feu. Quelques-uns ont la tête coupée, ou sont taillés en pièces à coups de sabre. D'ailleurs les Princes, les Magistrats, & les pères mêmes de famille décident souverainement sur les procès qui naissent dans l'étendue de leur juridiction, & qui n'ont pu se terminer par arbitrage. Si la loi n'est pas précisée en faveur de l'une ou l'autre partie, c'est le bon sens qui préside à ces décisions. Les précis de l'Empereur sont exprimés en peu de mots : jamais il n'apporte de raison pour expliquer ses ordres, & souvent même il laisse aux Juges subalternes la détermination de la peine ou du supplice. Les Japonais trouvent de la majesté dans ce style concis. Il y aurait une majesté plus réelle à parler le langage de la raison, qui est la première de toutes les autorités, puisque c'est sur elle que toutes les autres sont fondées.

En général, les Japonais sont fort mal faits ; ils ont le teint olivâtre, les yeux petits, quoique moins enfoncés que les Chinois ; les jambes grosses, la taille au-dessous de la médiocre ; le nez court, un peu écrasé & relevé en pointe ; les sourcils épais, les joues plates, les traits grossiers & très-peu de barbe, qu'ils se rasent ou s'arrachent : mais cette description ne convient pas à toutes les provinces. D'ailleurs, la plupart des grands Sei-

Japon.

gneurs n'ont rien de choquant dans l'air & dans les traits du visage. Une fierté noble qui leur est naturelle, & qu'ils savent soutenir sans affectation, contribue peut-être à les rendre moins difformes. A l'égard des femmes, tous les Voyageurs leur attribuent de la beauté. Kempfer regarde celles de la province de Fisen, comme les plus belles personnes de l'Asie, mais il les représente fort petites; & l'usage qu'elles ont de se peindre le visage, peut faire douter que leurs agréments soient tout-à-fait naturels.

L'habillement des Japonais est noble & simple. Les grands & tous les nobles, en proportion de leur ordre, portent des robes traînantes, de ces belles étoffes de soie, à fleurs d'or & d'argent, qui se font dans l'isle de Fatsisio, & dans celle de Kamakura. De petites écharpes qu'ils ont au cou, leur font une espèce de cravate. Une autre plus large leur sert de ceinture sur la tunique de dessous, qui est aussi d'une étoffe très-riche. Leurs manches sont larges & pendantes, mais les ornemens, dont ils paraissent le plus curieux, sont le sabre & le poignard, qu'ils passent dans leur ceinture & dont la poignée, & souvent même le fourreau, sont enrichis de perles & de diamans. Les bourgeois, dont la plupart sont marchands, artisans ou soldats, ont des habits qui ne leur descendent qu'à la moitié des jambes, & dont les

manches r  
est nud, m  
propreté f  
personnes  
velure qu'  
les nobles  
pendre le r  
trouvent ta  
presque tou  
se la couvr  
paille, ou  
qui s'attach  
des de soie  
portent cor  
larges : lon  
ne les péné  
Les fem  
que les hor  
fées en che  
condition.  
contentent  
& de les y  
comme les  
laissent ton  
le derrière  
pendante.  
poignon, au  
que pierre

l'air & dans  
qui leur est  
sans affecta-  
ndre moins  
s les Voya-  
pfer regarde  
me les plus  
s représente  
e se peindre  
urs agréments

ble & simple.  
proportion de  
antes, de ces  
& d'argent,  
& dans celle  
qu'ils ont au  
. Une autre  
a tunique de  
-riche. Leurs  
mais les orne-  
eux, sont le  
nt dans leur  
ent même le  
de diamans.  
t marchands,  
qui ne leur  
, & dont les

manches ne passent pas le coude ; le reste du bras est nud, mais ils portent tous des armes, & d'une propreté fort recherchée. Ils diffèrent encore des personnes de qualité, par la forme de leur chevelure qu'ils ont rasée derrière la tête ; au lieu que les nobles se font raser le haut du front, & laissent pendre le reste de leurs cheveux par derrière, & trouvent tant de grâce à cette parure, qu'ils ont presque toujours la tête découverte. Cependant ils se la couvrent en voyage, d'un grand chapeau de paille, ou de bambou, très-proprement travaillé, qui s'attache sous le menton, avec de larges bandes de soie doublées de coton. Les femmes en portent comme les hommes. Ils sont transparens, larges : lorsqu'une fois ils sont mouillés, la pluie ne les pénètre point.

Les femmes sont plus magnifiquement vêtues que les hommes. Toutes les Japonaises sont coiffées en cheveux, mais différemment, suivant leur condition. Les femmes de l'ordre inférieur se contentent de les relever sur le haut de la tête, & de les y retenir avec une aiguille, à peu près comme les Espagnoles & les Italiennes. Les dames laissent tomber négligemment leur chevelure sur le derrière de la tête, où elle est nouée en touffe pendante. Au-dessus de l'oreille, elles ont un poinçon, au-bour duquel pend une perle, ou quelque pierre de prix, avec un petit cercle de perle à



Japon.

chaque oreille, qui leur donne beaucoup de grace. Leur ceinture est large & semée de fleurs & de figures. Sur quantité de longues vestes, elles ont une robe flottante, qui traîne de quatre pieds. C'est par le nombre de ces vestes, qu'on juge de la qualité d'une femme. On assure qu'elles montrent quelquefois jusqu'à cent, & qu'elles sont si déliées, qu'on en peut mettre plusieurs dans la poche. Les dames de la première qualité ne paraissent jamais dans les rues sans une suite nombreuse. Une troupe de filles, magnifiquement parées, leur portent des mules de prix, des mouchoirs, & toutes sortes de confitures dans de grands bassins. Ce cortège est précédé des femmes-de-chambre qui environnent leurs maîtresses; les unes avec des éventails, d'autres avec un parasol, en forme de dais, dont la crépine est très-riche. Les femmes chrétiennes avaient sur la tête, en allant à l'Eglise, un voile, qui, non-seulement couvrait le visage, mais qui leur pendait jusqu'aux pieds. L'usage oblige les dames de ne recevoir aucune visite, sans avoir un voile sur la tête. Ces visites ne leur sont permises qu'une fois l'année; & pour peu que les lieux soient éloignés, elles se font porter dans des norimons, avec toutes les femmes de leur suite.

Les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe changent d'habillemens à mesure qu'ils avancent en

âge.

âge. Ils font  
ent ordin

Les Jap

l'esprit de  
différence

femmes fa

n'est pas d

elles ne do

On leur a

lire, & à

une étude t

religion. A

apprend à

On passe a

poésie & c

de génie po

Kempfer

originale,

& qu'elle n

dans une sy

à notre H

grossiers &

autres en li

Chinois; m

aucune part

caractère est

naïve exige

mots, soien

Tome I

âge. Ils sont tous légèrement couverts, & ne portent ordinairement rien sur la tête.

Japon.

Les Japonais ne négligent rien pour cultiver l'esprit de leurs enfans, & ne mettent aucune différence dans l'éducation des deux sexes. Les femmes savantes ne sont pas rares au Japon. Ce n'est pas du moins le temps qui leur manque; car elles ne doivent se mêler d'aucune sorte d'affaires. On leur apprend à parler correctement, à bien lire, & à bien former les caractères. Ils en font une étude sérieuse, qui est suivie de celle de leur religion. A celle-ci succède la logique, qui leur apprend à discerner le vrai, & à raisonner juste. On passe aux leçons d'éloquence, de morale, de poésie & de peinture. Peu de nations ont plus de génie pour les beaux arts.

Kempfer assure que la langue Japonaise est originale, qu'elle est nette, articulée, distincte, & qu'elle n'a jamais que deux lettres combinées dans une syllabe. Les Japonais ne peuvent donner à notre H que le son de l'F; leurs caractères sont grossiers & informes. Ils sont posés les uns sur les autres en ligne perpendiculaire, comme ceux des Chinois; mais au lieu que ceux-ci n'ont entr'eux aucune particule qui les lie, parce que chaque caractère est un mot, le génie de la langue Japonaise exige que les caractères, qui sont aussi des mots, soient quelquefois transposés, & quelque-

---

Japon.

fois joints ensemble par d'autres , ou par des particules inventées pour cet usage ; ce qui est si nécessaire , que lorsqu'on imprime , au Japon , des livres chinois , on est obligé d'ajouter ces mots ou ces particules , pour rendre les Japonais capables de les lire ou de les entendre. A l'égard de l'écriture savante , elle est à peu près la même à la Chine & au Japon. Elle consiste en caractères significatifs. Les idées sont attachées à la figure , avant que d'être attachées au son par lequel cette figure s'exprime ; & delà vient que ce genre d'écriture est composé d'un si grand nombre de caractères , parce que chaque caractère n'est que l'image de la chose qu'il représente ; méthode plus difficile que la nôtre , mais moins sujette aux ambiguïtés. Il en est de même des plantes & d'une infinité d'autres choses ; on les exprime par différens caractères , suivant leur degré de perfection & leur usage. Toutes les prières & les loix anciennes du Japon , sur-tout celles qui regardent la religion , sont dans un langage sacré & inintelligible. On assure que ceux mêmes qui se donnent pour les interprètes des Dieux , ne l'entendent pas plus que les autres ; ce qui peut arriver ailleurs qu'au Japon.

Les Japonais ont l'imagination belle , une grande pénétration pour connaître le cœur humain , & un talent rare pour en mouvoir tous les ressorts

Plusieurs  
 prédica  
 plus tou  
 vrai goû  
 naire a  
 nombre  
 a des gra  
 pour les  
 comme  
 prologue  
 dénouem  
 tateur soi  
 convenabl  
 ballers , o  
 les tragéd  
 à la mora  
 gie & de  
 sur les act  
 Les spe  
 fleurs pièce  
 & dont le  
 & des He  
 exploits , l  
 en vers ,  
 toutes sorte  
 farces font  
 tentes sorte  
 mille plaisir

Plusieurs Missionnaires qui avaient entendu leurs prédications, ont avoué que rien ne leur avait paru plus touchant, plus pathétique, plus conforme au vrai goût de l'éloquence, & qu'il est assez ordinaire au Japon, de voir fondre en larmes un nombreux auditoire. Ils ajoutent que leur poésie a des graces singulières. Leur principal talent est pour les pièces de théâtre. Elles sont distribuées, comme les nôtres, en actes & en scènes. Un prologue en expose le plan; mais sans toucher au dénouement, où l'on veut toujours que le spectateur soit surpris. Les décorations sont belles, & convenables au sujet. Les intermèdes sont des ballets, ou quelque farce bouffonne; mais dans les tragédies & les comédies, tout est rapporté à la morale. Le style des premières a de l'énergie & de l'emphase; elles roulent ordinairement sur les actions les plus héroïques.

Les spectacles publics sont composés de plusieurs pièces, qui se succèdent les unes aux autres; & dont le sujet est pris dans l'histoire des Dieux & des Héros. Leurs aventures, leurs grands exploits, leurs intrigues amoureuses, sont mises en vers, & se chantent en dansant au son de toutes sortes d'instrumens de musique. De petites farces font les intermèdes: on voit paraître différentes sortes de bouffons, dont les uns disent mille plaisanteries, & d'autres, à la manière des

Japon:

Japon.

anciens pantomimes, dansent sans parler, & s'efforcent d'exprimer en cadence, par leurs actions & par leurs gestes, les circonstances du sujet qu'ils représentent. Le lieu de la scène offre ordinairement des fontaines, des ponts, des maisons, des jardins, des arbres, des montagnes, des animaux; tout est de grandeur naturelle, & disposé de manière, que ces changemens peuvent se faire avec beaucoup de promptitude. Les acteurs sont ordinairement de jeunes garçons, choisis dans les quartiers qui font la dépense du spectacle, & de jeunes filles qu'on tire des lieux de débauche. Ils sont magnifiquement vêtus, suivant la différence de leurs rôles. Les mêmes scènes ne doivent pas être répétées d'une année à l'autre. Kempfer donne la description de la place des spectacles, qu'il vit à Nangasaki. On y avait élevé, dit-il, un grand temple de bambous. Le frontispice était tourné vers la place. Ce bâtiment, qui était couvert de paille & de branches de *tsugi*, ressemblait assez à une grange; aussi se proposait-on de remettre devant les yeux l'ancienne simplicité Japonaise. Un grand sapin s'élevait à côté de la façade, & les trois autres côtés de la place étaient disposés en loges, où l'on avait ménagé un grand nombre de sièges pour les spectateurs. Les ministres des Dieux s'assirent en bon ordre sur trois bancs, vis-à-vis le frontispice. On recon-

naissait le  
plus élevé  
qu'ils po  
Quatre C  
sur le seco  
un bonnet  
peu près v  
temple se  
& debout.  
du Clergé,  
assis sous u  
chassée, a  
devoir, dan  
foule & de  
d'eux quant  
On vient  
quartiers de  
spectacles.  
On attrib  
particulier d  
Leur pincea  
peu aux por  
seaux, de fl  
nature. C'est  
papier qu'ils  
fois jusqu'à t  
qu'on n'ait j  
ouvrages fort

naissait les Supérieurs, qui étaient sur le banc le plus élevé, à leur habit noir & à un bâton court qu'ils portaient pour marque de leur autorité. Quatre Canusis, d'un rang peu inférieur, étaient sur le second banc, vêtus de robes blanches, avec un bonnet noir vernissé. Tous les autres étaient à peu près vêtus comme les Canusis. Les valets du temple se tenaient derrière leur maître, tête nue & debout. De l'autre côté de la place, vis-à-vis du Clergé, les Lieutenans des Gouverneurs étaient assis sous une tente, un peu au-dessus du rez-de-chaussée, avec leurs piques vis-à-vis d'eux. Leur devoir, dans ces occasions, est de faire ranger la foule & de contenir la populace. Ils ont autour d'eux quantité d'Officiers subalternes.

On vient d'observer que ce sont les différens quartiers de la ville, qui font la dépense des grands spectacles.

On attribue aux Peintres du Japon, un goût particulier dans lequel on prétend qu'ils excellent. Leur pinceau est fort délicat; mais ils s'appliquent peu aux portraits. Ils se bornent aux figures d'oiseaux, de fleurs, & d'autres productions de la nature. C'est toujours sur de simples feuilles de papier qu'ils les traçent. Elles se vendent quelquefois jusqu'à trois & quatre mille écus d'or. Quoiqu'on n'ait jamais vu d'eux, en Europe, que des ouvrages fort grossiers, il se peut que les peintures

Japon.

plus parfaites se conservent dans les cabinets. On parle de leur musique avec moins d'éloge. Ils ont peu de méthode, & leurs voix ni leurs instrumens ne méritent point d'attention.

Ils composent beaucoup de livres, & leurs bibliothèques sont nombreuses. Tous ces ouvrages regardent la morale, l'histoire, la religion & la médecine. Leur Historien assure qu'ils n'en ont aucun de jurisprudence, quoiqu'il leur attribue quelques constitutions en petit nombre, mais bien faites, & fidèlement observées, parce que la moindre contravention est punie avec rigueur.

Ils sont peu versés dans les mathématiques, & dans la physique. Ils ne connaissent pas le Ciel. Leurs époques, leurs élémens, la manière dont ils partagent les heures, & dont ils comptent leurs années, donnent une même opinion de leurs combinaisons & de leurs calculs. Ils ont adopté des Chinois, les cycles ou périodes de soixante années, qui se forment d'une combinaison des douze signes célestes, avec les lettres de leurs noms. Les caractères de ces douze signes, combinés cinq fois avec ceux des dix élémens, ou ces dix élémens combinés six fois avec les signes célestes, produisent soixante figures composées, ou soixante caractères dont chacun se prend pour une année. Après l'expiration des soixante années, un nouveau cycle commence.

Les do  
qui les no  
ris; 2°. U  
4°. Ow, o  
6°. Mi, o  
8°. Tisfu  
10°. Torr  
12°. I, o  
noms, &  
du jour, &  
chaque he  
de temps  
son couch  
comme la  
suivant la  
plus court  
A l'éga  
parce que  
résulter fa  
dans un cy  
propremen  
la terre, la  
de caractèr  
de leur an  
l'équinoxe  
de Février.  
tion extrê  
lune, ils c

Les douze signes célestes, suivant les Japonais, qui les nomment *Jetta*, sont, 1°. Ne, ou la Soucis; 2°. Us, le Taureau; 3°. Torra, ou le Tigre; 4°. Ow, ou le Lièvre; 5°. Tars, ou le Dragon; 6°. Mi, ou le Serpent; 7°. Uma, ou le Cheval; 8°. Tsisuse, ou le Mouton; 9°. Jesai, ou le Singe; 10°. Torri, ou le Coq. 11°. In, ou le Chien; 12°. I, ou le Verrat. Ils donnent les mêmes noms, & dans le même ordre, aux douze heures du jour, & aux douze parties, dont ils composent chaque heure. Ce qu'ils appellent jour, est l'espace de temps qui s'écoule entre le lever du Soleil & son coucher. Ils le divisent en six parties égales, comme la nuit en six autres; d'où il arrive que, suivant la saison, les heures sont plus longues ou plus courtes.

A l'égard des élémens, ils en comptent dix, parce que ce nombre est nécessaire pour faire résulter sa combinaison avec les signes célestes, dans un cycle de soixante années; mais ils n'en ont proprement que cinq, qui sont le bois, le feu, la terre, la mine & l'eau, désignés par deux sortes de caractères qui les doublent. Le commencement de leur année tombe entre le solstice d'hiver & l'équinoxe du printems, vers le cinquième jour de Février. Mais comme ils sont d'une superstition extrême à célébrer le jour de la nouvelle lune, ils commencent ordinairement l'année par



Japon.

la lune qui précède ou qui suit immédiatement le 5 Février. Leurs mois sont lunaires; mais de deux en deux, ou de trois en trois ans, ils ont une année de treize lunes; de sorte qu'en dix-neuf années communes, ils en ont sept que Kempfer nomme bissexiles.

Les marchands Japonais ont une arithmétique assez simple, & qui n'en est pas moins sûre: ils se servent d'une table, sur laquelle ils placent des bâtons, surmontés d'une petite boule, qui leur font trouver tout d'un coup les quatre preuves de nos opérations; à peu près comme les Chinois, desquels il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont emprunté cette méthode.

Les savans du Japon sont les ministres de la religion des peuples; ils sont chargés seuls de l'éducation de la jeunesse, qui demeure chez eux jusqu'à l'âge de quatorze ans. Ces académies sont en grand nombre. On lit dans les lettres de Saint François Xavier, que, de son temps, il y en avait quatre aux environs de Meaco, dont chacune n'avait pas moins de trois ou quatre mille écoliers, & qu'elles n'approchaient pas néanmoins de celle de Bandoue, la plus nombreuse de l'Empire. Les filles sont élevées de même, dans les communautés de leur sexe.

Aussi-tôt que les jeunes gens sont retournés à la maison paternelle, on les forme aux exercices

D  
de leur âge  
des armes  
ête, fait  
dominante  
bientôt da  
péens qui  
surpris de  
à s'en fer  
Insulaires n  
armes. Ils  
meil; enco  
Il tire  
que la m  
les villes. C  
ment la ma  
Les faste  
Cour du D  
des Princes  
copies, qu  
temps, &  
palais.  
La méc  
que la chin  
d'aucun Cl  
cins embr  
regarde la  
suivre par  
douze tiro

atement le  
is de deux  
ont une  
a dix-neuf  
Kempfer

thmétique  
s sûre : ils  
placent des  
, qui leur  
re preuves  
s Chinois,  
qu'ils ont

stres de la  
s seuls de  
e chez eux  
émies font  
es de Saint  
y en avait  
t chacune  
mille éco-  
nmoins de  
l'Empire.  
s les com-

etournés à  
exercices

de leur âge. On commence alors à leur donner des armes; & cette cérémonie, qui est une vraie fête, fait connaître que la guerre est la passion dominante de leur Nation. Ils se perfectionnent bientôt dans cette science. Les premiers Européens qui leur portèrent des armes à feu, furent surpris de la facilité avec laquelle ils apprirent à s'en servir. Tout Japonais est né soldat. Ces Insulaires ne sont véritablement jaloux que de leurs armes. Ils ne les quittent que pendant le sommeil; encore les mettent-ils sur le chevet de leur lit. Ils tirent l'épée à la moindre occasion, quoiqu'il ne soit plus étroitement défendu dans les villes. Ce règlement, auquel on tient exactement la main, prévient quantité de désordres.

Les fastes de l'Empire sont composés dans la Cour du Dairi. C'est l'occupation des Princes & des Princesses du sang Impérial. On en tire des copies, qui ne s'impriment qu'après un certain temps, & qui se gardent soigneusement dans le palais.

La médecine est plus en honneur au Japon que la chirurgie. Nos Voyageurs ne parlent même d'aucun Chirurgien de profession; mais les Médecins embrassent toutes les parties de l'art qui regarde la vie & la santé des hommes. Ils se font suivre par-tout d'un valet, avec une cassette qui a douze tiroirs, & dans chacun desquels ils ont

---

Japon.

Japon.

cent quarante-quatre petits sachets d'herbes & de drogues, dont ils prennent ce qui convient à chaque maladie. Ils excellent, comme les Chinois, dans la science du pouls. On assure qu'après avoir examiné, pendant une demi-heure, le pouls d'un malade, ils connaissent les causes & tous les symptômes du mal. Ils ne sont pas fatigans par la multitude des remèdes; mais on ne s'accommoderait pas de leur méthode en Europe. Ils ne tirent jamais de sang aux malades; ils ne leur donnent rien à manger qui soit cuit, parce qu'ils supposent qu'un estomac affaibli ne peut rien digérer qui ne soit dans son état naturel. Ils ne leur refusent rien de ce qu'ils demandent, dans l'opinion que la nature toujours sage, malgré les désordres des humeurs, ne desire rien qui puisse lui nuire. Leur plus grande attention est à prévenir les maladies par l'usage fréquent du bain.

Celle qui passe pour la plus commune au Japon, est une espèce de colique particulière à cet Empire. Les étrangers n'y sont pas moins sujets, lorsqu'ils commencent à boire du sakki, liqueur du pays qui a la consistance du vin d'Espagne, & qui se fait avec du riz. Quelques symptômes de cette maladie ressemblent beaucoup à ceux de la *passion* hystérique; elle met souvent le malade dans la crainte d'être suffoqué. Toute la région du bas-ventre, depuis les aines jusqu'aux côtes,

D  
est cruellem  
ongues dou  
gereuses en  
articules &  
empioie cor  
singulière :  
d'argent for  
de la profo  
un petit m  
comme des  
tre, à la ré  
en trois ran  
de l'autre.  
circonstanc  
que les dou  
si c'était, c  
ner aux aig  
qui leur co  
sonnes, &  
peut être c  
l'Empereur  
Les Jap  
pour beau  
font remo  
il n'est pas  
les autres  
L'usage en  
faisant d'

est cruellement tirillée; & quelquefois, après de longues douleurs, il survient des tumeurs dures en divers endroits du corps, sur-tout aux testicules & au fondement. La méthode qu'on emploie communément pour la guérison, est fort singulière: on se sert de petites aiguilles d'or ou d'argent fort pur, qu'on enfonce dans la chair, de la profondeur d'un demi-pouce; les unes avec un petit marteau, & d'autres en les tournant comme des vis. Cette opération se fait sur le ventre, à la région du foie, & demande neuf trous en trois rangs, à la distance d'un demi-pouce l'un de l'autre. Kempfer, qui s'étend beaucoup sur les circonstances de la ponction, rend témoignage que les douleurs cessent presque aussi-tôt, *comme si c'était*, dit-il, *par enchantement*. L'art de donner aux aiguilles la trempe & le degré de dureté qui leur conviennent, est connu de peu de personnes, & fait une profession particulière, qui ne peut être exercée qu'avec des lettres-patentes de l'Empereur.

Les Japonais ont, pour la même maladie & pour beaucoup d'autres, un caustique dont ils font remonter l'origine à la plus haute antiquité; il n'est pas moins estimé des Chinois & de toutes les autres Nations qui sont en commerce avec eux. L'usage en est si fréquent, que l'application s'en faisant d'ordinaire le long de l'épine du dos, &

---

Japon.

LE  
 herbes &  
 convient à  
 e les Chi-  
 re qu'après  
 re, le pouls  
 & tous les  
 atigans par  
 e s'accom-  
 pe. Ils ne  
 ils ne leur  
 parce qu'ils  
 peut rien  
 rel. Ils ne  
 dent, dans  
 malgré les  
 qui puisse  
 est à préve-  
 u bain.  
 mune au  
 ulière à cet  
 ins sujets,  
 ki, liqueur  
 pagne, &  
 ptômes de  
 ceux de la  
 le malade  
 la région  
 ux côtes,

---

Japon.

des deux côtés, jusqu'aux reins, il n'y a personne au Japon qui n'ait le dos cicatrifé, comme s'il avait été fouetté cruellement. Ce caustique se nomme *moxa*. C'est un duvet doux, assez semblable à la filasse du lin, d'un gris cendré, qui prend feu aisément, quoiqu'il brûle avec lenteur, & qu'il donne une chaleur modérée. Il se fait de feuilles séchées, de l'armoïse ordinaire à grandes feuilles, qu'on arrache dans la jeunesse de la plante, & qu'on expose long-temps au grand air. Sa brûlure se fait à peine sentir : elle passe pour un remède si certain, & pour un préservatif si puissant, que toute la nation Japonaise étant persuadée de sa vertu, on accorde aux malheureux mêmes qui sont condamnés à une prison perpétuelle, la permission de sortir une fois en six mois, pour se faire appliquer le *moxa*.

Les Japonais distinguent trois sortes de petites-véroles, la première, qui ressemble à celle de l'Europe, & la seconde, qui ne diffère pas de ce que nous nommons la rougeole ; mais la troisième est particulière au Japon ; elle consiste dans un grand nombre de pustules aqueuses, qui paraissent venir des boissons froides, dont l'usage est commun dans ces isles. Mais ces trois maladies sont traitées peu sérieusement. Le remède ordinaire est d'envelopper le malade dans un drap rouge. Lorsque les enfans du sang Impérial en sont attaqués,

non-seuler  
être garnis  
d'eux, doiv  
Les arts  
routes les p  
Chine : m  
inventé, i  
perfection  
excellent e  
Leur papie  
nois, qui  
la propre  
La porcela  
les sabres  
des Japon  
s'applique  
surpassent  
de leurs  
mais leur  
particulière  
ils ne laif  
L'honr  
tions des  
leurs vert  
droits, be  
cieux, g  
pour les  
commert

non-seulement leur lit & leur chambre doivent être garnis de rouge, mais ceux qui approchent d'eux, doivent être en habits de la même couleur.

---

Japon.

Les arts mécaniques sont fort cultivés dans toutes les parties du Japon ; ils y sont venus de la Chine ; mais si les Japonais n'ont presque rien inventé, ils sont capables de donner la dernière perfection à tout ce qui sort de leurs mains. Ils excellent dans la gravure, la dorure & la ciselure. Leur papier l'emporte beaucoup sur celui des Chinois, qui n'ont jamais égalé non plus la finesse & la propreté des étoffes de Fatsiô & de Kamokura. La porcelaine du Japon est célèbre par sa beauté ; les sabres y sont d'une trempe admirable ; le vernis des Japonais est au-dessus de tous les autres, & ne s'applique nulle part avec tant de propreté. Ils surpassent tous les Indiens dans la composition de leurs liqueurs, & dans l'apprêt des viandes : mais leur industrie & leur application éclatent particulièrement dans la culture des terres, dont ils ne laissent pas un pouce inutile.

L'honneur est le principe de toutes les affections des Japonais ; de-là naissent la plupart de leurs vertus & de leurs défauts. Ils sont ouverts, droits, bons amis, fidèles jusqu'au prodige, officieux, généreux, prévenans, sans attachement pour les richesses ; ce qui leur fait regarder le commerce comme une profession vile : aussi n'y

Japon.

a-t-il point de peuple policé, qui soit généralement plus pauvre, mais de cette pauvreté que produit l'indépendance, que la vertu rend respectable, & qui éleva si fort les premiers Romains au-dessus des autres hommes. On ne trouve chez le commun des Japonais que le pur nécessaire; mais tout y est d'une propreté charmante, & leur visage respire un contentement parfait & un souverain mépris du superflu. Toutes les richesses de ce puissant Etat sont entre les mains des Princes & des Grands, qui savent s'en faire honneur. La magnificence ne va nulle part plus loin; & l'histoire des plus opulentes monarchies n'offre rien en ce genre qui soit au-dessus de ce qu'on voit au Japon. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que le peuple n'en conçoit point d'envie. S'il arrive même qu'un Seigneur, par quelque accident funeste, ou pour s'être attiré la disgrâce du Prince, tombe dans l'indigence, il n'en est ni moins fier, ni moins respecté que dans sa plus brillante fortune, & sa misère ne le portera point à se méfallier. Le point d'honneur est également vif dans toutes les conditions. Un homme de la lie du peuple s'offense de quelques termes un peu moins mesurés de la part même d'un Seigneur, & se croit en droit de faire éclater son ressentiment; d'où il arrive que chacun est sur ses gardes, & que le respect est mutuel dans toutes les condi-

itions. Il est de la force du zèle pour d'une certaine son visage Kempfer est du Singo l'Empereur jours après l'obliger de ble à cet he pour pleu ses parents être du fe procha d'u elle se pr s'était célé Un Seig fille qu'il mère app pour obte Cet écrit par le Se Dans la ne elle prit l de précipi vient d ouvrir le g

tions. Il en est de même de la grandeur d'ame , de la force d'esprit , de la noblesse des sentimens, du zèle pour la patrie , du mépris pour la vie, & d'une certaine audace que tout Japonais porte sur son visage , & qui l'excite à tout entreprendre. Kempfer en cite des exemples : un Gentilhomme du Singo avait une femme d'une beauté rare; l'Empereur le sçut, & lui fit ôter la vie. Quelques jours après , il se fit amener sa veuve, & voulut l'obliger de demeurer au palais : elle parut sensible à cet honneur, mais elle demanda trente jours pour pleurer son mari, & la permission de régaler ses parens. L'Empereur y consentit, & voulut être du festin. En sortant de table, la dame s'approcha d'un balcon, & feignant de s'y appuyer, elle se précipita du haut de la maison où la fête s'était célébrée.

Un Seigneur devint éperdument amoureux d'une fille qu'il avait enlevée à la veuve d'un soldat. La mère apprenant la fortune de sa fille, lui écrivit, pour obtenir d'elle quelque secours dans sa misère. Cet écrit fut découvert entre les mains de sa fille, par le Seigneur qui voulut absolument le lire. Dans la nécessité de découvrir la honte de sa mère, elle prit le parti d'avalier le billet, mais avec tant de précipitation, qu'elle en fut étouffée. Un mouvement de jalousie porta le Seigneur à lui faire ouvrir le gosier. Il fut instruit; & dans sa douleur,



---

Japon.

il ne trouva point d'autre soulagement, que de faire venir la mère, qu'il entretenit dans l'abondance jusqu'à sa mort.

Une servante qui se crut déshonorée d'avoir donné quelque sujet de rire à ses dépens, se prit le sein, le tira jusqu'à sa bouche, se l'arracha avec les dents, & mourut sur l'heure.

Les droits de l'amitié ne sont pas moins sacrés au Japon, que ceux de l'amour conjugal. Un Japonais ne connaît point de périls, lorsqu'il est question de défendre ou de servir son ami. Les tortures les plus cruelles ne forceront pas un coupable de nommer ses complices. Qu'un inconnu même se jette entre les bras de quelqu'un, & le prie de lui conserver la vie & l'honneur, celui dont on implore ainsi la protection, y emploiera son sang & son bien, sans s'embarrasser des suites, ni de ce que sa femme ni ses enfans peuvent devenir. Les querelleurs, les médifans, les grands parleurs sont au Japon dans un souverain mépris; ils y passent pour gens sans courage, ou qui pensent peu. On n'y souffre point les jeux de hazard, parce qu'on les regarde comme un trafic fardide & contraire à l'honneur.

Cette même Nation est remuante, vindicative à l'excès, pleine de défiance & d'ombrages. Malgré sa vie dure & sa férocité naturelle, elle porte fort loin la dissolution.

Le

D  
Le Japon  
souffre la v  
excès qu'on  
truit de ses  
assure que  
un domestie  
est de les av  
est en horre  
léger y est p  
On n'a p  
phémé ses  
dre. Dans  
presque tou  
Un père co  
ger de visag  
père. Les e  
ne s'attirent  
que son enr  
dans tous l  
traite en pu  
rend service  
vue ia résolu  
manque, la  
s'exerce tout  
n'est plus à  
& de sang-  
Il s'estim  
trême pour

Tome I

Le Japonais est naturellement religieux ; il souffre la vérité qui le condamne ; il convient des excès qu'on lui fait reconnaître. Il veut être instruit de ses obligations & de ses défauts ; & l'on assure que tous les gens de qualité ont chez eux un domestique de confiance, dont l'unique soin est de les avertir de leurs fautes. La mauvaise foi est en horreur au Japon, & le mensonge le plus léger y est puni de mort.

Japon.

On n'a pas d'exemple qu'un Japonais ait blasphémé ses Dieux. Rarement on l'entend se plaindre. Dans les plus grands revers, ils conservent presque tous une fermeté qui tient du prodige. Un père condamne son fils à la mort sans changer de visage, & sans cesser néanmoins de paraître père. Les exemples en sont si communs, qu'ils ne s'attirent plus d'attention. Si quelqu'un fait que son ennemi le cherche, il affecte d'aller seul dans tous les lieux où il peut le rencontrer ; il traite en public avec lui, il en parle bien, il lui rend service ; mais il ne perd pas un moment de vue la résolution de s'en venger. Si l'occasion lui manque, la dette passe à son fils, & la vengeance s'exerce toujours noblement. Jamais le Japonais n'est plus à craindre, que lorsqu'il est tranquille & de sang-froid.

Il s'estime infiniment, & son mépris est extrême pour les étrangers ; non-seulement par

Japon.

l'idée qu'il a de sa Nation, mais parce qu'il n'a besoin de personne, & qu'il ne craint rien pas même la mort, qu'il semble regarder avec une gaieté féroce; & qu'il se donne volontairement pour le plus léger sujet. Le peu de cas qu'il fait de sa propre vie, le rend cruel à l'égard des autres sans en excepter ses proches; dur & inhumain pour les faibles & les infirmes.

Les manières des Japonais, leur tour d'esprit, un certain air libre, & naturel les rendent propres à la société, & les rapprochent beaucoup des Nations les plus polies de l'Europe; mais leur gouvernement les en éloigne.

Les seigneurs, les pères & les maris ont droit de vie & de mort sur leurs vassaux, leurs femmes & leurs enfans. Il n'en est pas tout-à-fait de même pour leurs domestiques. A la vérité, comme les maîtres répondent des fautes de ceux qui les servent, ils ont sur eux tant d'autorité, qu'ils les tuent dans un premier mouvement de colère, il leur suffit, pour être absous, de prouver la justice de leur emportement.

On trouve dans leur histoire les plus beaux traits de générosité, & d'effrayans prodiges de courage. Le Père Charlevoix rapporte un fait qui se trouve dans un Mémoire de l'année 1604, & dont l'Auteur avait été témoin oculaire. Une femme était restée veuve avec trois garçons, &

D  
ne subsistait  
ne pouvait  
famille, il  
la seule vu  
avait publi  
un voleur  
considérable  
trois passera  
le meneraie  
tomba sur  
conduisent  
terroge; il  
son; & ceu  
promise. Le  
victime, ils  
prison, &  
s'abandonne  
que le haza  
mens & de  
pris de ce f  
teurs, avec  
On lui rapp  
rentrés dans  
tendu faire  
me qui était  
avait jeté d  
ordonné à se  
avaient reçu

ne subsistait que de leur travail ; mais comme ils ne pouvaient gagner assez pour entretenir toute la famille , ils prirent une étrange résolution , dans la seule vue de mettre leur mère à son aise. On avait publié depuis peu , que quiconque livrerait un voleur à la justice , recevrait une somme assez considérable. Ils convinrent entre eux qu'un des trois passerait pour voleur , & que les deux autres le mèneraient au Juge. Ils tirèrent au sort ; il tomba sur le plus jeune. Ses frères le lient & le conduisent comme un criminel. Le Magistrat l'interroge ; il répond qu'il a volé : on le jette en prison ; & ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrissant sur une si chère victime , ils trouvent le moyen d'entrer dans sa prison , & ne se croyant vus de personne , ils s'abandonnent à toute leur tendresse. Un Officier que le hazard rendit témoin de leurs embrassemens & de leurs larmes , fut extrêmement surpris de ce spectacle ; il fait suivre les deux délateurs , avec ordre d'éclaircir un fait si singulier. On lui rapporte que les deux jeunes gens étaient rentrés dans une maison , & qu'on leur avait entendu faire le récit de leur aventure à une femme qui était leur mère ; qu'à cette nouvelle , elle avait jeté des cris lamentables , & qu'elle avait ordonné à ses enfans de reporter la somme qu'ils avaient reçue , en protestant qu'elle aimait mieux

Japon.

mourir de faim , que de prolonger ses jours aux dépens de ceux de son fils. Le Juge informé conçoit autant de pitié que d'admiration. Il fait venir son prisonnier , il recommence les interrogations ; & le trouvant ferme à se reconnaître coupable , il lui déclare enfin qu'il n'ignore rien. Après avoir tout éclairci , il l'embrasse tendrement ; il se hâte d'aller faire son rapport au Cubofama , qui , charmé d'une action si héroïque , voulut voir les trois frères , les combla de caresses , assigna au plus jeune quinze cent écus de rente , & cinq cent à chacun des deux autres.

Le point d'honneur ne porte pas ce peuple à des actions moins extraordinaires. Kempfer raconte que deux Gentilshommes s'étant rencontrés sur un escalier du palais Impérial , leurs épées se frottèrent l'une contre l'autre ; celui qui descendait s'offensa de cet accident , l'autre s'excusa , en protestant que c'était l'effet du hazard ; il ajouta que le malheur après tout n'était pas grand , que ce n'était que deux épées qui s'étaient touchées , & que l'une valait bien l'autre. Je vais vous faire voir , reprit le premier , la différence qu'il y a de l'une à l'autre ; & sur le champ , il tire son poignard , & s'en ouvre le ventre. Le second , sans repliquer , monte en diligence pour servir sur la table de l'Empereur , un plat qu'il tenait en main , revient ensuite , & trouvant son adversaire qui

expirait , il  
est occupé  
suivrait de  
valait bien  
tre , & ton  
ourage à l  
ois une ra  
de raison ?

Dans les  
malgré le  
pas une par  
tre confusi  
soie. On ne  
les pattes d  
portion. La  
de musique  
satisfaction  
est fort mau

Toutes l  
grilles , d'où  
suprême , co  
à-dire , les  
pereur.

Les maif  
ne doivent  
teur ; & ran  
qu'on en v  
même des

jours aux  
Formé con-  
il fait venir  
rogations;  
coupable,  
Après avoir  
; il se hâte  
qui, char-  
voir les trois  
na au plus  
cinq cent à  
ce peuple à  
pser raconte  
ontrés sur un  
es se frottè-  
descendait  
nfa, en pro-  
l ajouta que  
and, que ce  
ouchées, &  
s vous faire  
qu'il y a de  
re son poi-  
econd, sans  
ervir sur la  
ait en main,  
erfaire qui

expirait, il lui dit qu'il l'aurait prévenu, s'il n'eût été occupé du service du Prince, mais qu'il le suivrait de près, pour lui faire voir que son épée valait bien la sienne. Aussitôt il se fendit le ventre, & tomba mort. Il y a sans doute un grand courage à braver ainsi la mort; mais n'y a-t-il pas une rage insensée à se la donner avec si peu de raison? Il faut de la mesure dans les vertus.

Dans les festins, le cérémonial ne finit point; malgré le nombre des domestiques, on n'entend pas une parole, & l'on ne remarque pas la moindre confusion. Les plats sont ornés de rubans de soie. On ne sert pas un oiseau qui n'ait le bec & les pattes dorées: tout le reste est orné à proportion. La fête est ordinairement accompagnée de musique: en un mot, il ne manque rien à la satisfaction des yeux & des oreilles; mais la chair est fort mauvaise.

Toutes les villes ont une place fermée de grilles, d'où l'on annonce au peuple la volonté suprême, comme les Japonais s'expriment, c'est-à-dire, les édits & les ordres particuliers de l'Empereur.

Les maisons des particuliers, dans les villes, ne doivent pas avoir plus de six toises de hauteur; & rarement sont-elles si hautes, à moins qu'on en veuille faire des magasins. Les palais même des Empereurs n'ont qu'un étage: c'est la

---



---

Japon.

Japon.

crainte des tremblemens de terre , assez fréquens au Japon , qui assujettit les habitans à cette méthode. Mais si ces édifices ne peuvent être comparés aux nôtres pour la solidité ni pour l'élevation , ils ne leur cèdent point pour la commodité ni pour l'agrément. Presque toutes les maisons du Japon sont bâties de bois. Le premier plan , ou le rez-de-chaussée , est élevé de quatre ou cinq pieds , pour le garantir de l'humidité Il ne paraît pas que l'usage des caves y soit connu. Pour se précautionner contre le feu , chaque maison doit avoir un endroit séparé , & fermé d'un mur de maçonnerie , où l'on renferme ce qu'on a de plus précieux. Les autres murailles sont de planches , & couvertes de grosses nattes , qui sont jointes avec beaucoup d'art.

Les maisons des personnes de distinction sont divisées en deux appartemens , l'un pour les femmes , qui ne se montrent que rarement ; l'autre ouvert pour les usages communs de la vie & de la société. La plus belle porcelaine , ces cabinets , ces coffres si renommés , ne servent point dans les salles où tout le monde est reçu : on les tient dans des lieux plus sûrs.

Comme les cheminées ne sont pas en usage au Japon , on ménage sous le plancher des plus grandes chambres , un trou carré & muré , qu'on remplit de charbons allumés , ou de cendre chaude,

D  
 & qui donn  
 on met sur  
 d'un tapis ,  
 grand froid  
 on y supplé  
 qui produis  
 ertes , on f  
 feu , avec a  
 bâtons pour  
 curieux dan  
 une partie e  
 les couleurs  
 & sur le bo  
 gravier , qu  
 par-tout un  
 coup d'agré  
 des cascades  
 peuplées de  
 plantes, tou  
 nomme un  
 Les gran  
 de sapins ou  
 fontaines. C  
 pour en fai  
 basses. On  
 celles qui te  
 causer des i  
 fins sont cha

qui donne une chaleur suffisante. Quelquefois on met sur ce foyer une table basse, qu'on couvre d'un tapis, sur lequel on se tient assis dans un grand froid. Si la chambre n'a point de foyer, on y supplée par des pots de cuivre & de terre, qui produisent le même effet. Au lieu de pintes, on se sert de barres de fer pour attiser le feu, avec autant d'adresse qu'on use de deux petits bâtons pour manger. Ce qu'on trouve de plus curieux dans les grandes maisons, c'est le jardin; une partie est pavée de pierres rondes de diverses couleurs, qu'on prend au fond des rivières, & sur le bord de la mer. Le reste est couvert de gravier, qui se nettoie soigneusement. Il règne par-tout une apparence de désordre qui a beaucoup d'agrément: de petits rochers où l'on ménage des cascades, de petits bois, de petites rivières peuplées de poissons, des arbres fruitiers, des plantes, tout semble offrir la miniature de ce qu'on nomme un jardin Anglais.

Les grands chemins sont fort soignés, bordés de sapins ou d'autres arbres, & rafraîchis par des fontaines. On y a creusé des fossés & des canaux, pour en faire écouler les eaux dans les terres basses. On y a construit des digues pour arrêter celles qui tombant des lieux élevés, y pourraient causer des inondations. Les villages les plus voisins sont chargés de ces travaux publics. Les che-

---

Japon.



Japan.

mins sont nettoyés tous les jours; & lorsqu'une personne de distinction doit y passer, des Officiers, qui n'ont pas d'autres fonctions, marchent devant pour y faire régner l'ordre. De distance en distance, on trouve des monceaux de sable, pour applanir & sécher les endroits qui sont rompus par les pluies. Les Seigneurs & les Gouverneurs des provinces sont sûrs de rencontrer des cabinets de verdure dressés pour eux, de trois en trois lieues, avec toutes les commodités qui peuvent diminuer la fatigue du voyage: On ne doit pas s'imaginer que ce travail soit d'une grande dépense pour les payfans; au contraire, tout ce qui peut salir les chemins tourne à leur utilité. Les branches d'arbres leur tiennent lieu de bois de chauffage, qui est très-rare dans quelques provinces; les fruits qui ne se mangent point, & toutes les autres immondices, servent à engraisser leurs terres: aussi s'empressent-ils eux-mêmes à les venir enlever. On a formé des chemins dans les montagnes les plus escarpées; on a bâti des ponts sur toutes les rivières qui peuvent en recevoir; & Kempfer en décrit un de quarante arches & de quatre cent pas de longueur. La plupart sont de bois de cèdre, quelques-uns de pierres; & presque tous sont ornés de belles balustrades, sur lesquelles on voit régner de chaque côté une rangée de grosses boules de cuivre.

On ne  
à la main  
quable pa  
qui s'y t  
perits liv  
contienne

Les p  
navires n  
beaucoup  
porter d'  
passans d  
fragiles,  
être bien  
voile; n  
l'Empire  
plus fort  
pas mêm  
des vagu  
pour ôte  
treprend  
ouverte,  
vent la  
du moine  
En un m  
du Japon  
donnent  
d'écorce  
Japonai

On ne sort jamais au Japon sans un éventail à la main. Celui qu'on porte en voyage est remarquable par le nom des routes & des hôtelleries qui s'y trouvent marquées. On se munit aussi de petits livres, qui se vendent sur la route, & qui contiennent le prix des vivres.

Les plus grands bâtimens du Japon sont des navires marchands, qui ne s'éloignent jamais beaucoup de l'Empire, mais qui servent à transporter d'une isle ou d'une province à l'autre, des passans ou des marchandises. Ces bâtimens sont fragiles, & dans une mer si redoutable, il faut être bien sûr des temps, pour oser mettre à la voile; mais depuis plus d'un siècle, les loix de l'Empire ne permettent point d'en construire de plus forts, quoique les marchandises n'y soient pas même à couvert de l'eau du ciel, ni de celle des vagues. C'est une précaution des Empereurs pour ôter à leurs sujets jusqu'à la tentation d'entreprendre de longs voyages. La poupe est toute ouverte, & la fabrique si légère, qu'au moindre vent la prudence oblige à chercher un abri, ou du moins, de jeter l'ancre & d'amener les voiles. En un mot, suivant la remarque de l'Historien du Japon, les sauvages de la Floride & du Canada donnent moins au hazard dans leurs canaux d'écorce & dans leurs moindres pirogues, que les Japonais dans leurs plus grands vaisseaux.

**Japon.**

En faveur de ceux qui voyagent, les principaux villages ont des postes qui appartiennent aux Seigneurs, & qui se nomment *Siaku*, où l'on trouve en tout temps, à des prix réglés, un nombre suffisant de chevaux, de porteurs, de valets, & tout ce qui est nécessaire pour la diligence ou la commodité de la route. Leur distance ordinaire est d'un mille & demi, & jamais de plus de quatre milles. Kempfer en compta cinquante-six entre Ofacka & Jedo. Elles sont remplies de clercs & de teneurs de livres, qui tiennent registre de ce qui s'y passe chaque jour, & de messagers établis pour les lettres & les édits de l'Empereur. Ces lettres, qui doivent être portées à la poste voisine aussitôt qu'elles arrivent, sont renfermées dans une petite boîte, revêtue d'un vernis noir, avec les armes Impériales; & le messager les porte sur son épaule, attachées au bout d'un petit bâton. Il est toujours accompagné d'un autre, qui prendrait sa place, s'il lui arrivait quelque accident. Tous les voyageurs, sans exception de rang & de qualité, doivent sortir du chemin, pour laisser le passage plus libre à ces messagers, qui se font reconnaître par le son d'une petite cloche.

Les maisons de poste ne servent point de logement; mais les hôtelleries sont en grand nombre, & fort bonnes sur toutes les routes. Tout y est

d'une pro  
moindre  
& les pla  
n'ait ses  
les plus g  
Aussi n'e  
l'apparte  
qu'on a  
les gran  
extrême

Avec  
n'est pas  
chemins  
assure qu  
qui est à  
du Japo  
rues des  
tous les  
obligés  
ils doive  
c'est-à  
revienne  
qu'ils c  
peût qu  
quelque  
nom  
chemin  
deux j

d'une propreté charmante : on n'apperçoit pas la moindre tache sur les murs, ni sur les paravents & les planchers. Il n'y a point d'hôtellerie qui n'ait ses bains & ses étuves. On y est servi comme les plus grands Seigneurs le sont dans leurs palais. Aussi n'en sort-on point, sans avoir fait nettoyer l'appartement qu'on occupait. Tous les ornemens qu'on a représentés dans les palais se trouvent dans les grandes hôtelleries, & la recherche y est extrême, jusques dans les latrines.

Japon.

Avec tant de commodités pour les voyages, il n'est pas surprenant que la plupart des grands chemins soient aussi peuplés que les villes. Kempfer assure qu'ayant passé quatre fois dans le Tokaido, qui est à la vérité une route des plus fréquentées du Japon, il y a vu plus de monde que dans les rues des plus grandes villes de l'Europe. Comme tous les Princes & les Seigneurs de l'Empire sont obligés de paraître à la Cour une fois l'année, ils doivent passer deux fois sur les grandes routes, c'est-à-dire, lorsqu'ils vont à Jedo & lorsqu'ils en reviennent. Ils font ce voyage avec toute la pompe qu'ils croient convenable à leur rang, & au respect qu'ils portent à leur Maître. La suite de quelques-uns des premiers Princes de l'Empire est nombreuse, qu'elle tient quelques journées de chemin. On rencontre ordinairement pendant deux jours consécutifs, le bagage d'un Prince,

---

Japon.

composé des Officiers subalternes & des valets, dispersés en plusieurs bandes. Le Prince même ne paraît que le troisième jour, suivi d'une grosse Cour, qui marche dans un ordre admirable.

Enfin, Kempfer termine cette description par la multitude surprenante de filles de joie, dont les grandes & les petites hôtelleries, les cabanes à thé, & les rôtisseries, sur-tout dans l'isle de Nipon, sont remplies à toutes les heures du jour; mais c'est particulièrement vers midi, lorsqu'elles ont achevé de s'habiller & de se peindre, qu'elles se montrent au public. La plupart se tiennent debout à la porte de ces maisons, ou assises dans la petite galerie qui avance dans la rue, d'où elles invitent civilement les voyageurs à leur accorder la préférence.

A l'égard de la révolution qui fit chasser de cet Empire les Portugais & tous les Chrétiens, voici comme s'exprime Kempfer : « J'ai souvent entendu » raconter par des Japonais dignes de foi, que » l'orgueil & l'avarice contribuèrent beaucoup à » rendre toute la nation Portugaise odieuse au » Japon. Les nouveaux chrétiens mêmes étaient » surpris & souffraient impatiemment que leurs » pères spirituels n'eussent pas seulement en vue » le salut de leurs ames, mais qu'ils eussent aussi » l'œil sur l'argent de leurs prosélytes, & sur leurs » terres; & que les Marchands, après s'être défaits

D

» de leurs n  
 » çassent en  
 » richesses,  
 » de l'Evang  
 » & le clerg  
 » trouvèren  
 » toujours à  
 » & de ses  
 » ne se faisa  
 » ses, imita  
 » naux à R  
 » sur le piec  
 » prétendait  
 » un jour q  
 » le grand c  
 » allait à la  
 » pas faire a  
 » terre, & r  
 » l'usage du  
 » dans un  
 » déchus de  
 » fort dang  
 » Le Confé  
 » fit un por  
 » excita viv  
 » ment est  
 » le cours d  
 » fut allur

» de leurs marchandises à très-haut prix, exer-  
 » çassent encore des usures insupportables. Les  
 » richesses, & le succès imprévu de la propagation  
 » de l'Évangile, enflèrent d'orgueil les laïques  
 » & le clergé. Ceux qui étaient à la tête du clergé,  
 » trouvèrent au-dessous de leur dignité, d'aller  
 » toujours à pied, à l'imitation de Jésus-Christ  
 » & de ses Apôtres. Ils n'étaient pas contents s'ils  
 » ne se faisaient porter dans de magnifiques chai-  
 » ses, imitant la pompe du Pape & des Cardi-  
 » naux à Rome. Non-seulement ils se mettaient  
 » sur le pied des plus grands de l'Empire, mais ils  
 » prétendaient à la supériorité du rang. Il arriva  
 » un jour qu'un Evêque Portugais rencontra sur  
 » le grand chemin, un des Conseillers d'État, qui  
 » allait à la Cour. Le superbe Prélat ne voulut  
 » pas faire arrêter sa chaise, pour mettre pied à  
 » terre, & rendre ses respects à ce Grand, suivant  
 » l'usage du pays. Une conduite si imprudente,  
 » dans un temps où les Portugais étaient déjà  
 » déchus de leur crédit, ne pouvait être que d'une  
 » fort dangereuse conséquence pour leur nation.  
 » Le Conseiller s'en plaignit à l'Empereur, & lui  
 » fit un portrait de l'orgueil de ces étrangers, qui  
 » excita vivement son indignation. Cet événe-  
 » ment est rapporté à l'année 1596. Ce fut dans  
 » le cours de l'année suivante, que la persécution  
 » fut allumée contre les chrétiens.

---

 Japon.

Japon.

» A la vérité les Bonzes, ou les Prêtres du  
 » pays, irrités de voir renverser leurs Temples &  
 » briser leurs Idoles, échauffèrent encore le ressen-  
 » timent de la Cour, sans compter que l'union  
 » & la bonne intelligence qu'on voyait régner  
 » entre les chrétiens, donna de l'inquiétude au  
 » prudent Empereur Taico. On commença par  
 » publier une Déclaration impériale, qui défen-  
 » dait d'enseigner plus long-temps la *Doctrine des*  
 » *Pères* : c'est le nom que les Japonais donnaient  
 » alors à l'Évangile. Ensuite les Gouverneurs &  
 » les grands des Provinces reçurent ordre d'obli-  
 » ger leurs sujets, par la persuasion ou la force,  
 » de rentrer dans l'ancienne religion. Il fut aussi  
 » très.-sévérement défendu aux Directeurs du  
 » commerce Portugais, d'amener à bord de leurs  
 » vaisseaux aucune sorte d'ecclésiastiques, & ceux  
 » qui étaient dispersés dans le pays furent som-  
 » més d'en sortir. On n'obéit pas d'abord exacte-  
 » ment à ces rigoureuses loix. Les Portugais &  
 » les Castillans continuèrent d'amener secrète-  
 » ment de nouvelles recrues de Missionnaires ».

Quelques Religieux de saint François, envoyés  
 par le Gouverneur de Manille, avec la qualité  
 d'Ambassadeurs à la Cour du Japon, prêchèrent  
 publiquement dans les rues de Meaco, & firent  
 bâtir une Eglise, malgré les ordres de l'Empereur,  
 qui venaient d'être publiés, & contre les avis &

les pressa  
 pris si ma  
 coup irrép  
 sacre de p  
 l'extirpati  
 bannissém

Cepend  
 priver des  
 qu'on app  
 presque to  
 les séculie  
 dans la vu  
 commerce  
 l'affaire de  
 demens du  
 possèdent  
 & cette d  
 peu de te  
 personne  
 accusa d'è  
 perte.

Les Ho  
 dans le co  
 du reste o  
 ruine, &  
 S'étant re  
 près du c

les pressantes sollicitations des Jésuites. Un mépris si manifeste de l'autorité impériale, porta un coup irréparable au thristianisme. Un cruel massacre de plusieurs milliers de chrétiens finit par l'extirpation totale de la foi chrétienne, & par le bannissement perpétuel des Portugais.

Japon.

Cependant les Empereurs ne voulaient pas se priver des marchandises & des raretés étrangères qu'on apportait dans leurs États. Si l'on fit périr presque tous les religieux Portugais & Castillans, les séculiers & les marchands furent épargnés, dans la vue de continuer avec eux les traités de commerce, qui n'avaient rien de commun avec l'affaire de la religion. En 1635, on jeta les fondemens du comptoir de Desima, que les Hollandais possèdent à présent dans le havre de Nangasaki; & cette demeure fut assignée aux Portugais; mais peu de temps après, une conspiration contre la personne de l'Empereur, dans laquelle on les accusa d'être entrés, acheva malheureusement leur perte.

Les Hollandais, depuis long-temps leurs rivaux dans le commerce du Japon, comme dans celui du reste de l'Asie, furent les instrumens de leur ruine, & recueillirent ensuite leurs dépouilles. S'étant rendus maîtres d'un vaisseau Portugais, près du cap de Bonne-Espérance, ils trouvèrent à



Japon.

bord des lettres adressées au roi de Portugal, par Moro, chef des Portugais au Japon, Japonais de naissance, & fort attaché à la religion chrétienne. Ils se hâtèrent d'envoyer ces lettres au Prince de Firando, leur protecteur, qui les communiqua aussitôt au Gouverneur de Nangasaki, Directeur & Juge supérieur des affaires étrangères, quoiqu'ami des Portugais. Moro fut arrêté. Il nia l'accusation avec beaucoup de fermeté, & tous les Portugais de Nangasaki l'imitèrent; mais ni leur constance, ni le crédit du Gouverneur, ne purent dissiper la tempête. Ils furent convaincus, si l'on en croit Kempfer, par le caractère & le cachet des lettres. Moro se vit condamné au plus cruel supplice. Kempfer ne fait pas difficulté d'ajouter que cette lettre découvrait tout le fond du complot que les chrétiens du Japon avaient formé avec les Portugais, contre la vie de l'Empereur & contre l'Etat. « On y voyait, dit-il, » qu'il leur manquait des vaisseaux & des soldats, » qu'on avait promis du Portugal; on y voyait » les noms des Princes intéressés dans la conspi- » ration, & l'espérance qu'ils avaient d'obtenir la » bénédiction du Pape. Cette découverte, com- » mencée par les Hollandais, fut ensuite confir- » mée par une autre lettre du Capitaine Moro, » adressée au gouvernement Portugais de Meaco, » qui fut interceptée par un navire du Japon. Sur

ces

D

« ces deux  
» des Portu  
» grand non  
» ma pour  
» aux étran  
» rels ».

En 1638

parurent tou  
mille chréti  
les cruautés  
leurs frères,  
péri dans les  
vieux fortér  
résolution d  
mité. Les Ho  
de l'Empere  
impériales au  
Directeur de  
point à se re  
dais qui fût  
& s'étant app  
il fit tirer co  
quinze jours  
canon, tant  
batterie qu'i  
attaque dimi  
gés, & ruina  
bientôt exterr

Tome I.

« ces deux témoignages , auxquels les ennemis  
 » des Portugais joignirent l'arrivée secrète d'un  
 » grand nombre d'Ecclésiastiques , l'Empereur fer-  
 » ma pour jamais , en 1637 , l'entrée du Japon  
 » aux étrangers , & la sortie à ses sujets natu-  
 » rels ».

---

Japon.

En 1638 , lorsque les affaires des Portugais parurent tout-à-fait désespérées , environ quarante mille chrétiens Japonais , réduits au désespoir par les cruautés inouïes qu'ils voyaient souffrir à leurs frères , dont plusieurs milliers avaient déjà péri dans les supplices , choisirent pour asyle une vieille forteresse , voisine de Simabara , dans la résolution d'y défendre leur vie jusqu'à l'extrémité. Les Hollandais , en qualité d'amis & d'alliés de l'Empereur , furent priés d'assister les troupes impériales au siège de cette place. Kockebeker , Directeur de leur commerce à Firando , ne tarda point à se rendre à bord du seul vaisseau Hollandais qui fût alors dans le havre de cette ville ; & s'étant approché de la forteresse de Simabara , il fit tirer contre les chrétiens , dans l'espace de quinze jours , quatre cent vingt-six coups de canon , tant du vaisseau qu'il montait , que d'une batterie qu'il avait élevée sur le rivage. Cette attaque diminua beaucoup le nombre des assiégés , & ruina tellement leurs forces , qu'ils furent bientôt exterminés jusqu'au dernier. Un empref-

Japon.

sement si soumis pour l'exécution d'un ordre qui entraînait la destruction totale du christianisme, assura l'établissement des Hollandais au Japon, malgré le dessein que la Cour avait eu d'en exclure tous les étrangers; mais il faut convenir que les moyens n'étaient pas nobles, & Kempfer en convient. Une si basse déférence n'était pas propre à leur attirer la confiance & l'estime d'une nation généreuse: aussi la tolérance qu'on leur accorde est-elle achetée bien cher par toutes les humiliations qu'on leur fait essuyer. Ils s'attendaient, pour prix de leurs services, à se voir tout d'un coup en possession non-seulement de la liberté qu'ils désiraient pour leur commerce, mais encore de tous les avantages dont ils avaient fait dépouiller leurs rivaux. Cependant ils reçurent ordre de démolir le comptoir & le magasin qu'ils avaient bâtis depuis peu dans l'isle de Firando, parce qu'il était de pierre de taille, & qu'ils avaient gravé au frontispice l'année de l'Ere chrétienne; ensuite ils se virent forcés d'abandonner entièrement ce comptoir, & de se confiner dans la petite isle qui avait été bâtie pour les Portugais. Là ils sont environnés d'une foule d'Officiers, de gardes, & de surveillans Japonais, sur-tout à l'arrivée de leurs vaisseaux, & pendant la durée de leur vente. Ces geoliers & ces espions, auxquels ils sont obligés de payer eux-mêmes des gages fort

considérables, engagés par toute sorte d'amitié.

On a vu quel air de Japonais qu'un homme d'un certain rang n'aurait pu établir, qu'il ne leur survenait un excès de liberté, tant qu'ils ont leurs plans pour

Celui qui est saisi sur la violation de ce qui est coup de fouet qui gardent il est quelquefois mais le châtiment Douane, et tranchant la

Aucun Hors du pays Gouverneur

confidérables , n'approchent d'eux qu'après s'être engagés par un serment solemnel , à leur refuser toute sorte de communication , de confiance , ou d'amitié.

Japon.

On a vu , dans le Journal de Kempfer , avec quel air de dédain ils sont traités à la Cour. Tout Japonais qui marque pour eux quelque égard , ou quelque amitié , n'est pas regardé comme un homme d'honneur , qui ait pour sa patrie l'attachement qu'il lui doit. Delà vient l'opinion bien établie , qu'il est également glorieux & légitime de leur surprendre , de leur demander un prix excessif des moindres dentées , de les tromper autant qu'il est possible , de diminuer leurs libertés & leurs avantages , & d'inventer de nouveaux plans pour augmenter leur servitude.

Celui qui leur dérobe quelque chose , & qui est saisi sur le fait , en est quitte pour la restitution de ce qu'on trouve sur lui , & pour quelques coups de fouet qu'il reçoit sur le champ des soldats qui gardent leur isle. Si le crime est considérable , il est quelquefois banni pour un temps assez court ; mais le châtement des Hollandais qui fraudent la Douane , est une mort certaine , soit en leur tranchant la tête , ou par le supplice de la croix.

Aucun Hollandais ne peut envoyer une lettre hors du pays , sans en avoir donné une copie aux Gouverneurs , qui la font enregistrer dans un livre.

---

Japon.

destiné à cet usage. Les lettres, qui viennent de dehors, doivent être remises aux mêmes Officiers, avant que d'être ouvertes. Cependant ils ferment les yeux sur celles qui sont pour les particuliers, quoiqu'elles soient comprises aussi dans la loi. Autrefois lorsqu'un Hollandais mourait à Nangasaki, on le jugeait indigne de la sépulture, & son corps était jeté dans la mer, à la sortie du port. Depuis quelque temps on a pris le parti de leur assigner un petit terrain inutile sur la montagne d'Inassa, où ils ont la liberté d'enterrer leurs morts.

Il n'est pas prouvé, malgré tout ce qu'on en a dit tant de fois, qu'ils soient obligés de marcher sur le Crucifix; mais ce qui est certain, c'est qu'ils sont obligés de supprimer toute marque extérieure de christianisme, comme, par exemple, le signe de la croix, la prière, &c.

Ce détail n'est qu'un léger extrait de plusieurs chapitres de Kempfer, qui contiennent les vexations qu'ils essuyent continuellement. Lorsque l'on considère les loix mortifiantes qui s'observent à l'arrivée de ces vaisseaux, la nécessité de livrer toutes ces marchandises à la bonne foi des Officiers du pays, & de les faire décharger par des mains inconnues; enfin, l'étrange contrainte qui tient ces Officiers renfermés dans une isle longue de cent toises, & large d'environ quarante, dépen-

D  
 dant du cap  
 mépris des  
 avec impa  
 & les profi  
 tant d'hum

Kempfer  
 marchandises  
 crue de la  
 de Perse; t  
 & d'autres  
 n'y ait ni  
 l'Europe, &  
 sur-tout de  
 ture, que r  
 des peaux  
 fauves; des  
 de buffle de  
 & des peau  
 d'autres pay  
 sous de rig  
 en poudre  
 orientales,  
 cades (on  
 dal blanc de  
 dans les isle  
 du cinabre  
 du salpêtre  
 de Siam; &

ennent de  
 Officiers,  
 ils ferment  
 particuliers,  
 ans la loi.  
 it à Nan-  
 ulture, &  
 a sortie du  
 le parti de  
 r la mon-  
 d'enterfer  
 qu'on en a  
 e marcher  
 c'est qu'ils  
 extérieure  
 e, le signe  
 e plusieurs  
 t les vexa-  
 Lorsque  
 s'observent  
 é de livrer  
 des Offi-  
 er par des  
 trainte qui  
 sse longue  
 te, dépen-

dant du caprice, des rigueurs, de la haine & du mépris des Japonais; on demandera sans doute, avec impatience, quels peuvent être les avantages & les profits qui dédommagent les Hollandais de tant d'humiliations.

---

 Japon.

Kempfer nous apprend quelles sont les marchandises qu'ils portent au Japon. C'est de la soie crue de la Chine, du Tunquin, du Bengale & de Perse; toute sorte de soies, d'étoffes de laine, & d'autres étoffes des mêmes pays, pourvu qu'il n'y ait ni or ni argent; des draps de laine de l'Europe, & d'autres étoffes de soie & de laine, sur-tout des serges d'Angleterre, du bois de teinture, que nous nommons Sapan & bois de Brésil, des peaux de buffle & de cerf, ou d'autres bêtes fauves; des peaux de raie, de la cire, des cornes de buffle de Siam & de Camboye, des Cordouans, & des peaux tannées de Perse, du Bengale, & d'autres pays, mais non d'Espagne & de Manille, sous de rigoureuses peines; du poivre & du sucre en poudre & candi, de plusieurs endroits des Indes orientales; des clous de girofle, & des noix muscades (on ne demande plus de canelle); du sandal blanc de Timor; du camphre de Baros, recueilli dans les isles de Borneo & de Sumatra; du mercure, du cinabre & du safran de Bengale; du plomb, du salpêtre, du borax & de l'alun de Bengale & de Siam; du musc de Tunquin; des coraux, de

---

Japon.

l'ambre, du véritable antimoine, dont les Japonais se servent pour donner de la couleur à leur porcelaine; des miroirs de l'Europe; des fragmens de miroirs, dont ils font des microscopes & d'autres lunettes; du *masang de vaca*, qui est une pierre médicinale, tirée de la vessie du fiel des vaches de Mozambique; du bois de serpent, de l'asfaer; des bambous, des mangles, & d'autres fruits verts des Indes orientales, confits avec du poivre de Turquie, de l'ail & du vinaigre; des crayons de plomb de mer, & de bol d'Arménie, pour écrire; du mercure sublimé, & jamais du calomel, ou mercure doux; des limes fines, des aiguilles, des lunettes, de grands verres à boire, de la plus belle espèce; des coraux contrefaits, des oiseaux rares, & d'autres curiosités étrangères, soit de l'art ou de la nature.

Mais de toutes ces marchandises, celle que les Japonais aiment le plus, quoique la moins avantageuse pour les marchands qui l'apportent, c'est la soie crue, dont les Portugais, par cette raison, nommaient la vente *Parcado*; & ce nom se conserve encore au Japon. Toutes sortes d'étoffes & de toiles donnent un profit sûr & considérable. On gagne beaucoup aussi sur le sapan, ou le bois de Brésil, & sur les cuirs. Les marchandises les plus lucratives sont le sucre, le cachou, le storax liquide, le patsju, le camphre de Borneo, les miroirs, le corail & l'ambre.

Dans  
 au Japon  
 que ann  
 toutes ces  
 dans l'iss  
 de trois c  
 à la vale  
 porter le  
 moitié d  
 monte à  
 prix des  
 Tout dé  
 est ordin  
 s'en fait  
 » dit K  
 » soixan  
 » toutes  
 » nous r  
 » cinq p  
 » dérabl  
 » déper  
 » cette l  
 » pas la  
 » difes  
 » cuivre  
 » même  
 » quatu  
 » ajout  
 » chaq

Dans les premiers temps de leur commerce au Japon, les Hollandais n'y envoyaient pas chaque année moins de sept navires chargés de toutes ces richesses. Depuis qu'ils ont été resserrés dans l'isle de Desima, ils n'en envoient pas plus de trois ou quatre. Aujourd'hui la somme annuelle à la valeur de laquelle ils ont la permission de porter leurs marchandises, ne revient qu'à la moitié de celle qu'on accorde aux Chinois, & monte à dix tonnes & demie d'or. A l'égard du prix des marchandises, il varie chaque année. Tout dépend de celui qu'elles ont à Meaco, qui est ordinairement réglé par la consommation qui s'en fait dans le pays. « Une année portant l'autre, » dit Kempfer, nos profits peuvent monter à » soixante pour cent. Cependant, si l'on considère » toutes les charges & la dépense de notre vente, » nous n'avons guères plus de quarante à quarante- » cinq pour cent de profit clair ; gain peu considérable pour une compagnie qui a tant de » dépenses à soutenir aux Indes orientales. Aussi » cette branche de son commerce ne vaudrait-elle » pas la peine d'être entretenue, si les marchan- » dises que nous tirons du Japon, sur-tout le » cuivre raffiné, ne donnaient le même profit & » même un peu plus. Ainsi la totalité peut aller à » quatre-vingt, ou quatre-vingt-dix pour cent ; » ajoutez que les dépenses ne sont pas les mêmes » chaque année ».



---

Japon.

Les vaisseaux Hollandois employent donc une partie de la valeur de leurs marchandises, à se procurer du cuivre raffiné, dont ils chargent par an depuis douze mille jusqu'à vingt mille pics. Ce métal est fondu en petits bâtons, ou rouleaux, d'un éman de long, & d'environ l'épaisseur d'un pouce. Chaque pic se met dans une petite boîte de sapin, pour être transporté plus facilement; & les trois ou quatre navires qui composent la flotte Hollandaise, en font une partie de leur cargaison. Un de ces bâtimens fait voile à Batavia par le plus court chemin. Les autres s'arrêtent à Pulo-Taman, isle sur les côtes de Malaca, & continuent delà leur voyage jusqu'à Malaca même, d'où le Gouverneur Hollandois les envoie, tantôt au Bengale, tantôt aux côtes de Coromandel, ou dans quelque autre place qui ait besoin de leurs marchandises.

Le reste de la cargaison se fait de cuivre grossier, fondu en flans ronds & plats, & quelquefois des casjes de cuivre, espèce de liards ou de basse monnaie qu'on porte au Tunquin. Tout le cuivre est vendu aux marchands Hollandois, par une compagnie Japonaise, qui jouit seule d'un privilège de l'Empereur, pour le raffiner & le vendre aux étrangers. On charge aussi depuis six mille jusqu'à douze mille livres de camphre du Japon, renfermé dans des barils de bois; quelques

D  
centaines de  
deux de fil  
fortes de ca  
à riroirs,  
des parafol  
de cannes r  
peaux de pe  
beaucoup d  
l'or, du *sow*  
de cuivre,  
pas moins d  
du papier p  
papier tran  
& du vernis  
du *sacki*, e  
riz; du *soge*  
confits dan  
ses fortes d  
milliers de  
Ce qui p  
qu'ils épro  
pas mieux  
où l'on cra  
dans une e  
les Hollan  
avait appa  
impériaux

\* Monna

centaines de balles de porcelaine ; une boîte ou deux de fil d'or, de cent rouleaux la boîte ; toutes sortes de cabinets vernissés, de boîtes, de caisses à tiroirs, & d'autres ouvrages de cette espèce ; des parasols, des écrans, divers petits ouvrages de cannes fendues ; des cornes d'animaux, des peaux de poissons que les Japonais préparent avec beaucoup d'art & de propreté ; des pierreries, de l'or, du *sowa*, qui est un métal artificiel composé de cuivre, d'argent & d'or, & dont on ne fait pas moins de cas que de l'argent pur ; des rattans, du papier peint & coloré en or & en argent ; du papier transparent, qu'on rend tel avec de l'huile & du vernis ; du riz, le plus fin de toute l'Asie ; du *sacki*, espèce de breuvage qui se fait avec du riz ; du *soge*, marinade assez agréable, des fruits confits dans des barils, du tabac dentelé, diverses sortes de thé & de marmelades, & quelques milliers de cobangs \* en or.

Ce qui peut consoler les Hollandais des affronts qu'ils éprouvent, c'est que les Chinois ne sont pas mieux traités. Devenus suspects, au Japon, où l'on craint leurs entreprises, ils y sont renfermés dans une espèce de prison de commerce, comme les Hollandais à Desima. En 1688, un jardin qui avait appartenu à un Intendant des Domaines impériaux, leur fut assigné pour demeure. Ce

---

Japon.

---

\* Monnaie d'Asie.

---

Japon.

jardin était agréablement situé , vers le fond du port , près du rivage & de la ville. Il avait été soigneusement embelli d'un grand nombre de belles plantes domestiques & étrangères. On bâtit sur ce terrain plusieurs rangs de petites maisons , chaque rang couvert d'un toit commun. Tout l'espace fut environné de fossés , de palissades , & de doubles portes. Cette opération fut si prompte , que le même lieu , qui était un des plus agréables jardins du monde , au commencement de Février , avait à la fin de Mai , l'odieuse apparence d'une prison , où les Chinois se virent renfermés sous une bonne garde. En quelque temps qu'ils arrivent ; on ne leur accorde pas d'autre retraite. Ils y sont traités comme les Hollandais à Desima.

La liberté qui règnait dans cet Empire , avant la ruine du christianisme , y avait introduit quantité de sectes étrangères , au préjudice de l'ancienne religion du pays. Quelques Auteurs en comptent jusqu'à douze , dont les principes & les pratiques n'ont presque rien de commun. Les unes adorent le Soleil & la Lune , & d'autres offrent leur encens à divers animaux. Les Camis , premiers Souverains du Japon , les Fos des Indes , tous ceux qui ont contribué à peupler & à policer ces îles , qui y ont porté des loix civiles , quelque science , quelque art , & tous ceux qui y ont établi quelque nouveau culte , y ont des Temples

& des adorateurs  
pour arthée  
l'extérieur  
Enfin , les  
sacrifices a

On accorde  
hommes c  
par leur sa  
tage qu'il  
ces Divini  
d'autres ar  
la Lune ,  
éclairent le  
nombre d  
presqu'éga  
les Prince  
magnifiqu  
de ces mo  
que leur n  
vingt ou c  
hauteur &  
en voyait  
une quant  
prix. Les  
de rayons.  
à-dire , de  
en compte  
Les prin

& des adorateurs. La plupart des grands passent pour athées, & croient l'ame mortelle, quoiqu'à l'extérieur ils fassent profession de quelque secte. Enfin, les démons mêmes ont des autels & des sacrifices au Japon.

---

Japon.

On accorde le titre de Camis à tous les grands hommes qui se sont distingués pendant leur vie, par leur sainteté, leurs miracles, & par les avantages qu'ils ont procurés à la nation. Chacune de ces Divinités a son Paradis; les unes dans l'air, d'autres au fond de la mer, dans le Soleil, dans la Lune, & dans tous les corps lumineux qui éclairent les Cieux. Il n'y a point de ville où le nombre des Temples & des Chapelles ne soit presque égal à celui des maisons. Les Empereurs & les Princes se disputent la gloire d'en bâtir de magnifiques; aussi les richesses de quelques-uns de ces monumens ne surprennent-elles pas moins que leur nombre. Il n'est pas rare d'y voir quatre-vingt ou cent colonnes de cèdre, d'une prodigieuse hauteur & des statues colossales de bronze: on y en voyait même autrefois d'or & d'argent, avec une quantité de lampes & d'ornemens d'un grand prix. Les statues sont ordinairement couronnées de rayons. Les Temples se nomment *Mias*, c'est-à-dire, demeure des ames immortelles. Kempfer en compte plus de vingt-sept mille.

Les principaux points de la religion du Sinto,

Japon.

se réduisent à cinq : la pureté du cœur ; l'abstinence de tout ce qui peut rendre l'homme impur , qui consiste à ne pas se souiller de sang , à s'abstenir de manger de la chair , à ne pas s'approcher des corps morts. Il n'est pas permis aux femmes d'entrer dans les Temples , lorsqu'elles ont leurs infirmités lunaires.

Toutes les fêtes du Sinto ont leurs jours fixes ; chaque mois en a trois , qui reviennent constamment le premier jour , le cinquième & le dernier. Cinq autres sont réparties dans le cours de l'année , & fixées à certains jours qui passent pour les plus malheureux , parce qu'ils sont impairs , & qui en ont pris leurs noms.

On a remarqué , en parlant du Dairi , qu'il est le chef suprême de l'ancienne religion , & qu'elle n'a pas proprement de Prêtres , puisqu'elle n'en a pas d'autres que ce Prince & toute sa Cour , qui ne font d'ailleurs aucune fonction ecclésiastique , & que les Canatis , dont l'office se réduit à la garde des Temples ; mais elle a fort anciennement un ordre religieux d'Hermites , qui se nomment Jammabos , c'est-à-dire , soldats de montagnes , & qui , suivant leur nom & leurs règles , sont obligés de combattre pour le service des Camis , & pour la conservation de leur culte. Ils font profession de mener une vie très-dure , voyageant sans cesse dans les montagnes saintes , vivant de

racines penda

l'eau froide a

Les Fekis

mais leur orig

partagé en de

Feki avait po

nommé Genc

cune prit le n

plirent long-t

Après une lon

rent l'ascendan

devenu Cubo

sive où l'Emp

narque avait u

force qu'on c

Kakckigo. Il

mée vaincue

troupes victor

se l'attacher. C

» été fidèle se

» personne ne

» lui la même

» que je vous

» tel que jé

» sans me sen

» venger mo

» pouvoir voi

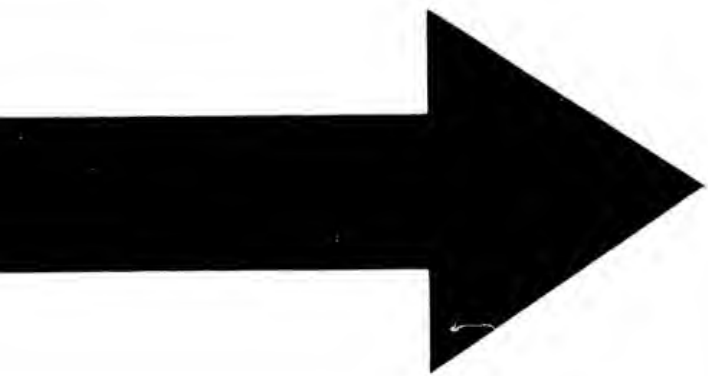
» dois à vos

racines pendant ces voyages, & se baignant dans l'eau froide au cœur même de l'hiver.

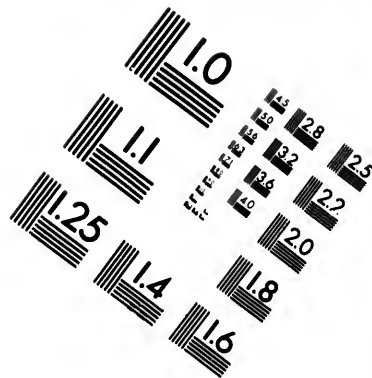
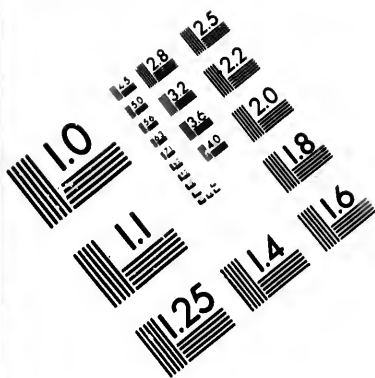
Japon.

Les Fekis sont les *Quinze-Vings* du Japon, mais leur origine est plus héroïque. L'Empire était partagé en deux factions principales. L'Empereur feki avait pour lui la première & le Cubosama, nommé Gendz, était à la tête de la seconde. Chacune prit le nom de son chef. Ces deux divisions remplirent long-temps le Japon de sang & d'horreurs. Après une longue variété de succès, les Gendzis prirent l'ascendant, par la bonne conduite de Joritomo, devenu Cubosama, qui gagna une bataille décisive où l'Empereur fut tué. Ce malheureux Monarque avait un Général d'une bravoure & d'une force qu'on croyait surnaturelle. Son nom était Kakckigo. Il s'était sauvé avec les débris de l'armée vaincue; mais il fut pris ensuite par les troupes victorieuses. Joritomo l'estimait; il voulut se l'attacher. Ce brave guerrier lui répondit: « J'ai été fidèle serviteur d'un bon maître; il est mort, personne ne se vantera jamais que j'aie eu pour lui la même fidélité & la même affection. J'avoue que je vous dois la vie; mais mon malheur est tel que jè ne puis tourner les yeux sur vous, sans me sentir le desir de vous ôter la vie, pour venger mon maître. La fortune me réduit à ne pouvoir vous marquer la reconnaissance que je dois à vos offres, qu'en m'arrachant ces deux

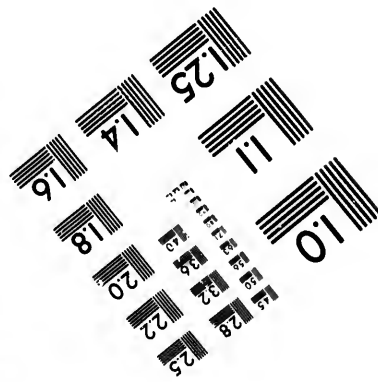
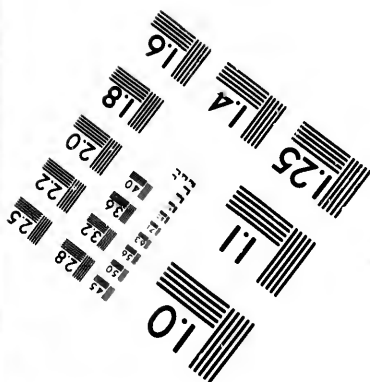
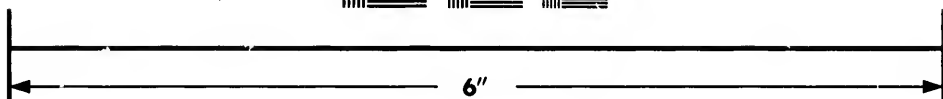
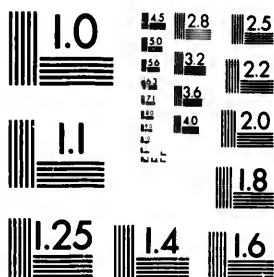








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
11  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40  
45  
50  
56  
63  
71  
80  
90

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

---

Japon.

» yeux , qui m'excitent à votre perte ». En achevant cette réponse , il s'arracha les yeux , les mit sur une assiette & les offrit à Joritomo. Un mélange d'horreur & d'admiration lui ayant fait accorder aussitôt la liberté , il se retira dans la province de Fiunga , où il institua la société d'aveugles , qui porte le nom de Feki , & qui s'est extrêmement étendue. Elle est composée d'aveugles de toutes sortes de rangs & de professions. Comme ils sont tous séculiers , leur principale distinction est de se faire raser la tête comme les Buffets , ou les aveugles ecclésiastiques. Dans la manière de se vêtir , ils diffèrent peu du commun des Japonais , quoiqu'entr'eux les rangs & les dignités soient marqués par certaines différences. Les plus pauvres ne reçoivent point d'aumônes. Ils s'entretiennent honnêtement par l'exercice de divers métiers , qui s'accordent avec leur infortune. Plusieurs cultivent heureusement la musique. On les employe , dans les Cours des Princes & des grands de l'Empire , aux solemnités & aux fêtes publiques , telles que les processions & les mariages. Ils sont dispersés dans tout l'Empire ; mais leur Général réside à Meaco. On leur donne le nom d'Osiokf , & le Dairi lui fait une pension annuelle de quatre mille trois cent taels , pour son entretien. Il gouverne sa société , à la tête d'un Conseil de dix anciens , qui a le pouvoir de vie &

D  
de mort ,  
pour l'exé  
être appro  
de la justic  
qui nomm  
dans les p  
portent le  
ses Koros c  
mêmes des  
gués du co  
leurs culor  
Kengio &  
sur tous l  
d'alentour.

Les Id  
Camis , le  
Budfod , et

Il y a ga  
religion Ja  
l'ancienne  
d'hui dans  
se persuad  
Kempfer ,  
nais , est  
Badhum d  
Siamois' ,  
en un mot  
le figuier d

de mort , avec cette restriction néanmoins , que pour l'exécution d'un criminel , la sentence doit être approuvée & l'ordre expédié par le Président de la justice impériale. C'est le Conseil des dix , qui nomme les Officiers inférieurs qui résident dans les provinces. Les Supérieurs provinciaux portent le titre de Kengios ; & chaque Kengio a ses Koros ou ses Conseillers , qui gouvernent eux-mêmes des districts particuliers , & qui sont distingués du commun des aveugles , par la largeur de leurs culottes. Kempfer vit à Nangasaki un Kengio & deux Kotos , dont l'autorité s'étendait sur tous les aveugles de la ville & du pays d'alentour.

Les Idoles étrangères sont venues disputer aux Camis , les adorations des Japonais. Budso , ou Budfod , est le nom qu'on donne à cette idolâtrie.

Il y a tant de ressemblance entre la nouvelle religion Japonaise , & celle des Bramines , qui est l'ancienne religion d'Egypte , & qui règne aujourd'hui dans toutes les parties de l'Asie , qu'on peut se persuader raisonnablement , à l'exemple de Kempfer , que le Xaca des Chinois & des Japonais , est le Budha des Baniens de l'Inde ; le Badhum des Ceylanois , le Sammonokodom des Siamois , le Sammono - Rhutama des Peguans : en un mot , que cette secte s'est répandue , comme le figuier d'Inde , qui se multiplie de lui-même ,

---

Japon.

---

Japon.

en formant de nouvelles racines de l'extrémité de ses branches.

L'attrait le plus séduisant de la religion de Xaca, pour un peuple du caractère des Japonais, est l'immortalité qu'elle promet à la vertu, dans une plus heureuse vie. Delà ces scènes tragiques de tant de personnes de tout âge & de tout sexe, qui courent à la mort de sang froid, & même avec joie, dans l'opinion que le sacrifice de leur vie est agréable à leurs Dieux, & qu'ils seront admis au bonheur, sans aucune épreuve. Rien n'est plus commun que de voir le long des côtes de la mer, des barques remplies de ces fanatiques, qui se précipitent dans l'eau, chargés de pierres, ou qui perçant leurs barques, se laissent insensiblement submerger, en chantant les louanges du Dieu Canon, dont ils placent le Paradis au fond des flots. Une multitude infinie de spectateurs les suit des yeux, élève leur courage qu'au Ciel, & veut recevoir leur bénédiction avant qu'ils disparaissent. D'autres s'enferment & se font murer dans des cavernes, dont l'espace leur suffit à peine pour y demeurer assis, & où ils ne peuvent respirer que par un tuyau qu'on a soin de leur ménager. Là ils se laissent tranquillement mourir de faim, dans l'espérance que Xaca lui-même viendra recevoir leurs ames. D'autres montent sur des pointes de rochers extrêmement élevés,

élevés, au  
de soufre  
& ne cess  
les priant  
qu'ils voy  
Alors ils l  
sacrifice es  
jettent la  
d'autres se  
sur lesquel  
& se laisse  
presse de c  
Tous les  
fanatisme ;  
commun d  
nombre de  
les plus rig  
verser sur l  
cent cruche  
en eux le m  
prennent d  
pieds, par  
de cailloux  
tête décou  
pluie, le fr  
les plus esc  
recevable dan  
mois passer

Tome I

élevés, au-dessous desquels il se trouve des mines de soufre, dont il sort quelquefois des flammes, & ne cessent point d'invoquer leurs Dieux, en les priant d'accepter l'offre de leur vie, jusqu'à ce qu'ils voyent la flamme qui commence à s'élever. Alors ils la prennent pour une marque que leur sacrifice est accepté; & fermant les yeux, ils se jettent la tête la première au fond de l'abîme; d'autres se font écraser sous les roues des chariots sur lesquels on porte en procession leurs idoles, & se laissent fouler aux pieds, ou étouffer dans la presse de ceux qui visitent les Temples.

Tous les Japonais ne poussent pas si loin le fanatisme; mais l'esprit de pénitence est assez commun dans la religion du Budso. Un grand nombre de ces Idolâtres commencent le jour, dans les plus rigoureux froids de l'hiver, par se faire verser sur la tête & sur tout le corps, jusqu'à deux cent cruches d'eau glacée, sans qu'on remarque en eux le moindre frémissement; d'autres entreprennent de longs pèlerinages, marchant nuds pieds, par des chemins fort rudes, sur des pointes de cailloux, à travers les ronces & les épines, la tête découverte, bravant les ardeurs du Soleil, la pluie, le froid, grim pant au sommet des rochers les plus escarpés; courant avec une vitesse inconcevable dans des lieux où les daims & les charmois passeraient avec moins de hardiesse, & mar-

=====

Japon.

quant à ceux qui les suivent , le chemin trace de leur sang. Quelques-uns font vœu d'invoquer leurs Dieux des milliers de fois par jour , prosternés contre terre , frappant chaque fois le pavement de leur front , qui en demeure écorché. Le pèlerinage que certains Bonzes , nommés Damabagis , disciples de Xaca , font de temps en temps & que leurs plus zélés sectateurs entreprennent à leur exemple , peint si bien les emportemens de leur superstition , qu'il mérite d'être rapporté dans toutes ses circonstances , d'après le nouvel historien du Japon , qui les a recueillis de plusieurs mémoires , dont il garantit la sûreté.

Environ deux cent Pèlerins s'assemblent , tous les ans , dans la ville de Nara , qui est à huit lieues de Meaco. Ils se mettent en marche au jour marqué. Le voyage qu'ils ont à faire est de soixante quinze lieues ; & les chemins qu'ils choisissent par les bois & les déserts sont si difficiles , qu'ils ne peuvent en faire une par jour. D'ailleurs ils vont pieds nuds , & chacun porte sa provision de riz pour tout le voyage. A la vérité , ce fardeau n'est pas considérable , parce qu'on ne mange que le matin & le soir , & qu'à chaque fois on ne prend qu'autant de riz grillé qu'il en peut tenir dans le creux de la main , avec trois verres d'eau. Les huit premiers jours , on n'en trouve pas une goutte , & chacun doit porter sa provision pour

ce temps  
s'altère  
Lorsqu'il  
donne fa  
rablement

A huit  
ter ; mai  
Bonzes ,  
dans une  
ployés à c  
rins , l'es  
bourg d'C  
Bonzes , c  
les Direct  
de Bonzes  
On ignore  
qu'on a c  
leur figure  
air & leur  
leur déman  
sur le pench  
inspirent u  
les plus int  
ont de fréq  
tout ce qu'  
comme des  
hommes. Ils  
de Xaca , &

ce temps; mais comme elle manque, ou qu'elle s'altère bientôt, plusieurs en tombent malades. Lorsqu'ils ne peuvent plus marcher, on les abandonne sans pitié, & la plupart périssent misérablement.

A huit lieues de Nara, on commence à monter; mais il faut prendre des guides. Certains Bonzes, nommés Genguis, qui se rendent exprès dans une bourgade, nommée Ozino, sont employés à cette fonction. Ils conduisent les Pèlerins, l'espace de huit autres lieues, jusqu'au bourg d'Ozaba, où ils les remettent à d'autres Bonzes, connus sous le nom de Goguis, qui sont les Directeurs de ce pèlerinage. Ces deux espèces de Bonzes mènent une vie extrêmement pénitente. On ignore dans quels lieux ils se retirent; l'idée qu'on a conçue de ces hommes extraordinaires, leur figure qui a quelque chose d'affreux, leur air & leur regard farouche, leur son de voix, leur démarche, l'agilité avec laquelle ils courent sur le penchant des rochers bordés de précipices, inspirent une véritable horreur, qui fait frémir les plus intrépides. On ajoute que ces conducteurs ont de fréquens entretiens avec les démons. Enfin, tout ce qu'on en raconte les ferait plutôt regarder comme des esprits infernaux, que comme des hommes. Ils passent néanmoins pour les confidens de Xaca, & pour des saints d'un ordre distingué.



Japon.

L'autorité qu'ils prennent sur les Pélerins, ne peut être conçue que par ses effets. Ils commencent par les avertir d'observer exactement le jeûne, le silence, & toutes les règles établies; après quoi, pour la moindre faute, ils prennent le coupable, ils le suspendent par les mains au premier arbre, & l'y laissent exposé au plus affreux désespoir. Dans cette situation, un malheureux, à qui la force manque bientôt pour se soutenir, tombe & roule de précipice en précipice. Les spectateurs n'osent pousser la moindre plainte. Un fils qui pleurerait son père, un père qui donnerait le moindre signe de compassion pour son fils, recevrait le même traitement.

Vers la moitié du chemin, on arrive dans un champ où les Bonzes font asseoir tous les Pélerins, les mains en croix, & la bouche collée sur leurs genoux. C'est la posture des Japonais pendant leurs prières. Il faut demeurer dans cette posture, l'espace de vingt-quatre heures. De grands coups de bâtons puniraient le moindre mouvement. Tout ce temps est destiné à faire l'examen de sa conscience, pour se disposer à la confession de tous les péchés où l'on est tombé depuis le dernier pèlerinage. Après cette préparation toute la troupe se remet en marche: en approchant avec de nouvelles peines, on découvre un cercle de hautes montagnes, assez proches les unes des

autres, escarpé, sommé, nage, la laquelle qui souti Pélerins balance, poids po barre en au-dessus font assis d'eù ils qui doit les Bonz que pas ses faute ment le seule vac son. Au place: le rense ép de Xaca & d'une plusieurs chaque Xaca; e faire div

autres, au milieu desquelles s'élève un rocher escarpé, qui semble se perdre dans les nues. Au sommet de ce rocher, qui est le terme du pèlerinage, les Goguis ont dressé une machine, par laquelle ils font sortir une longue barre de fer, qui soutient une balance fort large. Ils placent les Pèlerins l'un après l'autre dans un des plats de la balance, en mettant dans l'autre un contre-poids pour l'équilibre. Ils poussent ensuite la barre en dehors, & le Pèlerin se trouve suspendu au-dessus d'un profond abîme. Tous les autres sont assis sur la croupe des montagnes d'alentour, d'où ils peuvent voir ce malheureux pénitent, qui doit déclarer à haute voix tous ses péchés. Si les Bonzes croient s'apercevoir qu'il ne s'explique pas nettement, ou qu'il cherche à déguiser ses fautes, ils secouent la barre, & ce mouvement le fait tomber dans un précipice, dont la seule vue est capable de troubler sa vue & sa raison. Aussitôt que l'un a fini, un autre prend sa place : lorsqu'ils ont tous passé par une si dangereuse épreuve, ils sont conduits dans un Temple de Xaca, où la statue de ce Dieu est en or massif & d'une grandeur extraordinaire, environnée de plusieurs petites Idoles, dont le nombre augmente chaque année. Ils y rendent leurs adorations à Xaca ; ensuite ils employent vingt-cinq jours à faire diverses stations autour des montagnes. Delà

---

 Japon.

Japon.

prenant congé de leurs Directeurs, auxquels chacun donne la valeur de quatre écus, ils se rendent ensemble dans un autre Temple, qui est le terme de leurs dévotions. Ils n'en sortent que pour faire éclater leur joie par une fête commune, & chacun prend alors le chemin qui lui convient pour se retirer.

Dans le cours de la seconde lune, on célèbre une fête plus sanglante que religieuse. Des cavaliers bien montés & bien armés se rendent sur une espèce d'esplanade; chacun porte sur son dos la figure du Dieu dont il suit la secte. En arrivant, ils forment divers escadrons: c'est le prélude d'un combat qui commence à coups de pierres, mais dans lequel on emploie bientôt les flèches, les lances & le sabre. On se traite alors avec toute la fureur de la haine. Aussi n'est-ce que le rendez-vous de tous ceux qui ont quelque querelle à vider. Chacun se venge sous le masque de la religion, & sous les auspices des Dieux. Le champ de bataille demeure couvert de morts & de blessés, sans que la justice ait droit de rechercher les motifs de cette violence.

Kempfer ne nous apprend point en quoi consistent les engagements du mariage, & quelles en sont les cérémonies; mais il paraît que les inclinations n'y sont guères consultées. On se marie au Japon sans s'être connu. Ce sont les parens des

deux côtés  
aveugle  
de se sépa  
les homm  
qu'il leur  
mort dan  
liberté le  
être les s  
l'art de g  
femmes  
attachem  
Japon en  
voit des  
dans le c  
pour suiv  
d'accorde  
permet  
enfans q  
être cro  
délivran  
leur dev  
qui n'os  
parens &  
nombre  
Lorsq  
l'âge vir  
rer, &  
biens;

deux côtés qui forment le nœud. A la vérité, cet aveugle contrat n'est pas gênant, puisque la liberté de se séparer est égale pour les deux sexes, & que les hommes peuvent avoir autant de concubines qu'il leur plaît. Cependant l'adultère est puni de mort dans les femmes, & quelquefois une simple liberté leur coûte la vie. Les Japonais sont peut-être les seuls hommes du monde qui ayent trouvé l'art de gagner & de se conserver le cœur de leurs femmes par cette rigueur; car on vante leur attachement & leur fidélité. Les histoires du Japon en offrent de continuel exemples. On y voit des femmes qui se laissent mourir de faim, dans le chagrin de ne pouvoir trouver d'autre voie pour suivre leurs maris au tombeau. Il est difficile d'accorder ce fond de tendresse, avec l'usage qui permet aux pères & aux mères d'exposer les enfans qu'ils ne sont point en état d'élever. Peut-être croient-ils faire une acte d'humanité, en délivrant ces innocentes créatures, d'une vie qui leur deviendrait à charge. Les personnes riches qui n'ont pas d'enfans, adoptent ceux de leurs parens & de leurs amis qui en ont un trop grand nombre.

Lorsque les aînés des familles sont parvenus à l'âge viril, les pères prennent le parti de se retirer, & leur abandonnent la conduite de leurs biens; ils ne s'en réservent que ce qui est néces-

Japon.

faire à leur subsistance, & à l'entretien de leurs autres enfans. Le partage des cadets est modique. Les filles ne portent à leurs maris que ce qu'elles ont sur elles.

Dans les conditions communes, on observe des degrés & des proportions, comme dans la noblesse. Les marchands composent le premier ordre; les artisans, le second; & les laboureurs, le troisième.

Les funérailles du Japon sont plus uniformes qu'on ne doit se l'imaginer de cette multitude de sectes & de la variété de leurs opinions. Les Ministres des Temples vont prendre le corps, & le portent en chantant dans leur cloître, où ils l'enterrent sans autre rétribution que ce qui leur est offert à titre d'aumône; mais avant la mort du malade, ils ont employé tous leurs soins à se procurer une partie de son bien.

Le deuil dure deux ans, pendant lesquels on doit se priver de toute sorte de plaisirs. Les Japonais, qui ne regardent pas la mort comme un mal, commencent par se réjouir du bonheur de la personne qui vient de mourir, & ensuite ils pleurent sa perte.



D  
C  
LES Japo  
doit être ef  
très-long-re  
fécondes, &  
Le temps  
hiver, l'air  
fortes gelées  
culaires, il  
pluies sont f  
les plus gran  
Juillet, que  
ou les mois  
n'a pas, au  
dans les con  
tales. Le  
fréquens.  
L'agiratic  
ronne ces isl  
dont elle est  
fort danger  
ces trombes  
donné plus  
Les Japonai

## CHAPITRE III.

*Histoire naturelle.*

LES Japonais vantent beaucoup leur climat. Il doit être effectivement fort sain, puisqu'on y vit très-long-temps, que les femmes y sont très-fécondes, & qu'on y est sujet à peu de maladies. Le temps néanmoins y est fort inconstant. En hiver, l'air y est chargé de neige, & produit de fortes gelées. En été, sur-tout dans les jours caniculaires, il est d'une chaleur insupportable. Les pluies sont fréquentes pendant toute l'année; mais les plus grandes tombent aux mois de Juin & de Juillet; que cette raison a fait nommer Satsuki, ou les mois d'eau. Cependant la saison des pluies n'a pas, au Japon, cette régularité qu'on observe dans les contrées plus chaudes des Indes orientales. Le tonnerre & les éclairs y sont fort fréquens.

L'agitation continuelle de la mer qui environne ces isles, jointe au grand nombre d'écueils dont elle est parsemée, en rendent la navigation fort dangereuse. On ne voit nulle part tant de ces trombes ou de ces colonnes d'eau, dont on a donné plus d'une fois la description dans ce recueil. Les Japonais les prennent pour des dragons d'eau

---



---

 Japon.

---



---

 Climats.

Japon.

qui ont une longue queue ; aussi les nomment-ils dans leur langue, *Tatfaki*, c'est-à-dire, dragons jaillissans. Les côtes du Japon ont deux fameux tournans qui en augmentent le danger. Ces terribles écueils font un fonds inépuisable d'allusions pour les Poëtes & les Prédicateurs Japonais.

En général, le terroir du Japon est montagneux, rempli de pierres & naturellement peu fertile ; mais l'industrie & le travail infatigable des habitans leur font tirer des rochers mêmes & des lieux les plus secs, tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. D'ailleurs la mer leur fournit abondamment du poisson & toutes sortes de coquillages. L'eau douce ne leur manque pas. Ils ont de toutes parts des lacs, des fontaines & des rivières, quelques-unes si rapides, qu'on ne les passe point sans danger, & qu'il n'est pas possible d'y construire des ponts. Aussi la plupart ont-elles leur source sur des montagnes d'où elles descendent avec d'autant plus d'impétuosité, qu'elles sont grossies par les grandes pluies des mois de Juin & de Juillet. On distingue entre les plus célèbres, 1°. celle d'Usin, qui est large d'un quart de lieue d'Allemagne. Elle tombe du sommet d'une montagne, avec tant de rapidité, que pour la passer à gué, dans les temps même où l'eau monte à peine aux genoux, un voyageur est obligé de faire conduire son cheval par cinq hom-

D

des robust  
anal. Les  
parce que,  
responsable  
Omni, qu  
rend sa fo  
une nuit,  
Ère chréti  
par le chang  
e nomme  
un long co  
On conn  
lemens de  
habitans s'e  
quelquefois  
entières. Le  
une grosse  
ait un récit  
ent en 158  
nt à Meaco  
ereurs Cub  
née en 170  
uis furent  
en publica d  
ue Meaco  
jour ordin  
dans toute s  
habitans. R

mmment-ils,  
re, dragons  
eux fameux  
Ces terris  
e d'allusion  
ponais.  
est monta-  
lement peu  
infatigable  
s mêmes &  
nécessaire à  
leur fournis  
es sortes de  
que pas. Il  
aines & de  
qu'on ne le  
pas possible  
art ont-elles  
elles descen-  
té, qu'elles  
les mois de  
tre les plus  
e d'un quar  
du somme  
é, que pour  
me où l'eau  
voyageur et  
ar cinq hom-

es robustes, qui connaissent parfaitement le  
anal. Les accidens y sont néanmoins assez rares,  
parce que, suivant la loi du pays, les guides sont  
responsables de la sûreté des passans. 2°. La rivière  
Omi, qui tire son nom de la province où elle  
prend sa source, & qui se forma dans l'espace  
d'une nuit, deux cent quatre-vingt-cinq ans avant  
l'ère chrétienne. 3°. Celle d'Aska remarquable  
par le changement continuel de son lit. Kempfer  
ne nomme aucune rivière du Japon, qui paraisse  
d'un long cours & soit navigable.

---

Japon.

On connaît peu de pays aussi sujets aux trem-  
blemens de terre. Ils y sont si fréquens, que les  
habitans s'en alarment peu, quoiqu'ils soient  
quelquefois assez violens pour renverser des villes  
entières. Le peuple attribue ces violentes secousses  
à une grosse baleine qui se remue sous terre. On  
fait un récit effrayant des désordres qu'elles causè-  
rent en 1586, depuis la province de Sacaja jus-  
qu'à Meaco. La ville de Jedo, résidence des Em-  
pereurs Cubofamas, fut presque entièrement abî-  
mée en 1703; & plus de deux cent mille Japo-  
nois furent ensevelis sous ces ruines. En 1730,  
on publia dans toutes les nouvelles de l'Europe,  
que Meaco, ancienne capitale de l'Empire, &  
siège ordinaire des Dairis, avait été renversée  
dans toute son étendue, avec perte d'un million  
d'habitans. Kempfer nomme quelques parties du



---



---

Japon.

Japon, telles que les isles de Gotto & la petite isle de Suikbusima, qui n'ont jamais senti la moindre secousse : le fait est reconnu. C'est d'ailleurs une chose étonnante que le grand nombre de volcans qu'on voit au Japon. Une petite isle, voisine de Firando, a brûlé pendant plusieurs siècles ; une autre vis-à-vis de Satsuma, jette continuellement du feu. Dans la province de Fingo, sur la cime d'une haute montagne, on voit une large ouverture, qui était autrefois la bouche d'un volcan quoiqu'il n'en sorte plus rien depuis quelques années. Dans la province de Chicugen, près d'un lieu nommé Kujano-fsa, une mine de charbon qui s'est enflammée par la négligence des ouvriers n'a pas cessé de brûler depuis. La montagne de Fesi dans le voisinage de Surunga, fameuse par sa hauteur, par sa forme, qui représente celle d'un chapeau, & par la neige dont elle est toujours couverte, exhalait autrefois des flammes. Elle ont disparu depuis que le feu a fait une ouverture au côté de la montagne ; mais on voit encore sortir une fumée noire, accompagnée d'une puanteur insupportable. La terre y est chaude, & même brûlante en divers endroits. Il en sort plusieurs sources d'eau chaude. Le Japon a quantité d'autres volcans, & diverses sortes d'eaux médicinales. Caron parle de plusieurs sources qui passent par des mines de cuivre, de salpêtre, de soufre, &

D

tel, de fer &  
mine d'étain  
trée a dix p  
peut s'étend  
pour de cert  
comme des  
leur tempé  
coule ordin  
d'une heure  
souffle de  
trois ou qu  
quatre heu  
une autre s  
plus singuli  
les côtés fo  
pesantes. I  
mais elle c  
vent si fort  
première es  
brasses. Sa  
peut échauf  
aussi beauc

Cette m  
prouve affe  
coup de se  
preuves. F  
minéral, c  
en plus gra

de fer & d'étain. Il en vit une qui vient d'une mine d'étain, & qui sort d'une grotte dont l'entrée a dix pieds d'ouverture. Autant que la vue peut s'étendre dans l'obscurité, on découvre autour de cette grotte des pierres taillées en pointe, comme des dents d'éléphant. L'eau est d'une chaleur tempérée. Il vit une autre fontaine qui ne coule ordinairement que deux fois le jour; l'espace d'une heure à chaque fois; mais lorsque le vent souffle de l'est & qu'il est violent, elle coule à trois ou quatre reprises dans l'espace de vingt-quatre heures. Enfin le même voyageur décrit une autre source qui a quelque chose encore de plus singulier. Elle sort d'une espèce de puits dont les côtés sont garnis de pierres fort grosses & fort pesantes. Elle ne coule qu'à certaines heures; mais elle coule avec tant d'abondance & avec un vent si fort, que les pierres en sont ébranlées. La première eau sort à la hauteur de trois ou quatre brasses. Sa chaleur surpasse le degré auquel on peut échauffer l'eau commune, & se conserve aussi beaucoup plus long-temps.

Cette multitude de volcans & de bains chauds prouve assez que la terre du Japon renferme beaucoup de soufre; mais on en a beaucoup d'autres preuves. Kempfer connaissait peu de pays où ce minéral, qui est la source de tous les métaux, fût en plus grande abondance. On en tire souvent une

---

Japon.

---

Japon.

si prodigieuse quantité d'une isle de la province de Satsuma, qu'elle en a pris son nom. Il n'y pas plus d'un siècle qu'on a la hardiesse d'y aborder : elle passait auparavant pour inaccessible, cause d'une fumée noire & épaisse qui en sort continuellement, & qui présentait des monstres horribles à l'imagination des peuples voisins. Personne ne doutait que l'isle ne fût habitée par des esprits infernaux. Un particulier moins timide demanda la permission d'y entrer. Il choisit cinquante hommes de la même résolution, avec lesquels il osa descendre au rivage. Après avoir traversé quelques bois, il trouva un terrain fort uni & si couvert de soufre, que de quelque côté qu'il marchât, il voyait sortir une épaisse fumée sous ses pieds. L'isle fut nommée Ivogafima, c'est-à-dire, l'isle de soufre; & depuis cette découverte, elle rapporte chaque année au Prince de Satsuma environ vingt caisses d'argent, outre le produit des arbres qui n'y croissent que sur les côtes; en général, le soufre est une des principales richesses du Japon.

---

Minéraux.

Il se trouve de l'or dans plusieurs provinces de l'Empire. C'est une partie considérable du revenu impérial, parce qu'on ne peut ouvrir aucune mine sans la permission de la Cour, qui se réserve les deux tiers du produit. L'or du Japon se tire ordinairement par la fonte; mais on en

D  
trouve au  
cuivre du  
plus abon  
celles dont  
long-temps  
septentrion  
quantité d  
lève aucun  
Surunga fo  
les autres d  
vert de n  
ment defe  
ment de  
ges. Le p  
rendent fix  
le golfe d'  
écroulée d  
trouva qu  
était mêm  
put tirer b  
verte. Un  
marées ex  
& d'argil  
le travail  
Chicungo  
d'or, s'é  
devenu i  
néanmoins

trouve aussi dans le sable, en le lavant, & le  
 cuivre du pays en contient toujours un peu. Les  
 plus abondantes mines de ce précieux métal, &  
 celles dont l'or passait pour le plus pur, ont été  
 long-temps les mines de Sado, une des provinces  
 septentrionales du Nipon. On y recueille encore  
 quantité de poudre d'or, sur laquelle il ne se  
 lève aucun droit pour l'Empereur. Les mines de  
 Surunga sont aussi très-estimées; mais les unes &  
 les autres commencent à s'épuiser. On en a décou-  
 vert de nouvelles auxquelles il est rigoureuse-  
 ment défendu de travailler, dans la vue apparem-  
 ment de les réserver pour des nécessités pressan-  
 tes. Le premier essai a fait reconnaître qu'elles  
 rendent six pour seize. Une montagne située sur  
 le golfe d'Okus, dans le district d'Omura, s'étant  
 écroulée dans la mer à la fin du siècle passé, on  
 trouva que le sable du lieu qu'elle avait occupé,  
 était mêlé d'or pur. Malheureusement on ne  
 put tirer beaucoup d'avantage d'une si riche décou-  
 verte. Un grand tremblement de terre, suivi de  
 marées extraordinaires, couvrit la mine de boue  
 & d'argile, à la hauteur de plusieurs brasses, &  
 le travail fut abandonné. Dans la province de  
 Chicungo, une autre mine qui donnait beaucoup  
 d'or, s'est tellement remplie d'eau, qu'il est  
 devenu impossible d'y travailler. On est persuadé  
 néanmoins qu'en faisant une ouverture dans le

Japon.

rocher qui est à l'entrée, l'eau pourrait s'écouler, & cette entreprise avait été formée; mais un orage survenu dans le moment qu'on allait commencer le travail, fit juger que la Divinité du lieu ne voulait pas qu'on déchirât le sein d'une terre qui était sous sa protection. De même un torrent sorti tout d'un coup d'une montagne où l'on allait ouvrir une mine d'or, dans l'isle d'Amakusa, répandit l'épouvante parmi les habitans & fit prendre la fuite aux ouvriers.

La province de Bungo a des mines d'argent. Kattami, lieu situé au Nord du Japon, en a de plus riches encore. L'argent du Japon passe pour le meilleur du monde; autrefois même on l'échangeoit à la Chine, poids pour poids, pour de l'or. Les Japonais ont encore un métal précieux, mais composé, qu'ils nomment *Sowa*, ou *Saouas*, dont la couleur tire sur le noir, & qui est un mélange de cuivre & d'or. Il n'est pas particulier au Japon, mais on l'y travaille avec un art, dont on n'approche point dans les autres contrées de l'Asie; & lorsqu'il est employé, il ne cède rien à l'or par l'éclat & la couleur.

Mais le cuivre est le plus commun des métaux de ces isles, & suffirait seul pour les enrichir. On le tire principalement des provinces de Surunga, d'Alfango, & de Kijnokuni. Le plus fin & le plus malléable est celui de Kijnokuni. Celui d'Alfango

fango est  
ment, il  
trente du  
seulemen  
chargé de  
mieux ce  
les raffine  
vent moi  
au Japon  
parce qu  
qu'il faut  
plats, qu  
Bungo pr  
qu'il n'es  
Japonais

On ne  
trois prov  
Bifen; ma  
Il est affir  
presque a  
outils de  
que ceux  
d'airain.  
les ustensi  
tres pièce  
navires &  
font d'un  
d'épaisseu

Tom

fango est si grossier, que pour l'employer facilement, il y faut mêler, sur soixante-dix caris, trente du précédent. Celui de Surunga est non-seulement très-fin & sans défauts, mais il est chargé de beaucoup d'or; & les Japonais séparent mieux ces métaux qu'ils ne faisaient autrefois; les raffineurs de la côte de Coromandel y trouvent moins leur compte. L'airain est assez rare au Japon, & beaucoup plus cher que le cuivre, parce qu'il ne s'y trouve pas de calamine, & qu'il faut en faire venir du Tunquin, en gâteaux plats, qui se vendent fort cher. La province de Bungo produit un peu d'étain si blanc & si fin, qu'il n'est guères inférieur à l'argent; mais les Japonais n'en font presque aucun usage.

On ne trouve du fer que sur les confins des trois provinces de Nincafaka, de Bitsju, & de Bisen; mais on l'y trouve en grande abondance. Il est affiné dans les mêmes lieux, & se vend presque aussi cher que le cuivre. La plupart des outils de fer sont à plus haut prix au Japon, que ceux qui ne sont que de cuivre, ou même d'airain. Ces deux métaux ne servent que pour les ustensiles, les crochets, les crampons, & d'autres pièces qui entrent dans la construction des navires & des édifices. Pour la cuisine, les pots sont d'une composition de fer, & de fort peu d'épaveur. Les plus vieux sont les plus estimés,

Japon.

parce qu'il y entre un alliage, dont on a perdu le secret. Le charbon de terre ne manque point au Japon. Il sort en abondance de la province de Tsikusen, des environs de Kuganissu, & des provinces septentrionales.

Le sel commun se fait avec l'eau de la mer. On creuse un grand espace de terre, qu'on remplit de sable fin, sur lequel on jette de l'eau de mer qu'on laisse sécher. On recommence la même opération jusqu'à ce que le sable paraisse assez imbibé de sel : alors on le ramasse ; on le met dans une cuve, dont le fond est percé en trois endroits ; on y jette encore de l'eau de mer, qu'on laisse filtrer au travers du sable ; on reçoit cette eau dans de grands vases, pour la faire bouillir jusqu'à certaine consistance ; & le sel qui en sort, est calciné dans de petits pots de terre, jusqu'à ce qu'il devienne blanc.

Le Japon n'a pas d'antimoine ni de sel ammoniac. On n'y connaît pas même leurs qualités ni leurs usages. Le vis-argent & le borax y viennent de la Chine. Kempfer y trouva néanmoins deux sortes de borax, qui croissent naturellement, mais si mêlées de parties hétérogènes, que les Japonais ne veulent pas se donner la peine de les séparer. Le mercure sublimé est rare & d'un prix excessif dans leurs isles. Ils en font le principal ingrédient d'une eau mercuriale, qu'ils croient

souverai  
cers & d  
intérieur  
ficiel-s'e  
vient de  
dise est  
qui jouit  
dir rien  
Japon en  
On tr  
situées à  
Japon, d  
ques-une  
approcha  
cornaline  
couvertes  
renferme  
plus belle  
Akoja,  
Perse. El  
mince, f  
peu rabor  
leur blan  
ordinaire  
coquilles  
golfe d'  
Princes d  
les soien

souveraine pour la guérison des ulcères, des cancers & d'autres maux. Le cinabre naturel se prend intérieurement dans plusieurs maladies; & l'artificiel-s'emploie dans les couleurs; l'un & l'autre vient de la Chine. Le commerce de cette marchandise est entre les mains de quelques particuliers qui jouissent d'un privilège exclusif. Kempfer ne dit rien du plomb; mais Caron assure que le Japon en produit beaucoup.

Japon.

On trouve dans les montagnes de Tsengaar, situées à l'une des extrémités septentrionales du Japon, différentes espèces d'agathes, dont quelques-unes sont d'une rare beauté, bleuâtres, & approchant fort du saphir. On en tire aussi des cornalines & du jaspe. Les côtes de Saikokf sont couvertes d'huîtres & d'autres coquillages qui renferment des perles. Les plus grosses & les plus belles se trouvent dans une huître nommée Akoja, qui ressemble assez aux coquilles de Perse. Elle est à peu près de la largeur de la main, mince, frêle, unie, & luisante au-dehors, un peu raboteuse & inégale en dedans; d'une couleur blanchâtre, aussi éclatante que le noir ordinaire, & difficile à ouvrir. On ne voit de ces coquilles qu'aux environs de Satsuma, & dans le golfe d'Omura. Le profit qui en revient aux Princes de Satsuma, les a portés à défendre qu'elles soient vendues au marché. Elles sont rares.



**Japon.**

Kempfer s'en procura quelques-unes. On leur attribue, dit-il, une propriété fort extraordinaire ; si l'on en met quelques-unes dans une boîte, avec un certain fard du Japon, fait d'une autre sorte de coquille, qui se nomme Takaraga, on voit naître, à côté de chacune, une ou deux petites perles qui se détachent d'elles-mêmes, au bout de trois ans, temps auquel on les suppose parvenues à leur maturité. Marc Paul, & d'autres Voyageurs, assurent qu'on trouve au Japon des perles rouges, de figure ronde. Kempfer décrit cette coquille, que les Japonais nomment Awabi : elle est d'une seule pièce presque ovale, assez profonde, ouverte d'un côté, par lequel elle s'attache aux rochers & au fond de la mer, ornée d'un rang de trous qui deviennent plus grands, à mesure qu'ils s'approchent de sa plus grande largeur. Sa surface extérieure est rude & gluante. Il s'y attache souvent des coraux, des plantes de mer, & d'autres coquilles. Elle renferme une excellente nacre, d'où il s'élève quelquefois des excrescences de perles blanchâtres, comme dans les coquilles ordinaires de Perse. Cependant une grosse masse de chair, qui remplit sa cavité, est le principal attrait qui la fasse rechercher des pêcheurs. Ils ont des instrumens faits exprès pour la détacher des rochers. Le même Voyageur décrit d'autres coquilles moins précieuses.

Dans  
on trouve  
les Japon  
rouge. Il  
presque  
pes, au  
îles de  
mais il  
Khuman  
d'Isju. K  
ment de  
dans la  
les habit  
parce qu  
longueur  
l'animal  
que aussi  
qu'on ju  
le nomi  
extrême  
tire son  
au fond  
qu'il ser  
fait que  
avant qu  
rance as  
à la bou  
gréable.

Dans une rivière de la province de Jetfingo, on trouve du naphte de couleur rougeâtre, que les Japonais nomment Tsutsono-abra, ou terre rouge. Il se tire de quelques endroits où l'eau est presque dormante, & l'on s'en sert dans les lampes, au lieu d'huile. Les côtes de Sarfuma & des isles de Kiuku offrent souvent de l'ambre gris; mais il s'en trouve encore plus sur celles de Khumano & des provinces de Kijnokuni & d'Isju. Kempfer raconte qu'on le tire principalement des intestins d'une baleine assez commune dans la mer du Japon, & nommé Fiakiro par les habitans, c'est-à-dire, poisson à cent brasses, parce qu'ils supposent que ses intestins ont cette longueur. Il y est mêlé avec les excréments de l'animal, qui sont comme de la chaux, & presque aussi durs qu'une pierre. C'est par leur dureté qu'on juge s'il s'y trouvera de l'ambre gris. Aussi le nomme-t-on Kufaranofu, nom qui signifie excrément de baleine; mais ce n'est pas de-là qu'il tire son origine. De quelque manière qu'il croisse au fond de la mer, ou sur les côtes, il paraît qu'il sert de nourriture à ces baleines, & qu'il ne fait que se perfectionner dans leurs entrailles: avant qu'elles l'aient avalé, ce n'est qu'une substance assez difforme, plate, gluante, semblable à la boue de vache, & d'une odeur très-défectueuse. Ceux qui le trouvent dans cet état, flot-

---

Japon.

---

Productions.

Japon.

tant sur l'eau, ou jeté sur le rivage, le divisent en petits morceaux, qu'ils pressent pour lui donner la forme de boule : à mesure qu'il durcit, il devient plus solide & plus pesant. D'autres le mêlent & le pétrissent avec de la farine de cosses de riz, qui en augmente la quantité & relève sa couleur. Il y a d'autres manières de le falsifier; mais si l'on en fait brûler un morceau, le mélange se découvre aussitôt par la couleur, l'odeur & les autres qualités de la fumée. Les Chinois, pour le mettre à l'épreuve, en raclent un peu dans de l'eau de thé bouillante; s'il est véritable, il se dissout & se répand avec agilité. Les Japonais n'ont appris que des Chinois & des Hollandais la valeur de l'ambre gris. A l'exemple de la plupart des Nations orientales de l'Asie, ils lui préféreraient l'ambre jaune.

Les mers du Japon produisent une quantité surprenante de plantes marines, d'arbrisseaux, de coraux, de pierres singulières, d'éponges & de routes fortes de coquillages, qui égalent en beauté ceux d'Amboine & des isles Moluques. Mais les Japonais en font peu d'estime; ou si le hazard en fait tomber dans le filet d'un pêcheur, il les porte au Temple le plus voisin, pour les offrir à Jebis, qui est le Neptune du Japon; comme un tribut de l'élément auquel cette Divinité préside.

Un V  
la Chine  
porcelain  
parmi no  
les Japo  
qu'ils y  
pas moir  
se fabriq  
province  
est une a  
des mont  
& de q  
vince. C  
fort nett  
bien lav  
vail est  
verbe, c  
dont la  
d'autres  
vaisselle  
celaine  
la Chin  
rence, t  
gue. C  
beauté  
paratio  
beaucon  
tilly en

Un Voyageur, qui avait fait un long séjour à la Chine, a prétendu qu'il ne se faisait point de porcelaine au Japon, & que celle qui se vend parmi nous à ce titre, se faisait à la Chine pour les Japonais qui l'y venaient acheter. Il est vrai qu'ils y en achètent beaucoup; mais il ne l'est pas moins que celle qui porte le nom du Japon, se fabrique dans le Yigen, la plus grande des neuf provinces de Saikokf ou du Ximo. La matière est une argille blanchâtre, qui se tire en abondance des montagnes voisines d'Urisijno & de Suwota, & de quelques autres endroits de la même province. Quoique cette argille soit naturellement fort nette, elle demande encore d'être pétrie & bien lavée, pour devenir transparente; & ce travail est si pénible, qu'il fait dire, comme en proverbe, que les os humains sont un des ingrédiens dont la porcelaine est composée. On n'a pas d'autres lumières sur la fabrique de cette précieuse vaisselle. Personne n'ignore que l'ancienne porcelaine du Japon est plus estimée que celle de la Chine, & qu'elle paraît mériter cette préférence, sur-tout par le blanc de lait qui la distingue. Celle d'aujourd'hui n'est pas de la même beauté, ce qui fait juger que le secret de la préparation s'est perdu. Celle de Saxe approche beaucoup plus de l'ancienne, & celle de Chantilly encore plus. L'une & l'autre la surpassent

---

 Japon.

---

Japon.

---

Végétaux.

même par le dessin & par la finesse des traits. Parmi les végétaux qui sont le plus en usage au Japon, Kempfer donne le premier rang au mûrier. Quoique son fruit, noir ou blanc, soit insipide dans ces isles, ce défaut est bien compensé par l'avantage qu'on y tire de ses feuilles pour la nourriture des vers à soie. Il croît dans la plus grande partie du Japon, sur-tout dans les provinces septentrionales, où quantité de villes & de villages tirent presque uniquement leur subsistance des manufactures d'étoffes de soie. Le *kadsi*, ou l'arbre dont on tire le papier, est uné espèce de mûrier. Quoiqu'il croisse sans culture, on prend soin de le transplanter; il s'élève avec une vitesse surprenante, & ses branches s'étendent fort loin. De son écorce, on fait non-seulement du papier, mais des cordes, de la mèche, du drap, diverses sortes d'étoffes, & d'autres commodités.

L'*urusi*, ou l'arbre du vernis, n'est pas moins admirable par son utilité; il produit un jus blanc-châtre, dont les Japonais se servent pour vernir tous leurs meubles, leurs plats & leurs assiettes. A la table même de l'Empereur, la vaisselle & les ustensiles vernissés obtiennent la préférence sur les plus précieux métaux. On distingue une autre espèce d'arbre au vernis, qui a les feuilles

plus étro  
les collu  
pas la bo  
quantité  
culière a  
estimé.

qu'on tra  
de l'urusi

Le Ja  
qui port  
*spuria* ;  
*cassia-lig*  
de canell  
encore pa

Le *ku*  
espèce de  
Satsuma  
par une  
de cet ar  
à très-vi  
jusqu'à c  
pour un  
Borneo.

Le *es*  
des plan  
quoiqu'  
champs  
peut rec

plus étroites, & qui se nomme *saasi*. Il croît sur les collines & les montagnes; mais son jus n'a pas la bonté de l'autre, & ne fournit pas la même quantité. Le véritable urusi est une espèce particulière au Japon. Celui de Jamatto est le plus estimé. Kempfer observe que l'arbre du vernis qu'on trouve aux Indes, est tout-à-fait différent de l'urusi des Japonais.

---

Japon.

Le Japon a plusieurs espèces de lauriers. Celui qui porte des baies rouges, est le *cannelifera-spuria*; ou plutôt à cause de sa viscosité, le *cassia-lignea*. Il ressemble parfaitement à l'arbre de canelle, non-seulement par sa grandeur, mais encore par sa figure & la substance des feuilles.

Le *kus*, ou l'arbre du camphre, est une autre espèce de laurier. Les payfans de la province de Satsuma & des isles de Gotto font le camphre par une simple décoction des racines & du bois de cet arbre, coupés en petits morceaux. Il est à très-vil prix. On peut avoir depuis quatre-vingt jusqu'à cent cattis de camphre bouilli du Japon, pour un seul cattis de véritable camphre de Borneo.

Le *tsianoki*, ou l'arbrisseau du thé, est une des plantes les plus utiles qui croissent au Japon, quoiqu'elle y soit reléguée sur les bords des champs de riz, & dans d'autres lieux, où elle ne peut recevoir de culture. La boisson commune des

Japon.

Japonais est une infusion des plus grandes feuilles d'arbrisseau. On fait sécher les plus jeunes & les plus tendres; on les met en poudre, qu'on jette dans une tasse d'eau chaude.

L'arbre qu'on nomme *sansio*, est d'une moyenne grandeur, & muni de pointes ou de piquans. Les Japonais se servent de son écorce & de ses cosses, au lieu de poivre & de gingembre; ils mangent ses feuilles, comme celles du *richès*, autre arbre aromatique qui croît dans leurs isles.

Les figuiers & les châtaigniers sont fort communs dans cet Empire.

Le noyer croît principalement dans les provinces du Nord. Elles produisent aussi une espèce d'if fort haut, que les Japonais nomment *kaja*, & qui porte des noix, renfermées dans une véritable poulpe. Leur grosseur & leur forme sont celles de la noix d'arrack. Elles n'ont pas un goût fort agréable, lorsqu'elles sont fraîches; mais elles deviennent meilleures en séchant. Leur huile a des qualités positives, qui la rendent fort saine; & le goût d'ailleurs en est presque le même que celui des amandes douces. Elle sert aussi pour apprêter les viandes. La fumée des noyaux est le principal ingrédient dont on compose la meilleure encrè du Japon.

Deux espèces de chênes, les seules qui croissent au Japon, sont fort différentes des nôtres. Les

glands de  
de, se ma  
autre arbre  
& beaucoup  
limoniers

curieux; m  
en abonda

Les Jap  
qu'ils ont  
ment. Le  
goût désag  
leur perme

ment des p  
prunes son  
tes des nô  
leur de pou  
les mûres.

& quelque  
par cette c  
que les ro

Le sapin  
communs  
isles. On e  
on en fait  
& des cuv  
chauffage.

sont bordés  
les lieux

glands de la première, qui est aussi la plus grande, se mangent bouillis. Le fruit du *naatsme*, autre arbre du pays, est d'une bonté singulière, & beaucoup plus gros qu'ailleurs. On ne voit de limoniers au Japon, que dans les jardins des curieux; mais les oranges & les citrons y croissent en abondance.

---

Japon.

Les Japonais plantent peu de vignes, parce qu'ils ont reconnu que leur raisin mûrit difficilement. Leurs mûres & leurs framboises ont un goût désagréable. L'insipidité de leurs fraises ne leur permet guères d'y toucher. Ils ont abondamment des pêches, des abricots & des prunes. Les prunes sont de deux sortes, toutes deux différentes des nôtres; les unes blanches, les autres couleur de pourpre: elles ont de petits grains, comme les mûres. On ne cultive au Japon les cerisiers & quelques autres arbres, que pour les fleurs; mais par cette culture, elles deviennent aussi grandes que les roses, & sont charmantes au printemps.

Le sapin & le cyprès sont les arbres les plus communs dans les bois & les forêts de toutes ces îles. On en construit les maisons & les vaisseaux; on en fait des cabinets, des coffres, des boîtes & des cuves. Les branches servent de bois de chauffage. D'ailleurs, comme tous les chemins sont bordés de ces arbres, & qu'on en plante dans les lieux sablonneux dont on n'a pas d'autres



Japon.

avantages à tirer , le peuple en ramasse soigneusement les feuilles , avec la double utilité de tenir les chemins fort nets , & d'avoir abondamment de quoi se chauffer. Il n'est permis à personne de couper un sapin ni un cyprès , sans la participation du Magistrat ; & ceux même à qui cette grace est accordée , doivent toujours en replanter de jeunes à la place.

Le bambou est très-commun au Japon , & d'un aussi grand usage que dans toutes les Indes.

Le *finoki* & le *suggi* sont deux sortes de cyprès , dont le bois , quoique léger & blanchâtre , est d'une si bonne substance , qu'il ne prend jamais l'eau. La Cour a quelquefois défendu d'en couper ; mais cet ordre est mal observé dans les provinces éloignées. Le *ksamaki* , c'est-à-dire , le *maki* puant , le *ssinoki* , espèce de chêne , & le *jusnoki* , ou l'arbre de fer , qui tire ce nom de la dureté extraordinaire de son bois , sont des arbres très-communs , dont la plupart des maisons sont bâties. Le *faiznoki* , autre arbre qui croît aux environs de la ville de Jeseri , & la racine de camphrier , fournissent le meilleur bois & le plus rare pour les cabinets , les bureaux , & d'autres ouvrages de cette nature. Leurs veines sont d'une rare beauté.

Il n'y a point de pays qui l'emporte sur le Japon , pour l'agrément & la variété des fleurs , qui ornent ses champs , ses collines & ses forêts.

Les plus  
où l'art &  
perfection

Entre l  
espèce d'a  
aux plus b  
haies. On

que , s'il  
a neuf cer

un autre a

dont les  
espèces ;

culture , c

l'autre in

beauté ne

core un ar

beaucoup

nommer :

fortes. Le

prend son

les : on e

rence con

les unes  
ne le devi  
d'une égal  
aussi de cou  
Il est i  
matricaire

Les plus belles se transplantent dans les jardins, où l'art & la culture achèvent de leur donner une perfection admirable. Japon

Entre les principales, on nomme le *tsubaki*, espèce d'arbrisseau, dont les fleurs ressemblent aux plus belles roses. Il croît dans les bois & les haies. On en distingue tant d'espèces différentes, que, s'il faut en croire les Japonais, leur langue a neuf cent mots pour les exprimer. Le *satsuki* est un autre arbrisseau qui porte des fleurs de lys, & dont les jardins offrent plus de cent différentes espèces; mais parmi celles qui viennent sans culture, on en admire deux, l'une violette, & l'autre incarnate, dont Kempfer assure que la beauté ne peut s'exprimer. Le *sakanadzio* est encore un arbrisseau qui porte des fleurs de lys, mais beaucoup plus grandes que celles qu'on vient de nommer: il est plus rare, & l'on en compte trois sortes. Le *momidzi* est une espèce d'érable qui prend son nom de la couleur violette de ses feuilles: on en distingue deux sortes, dont la différence consiste dans la couleur de leurs feuilles; les unes sont violettes en été, & les autres ne le deviennent qu'en automne; mais elles sont d'une égale beauté. Les feuilles du *fasi* changent aussi de couleur, & deviennent violettes en automne.

Il est impossible de représenter la variété des matricaires & des lys du Japon. Les premiers,

**Japon.**

dont une heureuse culture rend les fleurs aussi grandes que les roses, font le principal ornement des maisons & des jardins. Les autres font un jardin naturel des lieux les plus incultes. On n'y voit pas moins de narcisses & de giroflées ; mais Kempfer observe que toutes ces fleurs n'ont l'odeur ni si agréable ni si vive que celles de la même espèce qui croissent dans les autres pays & qu'elles ne les surpassent que par l'éclat de leurs couleurs. Il en est de même de la plupart des fruits du Japon. Leur goût n'est pas aussi délicieux aussi aromatique que celui des fruits de la Chine & des autres contrées de l'Orient.

Les Japonais cultivent autant de chanvre & de coton qu'ils peuvent ménager de terrain pour ces plantes. Le *sijto*, ou le chanvre sauvage, croît abondamment dans la plupart des lieux incultes. On en fait toutes sortes d'étoffes fines & grossières. La semence de plusieurs plantes produit une huile qui a divers usages dans la médecine, & pour les besoins domestiques. Telle est celle du *kiri*, grand arbre, dont les feuilles ressemblent à celles de la bardane. Sa semence est semblable à celle de la guimauve. Le *Dairi* porte dans ses armes la feuille de cet arbre, avec trois boutons épanouis.

Kempfer doute qu'il y ait quelque pays au monde où l'on entende mieux l'agriculture ; ce

qu'il ar  
tans, &  
commun  
dans la  
leur pro  
terre en  
pays, qu  
les mon  
bled, du  
nourrissa  
unies son  
réservent  
accès diff  
art infin  
avoir bie  
porté à  
comme à  
Les Ja  
pour don  
toujours  
fortes d'i  
qu'ils y j  
quilles d'  
engrais.  
mencer u  
opération  
son ; ens  
leur rapp

qu'il attribue d'un côté à la multitude des habitans, & de l'autre, au défaut de commerce & de communication avec les étrangers, qui les met dans la nécessité de pourvoir à leurs besoins par leur propre travail. Il n'y a pas un pouce de terre en friche au Japon. Non-seulement le plat-pays, qu'on n'emploie jamais en pâturage, mais les montagnes les plus hautes, produisent du bled, du riz, des légumes & une infinité d'herbes nourrissantes ou médicinales. Les terres basses & unies sont labourées avec des bœufs. Les hommes réservent leurs bras pour la culture des lieux d'un accès difficile. Tout est fumé & disposé avec un art infini. Il ne manque à ces Insulaires, après avoir bien conçu la nécessité de l'art, & l'avoir porté à sa perfection, que de l'avoir ennobli comme à la Chine.

Les Japonais ont une méthode assez singulière pour donner de la fertilité à leurs terres. Ils ont toujours de grands amas de fiente & de toutes fortes d'immondices; ils brûlent de vieilles nippes qu'ils y joignent; ils y emploient même des coquilles d'huîtres. Ce mélange produit un excellent engrais. On a déjà remarqué qu'avant d'ensemencer une terre, ils la mesurent, & que cette opération se renouvelle à l'approche de la moisson; ensuite ils supputent ce que la récolte doit leur rapporter. Ces conjectures sont ordinairement

---



---

 Japon.

d'une justesse surprenante, & garantissent les seigneurs des tromperies de leurs fermiers. Les propriétaires ont six dixièmes de tous les fruits de leurs terres, & les quatre autres sont pour ceux qui les cultivent. Les fermiers du domaine impérial ne donnent que quatre dixièmes aux Intendants de l'Empereur; les deux autres leur appartiennent. Si quelqu'un défriche une terre qui n'est point à lui, il jouit de toute la récolte pendant les deux ou trois premières années; mais dans les baux, on a toujours égard à la bonne ou la mauvaise qualité du terroir; & la loi porte que si quelqu'un laisse passer une année sans cultiver sa terre, il en perd la propriété.

On cultive particulièrement au Japon ce qui se nomme *gokof*, ou les cinq fruits de la terre. C'était anciennement la seule nourriture d'un pays où la religion défend l'usage de la viande; mais soit dispense ou relâchement, cette règle est aujourd'hui fort mal observée. Les cinq fruits sont le riz, l'orge & le froment, & deux sortes de fèves. Le riz du Japon, sur-tout une espèce, qui est la plus commune dans les provinces septentrionales, l'emporte beaucoup sur celui des Indes. Il est d'une blancheur de neige, & si nourrissant, que les étrangers qui n'y sont pas faits, en doivent user avec modération. On le mange cuit à l'eau. Ce qui reste au-delà des provisions annuelles,

est employé  
*saki*. Le riz  
 & ce travail  
 sème dans  
 à le recevoir  
 un autre  
 semence so  
 vent être p  
 province d  
 riz, & pro  
 campagnes  
 par des ca  
 d'écluses de  
 rement.

Quoique  
 la nourriture  
 laisse pas d  
 des viandes  
 vres en fon  
 une espèce  
 de pourpre  
 prix, & ne

Les raves  
 sont d'une g  
 productions,  
 plus à la nou  
 fument la r

Tome IX

est

est employé à faire une bière qui se nomme *saki*. Le riz se sème dans la saison des pluies ; & ce travail est le partage des femmes. On le sème dans toutes les terres qui paraissent propres à le recevoir , & dont on n'est pas forcé à faire un autre usage. Les plus convenables à cette semence sont les terres basses & plates ; qui peuvent être percées de canaux pour les arroser. La province de Figen est une des plus fertiles en riz , & produit aussi le plus excellent. Aussi les campagnes y sont-elles coupées de toutes parts par des canaux tirés des rivières , & quantité d'écluses donnent la facilité de les inonder entièrement.

---



---

Japon.

Quoique l'orge soit principalement destiné à la nourriture des chevaux & du bétail , on ne laisse pas de l'employer quelquefois à l'apprêt des viandes , & d'en faire des gâteaux ; les pauvres en font même du pain. Il en croît au Japon une espèce , dont les épis prennent la couleur de pourpre en mûrissant. Le froment est à vil prix , & ne s'emploie qu'à faire des gâteaux.

Les raves croissent facilement au Japon , & sont d'une grosseur extraordinaire. De toutes les productions , c'est peut-être celle qui fournit le plus à la nourriture des habitans ; mais comme ils fumant la terre avec les excréments humains ,

Japon.

elles ont une odeur si forte, que les Européens ont peine à les souffrir.

On voit croître sans culture une infinité d'autres plantes dans les champs, sur les montagnes, dans les bois, dans les marais, dans les lieux les plus stériles, & sur les côtes mêmes de la mer. Il y en a très-peu dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits ne servent de nourriture aux habitans. Cette facilité à manger tout ce que la nature prend soin de leur offrir, les expose quelquefois à de fâcheuses méprises; mais ils ont l'art de faire perdre à plusieurs plantes leurs qualités venimeuses. Ainsi du *konjokf*, qui est une dangereuse espèce de *dracunculus*, ils font une bouillie assez douce & de fort bon goût. En faisant infuser les racines de la fougère, qu'ils nomment *warabi* ou *ren*, ou de la fève d'Egypte, que quelques-uns nomment fleur de *turate*, & d'une autre racine qu'ils appellent *kafne*, ils en tirent une farine qui s'emploie dans l'apprêt des viandes, & qu'on mange aussi seule, après l'avoir fait dissoudre dans l'eau. De toutes les plantes molles qui croissent au fond de la mer, il n'y en a presque pas une que les Japonais ne mangent. Ce sont les femmes des pêcheurs qui les préparent & qui les vendent. Leur adresse est extrême à les tirer du fond de la mer, en plongeant jusqu'à trente & quarante brasses de profondeur.

On peu  
latin qui  
détail fort  
mais le pl  
de fau  
plette.

Les esp  
beaucoup d  
l'on croit  
vie. Les an  
le cheval,  
voit au Japo  
éléphants. L  
tons & des  
mais les Ja  
les nourrir  
chair, &  
poil & la M

Les chev  
trouve qui  
ceux de F  
princes de  
produit un  
eaux & le  
l'agriculture  
Japon ni le  
trouve deux  
fèrent peu c

On peut voir dans Kempfer & dans l'ouvrage latin qui a pour titre, *Amanitates exotica*, un détail fort étendu de toutes les plantes du Japon; mais le plan de cet abrégé ne nous permet pas de faire, sur chaque pays, une botanique complète.

---

Japon.

Les espèces domestiques doivent multiplier beaucoup dans un pays où la météorose, que l'on croit presque par-tout, fait respecter leur vie. Les animaux domestiques quadrupèdes sont le cheval, le taureau, le chien & le chat. On ne voit au Japon ni ânes, ni mulets, ni chameaux, ni éléphants. Les Portugais y avaient porté des moutons & des chèvres, qui avaient assez multiplié; mais les Japonais ne trouvant aucune utilité à les nourrir, parce qu'ils n'osent en manger la chair, & qu'ils ne savent pas en travailler le poil & la laine, les ont laissé devenir sauvages.

---

Animaux.

Les chevaux Japonais sont petits; mais il s'en trouve qui ne le cèdent ni en beauté, ni en vitesse à ceux de Perse. Les meilleurs viennent des provinces de Satsuma & d'Oxu. Celle de Ray en produit une race qui est fort estimée. Les taureaux & les vaches servent uniquement pour l'agriculture & le charrois. On ne connaît au Japon ni le beurre, ni l'usage du lait. On y trouve deux sortes de taureaux. Les premiers diffèrent peu des nôtres; les seconds sont des buffles



Japon.

d'énorme grosseur, qui ont une bosse sur le dos, comme les chameaux, & qui ne servent que pour le transport des marchandises. On nourrit quelques porcs dans la province de Figen; mais uniquement pour les vendre aux Chinois qui les y ont portés. Quoique la transmigration des âmes soit reçue à la Chine comme au Japon, les Chinois en observent moins scrupuleusement les maximes, & mangent volontiers de la chair de porc.

Depuis le règne de l'Empereur *Tsinajos*, qui occupait le trône des *Cubofamas*, du temps de Kempfer, il y avait plus de chiens au Japon qu'on n'en avait jamais vu dans cet Empire, & peut-être plus que dans aucun pays du monde. Quoiqu'ils eussent chacun leur maître, ils se tenaient dans les rues, où ils étaient fort incommodes aux passans. Chaque rue était obligée, par un ordre particulier de l'Empereur, d'entretenir un certain nombre de ces animaux & de les nourrir. On y avait bâti de petites loges, pour leur servir de retraite, lorsqu'ils étaient malades, & pour les y servir avec beaucoup de soin. Ceux qui venaient à mourir devaient être portés sur le sommet des montagnes, lieu fixé pour leur sépulture; il était défendu, sous de grosses peines, de les insulter, ou de les maltraiter. C'était un crime capital de leur ôter la vie, quelque désordre qu'ils pussent causer. Les plaintes devaient être portées

à leurs  
punir. C  
venait d  
qui était  
auquel le  
Voici à c  
" Le maî  
" d'une r  
" poids, i  
" sance de  
" causait t  
" compagi  
" ne conda  
" res; ma  
" lui dit q  
" il devair  
" Empereu  
" val, par  
" pesant ».  
Les Jap  
gneuls, ni  
ter exercice  
si rempli d  
ceux qui en  
chiens ordin  
chats dont  
couleur est b  
& jaunes, &

à leurs maîtres, qui avaient droit seuls de les punir. Cette étrange attention à les conserver, venait d'une idée superstitieuse de l'Empereur, qui était né sous un des douze signes célestes, auquel les Japonais donnent le nom de chien. Voici à ce sujet un conte Japonais assez agréable.

« Le maître d'un chien mort le portait au sommet d'une montagne, pour l'enterrer. Fatigué du poids, il se mit à maudire le jour de la naissance de l'Empereur, & le ridicule ordre qui causait tant d'embarras à toute la Nation. Son compagnon lui conseilla de se taire, quoiqu'il ne condamnât point son impatience & ses plaintes; mais dans la nécessité d'obéir à la loi, il lui dit qu'au lieu de se livrer aux imprécations, il devait remercier les Dieux de ce que cet Empereur n'était pas né sous le signe du cheval, parce que son fardeau eût été bien plus pesant ».

Les Japonais n'ont point de levriers, ni d'épagneuls, ni d'autres races de chiens pour la chasse: cet exercice n'étant pas fort en usage dans un pays si rempli d'hommes, & si mal pourvu de gibier; ceux qui en ont le goût, n'y emploient que des chiens ordinaires. Ils ont une espèce particulière de chats dont ont vante beaucoup la beauté. Leur couleur est blanchâtre, avec de grandes taches noires & jaunes, & leur queue fort courte. Ils ne font

---

Japon.

pas la guerre aux souris; leur unique usage est de servir à l'amusement des femmes, qui se plaisent à les caresser.

Les quadrupèdes sauvages du Japon, sont les lièvres, les daims, les sangliers, dont quelques sectes permettent de manger en certains temps de l'année; les singes, les ours, les *tanukis*, les chiens sauvages, les *ituzi*, les *tins*, les renards, les rats & les souris.

L'isle de Mijosima est célèbre par une espèce particulière de daims qui sont fort doux, & naturellement apprivoisés. Les loix du pays défendent de les tuer, & font un devoir aux habitans d'effrayer ceux qui meurent près de leurs maisons. Un Japonais qui manquerait à cette obligation serait condamné à quelques jours de travail pour les temples ou pour le public.

Les singes du Japon sont extrêmement dociles, mais le nombre n'en est pas grand. Leur couleur est d'un brun obscur; ils ont la queue courte, le visage & le dos rouges & sans poil. Kempfer en vit un auquel on donnait cent six ans: c'est beaucoup. Les provinces du Nord ont quelques ours, mais fort petits. On y voit aussi des chiens sauvages, qui ont le museau grand & ouvert. Le *tanuki* est un animal d'une espèce très-singulière: sa couleur est d'un brun obscur, & son museau ressemble à celui d'un renard. Il n'est pas fort

gros. Ke  
L'ituz d  
roussâtre  
n'était p  
rement f  
mettre a  
la guerre  
illes son  
tans app  
à faire d  
qui est  
latans de  
moins ce  
le diable  
les tuer,  
pinceaux  
dans auc  
ni pant  
féroces.

Entre  
*fourmi* b  
un petit  
l'exceptio  
brun obs  
c'est-à-d  
faitemen  
s'il peut  
de temp

gros. Kempfer le prend pour une espèce de loup. L'irutz & le tin sont deux animaux de couleur rousâtre, qui ne seraient pas différens, si le tin n'était plus gros que l'autre. Ils vivent si familièrement sous le toit des maisons, qu'on peut les mettre au rang des animaux domestiques. Ils font la guerre à la volaille & au poisson. Toutes ces isles sont remplies de rats & de souris. Les habitans apprivoisent de gros rats, & leur apprennent à faire divers tours d'adresse, sur-tout à Ofacka, qui est comme le rendez-vous de tous les charlatans de l'Empire. Les renards ne sont guères moins communs. Le peuple les croit animés par le diable; ce qui n'empêche pas les chasseurs de les tuer, parce qu'on fait de leur poil d'excellens pinceaux pour écrire & pour peindre. On ne voit dans aucune isle du Japon ni tigres, ni lions, ni panthères, ni d'autres espèces d'animaux féroces.

Entre les insectes reptiles, celui qu'on nomme *fourmi* blanche passe pour le plus nuisible. C'est un petit ver délié & blanc comme la neige, à l'exception de la tête & de la gorge, qui sont d'un brun obscur. Les Japonais le nomment *do-toos*, c'est-à-dire, perceur, nom qui lui convient parfaitement, car il perce tout ce qu'il rencontre; & s'il peut entrer dans un magasin, il détruit en peu de temps les meilleures marchandises. Le seul

---

Japon.

Japon.

préservatif qu'on ait découvert jusqu'ici contre ces dangereux insectes, est de répandre du sel sur tout ce qu'on veut dérober à leurs morsures. Ils sont en guerre continuelle avec les autres fourmis; & lorsqu'une des deux espèces s'est emparée de quelques lieux, il ne faut pas craindre que l'autre puisse s'y loger. Les fourmis blanches ne peuvent supporter l'air, & pour se transporter d'un endroit dans un autre, elles se bâtissent, le long des chemins, des voûtes & des arcades qui tiennent à la terre: elles marchent avec une vitesse incroyable, & souvent tout est ravagé avant qu'on ait pu s'appercevoir de leur arrivée. Quelques-uns attribuent des effets si prompts à l'acrimonie de leurs excréments; mais Kempfer assure que quatre pincettes, recourbées & tranchantes, dont leur museau est armé, suffisent pour causer tous les désordres dont on les accuse. Il rapporte que s'étant une fois couché assez tard, il apperçut le lendemain sur sa table des traces de leurs routes, & qu'en y jetant les yeux de plus près, il découvrit un trou de la grosseur du petit doigt, qu'elles avaient fait dans l'espace de quelques heures, à l'un des pieds montans de la table; un autre en travers de la table même, & un troisième au milieu de l'autre pied en descendant, par lequel elles rentraient dans le plancher. On ne peut supposer que leurs excréments aient assez

d'acreté pour  
coup d'ap  
petits ani

Les léz  
On y voit  
qui est un  
& les der  
son nom  
de temps  
parce que  
le couche  
la chair, d  
fer leur co

Dans le  
personne  
ni à ses ar  
animal. P  
il est défe  
porter au

Les ois  
dans les if  
plusieurs  
ques. Le p  
loi particu  
l'usage de  
passent po  
nion fond  
& sur mil

ici contre  
re du fel  
morsures.

tres four-  
emparée  
ndre que  
anches ne  
ansporter  
ffent, le  
rades qui  
ne vîteffe  
nt qu'on  
quelques-

crinonie  
ture que  
tes, dont  
ufer tous  
orte que  
apperçut  
le leurs  
us près,  
it doigt,  
quelques  
ble; un  
un troi-  
endant,  
er. On  
nt affez

d'âcreté pour un effet si prompt ; mais il y a beau-  
coup d'apparence que c'est la matière dont ces  
petits animaux compassent leurs voûtes.

---

Japon.

Les lézards du pays ne diffèrent pas des nôtres.  
On y voit peu de serpens. Le *fitakuts* ou *fibakari*,  
qui est un des plus remarquables, a la tête plate  
& les dents aiguës. Sa couleur est verte ; il a pris  
son nom de la longueur du jour ou de l'espace  
de temps que le soleil demeure sur l'horison,  
parce que ceux qui en sont mordus meurent avant  
le coucher de cet astre. Les soldats en mangent  
la chair, dans l'opinion qu'elle a la vertu d'échauf-  
fer leur courage.

Dans les jours consacrés à la mémoire d'une  
personne morte, il n'est pas permis à ses parens  
ni à ses amis de tuer un oiseau, ni le moindre  
animal. Pendant l'année du deuil de l'Empereur,  
il est défendu dans tout l'Empire de tuer ou de  
porter au marché aucune créature vivante.

Les oiseaux sauvages sont devenus si familiers  
dans les isles du Japon, qu'on en pourrait mettre  
plusieurs espèces au rang des animaux domesti-  
ques. Le principal est le *tsuri*, ou la grue, qu'une  
loi particulière réserve pour le divertissement ou  
l'usage de l'Empereur. Cet oiseau & la tortue  
passent pour des animaux d'heureux augure ; opi-  
nion fondée sur la longue vie qu'on leur attribue  
& sur mille récits fabuleux. Les appartemens de

Japon.

l'Empereur & les murailles des temples sont ornés de leurs figures. Jamais le peuple ne nomme une grue sans y joindre le titre de *d'o-afurifama*, qui signifie Monseigneur. On en distingue de deux sortes, l'une aussi blanche que l'albâtre, l'autre grise, ou couleur de cendre.

On distingue deux sortes d'oies sauvages, qui ne se mêlent jamais; les unes blanches comme la neige, avec les extrémités des ailes fort noires; les autres d'un gris cendré; toutes si communes & si familières, qu'elles se laissent facilement approcher. Quoiqu'elles fassent beaucoup de dégât dans les campagnes, il est défendu de les tuer, sous peine de mort, pour assurer le privilège de ceux qui achètent ce droit. Les payfans sont obligés d'entourer leurs champs de filets, pour les défendre de leur ravage. Entre plusieurs espèces de canards, le plus commun, qui se nomme *kinmodfui*, est d'une beauté si rare, que les étrangers qui ne l'ont vu qu'en peinture, ne peuvent s'imaginer qu'il existe réellement. Son plumage forme des nuances admirables; mais le rouge domine autour du cou & de la gorge. Il a la tête couronnée d'une magnifique aigrette.

Les faisans du Japon sont d'une extrême beauté, sur-tout une espèce particulière, qui se distingue par l'éclatante variété de ses couleurs & par une

admirabl  
trois pie  
fort com  
se perme  
canards.  
sauvages  
aucune b  
des maif  
naître qu  
voit des  
née. Les  
septentri  
le vol, q  
éperviers  
toutes le

Le fo  
exquis,  
grands q

Les J  
cire & c

Entre  
grand, r  
tagne, q  
ble vari  
mouche  
couleurs

De p  
en adm

admirable queue qui n'a pas moins de deux ou trois pieds de longueur. Les becassines sont ici fort communes. Quelques sectes en mangent, & se permettent aussi les faisans, les oies & les canards. On ne connaît qu'une espèce de pigeons sauvages, qui ont le plumage noir & bleu, sans aucune beauté, & qu'on éloigne soigneusement des maisons, parce que l'expérience a fait connaître que leur fiente prend aisément le feu. On voit des cigognes au Japon pendant toute l'année. Les meilleurs faisans viennent des provinces septentrionales; mais on les nourrit moins pour le vol, que par curiosité pour leur grandeur. Les éperviers ne sont pas ici moins communs que dans toutes les Indes orientales.

---

Japon.

Le *foctenis* est un oiseau nocturne d'un goût exquis, & qu'on ne sert même aux tables des grands que dans des occasions extraordinaires.

Les Japonais ont des abeilles qui font de la cire & du miel, mais en petite quantité.

Entre les papillons, on en distingue un fort grand, nommé *jamma-tso*, ou papillon de montagne, qui est ou tout-à-fait noir, ou d'une agréable variété de couleurs. Le *komuri* est une grosse mouche de nuit, très-belle, tachetée de diverses couleurs, & tout-à-fait velue.

De plusieurs escarbots d'une rare beauté, on en admire un fort gros, qui ressemble beaucoup



---

Japon.

à la mouche de fumier. Il est luisant, noir ; il a deux cornes recourbées & larges, dont la plus grande est placée sur le nez, comme celle du rhinocéros, & la plus petite sort de l'épaule. Cet animal marche avec peine & vit sous terre. On appelle *sebi*, & quelquefois *semi*, une autre espèce d'escarbot de couleur brune, qui fournit aux Naturalistes la matière de plusieurs observations. On en compte trois sortes : le plus gros, nommé *kuma-sebi*, a la figure & la grosseur de ces mouches qui ne volent que le soir en Europe ; mais il est sans aîles. Au printemps, il sort la nuit de dessous terre, où il se tient pendant tout l'hiver. Ses jambes déliées lui servent à s'attacher aux branches des arbres, aux feuilles & à tout ce qu'il peut saisir ; bientôt il crève, & son dos se fend dans sa longueur, pour faire place à une autre mouche qui s'y trouvait renfermée, & qui ressemble aussi à un escarbot, mais qui paraît d'abord plus grande que sa prison : quelques heures après cette mouche s'envole en bourdonnant. Lorsqu'elle rompt l'étui qui l'enfermait, & qu'en même temps elle déploie ses aîles, elle fait un bruit aigu & perçant que les Japonais croient entendre à la distance d'un mille. Kempfer assure du moins que les bois & les montagnes retentissent du bruit de ces petits animaux. Ils disparaissent dans les jours caniculaires. On prétend

qu'ils ren  
 velle mét  
 C'est ce  
 sion de vé  
 leur chant  
 ton bas, &  
 en vîtessé  
 Ce bruit  
 d'un bout  
 & finit à  
 Parmi  
 très-rare,  
 déliée, ro  
 transparen  
 sont luisan  
 & embelli  
 de lignes  
 beauté si  
 conserver  
 a fait na  
 fable, q  
 laquelle c  
 delle. Ils  
 de nuit so  
 & que, p  
 leur ordo  
 mettre le  
 querir d

qu'ils rentrent dans la terre pour y subir une nouvelle métamorphose, & reparaitre l'année d'après. C'est ce que le même Voyageur n'eut pas occasion de vérifier ; mais il parle avec certitude de leur chant, qui commence lentement & d'un ton bas, & qui, augmentant ensuite par degrés, en vitesse & en force, baisse encore en finissant. Ce bruit lui parut ressembler à celui du fuseau d'un boutonier. Il commence au lever du soleil, & finit à midi.

---

Japon.

Parmi les mouches de nuit, on en voit une très-rare, à peu-près de la longueur du doigt, déliée, ronde, avec quatre aîles, dont deux sont transparentes & cachées sous les deux autres, qui sont luisantes, comme si elles avaient été polies & embellies d'un charmant mélange de taches & de lignes bleues & dorées. Cet insecte est d'une beauté si singulière, qu'on se fait un plaisir d'en conserver entre les bijoux les plus curieux. Elle a fait naître aux Poëtes Japonais l'idée d'une fable, qui explique l'ardeur inconsidérée avec laquelle on voit les mouches se brûler à la chandelle. Ils racontent que toutes les autres mouches de nuit sont devenues amoureuses de cet insecte ; & que, pour se délivrer de leurs importunités, il leur ordonne malicieusement, sous prétexte de mettre leur constance à l'épreuve, de lui aller querir du feu. Les mouches ne consultant que

---

Japon.

leur passion, lui obéissent aveuglément, & courant contre le premier feu qu'elles rencontrent, elles ne manquent pas de s'y brûler.

Les côtes de chaque île abondent en toutes sortes de plantes marines, de poissons, d'écrevisses & de coquillages. Il n'y en a presque point qui ne serve de nourriture aux habitans, & quelques-uns font d'une bonté qui ferait honneur aux meilleures tables. On comprend sous le nom général de wokais, les poissons, les écrevisses & les coquillages.

Le plus utile de tous les poissons de ces mers est le *kudfuri*, ou la baleine. On en pêche sur toutes les côtes de l'Empire, particulièrement sur celles de Khumano & de toute la partie méridionale de la grande île de Nipon, autour des îles de Tsussima & de Gotho, & sur les côtes d'Omura & de Nomo. Elles se prennent ordinairement avec le harpon, comme en Groenlande; mais les bateaux des Japonais semblent plus propres à cette pêche que les nôtres; ils sont petits, étroits; un des bouts se termine en pointe fort aiguë, & chacun porte dix rameurs, qui les font voguer avec une vitesse incroyable. La pêche commence au mois de Décembre. Dans une seule année, on a pris jusqu'à deux cent soixante-quatorze baleines aux îles de Firando & de Gotho.

Les Japonais en connaissent plusieurs sortes,

qui ne di  
& de gro  
plus gross  
les autres.  
saine, que  
santé, ma  
de leur pr  
nuellemen  
une petite  
dont la fig  
sebio. La  
jusqu'à tre  
deux ou tr  
a sur les  
s'élever à  
respirer. L  
des aveug  
voit sur le  
luth, qui  
Japon. Sa  
brasses.

Dans t  
rien qui n  
de l'os de  
noire, la  
du bœuf  
nommer  
brasses, &

qui ne diffèrent pas moins de nom que de figure & de grosseur. Celle qui se nomme *sebio* est la plus grosse : on en tire beaucoup plus d'huile que les autres. Sa chair d'ailleurs est si bonne & si saine, que les pêcheurs attribuent la force de leur santé, malgré la rigueur du froid & les fatigues de leur profession, à l'usage qu'ils en font continuellement. L'*awo-fangi*, ou la *kokadsura*, est une petite baleine de couleur grise & cendrée, dont la figure est un peu différente de celle du *sebio*. La *nangafs* a communément depuis vingt jusqu'à trente brasses de long : elle peut demeurer deux ou trois heures sous l'eau ; avantage qu'elle a sur les autres baleines, qui sont obligées de s'élever à tout moment sur la surface de flots pour respirer. La *sotrokadsura*, c'est-à-dire, la baleine des aveugles, a reçu ce nom, parce qu'on lui voit sur le dos la figure d'un *byvu*, espèce de luth, qui est l'instrument favori des aveugles du Japon. Sa longueur est rarement de plus de dix brasses.

---

Japon.

Dans tous ces monstrueux animaux, il n'y a rien qui ne soit de quelque utilité, à l'exception de l'os de l'épaule. La peau, que la plupart ont noire, la chair, qui est rouge & semblable à celle du bœuf, les intestins, que leur longueur fait nommer *fackfiro*, c'est-à-dire, longs de cent brasses, & toutes les parties internes, se mangent

Japon.

différemment apprêtées. De la graisse, on tire de l'huile, en la faisant bouillir. On mange même le sédiment qui reste, après l'avoir fait bouillir une seconde fois. A l'égard des os, on fait bouillir dans leur fraîcheur, ceux qui sont d'une substance cartilagineuse, pour les manger aussi. Des parties nerveuses & tendineuses, blanches & jaunes, on fait des cordes, qui sont principalement d'usage dans les manufactures de coton, & pour les instrumens de musique. Enfin, des os de la mâchoire, des nageoires & des autres os d'une substance plus solide, on fait diverses sortes de petits ouvrages, particulièrement de belles balances, qui servent à peser l'or & l'argent.

Le *furube* est un poisson venimeux; & les Japonais qui sont las de vivre, choisissent souvent ce poisson, plutôt qu'une corde ou un poignard. Il cause d'abord l'évanouissement, ensuite des convulsions, qui finissent par un violent crachement de sang, après lequel on expire.

Le cheval marin, ou le chien marin des mers du Japon, est un poisson très-singulier, à peu près de la longueur d'un enfant de dix ans, sans écailles & sans nageoires; la tête, la bouche & la gorge grandes; le ventre large & plat comme un sac, & qui peut contenir une grande quantité d'eau; il a les dents minces & aiguës comme celles d'un serpent, & les parties internes si petites, qu'à peine

peine  
ventre,  
des doi  
d'un en  
marche  
mangen  
le golfe  
Kamaku  
Le ta  
ken-br  
le Roi  
un anim  
sacré à  
de l'éclat  
C'est un  
n'a. qu'un  
forme d  
vend pa

Tom

peine sont-elles visibles. On lui voit, sous le ventre, deux pieds plats & cartilagineux, avec des doigts qui ressemblent beaucoup aux mains d'un enfant, & dont il se sert apparemment pour marcher au fond de la mer. Toutes ses parties se mangent, sans exception. Il se pêche souvent dans le golfe de Jedo, entre la ville de ce nom & Kamakura.

---

Japon.

Le *tai*, que les Hollandais des Indes nomment *Keen-braessem*, est regardé des Japonais comme le Roi des poissons, & passe parmi eux comme un animal d'heureux augure, parce qu'il est consacré à Jebis, Dieu de la mer. Rien n'approche de l'éclat de ses couleurs, tandis qu'il est dans l'eau. C'est un mélange de rouge & de blanc. Sa femelle n'a qu'un petit nombre de taches rouges. Il a la forme de la carpe; mais il est si rare, qu'il ne se vend pas moins de mille cobangs.

*Fin du neuvième Volume.*

---



---

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S .

### L I V R E S I X I E M E .

CHAP. I. <i>V</i> OYAGE de M. Gmélin en Sibérie,	page 1
Appendice au Chapitre précédent. Samoyèdes & Ostiacks,	118
CHAP. II. Voyage de M. l'Abbé Chappe en Sibérie,	165

### L I V R E S E P T I E M E .

CHAP. I. Voyage de Kempfer au Japon,	231
CHAP. II. Gouvernement, Mœurs & Religion des Japonais,	287
CHAP. III. Histoire naturelle du Japon,	379

Fin de la Table.

S.

*Sibérie,*  
page 1  
*èdes &*  
118  
*appe en*  
165  
  
231  
*gion des*  
287  
379



